

Audrey la vagabonde de Danielle Steel

Danielle Steel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Danielle
Steel

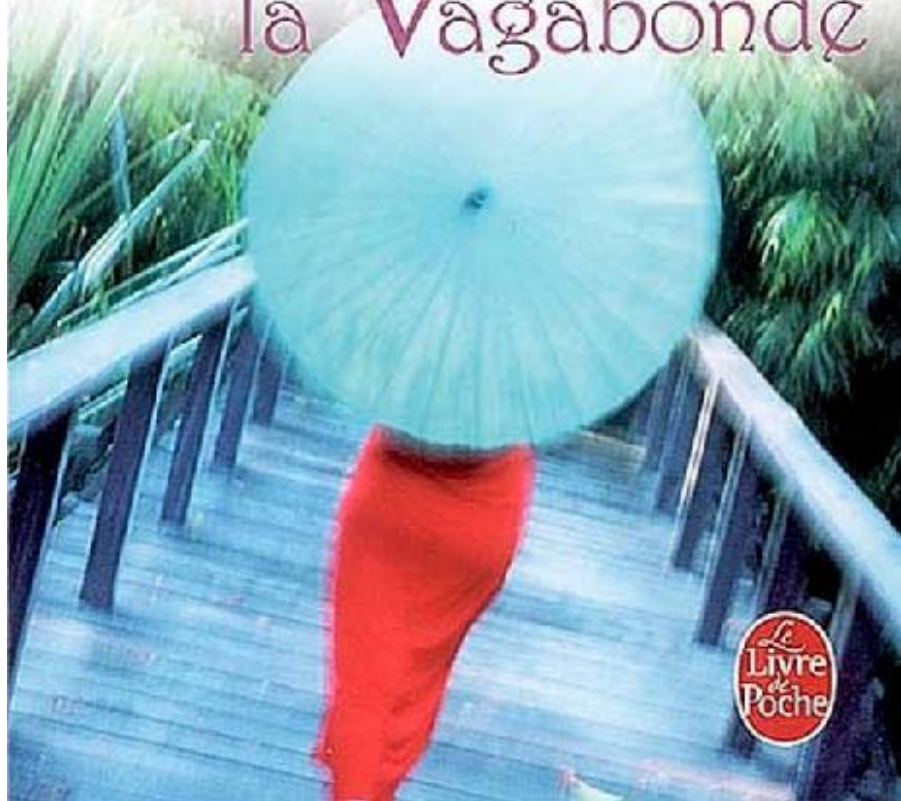
Audrey
la Vagabonde



Le
Livre
de
Poche

Danielle
Steel

Audrey
la Vagabonde



Le soleil matinal qui entrait par les fenêtres à la française du petit salon faisait briller le mobilier parfaitement ciré et, dans cette lumière estivale, les rosaces tant de fois astiquées du manteau de la cheminée semblaient lancer mille feux.

Au centre de la pièce, la table en bois marqueté disparaissait sous les cadeaux de mariage : statuettes de jade, longs plats en argent, dessus de table en dentelle, un service complet de coupes en cristal taillé, une demi-douzaine de salières et de poivrières ainsi que quatorze candélabres en argent massif. Tous ces objets, époussetés et astiqués quotidiennement, semblaient attendre, telle une armée disciplinée, d'être passés en revue. La pièce dégageait une impression de sobre opulence qui témoignait de la richesse des propriétaires sans qu'on puisse déceler une seule trace de mauvais goût. Des doubles rideaux en velours cramoisi et des voilages de dentelle protégeaient le salon du regard des curieux. De même, la haute barrière qui entourait le domaine, les haies parfaitement taillées et l'ombre des grands arbres, en isolant la demeure des Driscoll du reste du monde, en faisaient une sorte de forteresse.

Venant du vestibule, une jeune femme pénétra d'un pas décidé dans la pièce et s'approcha aussitôt de la table.

Grande, élancée, les hanches étroites, son abondante chevelure rousse sagement coiffée en chignon, Audrey Driscoll portait ce matin-là une robe de chambre en satin rose qui adoucissait son allure volontaire.

Après avoir jeté un regard rapide aux cadeaux placés sur la table, elle lut un à un les noms inscrits sur les cartes : Astor, Tudor, Van Camp, Sterlin, Flood, Watson, Crocker, Tobin... Toutes les familles de renom que comptait la haute société de San Francisco seraient représentées à l'occasion de ce mariage. Mais cette liste de noms prestigieux ne sembla guère impressionner Audrey. Elle se détourna de la table pour s'approcher d'une des fenêtres et contempla pensivement le parterre de tulipes multicolores devant la maison dont la floraison lui rappelait chaque année sa grand-mère qui aimait tant ces fleurs... Puis elle consulta la montre en diamants qui avait appartenu à sa mère et qui ornait maintenant son poignet. Huit heures moins deux : il était temps de rejoindre la salle à manger.

Audrey n'avait jamais une minute à elle. Elle était responsable des dix domestiques que comptait la maison : deux bonnes, une femme de chambre, un majordome, une cuisinière et ses deux aides, deux jardiniers et un chauffeur.

Pourtant, son rôle de maîtresse de maison ne lui pesait pas.

Elle habitait chez son grand-père depuis quatorze ans.

Toute jeune — elle n'avait que onze ans —, elle avait dû quitter Hawaii car ses parents venaient de mourir. Elle avait accompli ce long voyage en compagnie de sa sœur Annabelle, de quatre ans sa cadette. Quelle traversée!

Annabelle avait eu le mal de mer pendant tout le voyage...

En arrivant chez son grand-père à San Francisco, elle sanglotait bruyamment et, en voyant pour la première fois le vieil homme, elle avait serré désespérément la main de sa sœur aînée. Audrey s'en souviendrait toute sa vie !

Heureusement pour les deux petites filles, Mme Miller, la gouvernante de leur grand-père, s'était aussitôt occupée d'elles. C'était d'ailleurs elle qui avait appris à Audrey comment diriger la maison. Lorsqu'elle était morte, quatre ans plus tôt, Audrey l'avait remplacée et elle s'acquittait parfaitement de sa tâche.

Après un dernier coup d'œil au salon, la jeune femme se dirigea vers la salle à manger où, chaque matin à huit heures précises, elle prenait son petit déjeuner. Elle s'installa au bout de la table sur une chaise à dossier droit et appuya sur la sonnette en rubis et en jade placée derrière son siège.

Une domestique répondit aussitôt à son appel. Elle portait un uniforme gris agrémenté de manchettes blanches et elle avait noué autour de sa taille un petit tablier blanc amidonné.

— Je prendrai une tasse de café, Mary, annonça Audrey.

— Bien, mademoiselle Driscoll, répondit la domestique sur un ton craintif.

Elle avait peur d'Audrey comme tous ceux qui, dans cette maison, ne l'avaient pas connue enfant. Elle ne pouvait pas savoir qu'Audrey avait été une petite fille comme les autres, jouant sur la pelouse, roulant à bicyclette dans les allées du jardin et grimpant dans le grand pin d'Australie planté devant la maison... Pour elle, Audrey était une jeune femme aux idées bien arrêtées et capable de faire preuve d'autorité.

Elle ignorait que les yeux bleus de sa maîtresse, au regard si pénétrant, cachaient aussi un merveilleux sens de l'humour.

Et, quand elle parlait d'Audrey à la cuisine, elle devait, comme tout le monde, l'appeler « mademoiselle Driscoll, la vieille fille ».

Si, aux yeux de toute la maisonnée, Audrey était « la vieille fille », sa sœur Annabelle était « la beauté ». Ses traits délicats et sa longue chevelure blonde lui donnaient un air angélique et elle possédait cette fragilité tellement à la mode chez les femmes des années trente. Pour Audrey, cette ravissante princesse de contes de fées resterait toujours l'enfant craintive qu'elle avait serrée dans ses bras et longuement bercée le jour où elle avait appris la mort de leurs parents... Leur père

n'avait jamais pu résister à sa soif de voyages et d'aventures et sa femme, par crainte de le perdre, l'avait suivi dans toutes ses équipées. Leur vie aventureuse s'était terminée tragiquement : leur bateau avait sombré au large de Papeete et jamais l'épave n'avait pu être retrouvée. Les deux petites filles avaient pris le bateau jusqu'à San Francisco pour y rejoindre leur grand-père, Édouard Driscoll...

Ce matin-là, le café d'Audrey lui était servi dans une cafetière en argent à manche d'ivoire qui avait appartenu à ses parents et, en contemplant cet objet, elle ne pouvait s'empêcher de penser au passé. Son père n'attachait aucune importance à l'ameublement et, comme il avait toujours la bougeotte, la plupart des objets qu'il avait emmenés avec lui en quittant les États-Unis étaient restés dans des caisses qui, après sa mort, avaient été rapatriées à San Francisco...

En revanche, il aimait les photographies qu'il rapportait de ses voyages et les conservait précieusement dans de gros albums, qu'Audrey avait placés dans sa chambre, sur une des étagères de la bibliothèque. Il valait mieux que son grand-père ne voie pas ces albums car ils lui rappelaient la mort de son fils unique, « ce fou », comme il l'appelait. A ses yeux, son fils avait gâché sa vie et celle de sa femme avant de lui « refiler » ses deux filles... Édouard Driscoll avait toujours prétendu qu'il n'avait plus l'âge de s'en occuper et avait obligé les deux petites filles à se rendre utiles. Il avait exigé qu'Annabelle apprenne à coudre et à broder mais Audrey n'avait jamais pu s'y résoudre. De même, elle n'avait jamais voulu apprendre à jardiner ou à cuisiner.

Le dessin et l'aquarelle la laissaient indifférente, elle n'avait jamais écrit un vers de sa vie, détestait les musées et était incapable d'écouter de la musique classique. C'était la photographie et les livres de voyages qui l'intéressaient et elle dévorait les récits où il était question de pays lointains.

Elle allait aussi écouter des conférences pendant lesquelles d'obscurs érudits parlaient de leurs expéditions à l'autre bout du monde, elle aimait à s'asseoir en face du Pacifique pour y rêver en toute liberté de rivages inconnus. Cela ne l'empêchait pas de s'occuper parfaitement de la maison de son grand-père. Elle dirigeait les domestiques d'une main de maître, tenait les comptes à jour, surveillait les achats et se débrouillait pour que personne ne vole un centime à Édouard Driscoll...

— Est-ce que le thé est prêt, Mary ? demanda-t-elle en regardant à nouveau sa montre.

Il était huit heures un quart et son grand-père n'allait pas tarder à descendre, portant costume et cravate, comme s'il devait encore se rendre à son bureau.

Comme chaque matin, Édouard Driscoll, après lui avoir lancé un

regard peu amène, irait s'asseoir à un mètre d'elle sans lui adresser la parole. Ce n'est qu'après avoir bu son thé, parcouru son journal et mangé ses deux œufs à la coque qu'il daignerait enfin s'apercevoir de sa présence.

Ce rituel immuable ne gênait nullement Audrey.

Dès l'âge de douze ans, elle avait pris l'habitude de lire le journal de son grand-père avant qu'il ne la rejoigne dans la salle à manger. Puis elle s'était mise à discuter avec lui des dernières nouvelles. Au début, cette initiative avait simplement amusé Édouard Driscoll. Mais, voyant que sa petite-fille était tout à fait capable de comprendre ce qu'elle lisait et de se former une opinion, il s'était pris au jeu.

Leur premier différent sur un sujet politique majeur avait éclaté alors qu'Audrey n'avait que treize ans. Après cette discussion, la jeune fille avait refusé d'adresser la parole à son grand-père durant toute une semaine... Ravi de son indépendance d'esprit, celui-ci avait donné l'ordre d'acheter un second exemplaire du quotidien, destiné à sa petite-fille... Chaque matin, Audrey lisait donc les nouvelles en prenant son café et, lorsque son grand-père avait bu sa seconde tasse de thé, elle en discutait avec lui. Tout leur était bon : informations internationales, nouvelles locales, et même les derniers potins de San Francisco. Ils étaient rarement d'accord et Annabelle, qui détestait ces discussions sans fin, se refusait à prendre son petit déjeuner en leur compagnie.

— Mary venait juste d'apporter le plateau destiné à Édouard Driscoll quand celui-ci fit son entrée dans la salle à manger.

Grand, se tenant très droit malgré ses quatre-vingts ans passés, il avait une démarche lente mais décidée et s'appuyait sur une canne à pommeau d'ébène. Sa chevelure blanche et sa barbe parfaitement taillée ajoutaient encore à son allure imposante.

Après un rapide coup d'oeil en direction d'Audrey, il s'assit à sa place en s'éclaircissant bruyamment la gorge, puis se plongea dans la lecture de son journal. Mary lui servit une tasse de thé qu'il avala à petites gorgées.

Audrey n'avait pas levé la tête, et Édouard Driscoll en profita pour admirer les reflets que le soleil matinal faisait courir dans sa chevelure rousse et la finesse de ses mains posées sur le journal. Comme Audrey était belle !

Et combien il était heureux que, contrairement à sa sœur qui passait ses journées à se pomponner, elle n'en fasse aucun cas...

— Bonjour ! lança-t-il une demi-heure plus tard d'une voix bourrue en repoussant d'un geste brusque sa tasse de thé.

Mary sursauta et s'empressa de débarrasser la table.

Audrey, habituée à la brusquerie du vieil homme, leva la tête et lui sourit tendrement.

— Tu as lu le journal? demanda-t-il aussitôt. Ils n'ont rien trouvé de mieux que de désigner Roosevelt... Quel ramassis d'andouilles !

Voyant une lueur belliqueuse s'allumer dans les yeux bleus de son grand-père

— ils ressemblaient tant aux siens ! — Audrey ne put réprimer un sourire.

— Je me doutais bien que cette information vous intéresserait...

— M'intéresser, c'est peu dire ! Tonna Édouard Driscoll.

Roosevelt n'a aucune chance de passer! Dieu merci, Hoover va être réélu sans problème.

L'annonce de la désignation de Franklin Roosevelt lors de la convention démocrate qui venait d'avoir lieu à Chicago ne pouvait que lui déplaire. Il était un ardent supporter de Hoover en dépit du fait que sa politique n'ait en rien amélioré la situation économique du pays. A ses yeux, Hoover était quelqu'un de bien. Que, depuis la crise de 1929, le nombre des chômeurs n'ait cessé de croître n'y changeait rien. La famille Driscoll n'avait pas été touchée par la crise et le vieil homme était incapable d'imaginer que cela puisse avoir de l'importance pour le reste des Américains.

Audrey ne voyait pas les choses du même œil. La politique conduite par Hoover pendant cette désastreuse année 1932 avait entraîné sa « défection », comme disait son grand-père. Elle avait décidé de voter démocrate lors des prochaines élections présidentielles et se félicitait de la nomination de Roosevelt au sein de son parti. — Comme il est impossible qu'il soit élu, lui rappela Édouard Driscoll, tu ferais mieux de renoncer à cette idée...

— J'aimerais pourtant qu'il l'emporte ! reconnut Audrey.

Son visage devint grave à la pensée du marasme dans lequel était plongé le pays et, bien qu'elle ait peu d'espoir de convaincre son grand-père, elle lui dit :

— Comment pouvez-vous encore prétendre que tout va bien ? Les banques ont fait faillite, la majorité des Américains n'a plus de travail et le nombre de ceux qui meurent de faim grossit de jour en jour !

— Ce n'est pas la faute de Hoover ! Se défendit Édouard Driscoll en frappant du poing sur la table.

— Tu parles que ce n'est pas sa faute !

— Audrey ! Surveille ton langage !

Ce rappel à l'ordre la fit sourire et elle ne prit pas la peine de s'excuser.

Ils se connaissaient trop bien pour s'arrêter à ce genre de détail. Leur désaccord sur le plan politique n'enlevait rien à la tendresse qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

— Je vous parie cinq dollars que Roosevelt va gagner les prochaines élections ! Insista Audrey.

— Malgré tous mes efforts, tu te conduis comme un vulgaire camionneur...

Vêtue de soie rose, son joli visage encadré de mèches rousses, Audrey faisait penser à tout sauf à un camionneur.

La réflexion de son grand-père était si incongrue qu'elle faillit éclater de rire.

— Quel est votre programme aujourd'hui ? demanda-t-elle en changeant habilement de sujet.

Édouard Driscoll avait été l'un des plus fameux banquiers de San Francisco. Mais, depuis dix ans qu'il était à la retraite, il menait une vie calme et retirée. En général, le matin, il rendait visite à ses amis, puis il allait à son club, le Pacific Union, pour y déjeuner et rentrait ensuite chez lui pour faire la sieste. La présence sous son toit de ses deux petites-filles n'avait jamais rien changé à ses habitudes.

Annabelle allait bientôt se marier et il ne regrettait pas de la voir quitter la maison. En revanche, si un jour Audrey partait à son tour, elle lui manquerait car elle était intelligente et avait une grande force de caractère, deux qualités qu'il appréciait par-dessus tout...

— Je compte aller faire un tour à mon club, répondit-il.

Et j'imagine que pendant ce temps-là Annabelle et toi allez dépenser mon argent dans les magasins...

Il ne perdait jamais une occasion de faire allusion au mauvais état de son compte en banque. Mais Audrey n'était pas dupe. Elle savait que son grand-père avait parfaitement placé son argent et que la crise de 1929 n'avait nullement écorné sa fortune.

— C'est bien ce que nous avons l'intention de faire, reconnut-elle en souriant malicieusement.

Son grand-père savait bien qu'elle n'était pas dépensière.

Mais, maintenant qu'Annabelle allait se marier, il était normal de lui constituer un trousseau et il fallait aussi songer à habiller les demoiselles d'honneur. La robe avait été commandée chez J. Magrien.

Les deux sœurs étaient tombées d'accord sur un modèle en dentelle de Valenciennes, rehaussé de perles minuscules, et dont le col montant mettrait en valeur les traits délicats d'Annabelle. Elles avaient aussi choisi un voile en dentelle, de même qualité que la robe, et une petite coiffe en tulle qu'Annabelle poserait sur ses cheveux dorés... A condition, bien sûr, qu'elle se décide à aller aux essayages! Le mariage devait avoir lieu dans trois semaines et il était temps maintenant de se préoccuper de ce genre de détails...

— Au fait, reprit Audrey, Harcourt doit venir dîner ce soir...

Comme chaque fois qu'il était question du futur mari d'Annabelle, Édouard Driscoll lui jeta un regard soupçonneux. Il était persuadé qu'Audrey était jalouse de sa sœur ! Ce qui n'était pas le cas, bien sûr... Mais Annabelle avait vingt et un ans et Audrey vingt-cinq. A cet

âge-là, elle aurait déjà dû être mariée. De plus elle ne passait pas pour être la beauté de la famille. Son absence de coquetterie y était pour beaucoup. Les cheveux toujours tirés en arrière, elle ne rehaussait jamais son teint pâle d'une touche de fard ni ne soulignait la ligne sensuelle de ses lèvres d'un peu de rouge comme si elle renonçait à se mettre en valeur.

D'ailleurs, elle n'avait jamais eu de prétendant sérieux. Les rares hommes qui lui avaient fait la cour avaient très vite pris peur devant l'attitude autoritaire du grand-père, et Audrey n'avait pas levé le petit doigt pour les retenir. Elle s'ennuyait en leur compagnie et rêvait de rencontrer un homme comme son père, épris d'aventures et passionné par les voyages. Harcourt ne répondait nullement à cette image, mais elle le trouvait parfait pour sa sœur.

— C'est un homme charmant, n'est-ce pas? Insista Édouard Driscoll, espérant surprendre dans le regard de la jeune femme une lueur de regret.

Mais, même si c'était Audrey qui avait rencontré Harcourt la première, elle ne regrettait pas qu'il lui ait préféré Annabelle. Jamais un homme comme Harcourt n'aurait pu répondre à l'étrange attente qu'elle éprouvait au plus profond d'elle-même. D'ailleurs, un homme le pourrait-il jamais? Au fond, seules les photos qu'elle prenait et celles que son père avait prises avant elle comblaient en partie le puissant désir de voyages et d'aventures qui l'habitait.

— Harcourt fera un mari parfait pour Annabelle, reprit son grand-père.

S'il avait espéré provoquer une quelconque réaction chez Audrey, son attente fut déçue. Celle-ci lui adressa ce sourire malicieux qui n'appartenait qu'à elle, un peu comme si elle possédait un secret très amusant que son interlocuteur ignorait.

Elle n'avait jamais confié à qui que ce fût ses secrètes espérances et elle n'était pas du genre à s'apitoyer sur son sort. Elle croyait sincèrement que sa place était ici, à San Francisco, aux côtés de son grand-père. Cela ne l'empêchait pas de penser qu'un jour viendrait où elle pourrait enfin suivre la même voie que son père. Elle savait très bien qu'elle n'était pas faite pour la vie de femme mariée à laquelle la destinait son époque, et elle aurait préféré mourir plutôt que d'épouser un homme comme Harcourt.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'Harcourt fera un bon mari? demanda-t-elle en souriant malicieusement. Serait-ce parce qu'il appartient, lui aussi, au parti conservateur?

Édouard Driscoll, dont le regard s'était soudain assombri, n'eut pas le temps de lui répondre : Annabelle venait d'entrer dans la salle à manger.

Elle portait ce matin-là un déshabillé bleu pâle garni de dentelle

bistre, et sa longue chevelure blonde tombait en cascade sur ses épaules. Elle s'approcha en tripotant nerveusement son col de dentelle, attitude qui contrastait étrangement avec le calme olympien de sa sœur aînée.

— Vous êtes déjà en train de parler politique ?

Elle n'avait jamais compris quel plaisir ils trouvaient tous deux à ces discussions.

— Roosevelt a été nommé candidat lors de la convention démocrate à Chicago la nuit dernière, annonça Audrey.

C'est une bonne nouvelle, non ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a battu Al Smith et John Garner.

Ah bon... dit Annabelle, incapable de cacher le peu d'effet que lui faisait cette victoire.

— Mais c'est important, tout de même ! s'écria sa sœur en lui lançant un regard noir.

Jamais elle n'avait pu accepter qu'Annabelle ne s'intéresse à rien d'autre qu'à sa garde-robe et à son ravissant minois.

— Roosevelt sera peut-être le prochain président des États-Unis, reprit-elle d'une voix radoucie. Voilà quelque chose qui devrait t'intéresser...

— Harcourt dit qu'il est vulgaire pour une femme de s'occuper de politique.

Édouard Driscoll assistait à cette discussion sans s'en mêler. Chaque fois qu'il regardait Annabelle, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était le portrait tout craché de sa mère.

Quant à Audrey, elle lui rappelait son fils... ce fils unique qu'en dépit de ses affirmations tonitruantes il avait tant aimé.

— Je trouve détestable que vous parliez politique au moment du petit déjeuner, continua Annabelle. Sans compter que c'est très mauvais pour la digestion...

Abasourdie par cette sortie, Audrey jeta un coup d'œil à son grand-père. Lui aussi semblait stupéfait. Il disait toujours que ses deux petites-filles étaient si différentes que l'on en venait parfois à se demander si elles étaient nées des mêmes parents... Audrey comprenait parfaitement ce qu'il éprouvait et elle lui sourit d'un air complice.

— Je vous verrai toutes les deux à l'heure du dîner, annonça-t-il en se levant de table.

« Quel homme exceptionnel ! » se dit Audrey au moment où il quittait la pièce pour rejoindre le havre de sa bibliothèque. Sa démarche était un peu moins assurée que l'année précédente, mais il avait encore fière allure. La dette d'Audrey à son égard était si grande qu'elle ne pouvait imaginer le quitter un jour. Si elle partait, qui

s'occuperait de la maison ? Certainement pas Annabelle ! Elle avait toujours refusé d'apprendre quoi que ce soit dans ce domaine. Le jour où Audrey lui avait demandé comment elle se débrouillerait lorsqu'elle serait mariée, elle lui avait répondu que tout ce que Harcourt exigeait de sa future femme, c'était qu'elle soit ravissante et sache profiter de la vie... Il avait promis de s'occuper du reste ! Apparemment, Harcourt trouvait « vulgaire » qu'une femme prenne trop de responsabilités... Ce point de vue amusait beaucoup Audrey, qui ne partageait nullement la conception qu'avait son futur beau-frère de la vulgarité.

— N'oublie pas que tu as rendez-vous pour un essayage, rappela-t-elle à Annabelle au moment où elles quittaient la salle à manger.

Lorsqu'elles passèrent devant la bibliothèque, la porte était fermée. Édouard Driscoll devait être en train de fumer tranquillement un cigare avant de quitter la maison pour aller à son club. Il devait aussi profiter de cet instant de solitude pour relire le courrier qu'il avait reçu la veille et préparer la réponse qu'il ferait à ces lettres en fin d'après-midi, après sa sieste... En cet instant, Audrey lui envoyait un peu sa quiétude alors qu'elle-même devait s'occuper d'organiser un repas de mariage pour cinq cents convives.

Elle savait qu'elle ne pouvait pas compter sur l'aide d'Annabelle.

— Je ne veux pas aller en ville aujourd'hui, Aud !

annonça celle-ci. Hier après-midi il faisait une chaleur infernale et j'ai mal à la tête.

— Prends une aspirine ! Il ne reste que trois semaines avant le mariage et il faut absolument que tu t'occupes des cadeaux qui sont arrivés hier.

D'un geste doux mais ferme, elle prit le bras de sa sœur et l'entraîna vers le petit salon pour lui montrer la table qui croulait sous les présents envoyés par la famille de Harcourt et la leur.

— Regarde le nombre de cartes de remerciement qu'il va falloir que j'écrive ! s'écria Annabelle.

— Ce que je vois, moi, ce sont tous les magnifiques cadeaux que tu reçois... Alors, ne te plains pas !

Une fois de plus, Audrey se conduisait vis-à-vis d'Annabelle comme une mère.

Cela faisait quatorze ans qu'elle jouait ce rôle, protégeant sa cadette, la guidant dans la vie, plus encore peut-être, que ne l'aurait fait leur mère si elle avait vécu...

Refusant d'écouter les plaintes d'Annabelle, elle l'entraîna à l'étage et attendit qu'elle fût habillée pour l'obliger à remplir une demi-douzaine de cartes de remerciements, puis passa dans sa chambre pour se préparer à son tour.

A dix heures trente, lorsque le chauffeur de la Packard qui leur était

réservée se gara devant la maison, les deux sœurs étaient prêtes et elles se firent conduire en ville.

C'était une belle journée de juillet et le ciel était si bleu qu'il rappelait à Audrey les doux matins d'Hawaii.

Comme elle aurait aimé parler avec sa sœur de leur enfance dans ce pays lointain ! Mais elle savait bien qu'Annabelle l'écouterait d'une oreille distraite, guère plus intéressée par ces souvenirs qu'elle ne l'avait été le matin même par la nomination de Roosevelt. Les albums de photographies de leur père la laissaient complètement indifférente. Ces témoignages d'une vie autre que la sienne lui semblaient bien trop exotiques et certaines de ces photos lui donnaient même le frisson... C'était justement ce qui attirait Audrey ! Rien qu'à feuilleter ces albums, elle avait l'impression de voyager à son tour dans les lointaines contrées qu'avait parcourues son père et d'être soudain transportée en Chine ou au Japon. Vêtus de kimonos, poussant de petites voitures à bras, péchant dans un torrent, tous ces inconnus semblaient s'adresser personnellement à elle comme s'ils parlaient la même langue. Ils avaient bercé son enfance, cachés sous son oreiller, et aujourd'hui encore ils alimentaient ses rêves.

— A quoi penses-tu, Aud ? demanda soudain Annabelle.

— Je ne sais pas...

En réalité, Audrey repensait à sa photo préférée : son père, en Chine, souriant en direction de l'objectif, assis à califourchon sur un âne.

— Tu avais l'air tellement heureuse.

— Je pensais à toi... et au futur mariage, mentit Audrey.

La Packard venait de s'arrêter devant la luxueuse entrée de J. Magrien et les deux jeunes femmes s'engouffrèrent dans la boutique du célèbre couturier.

Très à son aise, Annabelle marchait devant, guidant sa sœur entre les rayons. Audrey avait bien du mal à la suivre.

Elle éprouvait une sorte de vertige ; elle mesurait soudain ce qui séparait le monde des photos prises par son père de ce monde où régnaient le luxe et la frivolité.

En arrivant à la cabine d'essayage, elle ne put réprimer un mouvement de recul. Les lourds effluves de parfum qui assaillaient ses narines et les vêtements en soie dont les couleurs chatoyantes dansaient devant ses yeux lui semblaient si éloignés de ses préoccupations ! Comment pouvait-on aller s'habiller chez J. Magrien sans penser aussitôt à tous ceux qui, de par le monde, n'avaient rien pour se vêtir ? Comment oublier les chômeurs et les sans-abri que comptait le pays ?

— Est-ce que tu te sens bien ? demanda Annabelle, en jetant un regard inquiet à sa sœur.

Le visage d'Audrey avait pâli et elle semblait prête à s'évanouir.

— Tout va bien ! répondit-elle en retrouvant le contrôle d'elle-même. Je trouve seulement qu'il fait un peu chaud dans cette cabine...

Aussitôt, les deux vendeuses qui s'occupaient d'Annabelle coururent lui chercher un verre d'eau fraîche.

— Pauvre femme ! Chuchota l'une d'elles. Elle est jalouse de sa sœur. Et on le serait à moins... Vingt-cinq ans passés et encore célibataire !

Audrey était trop loin pour entendre. Mais l'aurait-elle pu que cette réflexion ne l'aurait nullement touchée. Elle n'avait qu'une envie maintenant : quitter cette boutique de luxe où une robe de mariée coûtait aussi cher que trois années de scolarité dans un collège privé...

Le soir même, Harcourt Westbrook IV arriva un peu en retard, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

Comme toujours, Annabelle n'était pas encore prête et ce fut Audrey qui le reçut. Elle lui proposa de s'installer dans le salon en attendant le reste de la famille.

— Qu'avez-vous prévu pour votre voyage de noces ? lui demanda-t-elle poliment.

Avec un autre homme, peut-être aurait-elle discuté de la nomination de Roosevelt. Mais elle connaissait trop bien les idées de Harcourt sur l'émancipation des femmes pour se risquer avec lui sur le terrain de la politique. Qu'avait-elle diable pu trouver à lui dire les rares fois où ils étaient sortis ensemble ? Lui avait-elle parlé musique ? Ou bien trouvait-il que ce sujet était, lui aussi, trop vulgaire pour être abordé avec une femme ?

A cette idée, Audrey faillit éclater de rire... Elle se retint en pensant à Annabelle et s'appliqua à écouter ce que lui disait son futur beau-frère.

Harcourt était en train de décrire en détail l'itinéraire de son voyage de noces. Annabelle et lui embarqueraient à New York sur *l'Ile-de-France*, un paquebot qui les emmènerait au Havre. Puis ils prendraient le train pour Paris. Ensuite, ils passeraient quelques jours à Cannes et sur la Riviera italienne.

Peut-être feraient-ils même la folie de pousser jusqu'à Rome. Londres serait leur dernière étape avant de rentrer à San Francisco... Le voyage devait durer deux mois et l'itinéraire semblait judicieux. Mais, à leur place, Audrey aurait choisi Venise, puis Vienne, et là, elle aurait pris l'Orient-Express qui l'aurait emmenée jusqu'à Istanbul.

Harcourt était en train d'expliquer que, pendant son séjour à Londres, il espérait pouvoir assister à une audience du roi George V quand Édouard Driscoll les rejoignit.

Au regard féroce qu'il lançait à Harcourt, Audrey comprit qu'il avait complètement oublié que celui-ci devait venir dîner. Elle s'approcha de son grand-père et lui prit tendrement le bras en lui disant :

— Vous vous rappelez certainement que je vous ai dit ce matin que

Harcourt serait des nôtres ce soir...

— Était-ce avant ou après notre discussion au sujet de Roosevelt ? demanda Édouard Driscoll qui ne perdait pas complètement la mémoire.

— Quelle malchance ! N'est-ce pas, monsieur ? Intervint Harcourt.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ! De toute façon, Hoover va gagner les prochaines élections.

— Espérons-le...

— Si c'est le cas, dit Audrey, cette fois-ci, le pays va sombrer pour de bon.

— Ne recommence pas ! La menaça son grand-père.

Il allait une fois de plus vanter les mérites de Hoover lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée d'Annabelle.

La jeune femme portait une robe en soie bleu ciel qui s'harmonisait avec la couleur de ses yeux et mettait en valeur sa chevelure blonde.

Harcourt, subjugué par le charme de sa future épouse, ne la quittait pas des yeux.

— Je pense que vous ne parliez pas sérieusement tout à l'heure... dit-il à Audrey comme ils se dirigeaient tous les quatre vers la salle à manger.

— Jamais je n'ai été aussi sérieuse ! répliqua-t-elle.

L'année 1932 a été désastreuse pour l'économie américaine. Vous ne voudriez tout de même pas que je dise merci à Hoover pour cela !

— Vous n'allez pas parler politique à table, supplia Annabelle en jetant un regard implorant à sa sœur.

— Bien sûr que non ! lui promit Harcourt.

« Quel dommage ! » se dit Audrey. Elle aurait aimé interroger son grand-père afin de connaître les réactions des membres de son club à l'annonce de la nomination de Roosevelt. La plupart d'entre eux étaient conservateurs, et leur avis l'intéressait... Une bonne discussion sur un sujet qui la passionnait l'aurait moins fatiguée que ce repas un peu cérémonieux où Annabelle babillait sans cesse, passant en revue les derniers potins de San Francisco.

Le dîner fini, elle fut soulagée quand Harcourt prit enfin congé. Annabelle annonça qu'elle allait se coucher et Audrey, comme chaque soir, aida son grand-père à monter une à une les marches qui menaient à l'étage.

Pendant cette pénible ascension, le vieillard ne perdait rien de sa dignité et, en observant l'effort qu'il faisait sur lui-même, Audrey se dit qu'elle aimerait rencontrer un jour un homme qui lui ressemble. Avec ce type d'homme, la vie à deux ne serait peut-être pas facile tous les jours, mais au moins aurait-elle quelques chances d'être heureuse.

Lorsqu'ils eurent atteint le palier, au lieu de lui dire bonsoir comme chaque soir, Édouard Driscoll prit appui sur sa canne et regarda

Audrey dans les yeux.

— Pas de regret ? demanda-t-il d'une voix douce qu'elle ne lui connaissait guère.

Elle comprit que le moment était grave. Pour retrouver sa tranquillité d'esprit, il éprouvait le besoin de s'assurer qu'elle n'avait jamais eu de vues sur Harcourt.

— Des regrets au sujet de quoi, grand-papa ?

Il y avait bien longtemps qu'Audrey ne l'avait pas appelé ainsi...

— Au sujet de ce jeune Westbrook... Si tu avais voulu, c'est toi qu'il aurait épousée ! Et il n'aurait pas perdu au change ! Annabelle n'est pas une mauvaise fille, mais elle manque un peu de... maturité, si tu vois ce que je veux dire.

Je n'ai aucune envie de me marier pour l'instant.

— Si le mariage ne te tente pas, peux-tu me dire de quoi tu as envie ?

— Je ne sais pas bien encore... Mais je suis certaine que j'ai des choses à faire avant de fonder une famille.

« Faire de la photo, par exemple, et partir en voyage au bout du monde... », Eut envie d'ajouter Audrey.

— Quelles choses ? demanda Édouard Driscoll d'un air inquiet. Tu ne vas pas te mettre, toi aussi, à faire des folies !

Cette discussion devait lui rappeler des paroles qu'il avait échangées, il y a bien longtemps, avec son fils...

— Je n'ai rien de précis en tête, le rassura-t-elle. Et je peux aussi te jurer que Harcourt Westbrook n'est pas le genre d'homme que j'ai envie d'épouser.

— Tout est pour le mieux, alors !

Après avoir embrassé son grand-père qui semblait soulagé, Audrey s'enferma dans sa chambre.

Elle n'avait pas envie de se coucher et elle repensait à leur conversation. Même si elle n'avait pas osé lui dire toute la vérité, elle avait été sincère avec son grand-père. Jamais la vie sans histoire qu'un homme comme Harcourt pouvait lui proposer ne comblerait son attente. Un jour, elle en était sûre, elle verrait des montagnes dont elle ne connaissait pas encore le nom, rencontrerait des gens dont elle ignorait la langue et savourerait des nourritures exotiques. Et ce jour-là, elle serait en paix avec elle-même : au lieu de se contenter de rêver en feuilletant les albums de son père, elle marcherait enfin pour de bon sur ses traces...

Le 21 juillet au matin, Audrey attendait, debout dans le grand hall, que la future mariée veuille bien sortir de sa chambre. Toutes les cinq minutes, elle consultait sa montre et sa nervosité était encore accrue par les coups d'œil furtifs que lui lançaient les domestiques, impatients de voir descendre Annabelle. Debout à ses côtés, Édouard Driscoll faisait résonner rageusement le bout de sa canne sur le sol dallé et l'on entendait, venant de l'extérieur, le ronflement du moteur de la Rolls-Royce qui devait les emmener à l'église.

Lorsqu'Annabelle apparut enfin en haut des marches, les domestiques ne purent retenir un murmure d'admiration.

Sa robe en dentelle de Valenciennes était si vaporeuse que la jeune femme semblait flotter à quelques centimètres du sol, comme une princesse de contes de fées. La couronne de dentelle et de perles qui retenait sa chevelure dorée lui donnait l'allure d'une jeune reine à la veille de son couronnement.

Son buste, artistement moulé par la soie, semblait sculpté dans l'ivoire et ses pieds étaient chaussés d'escarpins en satin crème.

— De ma vie, je n'ai vu une mariée aussi belle ! s'exclama Audrey, toute fière.

Elle portait une robe en soie couleur pêche, garnie de dentelle, dont le ton chaud mettait en valeur sa chevelure cuivrée et son teint d'un blanc laiteux.

Pour la première fois de sa vie, Annabelle sembla se rendre compte que sa sœur aînée pouvait, elle aussi, être très belle.

— Tu es magnifique, Aud ! lui dit-elle à son tour.

Audrey était aux anges ! Elle ne regrettait ni la tâche harassante qu'avaient représentée les préparatifs du mariage, ni les quatorze années qu'elle avait consacrées à élever sa sœur cadette. Aujourd'hui, Annabelle allait épouser Harcourt, puis elle irait vivre avec lui à Burlingame... Un mari fortuné et qui serait aux petits soins pour elle : Audrey avait-elle jamais souhaité autre chose pour sa sœur cadette ? Annabelle était casée, comme on dit... A cette idée, Audrey ne put réprimer un frisson de crainte. Était-ce vraiment ce qu'Annabelle désirait ?

— Es-tu heureuse, au moins ? lui demanda-t-elle.

Cela faisait tant d'années qu'Audrey s'occupait de la petite Annie ! Vérifier qu'elle était bien couverte pour sortir... ne pas oublier de lui apporter sa poupée favorite pour qu'elle s'endorme le soir... la consoler quand elle faisait des cauchemars... s'assurer que tout allait bien pour elle à l'école... et, pour finir, organiser son mariage dans les moindres détails. Elle aurait aimé avoir la certitude qu'elle avait eue

raison d'agir ainsi.

1. Diminutif d'Annabelle.

— L'aimes-tu? Lui chuchota-t-elle au moment où, passant devant la glace du vestibule, sa sœur tournait la tête pour admirer l'image que lui renvoyait le haut miroir.

— Bien sûr, Aud, que je l'aime !

Annabelle était en train de rajuster son voile et ses grands yeux bleus exprimaient une excitation de petite fille, toute heureuse à l'idée qu'elle allait être la reine de la fête.

Pour Audrey, ce mariage allait décider de l'avenir de sa sœur et elle avait du mal à imaginer qu'on puisse traiter à la légère une chose aussi importante.

— Pourquoi te fais-tu du souci ? demanda Annabelle en observant le visage d'Audrey dans la glace. C'est le plus beau jour de ma vie, tu sais...

Aussitôt, Audrey comprit qu'elle avait tort de s'inquiéter.

Ce mariage ferait certainement le bonheur d'Annabelle, même s'il ne correspondait pas à l'idée qu'elle-même se faisait d'une vie réussie.

— Tu vas me manquer, Aud ! reprit Annabelle en serrant tendrement la main de sa sœur.

« Toi aussi ! » Eut envie de répondre Audrey, qui avait bien du mal à retenir ses larmes.

— Burlingame n'est pas loin. Et nous continuerons à nous voir...

Les larmes aux yeux, Audrey serra sa sœur dans ses bras en prenant bien garde de ne pas froisser le long voile qui lui couvrait les épaules.

— Je t'aime, Annie... Et je ne souhaite qu'une chose : que tu sois heureuse avec Harcourt !

Quelques minutes plus tôt, Édouard Driscoll avait quitté le vestibule, appuyé au bras de son majordome. Un impérieux coup de klaxon rappela aux deux jeunes femmes qu'il était las de les attendre.

Assis à l'arrière de la Rolls-Royce, les mains posées sur sa canne à pommeau d'ébène, il attendit qu'Annabelle ait réussi à faire rentrer sa volumineuse robe blanche à l'intérieur de la voiture pour lui demander ironiquement :

— Crois-tu que les invités vont poireauter toute la journée à l'église ?

Mais le regard qu'il lui lança alors démentait clairement la brusquerie de cette remarque. De toute évidence, il trouvait que sa petite-fille était ravissante. Annabelle lui rappelait une autre jeune mariée qu'il avait accompagnée à l'église vingt-six ans plus tôt : la future femme de son fils Roland... D'ailleurs, pendant le temps que dura le trajet jusqu'à l'église, il ne put s'empêcher de penser au passé, comparant Annabelle à sa mère sans pouvoir décider laquelle était la plus belle...

Lorsqu'un peu plus tard, debout devant l'autel, Annabelle et Harcourt

furent unis pour la vie, Audrey laissa librement couler les larmes qui l'étouffaient.

A nouveau, elle pleura de joie quand son grand-père ouvrit le bal avec la mariée. Il avait abandonné sa canne et valsait comme un jeune homme, faisant tourner sa partenaire sur l'immense parquet ciré de la salle.

Lorsqu'il eut reconduit Annabelle à sa place, Audrey s'approcha de lui sans lui laisser le temps de s'asseoir.

— J'aimerais que vous m'accordiez cette danse, monsieur Driscoll, dit-elle, les yeux brillants de joie.

Au regard que lui lança son grand-père, elle comprit aussitôt qu'il partageait son euphorie. Annabelle mariée, ils restaient maintenant seuls tous les deux... Ce départ les rapprochait encore et ne pouvait qu'accroître le mélange d'affection et de respect qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

La danse terminée, Audrey s'éclipsa en direction des cuisines pour s'assurer que ses ordres avaient été correctement exécutés.

A son retour dans la salle, quelques minutes plus tard, elle comprit qu'elle n'avait pas lieu de s'inquiéter. La réception battait son plein et les invités semblaient ravis.

Pour ne pas faillir à la tradition, en fin de soirée, les jeunes mariés vinrent faire leurs adieux, vêtus de leur costume de voyage et ils quittèrent l'hôtel sous une pluie de pétales de roses et de grains de riz, gages de leur futur bonheur.

Audrey et son grand-père attendirent que les derniers invités aient pris congé pour rentrer.

Lorsqu'ils arrivèrent, le brouillard était tombé sur la baie de San Francisco et ils entendirent résonner dans le lointain l'appel des cornes de brume. Ils se réfugièrent dans la bibliothèque où, en prévision de leur retour tardif, brûlait un feu de bois.

— Quelle extraordinaire réussite ! fit remarquer Audrey qui avait bien du mal à réprimer une furieuse envie de bâiller.

Contrairement aux invités qui avaient fait un sort aux magnums de Champagne de la réserve d'Édouard Driscoll, elle avait très peu bu et, après cette journée harassante, elle appréciait le verre de Xérès que venait de lui servir son grand-père.

« Voilà, c'est fini ! se dit-elle, en se pelotonnant dans un fauteuil au coin du feu. La petite Annie vient de quitter la maison pour toujours... »

Harcourt et Annabelle passaient leur nuit de nocce à l'hôtel Mark Hopkins.

Dès le lendemain matin, ils prendraient le train pour New York, avant de s'embarquer sur *l'Ile de France* à destination de l'Europe...

A l'idée qu'elle avait promis aux jeunes mariés d'aller leur dire au

revoir à la gare, Audrey sentit son cœur se serrer.

Elle n'enviait nullement l'intimité qu'ils allaient partager.

Mais comme elle aurait aimé, elle aussi, prendre le train demain matin; quelle que fût la destination du voyage !

Son désir d'évasion était si fort qu'elle lança un coup d'œil inquiet en direction de son grand-père, comme si celui-ci avait pu lire ses pensées.

— Et si nous partions, nous aussi, en voyage?

Les mots fatidiques venaient de franchir ses lèvres.

— Un voyage ? Et pour aller où ?

Chaque année, au mois d'août, ils quittaient San Francisco pour aller séjourner au lac Tahoe. Mais, à l'intonation de sa petite-fille, Édouard Driscoll avait compris qu'elle faisait allusion à autre chose.

— En Europe, par exemple, proposa Audrey. Nous n'y sommes pas retournés depuis 1925.

— Qu'est-ce qui a bien pu te mettre une idée pareille dans la tête ? demanda-t-il avec un certain agacement.

En réalité, la proposition d'Audrey l'effrayait profondément. Et si elle allait le quitter, elle aussi ? Comme la vie serait morne quand elle ne serait plus là pour égayer la grande maison et participer à leurs sempiternelles discussions politiques !

— Je suis trop vieux maintenant pour traverser l'Océan, répondit-il en matière d'excuse.

— Allons au moins jusqu'à New York! Cela nous changera les idées...

A cette perspective, les yeux d'Audrey brillaient d'excitation, et son grand-père éprouva soudain de la peine pour elle. Il savait bien qu'à l'âge d'Audrey la plupart des femmes avaient déjà deux ou trois enfants et que, dans leur milieu, ces femmes mariées avaient l'occasion de partir en voyage. La vie d'Audrey n'était pas drôle tous les jours... Elle avait passé les meilleures années de sa jeunesse à s'occuper de la maison et à élever sa jeune sœur, et Édouard Driscoll était assez honnête pour reconnaître que, si Audrey était encore célibataire aujourd'hui, il portait sa part de responsabilité dans cette situation.

— Qu'en dites-vous ? reprit Audrey.

Au lieu de répondre, il la regarda, l'air étonné. Il semblait épuisé par sa journée et avait à peine touché au verre de cognac qu'il s'était servi. Audrey comprit qu'il avait sans doute déjà oublié la proposition qu'elle venait de lui faire.

Je vous proposais d'aller à New York au mois de septembre, à notre retour du lac Tahoe... lui rappela-t-elle.

« En réalité, tu as envie de partir beaucoup plus loin », faillit faire remarquer son grand-père.

A l'excitation qui s'emparait d'Audrey dès qu'il était question de

voyages, il reconnaissait les symptômes qu'il avait tant de fois observés chez Roland. Pour lui, cette soif de voyages et d'aventures était une sorte de maladie qui avait fini par tuer son fils, et il était bien décidé à ce que cela ne se reproduise pas une seconde fois dans la famille.

— Je n'ai aucune envie d'aller à New York, dit-il. L'air de cette fichue ville est irrespirable et on se marche les uns sur les autres ! Allons au lac Tahoe, comme d'habitude. Cela te fera le plus grand bien, et à moi aussi.

Puis, après avoir consulté sa montre, il quitta son fauteuil et saisit sa canne.

— Je vais me coucher, annonça-t-il. Et tu ferais bien de suivre mon exemple : nous avons eu une rude journée...

Après qu'Audrey l'eut aidé à monter l'escalier, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, au lieu de se déshabiller aussitôt, il s'approcha de la fenêtre et contempla pensivement le carré de lumière que dessinait la fenêtre encore éclairée de la chambre d'Audrey.

S'il avait pu la voir, il aurait été encore plus inquiet : assise en face de sa coiffeuse, ses grands yeux bleus perdus dans le vague, elle jouait distraitemment avec le lourd collier de perles qu'elle venait de retirer. Posé sur la tablette du meuble, à portée de sa main, se trouvait un des albums photos de son père. La jeune femme avait depuis longtemps oublié Harcourt et Annabelle. Elle ne pensait pas non plus aux obligations qui seraient les siennes dans les jours à venir, lorsqu'il lui faudrait, comme elle l'avait promis à Annabelle, surveiller les peintres qui travaillaient à Burlingame et s'occuper du déménagement. Elle avait quitté la maison, San Francisco et même l'Amérique. Elle se trouvait maintenant sur une île des Tropiques et son grand-père avait beau répéter « reste avec nous », elle était bien trop loin pour l'entendre...

Lorsque Harcourt et Annabelle revinrent d'Europe à la fin du mois de septembre, la petite maison en pierre que Harcourt avait achetée à Burlingame était prête pour les accueillir.

Les trois semaines de vacances qu'Audrey avait passées au lac Tahoe, dans la maison d'été des Driscoll, ne l'avaient pas empêchée de s'occuper dans les moindres détails du futur emménagement des jeunes mariés. Toutes les pièces de la maison avaient été repeintes dans les tons pastel qu'Annabelle avait choisis avant son départ, le mobilier était en place et les domestiques engagés. Audrey avait même poussé le dévouement jusqu'à vérifier que la batterie de leur voiture fonctionnait encore en dépit de leur longue absence !

— Ta sœur est vraiment une parfaite maîtresse de maison, remarqua Harcourt alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner à Burlingame, le lendemain de leur arrivée.

Annabelle avait craint que son mari lui reproche de laisser sa sœur s'occuper de la maison à sa place. Mais s'il était d'accord, ce n'était pas elle qui allait le contredire !

Pour tenir une maison, Audrey était parfaite : pourquoi ne pus continuer à en profiter ?

Qu'Audrey fût une parfaite maîtresse de maison, ce n'était pas l'avis d'Édouard Driscoll ce matin-là. Assis dans la salle à manger de California Street, il était en train de se plaindre que ses œufs n'étaient pas assez cuits et qu'on lui avait servi un thé imbuvable.

Si tu crois que je vais m'habituer à cette nourriture infecte, tu te trompes ! disait-il à Audrey. Je mourrai avant !

C'est d'ailleurs bien ce qui risque de m'arriver si tu ne te décides pas à engager une cuisinière correcte !

Depuis près d'un mois que leur cuisinière les avait quittés, Audrey avait droit chaque jour aux mêmes reproches et, à la cuisine, les employées se succédaient à un rythme effréné sans qu'elle puisse en conserver une seule.

Un autre jour peut-être, elle se serait contentée de sourire des manies de son grand-père. Mais, ce matin-là, les nouvelles lui semblaient si alarmantes qu'elle ne put réprimer un mouvement d'agacement.

Elle venait de lire dans le journal qu'en trois ans, le salaire hebdomadaire moyen des Américains était passé de vingt-huit dollars à dix-sept et que le nombre de ceux qui fréquentaient la soupe populaire ne cessait d'augmenter.

Les chiffres étaient terrifiants : près de cinq mille banques avaient fait faillite et plus de quatre-vingt mille entreprises avaient été obligées de fermer leurs portes ! Quant au produit national brut de la

nation, il avait chuté de moitié depuis la crise...

— Il y a quand même dans le monde des choses plus importantes que le degré de cuisson de vos œufs ! s'écria-t-elle, incapable de cacher plus longtemps son irritation.

Comment pouvez-vous continuer à faire semblant d'ignorer ce qui se passe autour de vous !

— Si tu t'occupais un peu plus de ce qui se passe dans cette maison et un peu moins de ce que tu lis chaque matin dans le journal, il y a longtemps que tu m'aurais trouvé une cuisinière acceptable et je n'aurais plus de motifs de me plaindre... rétorqua Édouard Driscoll.

— Et ceux qui n'ont rien à manger, y pensez-vous parfois ?

— Ce n'est pas nouveau, Audrey ! Et nous ne sommes pas les seuls à traverser une mauvaise passe. Prends l'Allemagne ou l'Angleterre, par exemple.. Là-bas aussi le taux de chômage est énorme. Que veux-tu que j'y fasse ?

— Vous pourriez au moins voter intelligemment, répliqua Audrey.

Lors des dernières élections, Roosevelt avait battu Hoover en recueillant soixante pour cent des voix, et Édouard Driscoll n'avait toujours pas digéré la défaite de son favori.

— Je ne suis pas d'accord avec toi sur le sens que tu donnes au mot « intelligemment », répliqua-t-il en quittant rageusement la table.

Le soir, les jeunes mariés étaient invités à dîner et, à la fin du repas, Annabelle prétextait un mal de tête pour entraîner Audrey à l'étage. Arrivée dans la chambre de sa sœur, elle lui annonça aussitôt qu'elle était enceinte et que le bébé devrait naître au mois de mai.

Sur le coup, Audrey ne se tint pas de joie. Elle allait être tante : quelle bonne nouvelle ! Mais un peu plus tard, lorsque les invités furent partis et son grand-père couché, elle se sentit soudain un peu déprimée. Annabelle n'avait que vingt et un ans et elle possédait déjà tout ce qu'une femme pouvait désirer... C'était loin d'être son cas !

Dans les mois qui suivirent, elle n'eut guère le temps de s'abandonner à cette humeur mélancolique. La jeune Annie était trop fatiguée par sa grossesse pour s'occuper de quoi que ce soit, c'est donc elle qui choisit la layette, s'occupa de l'ameublement de la chambre du bébé et engagea une nurse.

Le bébé vint au monde juste après l'anniversaire d'Édouard Driscoll qui fêtait, cette année-là, ses quatre-vingt-un ans. C'était un beau garçon qui pesait près de quatre kilos.

Le jour de la naissance de son neveu, Audrey courut à la clinique pour être la première, après les parents, à voir le jeune Weston, puis, sur le chemin du retour, elle décida de passer par Burlingame pour jeter un coup d'œil à la nursery et vérifier que tout était prêt pour le retour d'Annabelle qui devait avoir lieu quinze jours plus tard.

Elle était en train de ranger du linge dans une des armoires de la

chambre lorsque Harcourt la rejoignit.

Il s'arrêta sur le seuil et regarda sa belle-sœur avec insistance, comme s'il hésitait avant de lui confier un important secret.

Est-ce que parfois vous n'en avez pas par-dessus la tête de faire le travail d'Annabelle? demanda-t-il en mitant dans la nursery.

Franchement, non! Cela fait si longtemps que je m'en occupe de tout pour elle que je n'y pense même plus...

Et vous comptez vous contenter de ce rôle un peu ingrat jusqu'à la fin de vos jours?

Cette insinuation grossière ressemblait si peu à Harcourt qu'Audrey se demanda s'il n'était pas ivre.

— Pour moi, ce n'est jamais une corvée, crut-elle bon de préciser.

Harcourt haussa les sourcils d'un air dubitatif comme s'il avait du mal à croire sa belle-sœur. Puis il traversa la pièce pour s'approcher d'elle et, avant qu'elle ait pu faire un geste, lui saisit le visage entre ses deux mains et tenta de l'embrasser.

Dans un premier temps, Audrey fut trop surprise pour résister. Puis, retrouvant ses esprits, elle recula aussitôt d'un mouvement brusque. Insensible à sa réaction, Harcourt l'attrapa alors par la taille et voulut coller ses lèvres contre les siennes.

— Arrêtez ! lui cria Audrey.

— Vous avez eu vingt-six ans cette année, lui rappela-t-il d'un air goguenard. C'est un peu vieux, à mon avis, pour jouer encore aux vierges effarouchées...

Audrey rougit sous l'insulte.

Puis, voyant qu'il ne se décidait pas à lâcher prise, elle le repoussa violemment et alla se réfugier au fond de la chambre, derrière le berceau du bébé.

— Vous êtes devenu fou ou quoi ?

— Ce n'est pas être fou que de vous désirer, rétorqua Harcourt en l'attrapant par le bras. Si j'avais voulu, c'est vous qui seriez ma femme aujourd'hui. .

Et il croyait sincèrement ce qu'il disait. Il en avait par-dessus la tête des enfantillages d'Annabelle et, s'il avait eu le choix, il aurait aussitôt échangé sa femme pour Audrey, quelles que soient les idées farfelues de cette dernière et son étrange conception de la vie.

— Vous n'êtes pas dans votre état normal, Harcourt ! Et vous avez l'air d'oublier que c'est avec ma sœur que vous êtes marié...

— Est-ce que par hasard Votre Majesté pense qu'elle est trop bien pour moi ? demanda-t-il, visiblement atteint dans son orgueil de mâle. Je connais des flopées de femmes qui ne seraient que trop heureuses de me tomber dans les bras, et un jour vous regretterez d'avoir fait la fine bouche !

En écoutant cette tirade, Audrey eut bien du mal à garder son

sérieux. Dans ce rôle de tombeur, Harcourt était ridicule ! Mais il disait certainement vrai et, dans ce cas, Annabelle était bien à plaindre car son jeune mari devait déjà essayer de la tromper avec la plupart de ses amies.

— Vous êtes marié à Annabelle, lui rappela-t-elle. Et, à compter d'aujourd'hui, père d'un petit garçon... Je vous conseille de vous conduire en chef de famille responsable et non comme un vulgaire coureur de jupons.

— Toute votre prétendue sagesse ne vous servira à rien aujourd'hui, ma chère Audrey, répondit Harcourt d'une voix mielleuse. J'ai donné congé aux domestiques et nous sommes seuls dans la maison.

Sur le coup, Audrey faillit céder à la panique. Mais elle se reprit aussitôt.

Sur un ton posé, elle expliqua à Harcourt que le fait qu'ils soient seuls dans la maison ne changeait rien à sa décision : jamais elle ne le laisserait faire une chose qu'il risquait de regretter toute sa vie.

Cet argument sembla porter et elle profita du fait qu'il lui lâchait enfin le bras pour aller récupérer la veste de son tailleur ainsi que ses gants et son sac.

— Ne recommencez pas ! le prévint-elle d'un air menaçant. Car la prochaine fois vous ne vous en tirerez pas aussi facilement. J'emmènerai aussitôt Annabelle et son fils chez moi ! Vous n'êtes pas digne de les garder sous votre toit si vous vous conduisez encore ainsi...

— Annabelle est incapable d'aimer qui que ce soit, se plaignit Harcourt d'une voix lasse. C'est une enfant gâtée, faible et égoïste.

Le regard qu'il lança alors à sa belle-sœur disait clairement qu'il était loin de penser la même chose d'elle...

C'était Audrey, bien sûr, qu'il aurait dû épouser !

— C'est de votre faute aussi ! reprit-il rageusement. Toute sa vie, vous avez couvé Annabelle comme un bébé !

— Si vous la traitez correctement, peut-être deviendra-t-elle adulte.. fit remarquer Audrey qui savait bien que Harcourt n'avait pas tout à fait tort.

Debout en face d'elle, il semblait maintenant avoir abandonné toute velléité de l'embrasser et ne savait plus très bien quelle contenance adopter.

Audrey allait-elle raconter à sa sœur ce qui venait de se passer ? Au fond, Harcourt s'en fichait pas mal... Cela faisait des mois qu'il trompait Annabelle, ne serait-ce que pour échapper à ses jérémiades au sujet du futur bébé. Et il avait pris goût à ce petit jeu qui pimentait agréablement ses journées. Ce n'était certainement pas sa belle-sœur qui l'empêcherait de continuer...

Pourtant, avant son départ, il avait envie de la blesser, ne serait-ce

que pour lui faire payer le refus qu'il venait d'essayer.

— Savez-vous pourquoi Annabelle est restée une gamine? demanda-t-il. Parce que vous avez tout fait pour qu'il en soit ainsi ! Vous l'avez tellement protégée qu'elle est incapable de faire quoi que ce soit de ses dix doigts...

Elle a pris l'habitude d'avoir toujours quelqu'un pour s'occuper d'elle et, maintenant qu'elle est mariée, elle espère bien que je vais prendre le relais... Mais, dans ce domaine, personne ne pourra jamais être à la hauteur!

ajouta-t-il méchamment. Vous êtes une sorte de machine hautement perfectionnée, ma chère Audrey : nul mieux que vous ne pourrait diriger les domestiques, surveiller la maison et choisir la couleur des rideaux...

Harcourt n'avait pas mâché ses mots et Audrey était assez honnête pour savoir que ses reproches contenaient une part de vérité. En voulant protéger sa sœur du monde extérieur, en prenant sans cesse toutes les responsabilités, n'avait-elle pas commis une terrible erreur ?

— Annabelle était encore très jeune lorsque nos parents sont morts, finit-elle par faire remarquer.

Elle avait bien du mal à retenir ses larmes. C'était surtout le mot « machine » qui l'avait choquée... Aux yeux de ses proches, n'était-elle donc bonne qu'à tenir une maison et à choisir de nouveaux rideaux ?

— Votre mère est morte il y a près de quinze ans, lui rappela Harcourt. Mais pour vous, c'est comme si c'était hier... Vous continuerez à la remplacer auprès d'Annabelle jusqu'à la fin de vos jours !

Quant au jeune Weston, c'est vous qui allez l'élever...

Dans ces conditions, conclut-il, j'aurais aussi bien fait de vous épouser.

Craignant qu'il lui fasse à nouveau des avances, Audrey quitta la nursery et s'engagea dans l'escalier qui menait au vestibule.

Harcourt ne se donna pas la peine de la raccompagner.

Debout sur le palier de l'étage, il attendit qu'elle ait ouvert la porte d'entrée pour lui lancer :

— Le jour où vous en aurez marre de mater votre sœur et de vous occuper de votre grand-père, passez-moi un coup de fil... Je vous promets de répondre présent !

Dès que la porte se fut refermée derrière elle et qu'elle fut sûre que Harcourt ne pouvait plus l'entendre, Audrey éclata en sanglots. Elle courut se réfugier dans sa voiture et mit le moteur en marche.

Sur le chemin du retour, elle conduisit comme une automate, incapable de prêter attention aux voitures qu'elle croisait.

Inlassablement, elle se répétait les mots de Harcourt en se disant que, malheureusement, c'était lui qui avait raison ! A vingt-six ans, elle

n'avait toujours pas fait sa vie. Jusqu'ici, elle avait toujours été trop occupée pour s'en inquiéter... Ces derniers mois, elle avait été si sollicitée par les préparatifs de la naissance du bébé qu'elle n'avait même pas pris de photos ! Son appareil traînait en lias de son armoire, complètement inutile... Et ses projets de voyages étaient exactement dans le même état ! Qu'attendait-elle pour partir ? Que son grand-père meure ? Mais, solide comme il l'était, il risquait de vivre encore près de vingt ans... Et si elle devait élever le jeune Weston, quel âge aurait-elle quand il atteindrait sa majorité ? Pas loin de cinquante ans...

Prenant soudain conscience du terrifiant engrenage dans lequel elle était engagée, Audrey sentit monter en elle une réelle panique. Elle freina brusquement devant le perron de la maison de California Street et sortit de sa Packard sans prendre la peine de fermer sa portière ni de couper le moteur.

Dans l'état où elle était, elle avait espéré monter directement dans sa chambre mais, arrivée dans le vestibule, elle fut arrêtée par son grand-père qui vociférait au milieu des domestiques en brandissant sa canne.

Le majordome expliqua à Audrey qu'en prenant un virage un peu court, le chauffeur de la Rolls-Royce avait heurté le trottoir. Édouard Driscoll lui avait ordonné de quitter la voiture sur-le-champ et c'est lui qui avait pris le volant, abandonnant en ville cet homme dont, depuis plus de sept ans, il louait les loyaux services.

Trouve-moi un nouveau chauffeur ! ordonna Édouard Driscoll en apercevant sa petite-fille.

Après ce que venait d'entendre Audrey, c'était plus qu'elle ne pouvait supporter. Incapable de se contrôler, elle éclata en sanglots. Baissant la tête dans l'espoir de cacher ses larmes, elle monta quatre à quatre les marches du grand escalier et, après s'être enfermée dans sa chambre, se jeta tout habillée sur son lit.

Harcourt avait donc dit vrai : elle était tout juste bonne à engager des domestiques et à s'occuper de la maison des autres ! A cette idée, ses sanglots redoublèrent.

Lorsque Édouard Driscoll, après avoir timidement frappé à la porte, pénétra dans la chambre, il fut effrayé de la voir dans cet état.

— Audrey, ma chérie... murmura-t-il en s'approchant d'elle. Qu'y a-t-il ?

En entendant sa voix, la jeune femme se redressa et s'assit sur le lit en essuyant maladroitement ses larmes.

Qu'allait-elle lui dire ? Il était hors de question de lui raconter ce qui s'était passé un peu plus tôt avec Harcourt.

En revanche, le moment était venu de lui avouer la vérité, aussi déchirante soit-elle. Car si elle laissait passer cette occasion, Audrey savait bien qu'elle n'aurait plus jamais le courage de prendre la décision qui s'imposait.

— Grand-père... commença-t-elle.

Son ton était si solennel qu'Édouard Driscoll comprit aussitôt qu'elle allait lui annoncer quelque grave nouvelle.

Il s'assit sur le lit à côté d'elle en se demandant, un peu interloqué, si Audrey avait l'intention de se marier.

— Grand-père... reprit celle-ci, hésitant encore à l'idée de la peine qu'elle allait lui faire. Il faut que je parte !

C'était, mot pour mot, la phrase qu'avait prononcée Roland le jour où il avait annoncé à son père qu'il désirait quitter les États-Unis.

— Pour aller où ? demanda simplement Édouard Driscoll.

— Je ne sais pas bien encore... Je pense aller en Europe...

Disons que j'ai besoin de voyager pendant quelques mois à l'étranger. Le cœur d'Édouard Driscoll fit un bond dans sa poitrine et il crut qu'il allait mourir sur le coup. Puis il s'aperçut avec étonnement qu'il continuait à respirer normalement. Il avait perdu sa femme, qu'il adorait, vingt ans plus tôt... Son fils l'avait quitté pour voyager dans de lointaines contrées avant de disparaître à son tour... Et voilà qu'Audrey s'en allait ! La vie lui avait appris que l'on ne pouvait rien faire pour éviter ce genre d'événements.

Il fallait simplement attendre que la douleur s'estompe avec le temps.

— J'ai tant de peine pour vous, lui avoua Audrey. Je sais ce que vous ressentez. Mais je ne ferai pas comme papa.. Je vous promets de revenir !

Pour Édouard Driscoll, cette promesse était une bien piètre consolation et, au moment où Audrey se blottissait dans ses bras, comme lorsqu'elle était enfant, il sentit deux larmes couler le long de ses joues. Incapable de prononcer un mot, il hocha tristement la tête et ferma les yeux.

Audrey avait choisi de voyager en chemin de fer jusqu'à New York, en changeant à Chicago. Son train partait de la gare d'Oakland, et Annabelle, Harcourt et son grand-père avaient insisté pour l'accompagner.

Pendant le trajet en ferry, alors qu'ils traversaient la baie de San Francisco, Annabelle, comme d'habitude, ne cessait de jacasser. Quant à Harcourt, derrière le dos de sa femme, il lançait à Audrey de longs regards amoureux qui, en toute autre occasion, l'auraient fait éclater de rire.

Mais elle était inquiète du silence de son grand-père. Le matin même, à l'heure du petit déjeuner, il avait refusé de manger ses œufs — parfaitement cuits pourtant par la nouvelle cuisinière —, à peine touché à son thé et n'avait même pas pris la peine d'ouvrir son journal. Elle craignait une crise cardiaque, provoquée par l'émotion du départ.

Pour le rassurer, elle lui avait répété au moins cent fois qu'elle ne serait pas absente longtemps. « Je compte être de retour à San Francisco en septembre ou, au plus tard, en octobre... », Lui avait-elle expliqué.

Mais Édouard Driscoll avait du mal à la croire : son fils, lui aussi, avait promis de revenir et pourtant il ne l'avait jamais revu... « Qu'est-ce qui pourrait bien te pousser à rentrer ? N'avait-il cessé de demander à Audrey. Crois-tu avoir une dette vis-à-vis de moi? » A la fin, Audrey avait craqué et proposé de décommander son voyage. Mais Édouard Driscoll avait refusé net. Il savait trop bien ce que ce départ représentait pour elle et il l'imaginait déjà, son superbe Leica sur l'épaule, arpentant de son pas décidé les capitales européennes. Comment aurait-il pu s'y opposer?

Même si, depuis l'annonce de son départ, à l'idée de perdre sa petite-fille, il se sentait pour la première fois de sa vie un vieux homme.

Ce changement n'avait pas échappé à Audrey et c'est à cela qu'elle pensait sur le quai de la gare, en serrant une dernière fois son grand-père dans ses bras.

Comme il lui semblait vulnérable en cet instant ! Et combien elle maudissait Harcourt de l'avoir obligée, par sa frivolité, à quitter San Francisco ! Pourtant, même si elle pleurait maintenant à chaudes larmes, même si cette séparation lui rappelait douloureusement son départ d'Hawaii après la mort de ses parents, elle savait que c'était une bonne chose. Harcourt n'avait joué qu'un rôle de détonateur. Il fallait qu'un jour ou l'autre Annie et son grand-père se débrouillent sans elle. Et ce jour était venu.

— Je vous adore, grand-papa! murmura-t-elle en l'embrassant une dernière fois. Et je vous promets de ne pas être absente longtemps.

— Sois prudente ! Reviens à la maison quand tu veux...

Nous t'attendrons !

C'était sa manière à lui de dire qu'en son absence il se débrouillerait seul.

Bien sûr, Édouard Driscoll était inquiet : à son âge, il lui était difficile de comprendre qu'en 1933 les choses ne se passaient plus comme de son temps et qu'une femme pouvait aujourd'hui voyager seule.

Pourtant, surmontant ses craintes, il donnait sa liberté à Audrey et, en ce jour de départ, il ne pouvait lui faire de plus beau cadeau.

« Tu peux partir tranquille » semblait dire à nouveau son sourire lorsque, quelques secondes plus tard, le train s'ébranla. Debout à ses côtés, Annabelle et Harcourt agitaient la main en signe d'adieu.

Le train prenant de la vitesse, les trois silhouettes sur le quai devinrent trois points minuscules, puis disparurent tout à fait lorsque la locomotive s'engagea dans un tournant.

Audrey rejoignit le compartiment privé qu'elle avait loué et s'installa sur le large sofa qui, durant la nuit, lui servirait de couchette.

En prévision de ce long voyage, elle avait emporté de la lecture. Le premier jour, elle termina *Mort dans l'après-midi*, un livre paru l'année précédente. La passion de Hemingway pour la corrida correspondait parfaitement à son propre désir d'évasion et de voyage. Le jour suivant, elle se plongea dans le *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley dont les idées sur la civilisation américaine ne pouvaient que renforcer les siennes.

Elle n'abandonnait sa lecture que lorsque le train s'arrêtait et en profitait alors pour aller se dégourdir les jambes ou manger quelque chose au buffet de la gare.

Pour la première fois depuis des années, elle n'avait à s'occuper que d'elle-même et elle profitait au maximum de cette toute nouvelle absence de responsabilités.

De même, elle appréciait de ne pas être obligée de se changer plusieurs fois par jour. Pour voyager, elle avait mis une jupe en flanelle grise et un chemisier en crêpe de Chine rose au col montant. Lorsque le soir le train s'arrêta à Denver, comme le temps avait fraîchi, elle posa simplement sur ses épaules une veste de renard argenté.

En arrivant à Chicago, il faisait un temps splendide. On était à la mi-juin. Audrey choisit donc dans sa valise un léger tailleur en lin blanc. Elle se dit que le moment était venu d'étrenner une ravissante paire de chaussures blanches à lanières bleu marine qu'elle avait achetées juste avant son départ.

Ainsi vêtue, un large chapeau blanc posé sur son abondante

chevelure rousse, elle était du dernier chic lorsqu'elle descendit sur le quai de la gare. Après avoir trouvé un taxi, elle se fit conduire à l'hôtel La Salle où elle avait réservé une chambre pour la nuit.

Le train qui devait l'emmener à New York ne partait que le lendemain matin et, à la pensée de se retrouver seule et libre dans cette grande ville, elle se sentit aussi excitée qu'une gamine qui ferait pour la première fois l'école buissonnière.

Lorsqu'elle fut installée dans sa chambre, son premier soin fut d'appeler son grand-père.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-il avec sa brusquerie habituelle.

— C'est Audrey, grand-papa ! Vous m'avez déjà oubliée ?

— J'allais sortir, mentit Édouard Driscoll, qui ne voulait pas avouer qu'il attendait son coup de fil. Où es-tu déjà ?

Comme s'il ne le savait pas !

— Je vous appelle de Chicago. Je suis descendue à l'hôtel La Salle.

— Connais pas ! Un hôtel de second ordre sans doute...

— Pas du tout ! corrigea Audrey en riant. L'hôtel est à cinq minutes du *Loop*, le quartier le plus coté de Chicago.

Vous devriez le savoir, ajouta-t-elle malicieusement, puisque vous êtes vous-même descendu au La Salle il y a quelques années...

— Ça m'étonnerait ! fit-il remarquer, comme pour mieux souligner que depuis qu'Audrey était partie ils n'avaient plus rien en commun. Quand pars-tu pour New York ?

demanda-t-il encore.

— Demain matin à la première heure...

— As-tu loué un compartiment privé ? interrogea-t-il, incapable de cacher plus longtemps son inquiétude. Avec la racaille qui voyage de nos jours dans les trains, on n'est jamais assez prudent...

— Bien sûr que j'ai loué un compartiment privé, le rassura Audrey.

— N'en bouge pas, alors !

Puis, après quelques secondes de silence, il demanda sur un ton presque suppliant qui émut Audrey jusqu'aux larmes :

— Comptais-tu m'appeler demain soir ?

— Dès que j'arrive à New York, lui promit-elle.

— Où descends-tu ?

— Au Plaza.

Ce choix parut le satisfaire. Mais lorsqu'Audrey lui eut dit au revoir, juste avant qu'elle ne raccroche, il ne put s'empêcher de lui conseiller une dernière fois :

— Pour l'amour de Dieu, enferme-toi dans ton compartiment et n'en sors pas !

Le lendemain à midi, alors que le *Broadway Limited* filait à vive allure vers New York, et malgré les mises en garde de son grand-père, Audrey alla faire un tour au wagon-restaurant.

Lorsqu'elle arriva, le bar était bondé et il y régnait une ambiance bon enfant. Après l'avoir traversé, elle s'installa à une table de la voiture-restaurant où un serveur en veste blanche lui servit aussitôt un repas succulent.

A la même table qu'elle, se trouvait un couple en voyage de noces et un respectable attorney de Cleveland, marié et père de quatre enfants, ce qui ne l'empêcha pas de se proposer aussitôt pour servir de guide à Audrey durant son séjour à New York.

Celle-ci déclina poliment son offre, de même qu'elle refusa, un peu plus tard, de partager son taxi pour rejoindre le Plaza. Elle voulait profiter de son arrivée à New York pour prendre ses premières photos, et la présence de l'attorney n'aurait pu que la gêner. Elle demanda donc au porteur qui l'accompagnait de lui trouver un taxi et, dès qu'elle fut installée à l'arrière de la voiture, elle prit son Leica et commença à mitrailler l'extraordinaire spectacle qui défilait sous ses yeux : la magnifique percée des gratte-ciel qu'elle entrevoyait par la vitre ouverte et tous les visages qui passaient à portée de son objectif.

— Êtes-vous simplement une touriste de passage ou une professionnelle ? lui demanda, un peu surpris, son chauffeur lorsqu'il la déposa devant l'entrée du Plaza.

— Un peu les deux... avoua Audrey en souriant.

— Que diriez-vous d'une vraie balade dans New York ? lui proposa-t-il, soudain intéressé.

— D'accord ! répondit Audrey. Venez me chercher dans une heure. Une heure plus tard, le chauffeur l'attendait en bas du Plaza et très vite Audrey comprit ce qu'il entendait par une

« vraie balade ». Jamais, lors de ses précédents séjours à New York, elle n'avait pu ainsi visiter la ville. Elle découvrit cet après-midi-là l'Empire State Building, parcourut Central Park sur toute sa longueur, traversa Harlem — ce qui ne lui était encore jamais arrivé —, et eut droit, pour finir, à un détour par le George Washington Bridge.

En rentrant à l'hôtel, lorsqu'elle découvrit qu'elle avait utilisé six rouleaux de pellicule, elle ne se tint plus de joie.

Après avoir téléphoné à son grand-père, elle se dit qu'une journée pareille ne pouvait que se terminer en beauté et décida d'aller dîner au 21, le plus célèbre des bars clandestins de New York en ces temps de prohibition.

Elle arriva au 21 vêtue d'une robe de cocktail noire qui la mettait particulièrement en valeur et son entrée déclencha quelques remous autour du bar. Mais un des serveurs intervint aussitôt et elle put passer une agréable soirée sans être importunée.

Son séjour à New York devait durer trois jours et elle en profita pour aller au cinéma voir deux films qui étaient sortis l'année précédente et qu'elle avait ratés lors de leur passage à San Francisco. Dans *Grand*

Hôtel elle apprécia tout particulièrement le jeu de Greta Garbo, et dans *Rain* celui de Joan Crawford. Elle s'offrit aussi le plaisir d'une matinée au théâtre et choisit une pièce très à la mode où jouait Katharine Hepburn.

Son seul regret était de ne pas pouvoir aller passer une soirée à El Morocco, une boîte dans le vent dont lui avait parlé Annie au retour de son voyage de noces. Les murs de cette fameuse boîte de nuit étaient entièrement tendus de peaux de zèbre et l'intelligentsia new-yorkaise s'y retrouvait tous les soirs pour boire et danser jusqu'à l'aube.

Toujours d'après Annie, lors de la soirée qu'elle avait passée là-bas, elle avait vu des femmes follement excentriques et les Américains les plus sexy qu'elle ait jamais rencontrés... Mais Audrey ne pouvait se permettre d'aller à El Morocco sans être accompagnée. Elle se contenta donc d'admirer dans la rue les élégantes qu'elle croisait et de faire du lèche-vitrines pour être bien au courant de la dernière mode le jour où elle téléphonerait à Annabelle.

Elle appela sa sœur la veille de son départ et lui raconta en détail ce qu'elle avait fait à New York. Puis elle lui annonça :

— Toutes les femmes ici portent d'adorables petits chapeaux, si tu vois ce que je veux dire...

Si Annabelle voyait ! Elle en rêvait de ces petits chapeaux typiquement new-yorkais qu'il était impossible de se procurer à San Francisco ! Comme elle aurait aimé, en cet instant, être avec Audrey ! Et celle-ci la comprenait : vue de New York, San Francisco semblait une ville de province, un peu somnolente et où l'on vivait au ralenti.

— Es-tu allée à El Morocco, au moins ? lui demanda soudain Annabelle.

— Bien sûr que non ! répondit Audrey en éclatant de rire. Je n'aurais pas osé me présenter là-bas sans être accompagnée et sans introduction.

— J'ai entendu dire que le portier laissait entrer les femmes seules à condition qu'elles soient ravissantes et bien habillées...

A New York, on avait dit la même chose à Audrey.

Depuis la crise de 1929, il n'était plus nécessaire de montrer patte blanche pour entrer dans la plupart des boîtes de nuit. Mais, aux yeux d'Audrey, ce n'était pas une raison pour aller toute seule dans un tel endroit.

— Le fait d'être célibataire a ses avantages et ses inconvénients, fit-elle remarquer.

— Comme tu as raison ! s'écria Annabelle. Parfois, j'aimerais bien être à ta place...

En entendant sa réaction, Audrey se sentit soudain inquiète. Est-ce que par hasard Annabelle était au courant des infidélités de Harcourt ?

— Tout va bien? demanda-t-elle, prête à reprendre le train sur-le-champ pour aller défendre la petite Annie.

— Très bien, Aud ! Seulement, depuis que tu es partie, j'ai un peu de mal à m'occuper de la maison...

— Un peu de patience ! Paris ne s'est pas fait en un jour et je suis sûre qu'avec le temps, tu vas t'en sortir...

— Harcourt ne dit pas comme toi !

— Tous les hommes sont pareils, Annie ! Regarde grand-père : si je l'avais écouté, moi aussi, je n'étais bonne à rien...

Seulement Audrey ne l'avait pas écouté, et cela faisait toute la différence ! D'ailleurs, elle avait passé les quatorze dernières années à encourager Annabelle sans que pour autant celle-ci prenne confiance en elle...

— Quand je suis partie, tu t'en sortais très bien avec le petit Weston, lui rappela Audrey.

— J'ai toujours peur de faire une bêtise, Aud !

— C'est ton fils ! Tu es quand même la mieux placée pour savoir ce qui lui convient...

« Si je continue sur ce ton-là, j'en ai pour jusqu'à demain matin... », se dit soudain Audrey.

Pour payer les frais de son voyage, elle n'avait que cinq mille dollars qu'elle avait prélevés sur l'héritage de ses parents.

Si son séjour en Europe durait trois mois, cette somme suffirait tout juste et elle ne voulait pas gaspiller trop d'argent en communications téléphoniques.

— Je vais être obligée de te quitter, Annie ! annonça-t-elle. Prends bien soin de grand-père en mon absence...

— Il ne m'appelle jamais, se plaignit Annabelle.

— C'est à toi de lui téléphoner, voyons ! Maintenant que je ne suis plus là, il a besoin de toi !

— D'accord! promit Annabelle. Et pour ta dernière soirée à New York, essaie d'aller à El Morocco...

« Incorrigible Annabelle ! » se dit Audrey après avoir raccroché. Elle avait voyagé pendant deux mois avec son mari et tout ce qu'elle avait rapporté comme souvenirs se résumait à une soirée réussie dans une boîte à la mode et à quelques modèles achetés chez Patou et chez Chanel...

Le lendemain matin, les préoccupations d'Annabelle semblaient bien loin à Audrey lorsqu'elle embarqua sur le *Mauretania*.

Après avoir vérifié que ses valises se trouvaient bien dans la cabine de première classe qu'elle avait réservée, elle s'installa sur le pont des premières pour assister au départ du paquebot. Même s'il n'y avait personne sur le quai pour lui dire au revoir et qu'aucun mouchoir ne s'agitait à son intention, son cœur se gonflait de joie. Le rêve, tant de

fois caressé en feuilletant les albums de son père, était en train de devenir réalité...

Lorsqu'après avoir lancé un assourdissant appel de corne, le navire quitta le quai, entraînant dans son sillage une pluie de confettis lancés par la foule, Audrey remarqua pour la première fois un couple enlacé qui se tenait à quelques mètres d'elle.

Brune, les yeux bleus, arborant un sourire éblouissant, la femme était vêtue d'une élégante robe de soie rose. Elle portait des chaussures à lanières dorées et avait choisi, pour aller avec sa tenue, un de ces fameux petits chapeaux dont Annabelle rêvait. Chaque fois qu'elle agitait la main en direction du quai, le lourd bracelet qui ornait son poignet lançait mille feux. Son compagnon était vêtu avec recherche: pantalon en lin blanc et blazer bleu marine. Il était brun, comme elle, et possédait un beau visage aux traits fins et aristocratiques.

Ils formaient un couple magnifique et en les voyant s'éloigner, bras dessus bras dessous, Audrey se dit qu'ils devaient être en voyage de noces.

Elle revit ses compagnons de voyage à l'heure du dîner lorsque les passagers de première classe se retrouvèrent au grand complet dans la salle à manger du navire. La jeune femme portait une robe du soir moulante avec un décolleté plongeant et son compagnon était en smoking. Avant de s'asseoir à la table qui leur était réservée, elle adressa un sourire à Audrey pour bien montrer qu'elle la reconnaissait et celle-ci se sentit étrangement flattée par cette marque de sympathie.

Une heure plus tard, alors qu'elle prenait l'air sur le pont supérieur, sa veste en renard argenté négligemment posée sur ses épaules, quelle ne fut pas sa surprise de voir ce couple s'approcher d'elle.

— Est-ce que vous voyagez seule par hasard? lui demanda la jeune femme.

— En effet ! reconnut Audrey en rougissant.

Comment expliquer à cette adorable femme mariée qu'on pouvait voyager en célibataire et, dans cette situation, se sentir aussi heureuse qu'elle ?

— Je m'appelle Violet Hawthorne, se présenta la jeune femme à qui le trouble d'Audrey n'avait pas échappé. Et voici James, mon mari.

Un peu plus tard dans la soirée, Audrey apprendrait que James était en réalité Lord James Hawthorne et qu'avant de l'épouser la ravissante Lady Violet était marquise... Ils étaient tous deux si peu guindés et si peu snobs que, lorsqu'on les rencontrait pour la première fois, on avait bien du mal à imaginer qu'ils puissent porter de tels titres.

Après que James lui eut serré la main, Audrey, conquise par leur naturel, osa leur poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Êtes-vous en voyage de noces ?

Cette demande les fit beaucoup rire.

— C'est de ta faute aussi, James ! fit remarquer Violet à son mari. Tu es toujours en train de me regarder comme si tu n'attendais qu'une chose : que nous allions au lit...

Puis, voyant que sa remarque un peu crue avait fait rougir Audrey, elle ajouta aussitôt :

— Nous sommes mariés depuis six ans, ma chère, et nous avons deux enfants... James a un cousin à Boston et moi, je désirais visiter New York. Nous en avons donc profité pour faire ce voyage. Êtes-vous new-yorkaise?

demanda-t-elle à Audrey.

— Non, non... J'habite San Francisco.

— Mais vous n'y êtes pas née ?

— Tu es bien curieuse, Vi ! intervint James.

En réalité, chaque fois que Violet Hawthorne posait une question à Audrey, ses yeux d'un bleu profond exprimaient un réel intérêt et non de la simple curiosité. Sensible à sa spontanéité, Audrey trouvait normal de lui répondre.

— Cela ne me gêne pas, dit-elle.

— James a raison. J'ai la détestable habitude de poser beaucoup trop de questions. En Angleterre, cela passe pour de l'impolitesse. Mais, ajouta Violet en souriant, les Américains ont les idées larges et, en général, ils apprécient ma franchise.

— Je suis née à Hawaii, reprit Audrey pour répondre à la question qui lui avait été posée. Je ne suis arrivée à San Francisco qu'à l'âge de onze ans.

— Tu vois bien, James, que j'avais raison de ne pas me contenter de sa première réponse : elle n'est pas née à San Francisco !

L'argument valait ce qu'il valait, et tous trois éclatèrent de rire. Puis Audrey, se rendant compte qu'elle ne s'était même pas présentée, leur dit son nom. Les Hawthorne l'invitèrent aussitôt à venir partager une bouteille de Champagne avec eux dans leur cabine. Comment aurait-elle pu refuser? Ils étaient riches, beaux tous les deux, follement séduisants et semblaient parfaitement heureux ensemble. Si bien que lorsqu'ils vous invitaient, on avait l'impression qu'ils vous proposaient simplement de partager un peu de leur bonheur.

— Est-ce que vous voyagez souvent en Europe? demanda Violet à Audrey quand ils furent installés tous les trois autour d'une bouteille de Champagne.

— Je n'y suis allée qu'une fois, avec mon grand-père.

Nous avons séjourné à Londres, puis à Paris, et nous avons passé une semaine dans une station thermale sur le lac Léman.

— Évian, certainement... intervint Violet. Une ville sinistre, non?

Avant de poursuivre, elle jeta un coup d'œil malicieux à son mari et celui-ci lui prit tendrement la main.

En voyant le degré d'intimité et la compréhension complice qui régnaient entre eux, Audrey se dit que si un jour elle devait tomber amoureuse, elle aimerait que son bonheur ressemble à celui des Hawthorne...

— Les villes d'eau, je sais ce que c'est! reprit Violet Hawthorne. Ma grand-mère avait l'habitude de « prendre les eaux » comme on dit, à Bath. Et mes parents n'avaient rien trouvé de mieux que de m'envoyer là-bas tous les ans, sous prétexte qu'elle avait besoin de compagnie. Inutile de dire que je m'ennuyais à mourir ! Sauf une année, peut-être... ajouta-t-elle en jetant un nouveau coup d'oeil complice à James.

— Cette année-là, continua celui-ci, je m'étais cassé la jambe en jouant au ballon en Écosse et je n'ai rien trouvé de mieux que de venir rejoindre ma tante qui suivait une cure à Bath. Cette perspective ne me souriait guère mais finalement, conclut-il en souriant, le séjour à Bath a présenté plusieurs avantages, comme celui de rencontrer Lady Vi, ici présente.

— Pourquoi dis-tu « plusieurs avantages » ?

— Je pensais à une charmante petite boulangère, et puis aussi à...

— James, tu exagères ! coupa Violet en sachant très bien qu'il plaisantait.

— Combien de temps comptez-vous rester en Europe, Audrey ? demanda James pour changer de sujet.

— Jusqu'à la fin de l'été, pas plus ! Je vis avec mon grand-père qui a quatre-vingt-un ans et je lui ai promis de rentrer au plus tard début octobre...

— Ça ne doit pas être drôle tous les jours, ne put s'empêcher de remarquer James.

— Pas du tout... C'est un homme merveilleux ! Nous nous entendons parfaitement et nous passons nos journées à discuter politique.

— C'est certainement très bon pour sa santé, reconnut James. Et j'avoue que, moi aussi, j'adore discuter avec le père de Vi.

— Tout ça ne nous dit pas ce que vous comptez faire pendant votre séjour, rappela Violet.

— Je compte aller à Londres, pour commencer. Puis à Paris. Et ensuite, j'ai bien envie de descendre en voiture dans le sud de la France...

— En voiture ! s'écria James, tout étonné. Avec un chauffeur, j'espère..

— Vous me faites penser à mon grand-père, lui dit Audrey en riant. Bien que je sois une parfaite conductrice, il pousse les hauts cris chaque fois que je prends la voiture...

— Il me semble en effet que tu es bien vieux jeu, mon cher James ! fit remarquer Violet. Je suis sûre qu'Audrey se débrouille parfaitement

lorsqu'elle est au volant d'une voiture. D'ailleurs, je parie qu'elle espère bien visiter d'autres pays que la France...

— En effet, reconnut l'intéressée. J'ai très envie d'aller en Italie pour voir Milan... Florence... Venise.. Mais l'Autriche et l'Allemagne me tentent aussi.

« Ainsi que l'Inde, le Japon et la Chine », eut-elle envie d'ajouter. En cet instant, le monde entier lui semblait un fruit savoureux dans lequel elle avait envie de mordre à pleines dents.

— Je doute qu'en trois mois vous ayez le temps de faire tout ça, remarqua James.

— Et, en plus, vous êtes drôlement courageuse de voyager seule.

— Ce n'est pas du courage ! corrigea aussitôt Audrey.

Mon père était un grand voyageur. Il a parcouru la terre entière avant de mourir dans un naufrage à Tahiti... Je crois, ajouta-t-elle après quelques secondes d'hésitation, que j'ai hérité de sa passion pour les voyages. Moi aussi, je rêve d'aller au bout du monde pour y contempler des paysages inconnus et rencontrer des gens.

Touchée par l'expression de joie enfantine qui illuminait son visage, Violet s'approcha d'elle et la prit affectueusement par l'épaule.

— Vous êtes une fille extraordinairement courageuse, même si vous ne voulez pas le reconnaître, dit-elle. Moi, rien qu'à la pensée de devoir voyager sans James, j'en ai des frissons dans le dos...

James semblait d'ailleurs partager cet avis. Il avait une façon bien à lui de couvrir sa femme du regard qui laissait clairement entendre que, pour rien au monde, il ne la laisserait voyager seule.

Pour la première fois depuis le début de la soirée, Audrey se sentit de trop et elle se dit qu'il était temps de prendre congé des Hawthorne.

J'ai été très heureuse de passer cette soirée avec vous, dit-elle en se levant. Et grand merci pour le Champagne !

Après avoir salué ses hôtes, elle regagna sa propre cabine, ravie d'avoir rencontré un couple aussi sympathique.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, cette première impression ne fit que se confirmer. Audrey en apprit aussi un peu plus sur ses nouveaux amis. Violet avait deux ans de plus qu'elle et James était âgé de trente-trois ans. Leur fils aîné portait le même prénom que son père et il était âgé de cinq ans.

Quant à Alexandra, la cadette, elle venait de fêter ses trois ans. Lady et Lord Hawthorne vivaient à Londres une grande partie de l'année et ils passaient les mois d'été en France, à Cap-d'Antibes, où ils possédaient une maison au bord de la Méditerranée. Leurs revenus, plus que suffisants, leur permettaient de vivre sans travailler et ils profitaient de leur liberté pour recevoir de nombreux amis et fréquenter des artistes de renom.

Très vite, Audrey se lia d'amitié avec eux. Elle mangeait à la table

des Hawthorne, buvait du Champagne avec eux jusque tard dans la nuit, les accompagnait chaque fois que le commandant donnait un bal et passait la majeure partie de ses journées à rire et à plaisanter en leur compagnie.

Si bien que, lorsque la fin du voyage arriva, elle se sentit infiniment triste à l'idée de devoir se séparer de ses amis.

Le dernier soir, ceux-ci l'invitèrent à venir boire le Champagne dans leur cabine et Violet, comme si elle avait pu lire dans les pensées d'Audrey, lui demanda aussitôt :

— Pourquoi ne viens-tu pas nous rejoindre à Cap-d'Antibes ?

— Venez, Audrey! insista James à son tour. Vous rencontrerez là-bas des gens merveilleux et je suis sûr que vous ne serez pas déçue.

Durant la traversée, les Hawthorne avaient eu largement le temps de décrire à Audrey les charmes de Cap- d'Antibes.

Ce n'était pas un endroit comme les autres : Hemingway y avait fait un court séjour, Fitzgerald vivait là-bas, on pouvait aussi y rencontrer Picasso et Dos Passos... et surtout, Audrey y ferait la connaissance des Murphy ! Pour les Hawthorne, personne, aussi connu soit- il, n'arrivait à la cheville des Murphy.

Ils gardaient un souvenir inoubliable des bals masqués que donnait ce couple excentrique et étaient très fiers de compter parmi leurs amis... Audrey, fascinée par la description de ce milieu cosmopolite, avait bien envie de dire oui.

— De toute façon, tu comptais venir sur la Côte d'Azur, lui rappela Violet. Cela ne change rien à ton programme. Tu n'as qu'à prévoir de rester dans le sud de la France un peu plus longtemps que prévu...

— Deux mois, par exemple, précisa malicieusement James.

Et, avant que Violet ait pu intervenir, il ajouta :

— Comme le frère de Vi qui, l'an dernier, devait simplement passer le week-end chez nous, mais qui s'est tellement amusé qu'il est finalement resté sept semaines !

— Ne l'écoute pas, Audrey! Nous serons à Antibes début juillet et tu peux venir nous rejoindre là-bas à partir de cette date.

— D'accord ! promit celle-ci.

Ce soir-là, après avoir regagné sa cabine, Audrey eut bien du mal à s'endormir. Des noms comme Saint-Tropez, Monte-Carlo, Cannes, Nice, lui trottaient dans la tête. Elle se voyait déjà là-bas en compagnie des Hawthorne, le visage protégé du soleil par un large chapeau. Et, à cette idée, elle ne se tenait plus de joie.

En arrivant à Londres, elle ne descendit pas à l'hôtel Connaught comme elle l'avait prévu mais logea au Claridge pour faire plaisir à James. Grâce à la recommandation de son célèbre ami Lord Hawthorne, elle fut traitée comme une cliente de marque : Champagne tous les soirs, corbeille de fruits et bonbonnière remplie de chocolats fins... de quoi faire pâlir d'envie Annabelle !

Le matin, Audrey visitait la ville et l'après-midi, Violet venait la chercher en Rolls au Claridge pour l'emmener faire des courses. Elle fit la connaissance des petits Hawthorne et chaque soir, ou presque, elle retrouvait Violet et James chez eux pour assister à une soirée donnée en son honneur. Ses amis possédaient à Londres une immense et luxueuse maison auprès de laquelle la demeure d'Édouard Driscoll lui sembla soudain de bien modestes proportions.

Quand vint le moment de quitter Londres, Audrey remercia chaleureusement ses amis et leur promit de les retrouver quelques semaines plus tard à Antibes.

En arrivant à Paris, son premier soin fut d'aller chez Patou pour y acheter un chapeau typiquement parisien qu'elle expédia aussitôt à Annabelle. En prévision des folles nuits d'Antibes, elle acheta pour elle une robe du soir moulante en soie, à rayures noires et blanches imitant la peau de zèbre, un modèle qui faisait fureur à Paris cette année-là.

Audrey profita aussi de ces deux semaines de liberté pour vivre à son rythme : elle mangeait quand elle en avait envie, musardait dans les rues et montait à Montmartre le soir pour y boire un verre de vin et observer l'étrange faune qui fréquentait ce quartier.

Au lieu de louer une voiture pour descendre sur la Côte d'Azur comme elle en avait eu d'abord l'intention, elle décida de prendre le train jusqu'à Nice, et arriva dans cette ville par une belle journée ensoleillée.

Vêtue d'une robe moulante en soie bleu pâle, chaussée d'espadrilles et coiffée d'une large capeline, elle se précipita sur le quai à la rencontre de ses amis qui étaient venus l'attendre au train. Violet et James l'entraînèrent vers leur voiture, puis ils partirent en direction d'Antibes, roulant à grande vitesse et si heureux de se retrouver qu'ils entonnèrent en chœur une chanson française en vogue cette année- là.

Dès son arrivée, Audrey adora la maison des Hawthorne et l'ambiance de fête qui y régnait. Elle fit très vite connaissance avec la plupart des habitués : Français d'origine aristocratique, artistes de toutes nationalités et Américains qui passaient l'été dans la région. Seul Hemingway manquait à l'appel car il était parti en expédition

dans les caraïbes...

En découvrant cet univers cosmopolite dont chacun des membres pouvait se vanter, qui d'avoir écrit un livre, qui d'avoir signé une œuvre d'art, qui, enfin, de posséder un nom prestigieux, Audrey comprit soudain pourquoi elle lisait quotidiennement le journal lorsqu'elle habitait San Francisco. Cloîtrée dans cette grande maison, n'ayant que des responsabilités terre à terre, c'était, au fond, la seule manière qu'elle eût trouvée d'entrer en contact avec le monde extérieur. Un monde riche en événements qui, un mois plus tôt, alors qu'elle s'inquiétait encore du degré de cuisson des œufs de son grand-père, lui semblait bien lointain et dans lequel, aujourd'hui, elle avait enfin l'impression d'être entrée pour de bon.

Depuis qu'elle vivait à Cap-d'Antibes, chaque jour elle ne réveillait avec le sentiment qu'un événement remarquable et important allait se produire et, chaque jour, c'était en effet le cas. Elle comprenait que son père, après avoir connu ce genre de vie, n'ait jamais pu rentrer à San Francisco et renoncer à l'aventure. Fidèle d'ailleurs à celui qui l'avait infailliblement guidée sur cette voie, Audrey ne se lassait pas de prendre des photos et les résultats de son travail s'accumulaient dans sa chambre.

— A quoi penses-tu? lui demanda Violet quelques jours après son arrivée alors qu'elles prenaient le soleil sur la plage.

— A quel point je suis heureuse et combien ma vie à San Francisco me semble loin...

Audrey ne voulait surtout pas penser au retour. Si elle l'avait pu, elle serait restée dans ce monde enchanteur où, pour la première fois de sa vie, elle se sentait une personne à part entière.

— Antibes te plaît, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! répondit Audrey en souriant à son amie.

Étendue sur le sable, son corps magnifique moulé dans un maillot de bain blanc, sa longue chevelure noire dénouée sur ses épaules, quel parfait modèle aurait fait Violet en cet instant pour un photographe !

C'est en tout cas ce que se disait Audrey en repensant soudain à la visite de Picasso. « Vous avez du talent, lui avait dit le célèbre artiste après avoir admiré ses photos.

Vous ne devriez pas le gâcher. Essayez d'en faire quelque chose ! » Depuis toujours, Audrey prenait des photos pour son plaisir et elle n'avait jamais pensé qu'elle puisse ainsi gâcher quoi que ce soit. Mais l'avis de Picasso l'avait impressionnée et elle était bien décidée à découvrir un jour ce qu'il voulait dire par là.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas vivre en Europe? reprit Violet. Tu sembles tellement à l'aise et tellement heureuse depuis que tu es arrivée ici...

— S'il ne tenait qu'à moi... commença Audrey. Mais ce ne serait pas

correct vis-à-vis de mon grand-père. Il a encore besoin de moi...

— Crois-tu que le genre de vie que tu mènes à San Francisco soit « correct », comme tu dis ?

— La question n'est pas là, Vi! J'adore mon grand-père et il est impossible que je l'abandonne.

— Tu ne pourras quand même pas toujours vivre ainsi!

dit Violet en lui lançant un regard étonné. Il faudra bien qu'un jour tu te maries et que tu aies des enfants...

— Pour l'instant, ma vie me plaît telle qu'elle est, répondit Audrey. Peut-être est-il écrit là-haut, ajouta-t-elle en souriant, que je ne me marierai jamais et n'aurai jamais d'enfants...

Ce même soir, Audrey, Violet et James rendirent visite aux Murphy qui organisaient un de leurs fameux bals masqués. Gérald Murphy était connu pour son élégance et pour le soin méticuleux qu'il apportait à sa tenue, même pour se rendre sur la plage.. Il avait été sacré « l'étudiant le mieux habillé de Yale » en 1912 et depuis, il n'avait jamais failli à sa réputation. Sarah, sa femme, était au moins aussi excentrique que lui. Elle gardait toujours ses perles pour aller à la plage et disait à qui voulait l'entendre qu'elle faisait cela « pour leur bien »...

Le bal masqué fut une véritable réussite et les trois amis rentrèrent à Antibes légèrement éméchés et follement heureux de leur soirée.

Aux yeux d'Audrey, chaque journée passée chez ses amis était riche de mille joies. Elle allait se promener sur la plage, s'amusait avec les enfants, flemmardait au soleil en compagnie de Violet et surtout échangeait des confidences avec elle.

Elle avait l'impression d'avoir trouvé en Violet cette fameuse sœur aînée qu'elle n'avait jamais eue et qui lui avait tellement manqué pendant sa jeunesse alors qu'elle était sans cesse obligée de prendre des décisions sans pouvoir demander conseil à qui que ce soit. La présence de Violet la sécurisait et elle n'avait plus de secrets pour elle.

Quant à James, c'était un gentleman jusqu'au bout des ongles et Audrey appréciait la camaraderie fraternelle qui s'était très vite instaurée entre eux.

Que vas-tu faire lorsque tu rentreras à San Francisco ? lui demanda Violet un jour où elles se trouvaient toutes les deux seules sur la plage.

Elle avait bien du mal à imaginer qu'Audrey puisse mener à nouveau la vie qui était la sienne avant son départ des États-Unis et aurait aimé qu'elle accepte de venir vivre à Londres avec eux comme elle le lui avait déjà proposé à plusieurs reprises.

La même chose qu'avant, j'imagine. . répondit celle-ci.

M'occuper de la maison de mon grand-père et donner un coup de main à Annabelle.

Mais sa voix manquait de conviction.

Comment, après avoir passé un mois aussi merveilleux à Antibes, allait-elle pouvoir reprendre le train-train quotidien qui était son lot à San Francisco ?

— Et si tu passais le mois d'août avec nous...

— J'aimerais bien, Violet ! Mais, si je dois aller faire un tour en Italie, il vaut mieux que je parte la semaine prochaine...

— La semaine prochaine ! s'écria Violet. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu n'es pas bien ici !

— Au contraire... répondit Audrey.

S'il ne tenait qu'à moi, je resterais chez vous jusqu'à la fin de mes jours ! Comme c'est impossible, ajouta-t-elle avec une note de tristesse dans la voix, je crois qu'il vaut mieux regarder les choses en face et quitter l'Europe avant que je n'en aie plus le courage.

Ce n'était pas les rares lettres qu'Audrey avait reçues d'Annabelle qui pouvaient lui donner envie de rentrer chez elle. Sa sœur lui avait annoncé qu'elle pensait être de nouveau enceinte et qu'en apprenant la nouvelle Harcourt lui avait fait une scène mémorable. Quant à Édouard Driscoll, il n'avait écrit qu'une seule lettre à sa petite-fille pour se plaindre de la politique de Roosevelt. En lisant cette longue missive dans laquelle son grand-père écrivait « ton ami F. D. R. », souligné d'un trait rageur, chaque fois qu'il était question de l'actuel président des États-Unis, Audrey avait eu l'impression de l'entendre râler et ronchonner comme si elle était encore assise en face de lui dans leur salle à manger de San Francisco. Elle avait été heureuse de se rendre compte qu'en son absence Édouard Driscoll n'avait rien perdu de sa verve coutumière. Mais, d'un autre côté, comme elle se sentait loin de tout ça aujourd'hui !

— Sais-tu qui arrive ? demanda soudain Violet en brandissant son large chapeau de paille en signe de bienvenue.

James venait les rejoindre sur la plage. Mais il n'était pas seul. Un homme de haute taille, aussi brun que lui, l'accompagnait et ils semblaient tous deux très absorbés par leur discussion.

— Il s'agit de l'écrivain et explorateur Charles Parker-Scott, expliqua Violet. Son nom ne doit pas t'être inconnu car la plupart de ses livres ont été publiés aux États-Unis...

Sa mère était américaine, d'ailleurs. Charles Parker-Scott... En effet, Audrey se souvenait d'avoir lu deux de ses récits de voyage lorsqu'elle vivait encore à San Francisco.

Mais comment un homme qui, à en croire ses livres, avait voyagé autant et aussi loin, pouvait-il être aussi jeune ?

Elle allait poser la question à Violet quand celle-ci, bondissant sur ses pieds, se précipita dans les bras du nouveau venu.

— Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle que tu es mariée, Vi ! fit remarquer James en riant.

— Fiche-moi la paix, James! Avec Charles, je ne risque rien : ce n'est pas un homme comme les autres...

— Pas comme les autres! répéta l'intéressé, en prenant un air faussement courroucé. Que veux-tu dire par là?

Il s'était reculé si brusquement que Violet, perdant l'équilibre, alla s'affaler dans le sable à ses pieds.

— Tout simplement que pour moi tu fais partie de la famille, répondit Violet avec son aplomb habituel.

Cette réponse parut le satisfaire et il s'installa sur le sable à côté d'elle pour lui demander :

— Quelles sont les dernières nouvelles, Lady Vi ?

— Il fait un temps merveilleux et les Murphy se sont surpassés lors de leur dernier bal masqué, répondit Violet.

J'ose donc espérer que tu vas rester un peu plus de vingt-quatre heures chez nous...

— Je suis pratiquement libre jusqu'à la fin de la semaine.

« Il parle anglais avec un net accent américain », se dit Audrey qui observait le nouveau venu. De plus, Charles Parker-Scott n'avait pas du tout le type anglo-saxon : brun, le teint mat, mince au point de paraître presque maigre, il aurait très bien pu passer pour un Espagnol ou un Italien...

« On dirait un prince italien, songea Audrey, frappée par la finesse aristocratique de ses mains. Ou quelque *condottiere*.. » Question carrure, Charles n'avait en effet rien à envier à James.

— Si ma chère épouse en a terminé avec toi, intervint James, je vais peut-être pouvoir te présenter notre amie Audrey Driscoll qui vient de Californie.

Charles se leva aussitôt pour serrer la main d'Audrey et il lui adressa un sourire éblouissant auquel bien peu de femmes devaient pouvoir résister. C'est en tout cas ce que se dit Audrey.

— Non seulement Charlie est beau comme un dieu, mais il ne s'en rend même pas compte, lui expliqua Violet un peu plus tard.

Habillées toutes les deux de robes en soie blanche qui mettaient en valeur leur bronzage, elles étaient installées sur la terrasse de la maison et buvaient du Champagne en attendant le retour de James et de Charles qui étaient partis se promener sur la plage.

— Une fois, je lui ai parlé de son charme ravageur, continua Violet, et je me suis aperçue que cela le laissait complètement froid.

Étonnant, non? Je jurerais que la plupart des femmes qu'il rencontre sont prêtes à lui tomber dans les bras mais qu'il ne les voit pas... Il ne pense qu'à ses livres, ma pauvre Audrey !

Cet aspect de la personnalité de Charles plaisait tout particulièrement à Audrey. Un peu plus tôt dans l'après-midi, elle avait eu l'occasion de discuter avec lui de ses livres et elle lui avait avoué que l'un de ses

auteurs préférés était Nicol Smith. Charles avait été ravi car lui aussi adorait les récits de voyage de cet écrivain.

— Jamais encore je n'avais entendu parler du Népal ou de l'Inde comme Charles est capable de le faire, fit remarquer Audrey.

Puis voyant que son amie lui lançait un regard mi-étonné mi-agacé, elle ajouta malicieusement :

— Je sais bien que ce n'est pas le genre de chose qui t'intéresse, Violet...

— Comment peux-tu vouloir voyager dans des pays pareils ! s'écria celle-ci. Moi, rien que d'entendre parler de la manière dont vivent ces gens, je me sens complètement démoralisée...

— Comment peux-tu te sentir démoralisée après une aussi belle journée ? demanda James en les rejoignant sur la terrasse.

Après s'être approché de la table, il offrit une coupe de Champagne à Charles, s'en servit une, grignota quelques olives et s'assit à côté de sa femme.

— Le blanc te va à ravir, ma chère Vi, dit-il en déposant un rapide baiser sur ses lèvres.

James se sentait tout particulièrement heureux ce soir-là.

Violet, dont il était follement amoureux, Charles, son vieux copain avec qui il avait fait ses études, et cette adorable Audrey... Que demander de plus à la vie?

— Si nous allions dîner à Cannes ? proposa-t-il.

Après un dîner largement arrosé dans un petit restaurant cannois, ils partirent tous les quatre pour Juan-les-Pins car les Hawthorne étaient invités à une réception qui avait lieu là-bas. En arrivant à Cap-d'Antibes, vers deux heures du matin, James se rappela soudain que l'un de leurs voisins donnait une soirée à laquelle, bien entendu, ils étaient cordialement invités... Il était donc un peu plus de quatre heures lorsqu'ils se retrouvèrent chez eux.

Aucun d'eux n'avait envie de dormir et ils décidèrent d'attendre ensemble le lever du soleil. James partit chercher une bouteille de Champagne et il remplit quatre coupes.

Mais, au moment où il s'approchait de sa femme pour lui offrir à boire, il s'aperçut que Lady Vi avait profité de sa courte absence pour s'endormir sur le divan du salon. Après avoir pris congé de ses invités, il souleva Violet dans ses bras et grimpa d'un pas chancelant l'escalier qui menait à l'étage.

Restés seuls, Audrey et Charles s'installèrent sur la terrasse et ils discutèrent deux heures durant, parlant surtout voyages : ceux que Charles avait déjà faits et ceux qu'Audrey rêvait de faire.

Le soleil venait d'apparaître à l'horizon, embrasant le ciel, quand Charles demanda soudain à Audrey :

— Pour quelle raison vous retrouvez-vous à Antibes ?

La question n'avait pas été posée sur un ton anodin.

Charles semblait très désireux de savoir à quel heureux hasard il devait d'avoir rencontré Audrey.

— Je crois que j'avais besoin d'échapper à quelque chose, répondit celle-ci en toute sincérité.

— A quelque chose ou à quelqu'un ?

Audrey avait largement l'âge d'être mariée et peut-être Charles imaginait-il qu'elle venait de vivre un amour malheureux...

— A moi-même, avant tout ! corrigea-t-elle aussitôt. Et aux responsabilités que je m'imposais.

— Vous m'avez l'air bien sérieuse tout d'un coup. « Et si triste », eut envie d'ajouter Charles en résistant au désir de la prendre dans ses bras pour la consoler. Cela m'arrive en effet quelquefois, reconnut Audrey en souriant.

J'ai laissé à San Francisco un grand-père que j'adore et une jeune sœur qui a désespérément besoin de moi.

— Est-elle malade ?

— Qu'est-ce qui a bien pu vous faire penser ça ? demanda Audrey, tout étonnée.

— Le fait que vous avez employé le mot « désespérément »...

— Je me suis mal exprimée... Je voulais simplement dire qu'elle manque un peu de maturité pour son âge. Et c'est de ma faute ! Quand nos parents sont morts, elle n'avait que sept ans. Je crois que je l'ai trop gâtée... C'est en tout cas ce que dit mon beau-frère. A l'en croire, à cause de moi, Annabelle ne saura jamais rien faire de ses dix doigts... Et malheureusement, il n'a pas tout à fait tort !

Charles l'avait écoutée avec une attention croissante.

— Je comprends ce que vous pouvez éprouver, dit-il en lui prenant la main.

Et comme Audrey paraissait en douter, il ajouta :

— Mes parents sont morts dans un accident de voiture lorsque j'avais dix-sept ans. Je suis alors venu vivre aux États-Unis avec mon jeune frère. Sean avait onze ans à l'époque, et nous habitions chez mon oncle et ma tante.

Mais j'étais bien trop indépendant pour m'entendre avec eux et, un an plus tard, je suis rentré en Angleterre en emmenant Sean avec moi. Il n'avait jamais eu une constitution très forte et la mort de nos parents l'avait traumatisé... Il est mort de la tuberculose à quatorze ans.

Et je m'en suis toujours voulu ! avoua Charles en baissant les yeux. Si nous étions restés aux États-Unis, peut-être aurait-il été mieux soigné et vivrait-il encore aujourd'hui...

Comme Audrey comprenait ce que pouvait éprouver Charles !

Elle aussi, pendant toutes ces années, elle s'était sentie responsable de tout ce qui pouvait arriver à Anna- belle.

— Après la mort de Sean, reprit Charles, je n'ai pas pu supporter de rester à l'université : tous les jeunes gars que je rencontrais me rappelaient mon frère! Alors, je suis parti.

En Inde, d'abord.. Puis au Népal. Ensuite, j'ai passé un an au Japon. C'est là-bas que j'ai écrit mon premier livre. J'avais vingt et un ans et je venais de trouver ma voie. Comme cette vie me plaisait, conclut-il en souriant pour la première fois, j'ai continué à voyager...

— Comme je vous envie ! ne put s'empêcher de remarquer Audrey. Mon père, lui aussi, était un grand voyageur et j'ai toujours rêvé de vivre comme lui.

— Qui vous en a empêché ?

— Mon grand-père et Annabelle, dit Audrey.

Puis, voyant que Charles lui lançait un regard dubitatif, elle ajouta :

— Si, à mon retour, je m'aperçois qu'ils se débrouillent très bien sans moi, j'espère bien repartir et aller un peu plus loin qu'Antibes cette fois...

— Erreur ! corrigea Charles en souriant. C'est maintenant ou jamais qu'il faut partir. Après, vous risquez de vous marier et d'avoir des enfants. Alors, adieu les voyages !

— Il n'y a pas de danger que je me marie !

— Vous me cachez quelque chose, la taquina Charles. Y aurait-il dans votre famille une tare quelconque ?

— Grand Dieu, non ! s'écria Audrey en éclatant de rire.

Seulement, je n'ai jamais rencontré un homme dont j'aie eu envie de partager la vie. Ils ressemblent tous plus ou moins à mon beau-frère et ont des idées bien arrêtées sur ce qu'une femme doit faire et ne pas faire.

Savoir recevoir les amis et appartenir à la Croix-Rouge sont, en général, les seules qualités qu'ils reconnaissent à une femme ! Tandis que moi, ce qui m'intéresse, c'est de discuter politique, de voyager et de prendre des photos chaque fois que j'en ai envie.

Charles avait écouté Audrey sans l'interrompre. Sa conception de la vie le fascinait. Elle ressemblait si peu aux femmes qu'il avait rencontrées jusqu'ici...

— Je n'ai pas encore vu vos photos mais je parie qu'elles sont excellentes.

— Vous dites cela pour me faire plaisir, Charles.

Pas du tout, Audrey! Vous possédez toutes les qualités pour faire une bonne photographie : vous êtes sensible et perspicace, et vous aimez l'ordre.

En général, ce ne sont pas des qualités très appréciées chez une femme, fit remarquer Audrey. A San Francisco, à cause de ça, on

m'appelait « la vieille fille »...

Les yeux de Charles lancèrent des éclairs.

— Ne vous occupez pas de ce que pensent les autres !

dit-il. La vie est trop courte pour qu'on perde son temps à faire semblant d'être autre chose que soi-même.

— Vous avez certainement raison, reconnu Audrey. Et, puisque nous en sommes aux confidences, j'aimerais bien savoir qui est Charles Parker-Scott.

— Le contraire d'un pantouflard ! Un fana de l'aventure, si vous préférez... Au début, toutes les femmes me disent qu'elles adorent ça. Puis, quelques jours plus tard, elles me laissent entendre que je devrais me calmer un peu..

Comme je suis fait pour vivre en liberté, si on essaie de me mettre en cage, je n'ai plus qu'une envie : m'échapper.

« Le portrait paraît assez ressemblant », se dit Audrey en se souvenant de l'impression qu'elle avait eue lorsqu'elle avait rencontré Charles pour la première fois.

— J'ai trop souffert de la mort de Sean pour vouloir des enfants, reprit Charles, ce qui constitue aussi un sérieux handicap aux yeux de ces dames. Et le plus étrange, c'est que je me sens parfaitement heureux ainsi. C'est une chose que Violet a bien du mal à admettre. Elle profite d'ailleurs de chacun de mes passages en Europe pour me présenter à ses amies...

« Plus je vous regarde, faillit-il ajouter, plus j'en viens à penser que c'est une excellente idée de sa part... » Mais il préféra demander :

— Et vous, Audrey, vous ne souffrez pas de ne pas avoir d'enfant?

— Pour l'instant, je m'occupe de mon grand-père, d'Annabelle et de son fils... Je crois que ça me suffit !

Avant de répondre, elle avait marqué une légère hésitation qui n'avait pas échappé à Charles.

— Vous ne pourrez pas vivre éternellement à travers les autres, lui dit-il.

— Pourquoi ce qui vous convient ne m'irait-il pas?

demanda Audrey, soudain sur la défensive.

— Parce que moi, j'aime ce que je fais, et vous non.

Charles avait prononcé cette phrase d'une voix douce comme s'il craignait de lui faire de la peine.

— Vous avez raison, reconnu Audrey. L'été que je viens de passer à Antibes n'est qu'un merveilleux intermède.

Quand il se terminera, il faudra que je rentre à San Francisco. Vous savez bien que, lorsqu'on aime les gens, il est impossible de faire les choses à moitié...

Si Charles le savait ! Il avait aimé son jeune frère au point de tout lui sacrifier... Mais, ces quinze dernières années, par crainte de perdre à

nouveau un être aimé, il avait refusé de s'attacher à qui que ce soit. Et voilà qu'Audrey éveillait en lui un sentiment longtemps assoupi : il avait l'impression de lire à livre ouvert dans son âme comme elle devait lire dans la sienne...

— Je ne sais pas ce qui me vaut le bonheur de vous avoir rencontrée, dit-il soudain, mais je suis follement amoureux de vous, Audrey !

Le cœur d'Audrey s'affola dans sa poitrine. Cela faisait tant d'années qu'elle attendait de rencontrer un homme comme Charles, capable de comprendre ce qu'elle éprouvait et de l'encourager dans ses désirs les plus secrets... Et voilà que cet homme était là, à moins d'un mètre d'elle, et qu'il ouvrait les bras pour qu'elle vienne se blottir contre lui.

— Charles... murmura-t-elle en plongeant son regard dans le sien, moi aussi, je suis amoureuse...

Quand Charles posa ses lèvres sur les siennes, Audrey le laissa faire et lui rendit son baiser avec une fougue qui l'effraya. Elle avait la curieuse impression d'être arrivée à un tournant de sa vie et qu'à partir de cette minute rien ne serait jamais plus comme avant.

Charles l'entraîna à l'intérieur de la maison en la tenant tendrement par la taille et il l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre.

Combien de temps comptez-vous rester à Antibes ?

murmura Audrey en ouvrant sa porte.

Aussi longtemps que possible, répondit Charles.

Puis, après avoir jeté un dernier regard à Audrey, il fit demi-tour et s'engagea dans le couloir pour regagner sa propre chambre.

Charles et Audrey passèrent à Antibes une semaine idyllique. D'un commun accord, ils avaient décidé de ne rien dire aux Hawthorne et ils sortaient en compagnie de leurs amis comme auparavant. Lorsqu'ils voulaient s'isoler, Audrey prétextait des photos à faire et ils partaient se balader tous les deux sur la Côte.

C'est ainsi qu'ils décidèrent d'aller visiter Èze, un petit village bâti en nid d'aigle tout en haut d'un piton rocheux.

Comme toujours, Audrey avait emporté son fidèle Leica et Charles ne se lassait pas de l'admirer en train de prendre des photos du village, s'avancant dans les rues pour changer d'angle, l'œil collé à l'objectif.

En l'espace d'une semaine, elle semblait soudain s'être épanouie. Elle avait une allure plus féminine, plus décontractée aussi, et son regard semblait encore avoir gagné en profondeur. Ce changement n'avait pas échappé à Violet et elle en parlait chaque soir avec James. Celui-ci lui répondait invariablement que son ami n'était pas du genre à se marier, même s'il semblait en pincer pour Audrey. A quoi elle rétorquait que Charles était bel et bien amoureux fou d'Audrey et qu'on verrait ce qu'on verrait...

Si Violet avait pu lui demander son avis, Charles lui aurait certainement donné raison, mais, pour l'instant, il songeait surtout à un projet qui lui trottait dans la tête depuis qu'il avait vu les photos qu'Audrey avait fait développer.

— Pourquoi ne feriez-vous pas un livre avec moi? Lui demanda-t-il alors qu'ils sortaient du village pour trouver un endroit où pique-niquer.

— Vous parlez sérieusement, Charles ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie. Vos photos sont sensationnelles, Audrey! Elles valent bien ce que j'écris.

— Ce ne sont pas mes photos qui sont bonnes : c'est vous qui êtes trop modeste.

Ils avaient laissé les remparts d'Èze derrière eux et ils dominaient maintenant un vaste panorama sur la Méditerranée. A cette hauteur, l'herbe verte était parsemée de quantité de fleurs sauvages.

— Si nous déjeunions ici, proposa Audrey en résistant à l'envie de sortir encore une fois son Leica.

Charles l'aida à disposer sur l'herbe les victuailles qu'ils avaient emportées dans le grand panier des Hawthorne et ils firent tous deux honneur à ce déjeuner improvisé.

— Je suis tellement heureuse que j'ai du mal à le croire, avoua Audrey.

Comme ils avaient fini de manger, elle s'allongea paresseusement

dans l'herbe et Charles s'approcha d'elle aussi tôt.

— Vous n'êtes pas la seule à être heureuse, mademoiselle Driscoll, murmura-t-il après l'avoir longuement embrassée.

Puis il s'allongea dans l'herbe à côté d'elle et lui prit tendrement la main avant de lui poser la question à laquelle tous deux ne cessaient de penser sans oser l'aborder :

— Quand devez-vous rentrer à San Francisco ?

— J'ai réservé ma place sur le bateau pour le 14 septembre, Charles.

— Vous pouvez toujours décommander votre réservation...

— Charles, s'écria Audrey en lui lançant un regard implorant, jurez-moi que vous ne me demanderez pas de repousser la date de mon retour!

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît ?

— Je ne peux pas m'y résoudre, je pense à mon grand-père ! Il m'attend et je sais à quoi il pense depuis le jour de mon départ... Je veux lui prouver qu'il a tort.

Je ne comprends pas... avoua Charles, surpris par cette sortie.

Lorsque j'ai annoncé à mon grand-père que je partais pour l'Europe, cela a évoqué pour lui de bien tristes souvenirs, expliqua-t-elle. Mon père, lui aussi, avait quitté San Francisco en jurant de revenir. Mais, entraîné par sa passion des voyages, il n'a plus fait que de brefs séjours dans la maison familiale...

— Je ne vois là rien de répréhensible, intervint Charles.

C'est ainsi qu'il avait vécu lui-même ces quinze dernières années. Sauf que, dans son cas, personne n'attendait son retour.

— Mon père était un homme extraordinaire, reprit Audrey (« comme vous, Charles », faillit-elle ajouter), et je comprends très bien ce qui a pu le retenir loin de San Francisco. Mais je sais aussi que mon grand-père vit dans l'angoisse que j'agisse comme son fils et il est trop vieux pour que je lui impose cette nouvelle épreuve.

— Vous allez donc lui sacrifier vos rêves, Audrey ?

— Et même plus... murmura-t-elle.

— Quand nous nous sommes rencontrés, vous m'avez dit que vous rêviez d'exotisme, lui rappela Charles. Je crois même me souvenir que nous avons parlé du Népal...

Sous couvert de taquiner Audrey, il tâtait le terrain pour savoir jusqu'où il pouvait aller. Comme sa mention du Népal ne déclenchait aucune réaction, il annonça :

— Le *Times* vient de me demander une série d'articles. Il va falloir que je quitte Antibes dans quelques jours.

Audrey eut l'impression que son cœur cessait soudain de battre. Elle savait bien qu'ils devraient se séparer un jour...

Mais pas si vite !

— Où partez-vous ? demanda-t-elle.

— Nankin, Shanghai, Pékin...

A l'évocation de ces villes dont elle rêvait depuis toujours, Audrey ne put s'empêcher de sursauter.

— Question exotisme, vous risquez d'être servi ! fit-elle remarquer avec une pointe d'envie.

— J'avais pensé que vous aimeriez peut-être m'accompagner.. suggéra Charles. Vous pourriez prendre des photos fantastiques !

Il déployait des trésors de charme pour influencer sa décision et Audrey aurait aimé se laisser tenter... Mais elle savait que c'était impossible.

— La date de votre départ est déjà fixée?

— Pas encore, répondit Charles. J'ai un travail à faire en Italie et je comptais en profiter pour aller à Venise et prendre l'Orient-Express.

— Vous avez bien de la chance ! s'écria Audrey en reconnaissant là un des itinéraires auquel elle avait si souvent rêvé.

— Je ne sais pas si on peut appeler de la chance le fait que je parte en Chine alors que la femme que j'aime va partir exactement dans la direction opposée...

Pendant un court instant, ils contemplèrent la mer en silence, la main dans la main, avides de profiter de ces moments d'intimité.

— A votre retour, vous pourriez venir me rejoindre à San Francisco... proposa Audrey.

— Et c'est ainsi qu'un beau jour, ironisa Charles, le preux chevalier Parker-Scott va débarquer à San Francisco sur son grand cheval blanc pour y enlever l'élue de son cœur...

Ils se forcèrent à rire même si le cœur n'y était pas et en contemplant une dernière fois ce panorama exceptionnel, ils éprouvèrent soudain tous deux une grande tristesse.

Les jours suivants, Audrey et Charles affichèrent une folle gaieté. Pourtant le soir, après avoir bu force Champagne et passé la soirée avec les Hawthorne, ils avaient de plus en plus de mal à se quitter pour aller dormir chacun de leur côté. Pour taquiner Audrey, Charles disait :

— Si ça continue, je vais être obligé d'aller prendre un bain de minuit, suivi d'une douche glacée. Et encore, je ne sais pas si cela sera suffisant...

Audrey comprenait très bien ce que signifiait cette allusion à peine voilée, mais elle ne voulait pas faire de folie avant le départ de Charles et celui-ci était bien décidé à ne pas l'y forcer. Il venait de passer en compagnie d'Audrey les plus belles semaines de sa vie et pensait qu'il aurait été bien bête de gâcher au dernier moment les souvenirs exceptionnels qu'allait lui laisser son séjour à Antibes.

Audrey devait avoir eu la même idée car, la veille de son départ, elle

offrit à Charles un magnifique album en cuir dans lequel elle avait placé toutes les photos qu'elle avait prises depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

Ce soir-là, après être sortis en compagnie des Hawthorne, Charles et Audrey décidèrent d'attendre le lever du jour comme ils l'avaient fait lors de leur première rencontre. Lorsque Violet et James furent montés se coucher, ils s'installèrent dans des fauteuils sur la terrasse et, la main dans la main, attendirent de voir le ciel pâlir à l'horizon.

— Parfois, avoua Charles, j'ai l'impression que nous nous connaissons depuis toujours... Et j'ai bien du mal à croire que demain nous ne nous verrons plus.

— Quand vous ne serez plus là, la vie va me sembler bien vide, reconnut Audrey à son tour.

La sincérité de son aveu ne pouvait pas être mise en doute et Charles en profita pour lui dire :

— Je vais vous proposer quelque chose, Audrey ! Et avant de me répondre, j'aimerais que vous preniez le temps de réfléchir... Que diriez-vous de m'accompagner jusqu'à Istanbul ?

L'offre avait de quoi surprendre, aussi Charles ajouta-t-il aussitôt :

— Je dois quitter Venise le 4 septembre et votre bateau ne part que le 14. Vous avez donc largement le temps de voyager avec moi jusqu'en Turquie, puis de rentrer à Londres avant cette date...

— C'est impossible, Charles !

— Au nom du ciel, réfléchissez ! s'écria celui-ci, incapable de conserver son calme. Nous ne savons absolument pas quand nous pourrions nous revoir et vous voulez renoncer à la seule chance que nous ayons de passer quelques jours de plus ensemble.. Je vais finir par croire que ce que nous avons vécu à Antibes n'était au fond qu'une triste illusion !

Comme Charles se trompait ! C'est par amour, au contraire, qu'Audrey n'osait pas dire oui...

Elle craignait, si elle acceptait de le rejoindre à Venise, d'oublier toutes ses bonnes résolutions et de lui céder, aussitôt arrivée là-bas.

Pendant quelques secondes, Audrey observa le profil de l'homme assis à côté d'elle : Charles regardait droit devant lui et semblait avoir oublié sa présence. Dans quelques semaines, il allait partir en Chine pour interviewer Tchang Kaï-chek... Il devait aussi se rendre à Shangai alors que la ville vivait sous la menace d'une invasion japonaise... Tout pouvait arriver pendant un tel voyage !

Et s'il disparaissait ? Toute sa vie, Audrey s'en voudrait de lui avoir refusé la joie d'une dernière rencontre à Venise.

La colère de Charles était tombée. Il se tourna vers Audrey et il lui prit tendrement le visage pour la regarder dans les yeux.

— Venez avec moi en Italie... proposa-t-il simplement.

— Je vous promets de vous rejoindre à Venise, répondit Audrey dans un murmure.

Et pour sceller cette promesse, elle lui offrit une dernière fois ses lèvres.

Le soleil s'était levé et Charles rejoignit sa chambre pour préparer ses bagages. Une heure plus tard, il prit congé des Hawthorne et, après avoir embrassé Audrey, partit au volant de sa voiture.

Violet, qui n'était pas au courant de leurs projets, fit preuve aussitôt d'une tendre sollicitude à l'égard de son amie. Elle lui proposa une tisane, lui conseilla de se couvrir pour ne pas attraper froid « après cette terrible nuit blanche » et finit par l'envoyer au lit, presque déçue, semble-t-il, de ne pas l'avoir vue fondre en larmes quand la voiture de Charles avait disparu en direction de Nice.

La semaine suivante passa bien trop vite au goût d'Audrey car elle savait que le moment était venu de quitter Antibes. Elle n'avait pas dit aux Hawthorne qu'elle devait rejoindre Charles à Venise et ils pensaient qu'elle partait pour entreprendre, comme prévu, un voyage touristique en Italie.

Le jour de son départ, Audrey offrit à Alexandra une énorme poupée qu'elle avait achetée à Cannes et le jeune James eut droit à un vrai costume de marin ainsi qu'à un modèle réduit de bateau qu'il pourrait construire lorsqu'il rentrerait à Londres. Violet reçut une magnifique broche en onyx qui venait de la plus grande bijouterie de Nice et James, très prosaïquement, une caisse de dom Pérignon.

Mais, plus encore que ces cadeaux, ce qui fit plaisir aux Hawthorne ce fut les photos qu'Audrey avait prises pendant son séjour et qu'elle avait fait développer pour eux. Violet y apparaissait, éblouissante de beauté, toujours vêtue de robes aux décolletés plongeants et d'extravagants chapeaux.

James avait été surpris alors qu'il faisait, sur la plage, une démonstration de ses talents d'acrobate. On le voyait aussi en train de brandir une bouteille de Champagne — vide, bien entendu. Mais la plus belle de ces photos était, sans conteste, celle sur laquelle Lord Hawthorne contemplait Lady Vi, sur fond de soleil couchant, avec dans le regard une tendresse qui avait arraché des larmes à Audrey lorsqu'elle avait vu pour la première fois la photo développée.

Comment pourrait-elle jamais remercier ses amis pour le merveilleux été qu'elle venait de passer chez eux?

C'est d'ailleurs ce qu'elle ne cessait de répéter à Violet quand vint le moment de la quitter.

— Tu m'as promis de m'écrire ! lui rappela celle-ci en la serrant dans ses bras.

Elles pleuraient toutes les deux à chaudes larmes.

Finalement, Audrey s'installa au volant de la voiture et James, après l'avoir embrassée sur les deux joues, referma la portière. Violet s'approcha de la vitre ouverte.

— Depuis la mort de Tante Hattie, l'an dernier, je n'ai jamais été aussi triste ! lui dit-elle en éclatant de rire à travers ses larmes. Sois prudente! ajouta-t-elle. Et donne de tes nouvelles...

Audrey mit le moteur en marche et s'engagea dans l'allée qui menait à la route, toute proche. Avant de tourner, elle regarda une dernière fois dans son rétroviseur et aperçut James et Violet, debout devant la maison, qui agitaient la main en signe d'au revoir.

— Quel dommage quand même! s'écria Violet dès que la voiture fut

hors de vue.

— Ce n'est pas ma faute, se défendit James. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la retenir.

— Je ne te parlais pas d'Audrey, mais de Charles...

— Que vient faire Charles là-dedans? demanda lames, interloqué.

— Il aurait quand même pu proposer à Audrey de l'accompagner en Italie... Il rencontre chez moi l'épouse idéale et, au lieu de s'occuper d'elle, il fiche le camp sous prétexte qu'il a un article à écrire !

— Je t'ai déjà dit que Charles n'était pas du genre à se marier.

— Eh bien, pour une fois, nous sommes d'accord !

conclut Violet en lui lançant un coup d'œil ironique.

Il n'y a pas de place pour une femme dans la vie de Charles, Vi! Qui accepterait d'épouser un homme qui passe son temps à l'autre bout du monde, vit avec les Bédouins et voyage à dos de chameau? Une bédouine peut-être... Et encore !

Cette plaisanterie ne fit pas rire Violet.

— Il se conduit comme un imbécile ! dit-elle.

— Ou alors il est honnête : sachant la vie qu'il mène il ne veut pas s'engager vis-à-vis d'une femme.. Crois-tu qu'Audrey espérait autre chose ?

— Elle est bien trop intelligente pour se bercer d'illusions, répondit Violet. Et, dans son genre, au moins aussi entêtée que Charles ! En plus, elle se fait du souci pour son grand-père et pour Annabelle. Et, crois-moi, sa sœur sait faire vibrer la corde sensible! Chaque fois qu'Audrey recevait une lettre d'elle, elle était complètement déprimée.. En fait, ajouta Violet, la question n'est pas là...

— Que veux-tu dire ? Audrey t'a-t-elle confié quoi que ce soit avant son départ ?

— Rien, justement... Et Charles non plus! C'est d'ailleurs ça qui m'a mis la puce à l'oreille. J'en ai déduit, conclut Violet d'un ton triomphant, que ce qui s'est passé entre eux est bien plus sérieux que je ne le pensais.

— Parfois, je me dis que tu as une manière de raisonner un peu illogique, avoua James. Mais cela ne m'empêche nullement de t'aimer, ma chère Lady Vi.

Après avoir quitté ses amis, Audrey passa la frontière et s'arrêta à San Remo. Ensuite, elle longea la côte jusqu'à Viareggio et poursuivit sa route à l'intérieur des terres, visitant Pise et Empoli. Elle parcourut la Toscane et décida finalement de descendre jusqu'à Rome.

Arrivée là, elle dut se rendre à l'évidence : la tour penchée de Pise, le baptistère de Florence, l'immense place de Sienne entrevue au soleil couchant n'avaient pas provoqué en elle l'émotion qu'elle attendait. En fait, elle pensait trop à Charles pour apprécier la beauté des villes qu'elle visitait. A Charles, mais aussi aux Hawthorne qui lui

manquaient terriblement.

C'est avec soulagement qu'elle reprit la route après avoir passé à Rome une des semaines les plus mornes de sa vie.

En arrivant à Florence, elle rendit la voiture qu'elle avait louée et alla aussitôt acheter son billet de train pour Venise.

L'heure des retrouvailles approchait et, à la pensée qu'elle allait revoir Charles, elle ne se tenait plus d'impatience.

Mais la joie qu'elle avait éprouvée en s'installant dans le train fut de courte durée. Ce fichu tortillard s'arrêtait dans toutes les gares et, plus on s'approchait de Venise, plus il prenait du retard. Quelle folie aussi d'avoir donné rendez-vous à Charles place Saint-Marc, comme si on pouvait faire confiance aux trains italiens pour arriver à l'heure !

Lorsque le wagon d'Audrey s'immobilisa enfin en gare de Venise, il était huit heures du soir et la jeune femme avait plus de deux heures de retard sur son rendez-vous. Elle ne possédait aucune adresse où joindre Charles et, à une heure pareille, le seul endroit où elle pouvait se faire conduire était l'hôtel Gritti où elle avait réservé une chambre.

Audrey était désespérée et, lorsqu'un gondolier s'approcha pour lui proposer ses services, elle eut bien du mal à ne pas éclater en sanglots.

Elle attendit que le gondolier ait entassé ses bagages à l'arrière de l'embarcation pour demander, avec une note d'espoir :

— Avant d'aller à l'hôtel Gritti, pouvons-nous passer place Saint-Marc?

— Si, Signorina.

Malgré sa tristesse, Audrey ne put s'empêcher d'admirer les façades des palais qui défilaient sous ses yeux tandis que le gondolier, debout à l'avant de l'embarcation, maniait d'une main experte son long aviron pour éviter les gondoles qui venaient à leur rencontre.

Lorsqu'ils accostèrent place Saint-Marc, les coupoles de la basilique étincelaient dans le soleil couchant et l'immense piazza était noire de monde. Audrey demanda au gondolier de l'attendre et elle fit le tour des cafés installés sous les arcades dans l'espoir d'y découvrir Charles.

Elle allait renoncer à ses recherches lorsqu'elle aperçut une liante silhouette dégingandée qui ressemblait à s'y méprendre à la sienne. Fendant la foule des promeneurs, elle courut pour la rattraper mais, quand elle arriva à sa hauteur, elle découvrit le visage d'un inconnu qui lui lançait un regard surpris.

Au bout d'un quart d'heure de recherches, elle renonça au fol espoir qui l'avait habitée. Lassé de l'attendre, Charles avait certainement quitté la place Saint-Marc depuis longtemps... La mort dans l'âme, elle rejoignit le gondolier et se fit conduire à l'hôtel Gritti.

Des que le garçon d'étage qui avait monté ses bagages eut pris congé, Audrey subit le contrecoup des émotions qu'elle venait de vivre.

La pièce où elle se trouvait était magnifique: poutres apparentes au

plafond, murs recouverts de tapisseries, tables en marbre chargées d'objets précieux et lit à baldaquin...

Malheureusement, puisque Charles n'était pas avec elle, ce merveilleux décor perdait tout son charme et même le fait de passer trois jours à Venise n'avait plus aucun sens. A cette idée, Audrey ne put retenir ses larmes.

Elle pleurait toujours lorsqu'on frappa à sa porte. Comme elle avait trouvé dans sa chambre un repas froid préparé à son intention, elle pensa que le garçon d'étage venait rechercher la table roulante et, après s'être essuyé les yeux, elle répondit :

— Entrez !

Lorsqu'elle reconnut la silhouette qui s'encadrait dans la porte, elle ne put retenir une exclamation de surprise. Puis elle se précipita dans les bras de Charles et cacha sa tête au creux de son épaule.

— Je croyais ne jamais vous revoir, murmura-t-elle entre deux sanglots.

— On ne se débarrasse pas aussi facilement de moi, ma chérie, dit Charles tendrement. Après vous avoir attendue vainement place Saint-Marc, j'ai fait la tournée des hôtels et c'est comme ça que j'ai découvert que vous étiez descendue au Gritti.

— En ne vous voyant pas, j'ai un peu perdu la tête, avoua Audrey en souriant à travers ses larmes.

— Vous avez dû penser que j'avais coulé au fond de la lagune...

En voyant son expression horrifiée, Charles s'excusa aussitôt et il l'entraîna vers un des canapés. Puis il s'assit à côté d'elle et lui prit tendrement les mains.

— J'espérais vous rejoindre à Rome, mais j'avais du travail par-dessus la tête, expliqua-t-il. Jamais je n'aurais pensé que nous pourrions nous rater à Venise !

De toute façon, ajouta-t-il dans l'espoir de calmer ses craintes, je m'étais juré de ne pas monter dans le train pour Istanbul avant de vous avoir revue...

— Moi non plus, je n'aurais pas quitté Venise sans vous avoir retrouvé. Et, au fond, ce contretemps n'a pas été une si mauvaise chose : en vous cherchant comme une folle place Saint-Marc, je crois que j'ai compris à quel point je vous aimais, Charles...

Touché par cet aveu, Charles embrassa Audrey et celle-ci répondit passionnément à son étreinte.

— Il va falloir que je vous quitte, annonça-t-il quelques minutes plus tard sur un ton qui manquait de conviction.

Jamais il n'avait désiré Audrey avec autant de force, mais il savait à quel point son arrivée à Venise avait été épouvante pour elle et il ne voulait pas profiter de la situation.

Au lieu de le laisser quitter le canapé, Audrey lui prit fermement la

main, puis elle se blottit langoureusement dans ses bras. Sa décision était prise. En arrivant à Venise, elle avait compris qu'elle appartenait corps et âme à Charles et que les meilleures résolutions du monde ne servaient à rien en face d'une telle certitude.

— Je ne veux pas que vous partiez, murmura-t-elle. Je vous aime, Charles...

— Moi aussi, Audrey! Comme je n'ai encore jamais aimé qui que ce soit au monde..

Après avoir lu dans ses yeux qu'elle s'offrait sans restriction, Charles l'entraîna vers l'immense lit à baldaquin. Audrey se laissa déshabiller avec volupté, puis elle se glissa sous les draps où, quelques minutes plus tard, Charles vint la rejoindre.

Dans ce premier voyage au pays de l'amour physique, Audrey n'aurait pu trouver meilleur guide et, lorsque le soleil émergea des brumes qui couvraient la lagune, elle s'endormit enfin, blottie dans les bras de Charles, heureuse, pleinement satisfaite et bercée par la certitude qu'à partir de maintenant, ils ne formaient plus qu'un seul être.

Pendant les deux jours qu'ils passèrent ensemble à Venise, Audrey et Charles vécurent dans un émerveillement perpétuel. Charles, qui connaissait parfaitement la ville, emmena Audrey au palais des Doges, lui montra les mosaïques de la basilique Saint-Marc, l'entraîna en gondole jusqu'au pont du Rialto et lui fit visiter l'église Santa Maria della Salute. Il insista pour qu'Audrey l'embrasse sur le pont des Soupîrs au moment où un gondolier passait en chantant sous les arcades, et il lui dit qu'ainsi tous leurs vœux seraient exaucés.

Entre deux promenades touristiques, ils regagnaient la chambre d'Audrey au Gritti. Pour respecter les convenances, Charles en avait réservé une autre, au même étage, mais il n'eut guère le temps de s'en servir et se contenta d'y laisser ses bagages.

Lorsque le moment de reprendre le train arriva, Audrey ne put réprimer sa panique.

Durant ces deux jours, elle avait vécu avec Charles comme s'ils étaient mariés et elle n'avait aucune envie de le quitter. A plusieurs reprises, celui-ci l'avait suppliée de l'accompagner jusqu'à Istanbul, mais Audrey avait refusé à chaque fois.

Finalement, Charles lui avait promis de ne plus aborder ce sujet et, pour se consoler, il avait dit : « Dès que j'ai fini à Pékin, je prends le bateau et je te rejoins à San Francisco. »

C'était une bien piètre consolation de se dire qu'après deux jours si courts passés ensemble, ils allaient maintenant être séparés pendant plusieurs mois.

Le matin du départ, alors qu'ils se préparaient tous les deux dans l'immense salle de bains en marbre de la chambre d'Audrey, celle-ci avait bien du mal à retenir ses larmes et elle était incapable d'articuler un mot.

Craignant qu'à force de traîner dans cette chambre qu'elle quittait avec tant de regrets Audrey ne rate son tain, Charles alla lui chercher sa robe, lui agrafa son collier de perles et choisit pour elle un chapeau. Puis il boucla les valises de la jeune femme, alla fermer les siennes et appela le chasseur.

Lorsqu'ils quittèrent l'hôtel, Audrey ne put s'empêcher de se retourner une dernière fois pour contempler sur la façade la fenêtre de leur chambre.

— Jamais je ne reviendrai ici, Charles !

— Pourquoi donc ? demanda-t-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Je désire que les moments de bonheur que j'ai connus nu Gritti demeurent à jamais ce qu'ils ont été... murmura Audrey en tentant

vainement de retenir ses larmes.

Charles la prit tendrement par les épaules et l'entraîna dans la gondole qui devait les emmener à la gare. Il aurait aimé pouvoir consoler Audrey, mais, devant l'imminence de la séparation, il craignait de se mettre à pleurer à son tour.

De plus, il savait bien qu'il n'y avait rien à faire : il avait son travail, Audrey devait s'occuper de sa famille et, pour l'instant, ils n'avaient pas trouvé le moyen de concilier leurs obligations respectives.

Le train qui devait ramener Audrey à Londres partait une demi-heure avant celui que Charles avait choisi de prendre pour gagner l'Autriche. Il accompagna donc la jeune femme jusqu'à son compartiment et l'aïda à s'installer.

Quand vint le moment de la quitter, il s'aperçut soudain qu'il était aussi triste que le jour où il avait appris la mort de son jeune frère.

Je t'aime... murmura Audrey en l'embrassant une dernière fois. Prends bien soin de toi, Charles! Et sois prudent.

Arrivé sur le quai, Charles ne put résister au désir de s'approcher une dernière fois du compartiment d'Audrey.

En l'apercevant, celle-ci ouvrit la fenêtre et lui dit : Je l'attends à ton retour de Pékin...

— Je t'écirai ! promit Charles.

Puis, tournant les talons, il disparut dans la foule qui se pressait sur le quai. Mieux valait agir ainsi car, dans l'état où il se trouvait, il aurait été incapable d'assister au départ du train.

La mort dans l'âme, Charles alla chercher ses propres bagages et il s'installa dans le train qui devait l'emmener en Autriche et lui permettre de rejoindre l'Orient-Express.

Quand, vingt minutes plus tard, le wagon s'ébranla, il eut soudain l'impression de rêver : la porte de son compartiment privé venait de s'ouvrir et Audrey le regardait, debout dans l'encadrement, portant la robe de soie rose qu'il l'avait aidée à passer le matin même, sa flamboyante chevelure rousse en partie cachée par un large chapeau de paille.

— Ne me regarde pas comme si j'étais un fantôme ! lui lança une voix bien connue.

— Que fais-tu dans ce train? demanda Charles en sautant sur ses pieds pour la serrer dans ses bras.

Il semblait si heureux qu'on aurait cru qu'il n'avait pas vu Audrey depuis de longs mois.

— J'ai décidé d'aller jusqu'à Istanbul avec toi, annonça Audrey.

Elle avait agi sur un coup de tête et, au fond, elle était très fière d'elle. Si elle ratait le départ du *Mauretania* qui devait la ramener à New York, elle trouverait toujours un autre bateau... La seule chose qui comptait pour l'instant, c'était de se retrouver avec Charles.

— Est-ce que ton invitation tient toujours? demanda-t-elle malicieusement.

— Bien sûr, Aud ! Je ne peux plus imaginer de vivre sans toi...

— Cela ressemble drôlement à une déclaration d'amour, monsieur Parker-Scott !

— C'en est une, et des plus sérieuses, mademoiselle Driscoll.

— Nous verrons... répondit l'intéressée. Pour l'instant, nous sommes à nouveau ensemble, alors, profitons-en...

Le lendemain matin, lorsque Audrey se réveilla, le train ralentissait et entrait en gare de Vienne.

Après avoir remis un peu d'ordre dans sa chevelure ébouriffée par la nuit qu'elle venait de passer avec Charles, elle sauta en bas de la couchette et rejoignit son compagnon de voyage qui, debout derrière la vitre du compartiment, observait ce qui se passait dehors.

En se penchant par-dessus l'épaule de Charles, Audrey aperçut, garé de l'autre côté du quai, un magnifique wagon bleu et or sur lequel était inscrit : *Compagnie internationale des wagons-lits et des grands express européens*. 1

Aussitôt, elle reconnut le fameux train dont son grand-père lui avait parlé et qu'elle avait déjà vu en photo, en feuilletant les albums de son père.

— C'est l'Orient-Express, Charles! s'exclama-t-elle, aussi heureuse qu'une enfant qui viendrait de découvrir un cadeau apporté par le Père Noël.

Bonjour, chérie, répondit Charles en lui caressant tendrement la nuque.

Mais Audrey était bien trop intéressée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux pour prêter attention à cette marque de tendresse.

Malgré l'heure matinale, les voyageurs se pressaient déjà autour des portes de l'Orient-Express. Et pas n'importe quels voyageurs... Des demi-mondaines couvertes de somptueuses fourrures, bien qu'on ne soit qu'au mois de septembre, des femmes qui ressemblaient à des stars de cinéma, d'autres enfin dont l'élégance raffinée montrait clairement qu'elles appartenaient à des milieux influents.

Les hommes qui les accompagnaient avaient tous des allures de banquiers cossus : costume noir finement rayé de blanc, chapeau mou et lourde chaîne de montre en or accrochée, bien en évidence, à leur gousset.

N'y tenant plus, Audrey alla fouiller dans ses bagages et elle revint se poster près de la fenêtre, armée de son Leica.

1. En français dans le texte.

— Pourquoi le prendre en photo? demanda Charles, pour la taquiner. Au fond, ce n'est qu'un train comme un autre...

— L'Orient-Express n'est pas seulement un train, c'est un véritable monument.

Dès qu'Audrey eut fini, Charles lui enleva l'appareil des mains et le cacha derrière son dos en riant.

— Je me suis longtemps demandé pourquoi tu insistais pour m'accompagner jusqu'à Istanbul... avoua-t-il.

Maintenant j'ai compris : c'était uniquement pour pouvoir prendre des photos...

— Absolument exact, monsieur Parker-Scott ! Sinon je ne vois pas quel intérêt aurait présenté ce voyage..

Ils éclatèrent de rire tous les deux et Charles la souleva dans ses bras. Puis il la déposa sur la couchette en lui disant qu'il allait lui démontrer quels pouvaient être les avantages annexes d'un tel voyage...

Une heure plus tard, ils quittaient leur train et, après avoir changé de quai, pénétraient enfin à l'intérieur de l'Orient-Express. Avant de rejoindre son compartiment, Audrey ne put résister à l'envie de jeter un coup d'œil au wagon-restaurant. Avec ses parois recouvertes de bois marqueté, ses hautes glaces biseautées et ses accessoires en cuivre parfaitement astiqués, celui-ci ressemblait plus à une luxueuse salle à manger qu'à l'intérieur d'un train. Quant au compartiment qui leur était réservé, avec ses parois de bois et ses lourds rideaux grenat, on aurait dit une bonbonnière.

Quand vint l'heure du repas, Audrey et Charles se rendirent au wagon-restaurant où on leur servit un repas princier.

Pour commencer, le serveur leur apporta de délicieux hors d'œuvre et, comme ils mouraient de faim, ils dévorèrent une quantité énorme de toasts au saumon fumé.

Puis ils eurent droit à du caviar et Charles en profita pour expliquer à Audrey que cette précieuse denrée était conservée dans des wagons frigorifiques, un progrès tout récent... Le caviar fut suivi d'asperges à la sauce hollandaise, de crevettes et d'un gigot d'agneau. Comme dessert, on leur servit des profiteroles, nappées de chocolat chaud. Si bien que, lorsqu'on leur apporta les cafés viennois, Audrey avoua à Charles qu'elle avait l'impression de n'avoir jamais aussi bien mangé de sa vie.

Puis elle profita du fait que son compagnon de voyage venait d'allumer un cigare pour observer à travers la vitre un couple tout à fait étonnant qui s'apprêtait à monter dans le train. L'homme portait le monocle et la femme qui l'accompagnait, un manteau de vison négligemment jeté sur ses épaules, tenait en laisse deux pékinois. A un mètre derrière eux, suivait leur femme de chambre, les bras chargés de fourrures. Lorsqu'ils eurent disparu à l'intérieur du train, Audrey aperçut une femme qui, d'après sa tenue, devait être une demi-mondaine. Elle portait une robe de soie rouge qui dévoilait largement ses jambes, ses cheveux étaient retenus par un énorme nœud rouge et ses oreilles garnies de pendentifs en rubis. Un porteur l'accompagnait et transportait pour elle une quantité astronomique de malles et de valises.

Lorsque Charles eut terminé son cigare, Audrey et lui regagnèrent

leur compartiment privé et passèrent une partie de l'après-midi à discuter. Ils ne se lassaient pas d'échanger leurs idées et Charles était ravi d'avoir trouvé une compagne aussi curieuse et aussi observatrice qu'Audrey.

Il se réjouissait à l'avance d'arriver à Istanbul pour lui faire découvrir cette ville, et il avait bien du mal à accepter que leur séjour là-bas soit la dernière étape de cet extraordinaire voyage.

En fin d'après-midi, ils décidèrent d'aller prendre l'air sur le quai en attendant le départ du train. Audrey avait particulièrement soigné sa tenue et elle était magnifique.

Elle portait une robe de cachemire rose, un petit chapeau de chez Rose Descat que, sur les conseils de Violet, elle avait acheté à Nice et un somptueux collier de perles qui venait de sa grand-mère et qu'Édouard Driscoll lui avait offert pour ses vingt et un ans.

Elle se promenait bras dessus bras dessous avec Charles quand son attention fut soudain attirée par un groupe d'hommes en uniforme militaire qui venait de faire irruption sur le quai. Les nouveaux venus regardaient à gauche et à droite et semblaient rechercher quelqu'un.

— Qui sont ces hommes ? demanda Audrey.

— A mon avis, des hommes d'Hitler, répondit Charles après avoir jeté un rapide coup d'oeil à leurs épaulettes.

En effet, lors de son dernier séjour en Allemagne, il avait vu des uniformes qui ressemblaient, presque en tous points, à ceux que portaient ces militaires.

— Ici ! s'étonna Audrey. Nous sommes pourtant en Autriche...

Hitler avait été nommé chancelier sept mois auparavant et elle avait du mal à imaginer que son influence puisse s'étendre jusqu'à Vienne.

— En Autriche aussi, il y a des nazis, lui expliqua Charles. Pour ma part, j'en ai déjà vu ici en juin... Dollfuss, le chancelier autrichien, a interdit le port de l'uniforme nazi et cette mesure a provoqué la colère d'Hitler.

Du coup, il a imposé une taxe à tous les Allemands qui veulent voyager en Autriche... Ou bien les hommes que tu vois là font mine d'ignorer les ordres de Dollfuss, ou bien ils sont en mission.

Tout ce qui touchait au nazisme intéressait Audrey.

Lorsqu'elle était encore aux États-Unis, elle avait lu de nombreux articles à ce sujet, puis discuté avec Violet et James de la rapide ascension de l'actuel chancelier, un fait qui inquiétait beaucoup ses amis londoniens...

Soudain, les hommes en uniforme s'approchèrent de trois passagers qui, comme Audrey et Charles, se promenaient tranquillement sur le quai en attendant le départ du train. Il s'agissait d'un couple d'âge moyen qui semblait voyager en compagnie d'un ami.

Les militaires interpellèrent sans ménagement le plus petit des deux

hommes et celui-ci, pour témoigner de sa bonne foi, sortit deux passeports de sa poche en montrant d'un geste la femme qui l'accompagnait.

— Que leur veulent-ils? demanda Audrey, inquiète.

— Les Autrichiens sont très pointilleux pour ce qui concerne les formalités, répondit Charles. Il doit s'agir d'un simple contrôle d'identité...

Il ne voulait pas inquiéter Audrey et essayait de minimiser l'incident. Pourtant, il ne se faisait guère d'illusion : l'arrivée au pouvoir de Hitler, si elle avait permis à l'Allemagne de se redresser économiquement, avait eu aussi pour conséquence une montée de l'antisémitisme. Il y avait donc de grandes chances que l'homme arrêté par les soldats soit un juif...

Comme pour donner raison à Charles, les choses ne semblaient guère s'arranger pour le voyageur interpellé.

Un des soldats, après avoir empoché ses papiers, venait de le saisir brutalement par l'épaule et l'entraînait contre son gré vers la sortie du quai. Le malheureux eut tout juste le temps de se retourner vers sa femme et de lui lancer quelques phrases rapides avant de disparaître, toujours escorté par les soldats.

— As-tu compris ce qu'il disait? demanda Audrey, le visage décomposé.

Elle avait du mal à supporter le fait qu'aucun des voyageurs présents sur le quai n'ait jugé bon de prendre la défense de l'homme qu'on venait d'arrêter.

— Tout va bien, Aud ! la rassura Charles. Cet homme a simplement demandé à sa femme de ne pas s'inquiéter et il a ajouté que tout allait s'arranger.

Lorsque Audrey s'aperçut qu'on était en train de sortir du train les bagages de l'homme arrêté par les militaires et qu'elle vit que la femme de ce malheureux fondait en larmes, elle n'y tint plus et s'approcha du contrôleur qui supervisait les opérations.

— Qu'est-il arrivé à cet homme? demanda-t-elle, d'une voix courroucée.

— Ne vous faites pas de soucis pour lui, mademoiselle, conseilla le contrôleur. Ce n'est qu'un petit malfrat qui essayait de monter dans le train. Puis, après avoir souri d'un air entendu à Charles, comme si lui seul, l'homme, pouvait comprendre la situation, il invita les voyageurs à monter dans le train car l'heure du départ approchait.

Mais Audrey n'était pas dupe. L'homme interpellé ressemblait plus à un riche banquier qu'à un malfaiteur...

Elle attendit de se retrouver avec Charles dans leur compartiment privé pour lui dire :

Lorsque nous sommes montés dans le train, j'ai entendu une des

femmes qui avaient assisté à cette scène prononcer le mot *Juden*. Cet homme est juif et c'est pour cela qu'on l'a arrêté, n'est-ce pas ?

— Tu ne peux rien faire contre cela, Audrey ! Et je ne voudrais pas que cet incident gâche ton voyage...

— Et le sien de voyage, ne crois-tu pas qu'il est gâché ?

As-tu seulement réfléchi à ce qu'a pu éprouver cette femme lorsqu'elle a vu qu'on arrêtait son mari ?

Puis, sans laisser à Charles le temps de répondre, elle ajouta :

— Comment aurais-tu réagi si on avait arrêté James sous tes yeux ? Serais-tu resté sur le quai, sans intervenir, comme tu l'as fait vis-à-vis de cet inconnu ?

— Ce n'est pas la même chose ! se défendit Charles. S'il arrivait quoi que ce soit à James, tu sais bien que je volerais à son secours... Mais je ne connaissais pas cet homme et mon intervention en sa faveur n'aurait servi à rien, qu'à nous créer des ennuis...

Il fut interrompu par un coup de sifflet strident : l'Orient-Express quittait la gare et entamait son long trajet en direction d'Istanbul.

— On ne peut pas arrêter l'Histoire, Audrey ! rappela Charles lorsque le train eut pris de la vitesse. Il se passe en ce moment des choses terribles dans ce pays et je ne veux pas que nous y soyons mêlés.

— Comment peux-tu raisonner ainsi ! s'écria Audrey que cette attitude mettait hors d'elle.

— Si j'avais été seul, je serais certainement intervenu...

Seulement, je ne voulais pas te compromettre. Ne te berce pas d'illusions : nous ne sommes pas à Londres ou à New York, et les hommes d'Hitler ont du pouvoir dans ce pays.

Si j'avais pris la défense de cet inconnu, ils m'auraient embarqué avec lui et je me retrouvais illico en prison. Et toi, pendant ce temps-là, que serais-tu devenue ?

Comprenant soudain que Charles avait agi ainsi, non par lâcheté, mais par amour pour elle, Audrey s'excusa aussitôt.

Elle vint le rejoindre sur le canapé où il était assis, puis elle se blottit amoureusement dans ses bras.

Bercée par le mouvement du train et réconfortée par la présence de Charles, elle regarda le paysage inconnu qui défilait sous ses yeux et, quand vint l'heure de dîner, elle avait retrouvé le moral.

Pour se rendre au wagon-restaurant, elle choisit une robe du soir en satin blanc, décolletée dans le dos et qui faisait merveilleusement ressortir son bronzage. Si bien que Charles, qui la suivait dans les couloirs du train, eut bien du mal à résister à l'envie de la serrer dans ses bras et de l'embrasser devant tout le monde.

A la fin du repas, au moment où le serveur leur apportait un cognac, ils reparlèrent de la scène à laquelle ils avaient assisté avant le départ du train.

— Est-ce que ce genre de chose arrive couramment?

demanda Audrey.

— Je ne sais pas si c'est courant, répondit Charles. En tout cas, j'en ai entendu parler à Vienne au mois de juin et aussi lorsque j'étais à Berlin, il y a six mois... En général, lorsqu'il y a des arrestations, les Allemands disent qu'ils viennent d'arrêter de dangereux ennemis du Reich. Mais on ne sait jamais très bien ce qu'ils entendent par là. Pour ma part, je ne crois pas qu'on puisse faire confiance à Hitler.

— James m'a dit exactement la même chose à Antibes. La militarisation de l'Allemagne l'effrayait beaucoup.

A son avis, une telle attitude ne pouvait déboucher que sur la guerre... Je me demande pourquoi les gens ne se rendent pas compte de la menace que cela représente.

— Tout simplement parce qu'ils ne partagent pas notre avis, Audrey! La plupart des Américains, par exemple, pensent qu'Hitler est un chef d'État extraordinaire.

— Eh bien, ils ont tort ! conclut Audrey, incapable de chasser l'image de cette malheureuse femme en train de pleurer sur le quai alors que son mari venait d'être arrêté comme un vulgaire malfaiteur.

Le trajet de l'Orient-Express à travers la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Roumanie se poursuivit sans autre lui incident. Les voyageurs de ce train luxueux ne se montraient pas très liants. La plupart d'entre eux restaient enfermés toute la journée dans leur compartiment à boire du champagne. Audrey et Charles, au contraire, profitaient de chacun des arrêts du train pour aller se dégourdir les jambes et humer l'air des pays qu'ils traversaient. Ils mettaient aussi à profit cette inaction forcée pour apprendre à mieux se connaître : ils discutaient politique, parlaient des livres qu'ils avaient aimés ou bien de leurs familles respectives. Jamais ils ne se lassaient d'être ensemble et tous deux souhaitaient que l'Orient-Express arrive le plus tard possible à Istanbul. Ils savaient qu'ils devraient alors se séparer et que ce voyage, qui ressemblait à une véritable lune de miel, prendrait fin.

Le dernier soir, alors que la nuit tombait, Audrey aperçut derrière la vitre un berger qui ramenait son troupeau à travers les collines. Cette scène paisible provoqua en elle un accès de tristesse.

— Nous ne saurons jamais ce qu'est devenu ce malheureux voyageur arrêté le jour de notre départ, dit-elle à Charles.

— Ils l'ont certainement relâché, répondit celui-ci. Il faut que tu cesses de t'inquiéter à son sujet, Audrey ! Tu n'es pas à San Francisco, ici, et il est hors de question que tu te mêles des affaires d'un pays qui n'est pas le tien.

Pour Charles, cela constituait une règle d'or. Ce n'est qu'en restant un observateur impartial qu'il avait pu jusqu'ici exercer son métier comme il l'entendait. D'ailleurs, cette attitude lui avait plusieurs fois

sauvé la vie et à Shanghai, en 1932, elle lui avait valu de pouvoir quitter la ville sans être inquiété par les Japonais.

— Lorsqu'on voyage, reprit-il, quels que soient les événements auxquels on assiste, il ne faut surtout pas intervenir. Et même parfois faire comme si on n'avait rien vu... Notre liberté d'action est à ce prix.

— Cela doit être bien difficile dans certains cas...

— Question d'habitude, répondit Charles.

Il aurait aimé profiter de cette discussion pour proposer à Audrey de l'accompagner jusqu'en Chine. Mais il craignait, s'il abordait maintenant cette question, de gâcher la dernière soirée qu'ils passaient ensemble à bord de l'Orient-Express.

Aussi, lorsqu'ils furent installés un peu plus tard au wagon-restaurant, préféra-t-il lui parler d'Istanbul.

— Je suis sûr que tu vas adorer cette ville, dit-il. Elle dégage un charme tout à fait particulier que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Charles n'était pas seulement un grand voyageur, il possédait aussi un merveilleux talent de conteur et, rien qu'à l'écouter décrire les charmes de cette ville inconnue, Audrey avait l'impression de respirer un parfum capiteux et enivrant.

Malheureusement, quand ils eurent rejoint leur compartiment, elle ne put s'empêcher de repenser à ce que signifiait leur arrivée à Istanbul : dans deux jours, elle allait reprendre le train et Charles partirait de son côté.

— Comme c'est étrange ! dit-elle. Cela fait moins d'un mois que nous nous connaissons et pourtant j'ai l'impression de vivre depuis des années avec toi...

— Moi aussi, j'ai bien du mal à me faire à l'idée que nous allons nous quitter, avoua Charles à son tour. Mais, ajouta-t-il après quelques secondes d'hésitation, j'ai une vie tellement itinérante que je me dis parfois qu'aucune femme au monde n'accepterait de la partager. Je ne sais même pas si tu serais heureuse avec moi, Audrey...

— Ce n'est pas la vie que tu mènes qui m'effraie, Charles.

Bien au contraire ! Mais je ne peux pas abandonner ma famille pour te suivre.

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'aurais pas le droit de vivre comme tu l'entends ?

Si Audrey lui avait avoué qu'elle était incapable de voyager avec lui, Charles l'aurait accepté. En revanche, il avait bien du mal à supporter qu'elle mette sans cesse en avant ses obligations familiales.

Il est encore trop tôt pour que je puisse faire ce dont j'ai envie, lui rappela Audrey.

— Quand seras-tu enfin libre d'agir à ta guise ? Vas-tu attendre d'avoir quarante-cinq ans et que tes neveux soient élevés ? Tu te fais des illusions, Audrey ! Jamais ta famille te laissera partir : pour eux,

tu es bien trop précieuse...

En cet instant, Charles aurait bien aimé envoyer balader imite la famille Driscoll, grand-père y compris ! Lui aussi, il avait besoin d'Audrey... Et de quel droit Annabelle et Édouard Driscoll retenaient-ils loin de lui la femme qu'il ululait ?

— Tu es de mauvaise foi, Charles ! Tu sais aussi bien que moi que ma famille n'est pas seule en cause... Si, par exemple, je te demandais si tu désires te marier, qu'est-ce que lu me répondrais?

Me marier? Pourquoi pas...

Ce n'est pas une réponse ! Surtout lorsqu'il s'agit d'une question aussi importante...

— Je ne savais pas que tu faisais autorité en matière de mariage, ironisa Charles. Non seulement tu te considères comme une vieille fille, mais tu es fière de l'être et tu désires le rester.

— Vieille fille ou pas, je n'ai jamais cherché à t'épouser de force, mon cher Charles ! Et ce, pour une bonne raison : je suis persuadée que tu n'as aucune envie de te marier avec moi.

Sans s'en rendre compte, Audrey, énervée par le tour que prenait cette discussion, avait employé un ton persifleur qui mit Charles hors de lui.

— Sais-tu de quoi j'ai envie? demanda-t-il d'une voix rageuse. Que tu restes avec moi au lieu de prendre ce satané bateau pour rentrer à San Francisco. C'est simple, non?

En effet, les intentions de Charles étaient on ne peut plus claires : il ne promettait pas le mariage à Audrey et lui demandait simplement de le suivre dans ses voyages à l'autre bout du monde..

Cette façon de voir les choses ne choquait nullement Audrey et, si elle avait pu, elle aurait dit oui aussitôt. Au fond elle ne désirait qu'une chose : rester aux côtés de l'homme qu'elle aimait. Malheureusement c'était pour l'instant hors de question.

— A vingt-six ans, tu es adulte, reprit Charles. A toi de choisir...

Sa colère était tombée et, quand Audrey s'installa sur le canapé, il vint la rejoindre et lui prit tendrement la main.

Tous deux savaient bien qu'il ne servait à rien de se disputer.

— Si tu n'étais pas aussi libre, tu comprendrais ce que je veux dire, fit remarquer Audrey. Et tu ne te mettrais pas en colère chaque fois que je te dis que j'ai des obligations vis-à-vis de ma famille. Tu sais, Charlie, dans la vie, on ne fait pas toujours ce que l'on veut...

Voilà quelque chose que Charles était tout à fait capable de comprendre mais qu'il avait bien du mal à accepter.

— Tu as raison, reconnut-il. Cela fait si longtemps que je n'ai plus de liens familiaux et que je fais ce qui me plaît au moment où j'en ai envie que j'en viens à oublier que les autres ne sont pas dans la même situation... Au fond, ajouta-t-il tristement, ma vie n'est peut-être pas

aussi enviable qu'elle le paraît et je comprends très bien que tu n'aies pas envie de la partager.

Pour la première fois depuis la mort de Sean, Charles regrettait de devoir se séparer de quelqu'un et il aurait tout donné en cet instant pour pouvoir continuer à vivre avec Audrey.

— Viens avec moi en Chine, proposa-t-il soudain.

— Tu es complètement fou, Charles !

— Pas du tout ! Je désire simplement que la femme que j'aime ne me quitte pas dans deux jours...

— Mon grand-père ne sait même pas que je suis à Istanbul, lui rappela Audrey. Si je lui annonce que je pars en Chine, il risque d'en mourir...

— A son âge, il en a certainement vu d'autres, rétorqua Charles, incapable de cacher sa jalousie. Et il a bien de la chance d'avoir une petite-fille qui lui soit aussi dévouée...

— Tu sais bien que je t'aime, Charles, et que j'agis exactement de la même manière vis-à-vis de toi, si jamais une telle question se posait.

— Si tu m'aimes, réfléchis à ma proposition et donne-moi ta réponse lorsque nous serons arrivés à Istanbul.

Cela sonnait comme un ultimatum et Audrey eut bien du mal, ce soir-là, à trouver le sommeil. A force de se répéter qu'elle devait rentrer à San Francisco, qu'elle n'avait pas d'autre choix, elle réussit pourtant à s'endormir.

Mais, au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un cauchemar : elle se trouvait dans une ville inconnue et cherchait Charles dans un dédale de rues sans parvenir à le retrouver... Quand elle ouvrit les yeux, elle était en larmes et Charles ne réussit pas à la consoler.

L'arrivée à Istanbul fut si extraordinaire qu'Audrey se dit que, de sa vie, jamais elle n'oublierait cet instant.

Charles l'avait réveillée très tôt pour qu'elle ne rate rien du spectacle et, à travers la vitre, elle put assister au lever du soleil au moment où leur train roulait entre la mer de Marmara et la Corne d'Or.

Une étroite bande de sable courait le long des rails et, au passage du train, les oiseaux s'envolaient puis survolaient la vaste étendue marine qui, baignée par les rayons du soleil levant, semblait irisée d'or.

Soudain, Istanbul apparut avec ses mosquées aux coupoles rutilantes et sa forêt de minarets. Puis Audrey aperçut le Topkapi Sarayi, la résidence impériale qui, à elle seule, évoquait toute la magie des contes orientaux.

Dès qu'ils furent descendus du train, en pénétrant dans la gare Sirkeci, Audrey sentit qu'elle venait d'entrer dans un autre monde et que, pour la première fois de sa vie, elle se trouvait aux portes de l'Orient. Jamais encore elle n'avait éprouvé une telle impression de dépaysement et, dans le taxi qui les emmenait à leur hôtel, tandis que Charles lui montrait au passage la mosquée bleue et la basilique Sainte-Sophie, elle prit photo sur photo, essayant de fixer sur la pellicule quelques instantanés de cette ville fascinante.

Pour leur séjour à Istanbul, Charles avait choisi le Pera Palace, un de ses hôtels favoris. A leur arrivée, ils furent accueillis par une armée de chasseurs et Audrey, un peu étonnée, suivit Charles dans la suite qui leur était réservée. Il s'agissait de deux chambres, séparées par un immense salon, et les trois pièces, aux dimensions imposantes, liaient décorées de la même façon : hauts miroirs dans des cadres dorés, panneaux noirs qui dissimulaient les murs, sculptures rococo et une avalanche de cupidons dorés...

Partout ailleurs, Audrey aurait trouvé cet ameublement hideux, mais ici, à Istanbul, ce décor rococo semblait parfaitement à sa place et il amplifiait encore le délicieux sentiment de dépaysement qu'elle éprouvait depuis qu'elle était arrivée.

Dès qu'ils se furent changés, le premier soin de Charles fut d'emmener Audrey au Grand Bazar. Elle le suivit dans cet immense dédale, fascinée par cet amoncellement de marchandises aux couleurs chatoyantes et continua à prendre des photos, nullement gênée, semblait-il, par les marchands qui se pressaient autour d'eux dans l'espoir de leur vendre quelque chose. Charles l'observait du coin de l'œil, tout heureux de voir que cette atmosphère si particulière lui convenait parfaitement.

Après leur visite au bazar, il lui proposa de déjeuner dans un petit

restaurant turc et fut tout surpris de voir que même la nourriture turque, fortement épicée, ne lui faisait pas peur. Lorsqu'il lui fit remarquer qu'en l'espace de quelques heures, elle semblait avoir adopté ce pays, Audrey lui répondit aussitôt :

— Je suis faite pour une vie de vagabonde, Charles !

— Si ça continue, je vais finir par te croire, dit celui-ci en liant.

Un peu plus tard, alors qu'ils étaient allongés tous les deux dans leur chambre, après avoir fait l'amour, Audrey ne put s'empêcher de demander, soudain inquiète : Quand pars-tu pour la Chine ?

— Demain soir, répondit Charles en lui caressant amoureusement la poitrine.

— Combien de temps va durer ton voyage ?

Plusieurs semaines, certainement... Tout dépend des correspondances.

— Ça doit être vraiment fabuleux ! s'extasia Audrey.

— Il n'y a que toi pour penser une chose pareille ! Ce ne sera certainement pas un voyage de tout repos et rien qu'à l'idée d'aller en Chine, la plupart des gens en frémiraient d'avance...

A la pensée des risques que comportait un tel périple, Charles se dit qu'au fond il valait peut-être mieux qu'Audrey ait refusé de l'accompagner.

— Quand je pense, continua-t-il pour la taquiner, qu'au moment où tu seras en train de danser sur le *Mauretania* avec un séduisant passager, moi, je me gèlerai les fesses en haut d'un sommet tibétain...

— Il n'est pas question que je danse avec qui que ce soit, Charles !

— Pourquoi pas ? Nous ne nous sommes pas jurés une fidélité éternelle...

— Peut-être, mais tu oublies une chose : je suis amoureuse de toi ! A mes yeux, ajouta Audrey dans un murmure, après ce que nous avons vécu ensemble, c'est exactement comme si nous étions mariés.

Aussitôt, elle se demanda comment Charles allait réagir.

Il semblait si sérieux tout à coup qu'elle craignit que sa déclaration, aussi sincère soit-elle, l'ait choqué. Puis elle s'aperçut qu'il retirait la chevalière en or qu'il portait à son petit doigt et, avant qu'elle ait pu l'en empêcher, il glissa la lourde bague ornée des armoiries de sa famille à l'annulaire gauche d'Audrey.

— Si nous sommes mariés, ce dont je suis persuadé moi aussi, dit-il sur un ton solennel, j'aimerais que tu portes cette bague. Elle te rappellera la promesse que nous venons d'échanger.

Incapable de retenir ses larmes, Audrey se jeta dans les bras de Charles en serrant convulsivement sa main gauche comme si elle craignait de perdre le gage de fidélité qu'il venait de lui offrir.

— Si nous sortions dîner ? proposa Charles en voyant que la nuit tombait.

Audrey n'avait pas faim mais, pour lui faire plaisir, elle sortit du lit et alla se préparer dans la salle de bains.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, Charles était installé dans le salon et il consultait ses notes.

Plutôt que de le déranger en plein travail, elle s'installa derrière la fenêtre de leur chambre et contempla rêveusement les mosquées et les minarets, baignés par la lumière du crépuscule.

Malgré la beauté fascinante de cette ville, Audrey ne pouvait s'empêcher de penser au départ imminent de Charles. Elle repensait aussi au sentiment qu'elle avait éprouvé le jour de son arrivée à Venise, alors qu'elle le cherchait place Saint-Marc... Ce jour-là, elle avait compris que la vie sans lui n'avait pas de sens. Pourquoi alors vouloir se leurrer plus longtemps ? Le moment était venu de prendre une décision et il lui suffisait d'écouter son cœur pour savoir ce qui lui restait à faire...

Lorsque Charles, inquiet de son silence, la rejoignit dans la chambre, Audrey lui lança un sourire radieux.

— Je ne pars pas ! annonça-t-elle en relevant fièrement la tête.

Le pas était franchi : elle ne reviendrait pas sur ce choix et en acceptait toutes les conséquences, même celle de peiner sa famille.

— Que veux-tu dire ? demanda Charles, stupéfait.

— J'ai décidé de t'accompagner.

— En Chine ?

— Tout juste !

— Réfléchis bien, Audrey ! conseilla Charles, soudain Inquiet à la pensée des risques que comportait le voyage.

— C'est tout réfléchi, Charles !

— Et que vas-tu faire vis-à-vis de ton grand-père ?

Audrey eut soudain l'impression que Charles tentait maintenant de la dissuader de partir avec lui. Elle lui lança un regard si dépité que celui-ci, découvrant qu'elle l'avait mal compris, ajouta aussitôt :

— Je désire plus que tout au monde que tu viennes avec moi en Chine... Mais je ne voudrais pas que tu changes d'avis à mi-parcours.

— Tu veux dire lorsque nous serons tous les deux en train de nous geler les fesses au Tibet ?

— Exactement !

— Ne te fais pas de soucis, Charles ! Ma décision est prise et je vais téléphoner à mon grand-père pour l'avertir que je ne rentrerai qu'à Noël... Il faudra que tu me donnes une adresse où il puisse m'écrire.

— Nous n'avons qu'à lui indiquer le nom de l'hôtel où je compte descendre à Nankin, ainsi que celui de Shanghai. Il Mil lira qu'il adresse son courrier aux bons soins de monsieur Parker-Scott.

En voyant la grimace d'Audrey, Charles comprit aussitôt que l'idée en question n'était peut-être pas aussi bonne qu'elle en avait l'air.

— Ou, si tu préfères, aux bons soins de « madame Parker-Scott », corrigea-t-il en riant. Tu n'auras qu'à lui dire que tu voyages avec une amie.

— Ce n'est pas drôle, Charles ! Pour la première fois de ma vie, je vais être obligée de lui mentir.

— Es-tu bien sûre d'avoir envie de partir ? Pour moi, ce n'est pas pareil : quand je voyage, je n'ai rien à perdre.

Tandis que toi, tu as une famille, des gens qui t'aiment et qui attendent ton retour.

— C'est le moment ou jamais, Charles ! J'espère simplement qu'ils ne m'en voudront pas trop...

Charles hésita quelques secondes avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— As-tu réfléchi à ce que nous ferons à notre retour de Chine ?

— Chaque chose en son temps, répondit-elle. Il faudra tout de même que je rentre un jour ou l'autre à San Francisco !

— Parfois, je me dis que vivre avec toi, c'est aussi compliqué que d'avoir une liaison avec une femme mariée, fit-il remarquer pour la taquiner.

— Tu m'as dit, il n'y a pas longtemps, que j'avais bien de la chance d'avoir encore de la famille.

— C'est bien possible, admit Charles. Et peut-être que si tu étais, toi aussi, libre comme l'air, je t'aimerais beaucoup moins.

— Il n'y a pas de danger ! s'écria Audrey en l'attirant contre elle.

Ses yeux brillaient d'excitation et, bien qu'elle vienne de s'engager pour toujours vis-à-vis de Charles, jamais elle ne s'était sentie aussi libre de sa vie...

Lorsque le téléphone sonna à San Francisco, Édouard Driscoll se trouvait dans sa bibliothèque. Mary, qui avait pris l'appel, hésita longtemps avant d'oser frapper à sa porte. Depuis que sa petite-fille avait quitté la maison, il était d'une humeur massacrant. La jeune servante craignait, si elle avait le malheur de le déranger avant le dîner, d'être renvoyée sur-le-champ.

— Excusez-moi, Monsieur... dit-elle d'une voix craintive en entrouvrant la porte après avoir frappé à deux (éprises sans recevoir de réponse.

— Qu'y a-t-il encore ? hurla-t-il.

— On vous demande au téléphone, Monsieur...

Vous n'avez qu'à dire qu'on vous laisse le message. Je ne veux pas être dérangé.. De toute façon, je n'attends aucun coup de fil important.

« La seule personne dont j'aimerais entendre la voix se trouve à des milliers de kilomètres d'ici », faillit-il ajouter.

— L'opérateur a dit que l'appel venait de l'étranger, précisa Mary.

A l'idée qu'il était peut-être arrivé quelque chose de grave à Audrey, le visage d'Édouard Driscoll se figea.

— D'où exactement?

D'Istanbul, en Turquie...

— De Turquie ! rugit-il. Vous vous fichez de moi ou quoi? Je ne connais personne qui habite là-bas... Vous n'avez qu'à répondre au petit plaisantin qui se trouve à l'autre bout du fil qu'il s'agit d'une erreur.

Mary allait sortir de la pièce quand, saisi d'une intuition, il la rappela :

— Avant de raccrocher, demandez à l'opérateur le nom de la personne qui désire me parler.

Moins d'une minute plus tard, la jeune servante était de retour dans la bibliothèque et elle était tellement surprise que les yeux lui sortaient de la tête.

— C'est Mlle Driscoll ! annonça-t-elle d'une voix surexcitée. Elle se trouve en Turquie et elle veut vous parler.

Oubliant sa canne, Édouard Driscoll se précipita dans la petite pièce où était installé le téléphone et, sans même prendre la peine de s'asseoir, il saisit l'écouteur et annonça d'une voix de stentor :

— Allô, oui, j'écoute...

— Monsieur Driscoll ?

— Lui-même!

— Restez en ligne : vous avez un appel longue distance...

— Au lieu de parler pour ne rien dire, dépêchez-vous de me passer ma petite-fille ! hurla-t-il.

Il y avait de la friture sur la ligne et, lorsque Audrey demanda : « Est-ce que vous m'entendez, grand-papa ? », il eut bien du mal à reconnaître sa voix.

— Où es-tu, Audrey, au nom du ciel ? demanda-t-il aussitôt.

— J'ai pris l'Orient-Express en compagnie d'un couple d'amis et je vous appelle d'Istanbul.

— Qu'es-tu allée faire dans un endroit pareil ? Et quand comptes-tu rentrer ?

Audrey mit quelques secondes avant de répondre. Elle avait espéré pouvoir lui parler de Charles, mais, en entendant cette voix qui semblait l'implorer à plusieurs milliers de kilomètres de distance, elle n'en eut plus le courage.

— Je ne crois pas pouvoir rentrer à San Francisco avant Noël, se contenta-t-elle d'annoncer.

Ce fut au tour d'Édouard Driscoll de rester sans voix. Il s'assit pesamment sur la chaise placée derrière lui, un peu comme si Audrey venait de lui porter un coup mortel.

— Vous êtes toujours en ligne ? demanda celle-ci, soudain inquiète de son silence.

— Que diable fais-tu à Istanbul ? Et avec qui voyages tu ?

— J'ai rencontré un couple d'Anglais sur le bateau et j'ai passé l'été avec eux dans le sud de la France... expliqua Audrey en priant le ciel pour que son grand-père ne lui demande pas si c'était avec eux qu'elle était partie en Turquie...

— Pourquoi ces gens-là n'ont-ils pas eu la sagesse de le ramener à Londres ?

— Ils avaient envie de voyager et moi aussi... Finalement, je crois que nous allons aller jusqu'en Chine.

— En Chine ! répéta-t-il, stupéfait. Es-tu devenue folle ?

Les Japonais ont déjà envahi la Mandchourie et Dieu seul sait où ils s'arrêteront... Ce n'est pas le moment de partir là-bas, Audrey. D'ailleurs, je t'ordonne de rentrer à la maison !

ajouta-t-il en tapant du poing sur la table.

— Je vous promets d'être prudente, dit Audrey. Je vais jusqu'à Pékin, puis à Shanghai et, arrivée là-bas, je prendrai un bateau pour rentrer à San Francisco.

— La seule chose qui te reste à faire, ma petite-fille, reprit Édouard Driscoll comme s'il n'avait rien entendu, c'est de reprendre l'Orient-Express jusqu'à Paris. Puis de filer à Londres pour t'embarquer en direction de New York...

< ... et cesser de te conduire comme une idiote ! », ajouta-t-il à voix si basse qu'Audrey, à l'autre bout du fil, ne put l'entendre.

— Grand-papa, faites-moi plaisir ! insista celle-ci. Laisse-moi faire ce voyage... J'en ai tellement envie!

— Tu es comme ton fichu père ! Tu n'as pas un sou de bon sens... Je suis sûr que tu ne sais même pas comment tu vas pouvoir te rendre là-bas.

— Je compte voyager en train...

— Depuis Istanbul? Tu es complètement cinglée, Audrey!

— Mais non... Et je suis certaine de faire un merveilleux voyage !

— Ces gens avec qui tu pars, sont-ils corrects? demanda encore Édouard Driscoll. Es-tu en sécurité avec eux ?

Bien sûr ! Je vous promets qu'il ne m'arrivera rien.

— Garde tes promesses pour toi! lui conseilla son grand-père.

Mais il avait beau hausser le ton, on sentait qu'il avait perdu tout espoir de la convaincre. Audrey en profita pour lui demander de ses nouvelles.

— Tout va très bien, répondit-il. En dehors du fait que je m'inquiète pour toi.

— Et Annie?

— Elle attend un bébé pour le mois de mars.

— Je sais ! Et je compte bien être rentrée largement avant cette date.

— Tu ferais aussi bien... Ou alors, c'est que tu t'en fiches complètement !

— Grand-papa... l'implora Audrey. Vous savez bien que je suis désolée.

— Tu parles que tu es désolée ! Tu ressembles à ton père, oui ! Et je connais la chanson... Alors, inutile de me mentir !

— Le fait de me retrouver à Istanbul n'empêche pas que je vous adore.

— Il y a tellement de friture sur la ligne que je ne comprends pas la moitié de ce que tu me dis...

Mais Audrey connaissait trop bien son grand-père pour tomber dans le piège.

— Je vous ai dit que je vous adorais, répéta-t-elle en appuyant sur le dernier mot. Je vais vous écrire pour vous envoyer mon adresse en Chine.

— Inutile ! Ne compte pas sur moi pour t'écrire là-bas...

— C'est simplement pour que vous sachiez dans quel hôtel je descends.

A l'autre bout du fil, Audrey entendit un grommellement indistinct.

— Avant de raccrocher, je voulais aussi vous demander d'embrasser Annie de ma part, dit-elle.

— Sois prudente, Audrey...

— Promis ! Prenez bien soin de vous en mon absence.

— Ne t'inquiète pas pour ça! Comme personne ne s'occupe de moi, il

faut bien que je me débrouille tout seul...

En entendant cette dernière phrase, Audrey faillit éclater en sanglots. Elle réussit à dire au revoir à son grand père d'une voix qu'elle espérait à peu près ferme. Mais, des qu'elle eut raccroché, elle fondit en larmes. Charles, qui était resté près d'elle pendant toute la conversation, la prit dans ses bras pour la consoler. Il eut beau lui dire qu'Édouard Driscoll possédait suffisamment de ressort pour supporter une telle nouvelle, Audrey s'en voulait de l'avoir mis devant le fait accompli et elle se sentait coupable à son égard.

Heureusement pour elle, elle ne pouvait pas voir son grand-père. Pendant les quelques minutes qu'avait duré cette conversation, Édouard Driscoll semblait avoir vieilli de dix ans et il avait le visage si tiré qu'il donnait l'impression d'être à la veille de mourir.

Il serait certainement resté longtemps dans cette pièce à contempler le téléphone, muet maintenant, si la sonnette de la porte d'entrée n'avait soudain retenti, le tirant de sa laverie.

« Qui diable cela peut-il être ? » se demanda-t-il en allant chercher sa canne qu'il avait laissée dans la bibliothèque.

Lorsqu'il rejoignit le majordome dans le hall d'entrée, ce dernier avait déjà ouvert la porte et introduit Annabelle et Harcourt.

— Que venez-vous faire ici ?

Annabelle lui jeta un regard agacé. Sa grossesse la rendait nerveuse et, les rares fois où elle rencontrait son grand-père, elle avait bien du mal à supporter ses sautes d'humeur.

— Inutile de me crier après ! lui dit-elle. Si nous sommes là ce soir, c'est parce que vous nous avez invités à dîner.

Vu son air surpris, Édouard Driscoll avait certainement encore complètement oublié cette invitation. Mais, au lieu d'en convenir, il lança à sa petite-fille :

— Non seulement je ne vous ai pas invités à venir ce soir, mais je me demande si tu n'inventes pas toute cette histoire dans l'espoir de manger chez moi à l'œil...

C'était plus qu'Annabelle ne pouvait supporter et elle aurait fait demi-tour sur-le-champ si Harcourt ne l'avait retenue par le bras en lui murmurant à l'oreille : « Ne fais attention ! Tu sais bien qu'avec l'âge, il perd un peu la tête... »

Arrêtez de faire des messes basses ! leur intima le vieillard. C'est un comble tout de même, Annabelle ! Quand je pense que ta sœur vient de me téléphoner pour m'annoncer qu'elle ne rentrerait pas avant Noël.

Aussitôt, Harcourt et Annabelle le pressèrent de questions. Mais il refusa de répondre avant qu'ils soient assis tous les trois dans la salle à manger.

Annabelle avait bien du mal à garder son calme. Elle ne s'inquiétait

nullement du sort d'Audrey et ne pensait, comme d'habitude, qu'à ses propres soucis.

Elle avait espéré profiter du retour de sa sœur pour lui confier la garde de la maison ainsi que le jeune Weston et partir en vacances avec Harcourt. Elle voulait aussi lui demander de lui trouver de nouveaux domestiques car elle était incapable de conserver du personnel... Le fait qu'Audrey ait repoussé la date de son retour modifiait tous ses projets.

— Où est-elle? demanda-t-elle à son grand-père. A Londres ou à Paris ?

— Tu n'y es pas du tout ! répondit celui-ci, désireux de ménager ses effets. Audrey se trouve actuellement en Turquie.

— Que fait-elle là-bas ? interrogea Harcourt, qui semblait profondément choqué par cette nouvelle.

— Elle a pris l'Orient-Express avec des amis et maintenant, si j'ai bien compris, elle part pour la Chine...

En apprenant la nouvelle, Annabelle resta sans voix.

— Cette fille est vraiment trop indépendante! ne put s'empêcher de remarquer Harcourt. Ça finira d'ailleurs par lui jouer un mauvais tour. Que vont penser les gens lorsqu'ils apprendront qu'elle est partie toute seule en Chine ? C'est certainement la chose la plus inconvenante qu'on puisse imaginer ! ajouta-t-il d'un air pincé.

— Vous n'avez pas honte de parler ainsi de ma petite-fille ! s'écria Édouard Driscoll en frappant du poing sur la table. Et sous mon propre toit, encore ! Question intelligence et courage, vous n'arrivez pas à la cheville d'Audrey, mon pauvre Harcourt... Quant à Annabelle, sortie de ses chiffons, tout le monde sait qu'elle n'a rien dans le crâne ! Alors, gardez vos réflexions pour vous !

Sous le coup de la colère, il s'était levé et gesticulait maintenant la canne à la main.

— J'en ai par-dessus la tête de tes jérémiades et de tes mines d'enterrement! continua-t-il en jetant un regard féroce à Annabelle. Et nullement envie de gâcher mon dîner en le partageant avec vous.

Puis, sans prendre la peine de les saluer, il quitta la salle à manger et alla s'enfermer dans sa bibliothèque après avoir bruyamment fait claquer la porte derrière lui.

Incapable de se maîtriser plus longtemps, Annabelle sortit de la maison comme une furie, criant et pleurant à la fois, et accusant Harcourt d'être un faible puisqu'il n'était même pas capable de la défendre contre son grand-père.

Durant le trajet en voiture, alors qu'ils rentraient à Burlingame, Annabelle se mit à accuser sa sœur avec rage :

— Comme sale égoïste, on ne fait pas mieux ! Elle sait très bien que je suis enceinte, et elle ne trouve rien de mieux que de partir en

Chine... Elle a toujours été jalouse de moi, cette grande bringue ! Et maintenant, elle se venge en m'abandonnant au moment où j'ai le plus besoin d'elle...

Harcourt écoutait sa femme d'une oreille distraite et, lorsqu'ils furent arrivés chez eux, il lui annonça qu'il devait ressortir car il avait rendez-vous avec un de ses amis à Palo Alto. En réalité, il avait rencontré au début de l'été un beau brin de fille, plutôt portée sur la chose, ce qui ne gâchait rien, et il n'avait plus qu'une hâte maintenant : aller la retrouver. Heureusement pour elle, Annabelle n'était toujours pas au courant des infidélités de son mari.

Édouard Driscoll non plus. Mais l'eût-il été que cela ne lui aurait fait ni chaud ni froid. A peine Annabelle et Harcourt avaient-ils quitté la maison qu'il les avait déjà oubliés... Il passa la soirée dans sa bibliothèque à essayer de se remémorer les détails de sa conversation téléphonique avec Audrey.

Maintenant qu'il la savait si loin, il avait bien du mal à ne pas confondre sa petite-fille avec son fils. Ou avait-elle dit qu'elle partait, déjà? En Chine?... Au fond, se disait le vieil homme, cela avait bien peu d'importance. La seule chose qui comptait, c'est qu'Audrey lui manquait terriblement...

Pour aller d'Istanbul à Shanghai, Audrey et Charles devaient parcourir plus de huit mille kilomètres, un trajet qui, de l'avis de Charles, représentait quatorze jours de voyage — à condition que tout se passe bien. Les articles que lui avait commandés le *Times* portaient principalement sur l'actuel gouvernement de Tchang Kaï-chek qui se trouvait à Nankin, c'est donc dans cette ville qu'ils allaient séjourner le plus longtemps.

Mais Charles avait aussi promis à l'hebdomadaire un reportage sur Shanghai en tant que zone démilitarisée et un papier sur Pékin. De plus, le *Times* lui avait demandé de se procurer un maximum de renseignements sur les communistes qui, avec Mao Tsé-toung, avaient pris le maquis six ans plus tôt et qui étaient maintenant réfugiés dans les monts du Tsing-Kang.

Pour y avoir souvent séjourné, Charles connaissait parfaitement la situation dans cette partie du globe et le fait qu'il soit le correspondant du *Times* allait lui ouvrir bien des portes. Tchang Kaï-chek accepterait certainement de le recevoir. En revanche, il aurait beaucoup plus de difficultés à rencontrer les révolutionnaires communistes, ces

« bandits », comme les appelait le gouvernement en place...

C'est ce qu'il était en train d'expliquer à Audrey alors que leur train roulait vers Ankara.

Il avait ouvert la serviette qui ne le quittait jamais et montrait à la jeune femme les blocs qui lui servaient à prendre les notes qu'il utilisait ensuite pour composer ses articles. Audrey l'écoutait, fascinée, et pas un instant elle ne regrettait la décision prise à Istanbul : voyager avec Charles, c'était vraiment Comme commencer une nouvelle vie, passionnante et mouvementée.

Lorsqu'ils arrivèrent à Ankara et qu'elle aperçut le train postal qui devait les emmener à Téhéran, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ces vieux wagons inconfortables n'avaient vraiment plus rien à voir avec le luxe raffiné de l'Orient-Express...

Dans la gare de Téhéran, alors que Charles faisait la queue afin d'acheter des billets pour leur voyage jusqu'à Mcched, au nord-est du pays, Audrey sortit son Leica et photographia la foule affairée et bruyante qui s'activait sous ses yeux. Sa présence dans la gare n'était pas passée Inaperçue. Le visage caché en partie par leur voile, la plupart des Iraniennes lui jetaient des regards étonnés, surtout impressionnées, semblait-il, par la flamboyante chevelure rousse de cette étrangère. Profitant du fait qu'elle s'était assise, deux jeunes Iraniennes s'approchèrent d'elle et touchèrent ses cheveux avant de s'enfuir en gloussant.

Pour arriver à Mecched, juste avant la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan, Audrey et Charles voyagèrent toute la nuit, en compagnie de pèlerins qui se rendaient dans la ville sainte. Puis ils obliquèrent vers le sud-est pour gagner Kaboul.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin à Kaboul, la nuit tombait. Le coucher de soleil était magnifique. Charles s'apprêtait à transporter leurs bagages quand Audrey l'arrêta pour lui montrer en riant son sac de toilette en cuir.

Cela faisait une semaine qu'ils avaient quitté Istanbul, parcourant plus de kilomètres qu'Audrey n'avait jamais rêvé de le faire, dormant mal, se lavant rarement, et soudain cette élégante mallette en cuir dont elle n'avait plus l'usage lui apparaissait comme le symbole d'une vie à jamais révolue.

En voyant que la mallette était couverte de poussière, Charles rit à son tour.

— Ce n'est certainement pas ainsi que tu imaginais ce Voyage, dit-il, un peu inquiet malgré tout.

Il était le premier surpris par la vaillance d'Audrey. Un peu plus tôt, au passage d'un col, ils avaient été obligés de marcher pendant quinze kilomètres sans qu'Audrey se plaigne une seule fois.

— Peut-être que, maintenant, tu regrettes un peu de m'avoir accompagné ? demanda-t-il encore.

— Pas du tout ! répondit Audrey en lui lançant un sourire radieux.

En réalité, elle avait toujours rêvé de faire un voyage comme celui-ci, qui lui permettait de découvrir des pays où le progrès n'avait pas encore pénétré. Comme la nature à l'état sauvage était belle et comme on se sentait loin alors des gratte-ciel, des rues pavées et des concerts de klaxon !

Au contact de ce monde qui semblait aussi neuf qu'au premier jour de la Création, le décor rococo du Pera Palace, les fastes de Venise et la vie facile de Cap- d'Antibes avaient soudain l'air d'appartenir à un autre univers...

— Que diable faites-vous ici, mademoiselle Driscoll ? lui demanda Charles un peu plus tard, pour la taquiner.

Ils étaient allongés tous les deux sur un lit étroit et inconfortable dans un petit hôtel de Kaboul et ils venaient de faire l'amour.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie, avoua Audrey dans un murmure.

— Alors, il est temps de dormir, car demain nous devons nous lever à six heures !

La journée du lendemain se passa sans incident. Après avoir avalé une tasse de lait de chèvre et mangé un morceau de fromage, Audrey et Charles se remirent en route pour Islamabad.

Ils passèrent ensuite par le Cachemire, puis par le Ladakh.

Arrivés enfin à Lhassa, Charles proposa à Audrey de descendre dans un petit hôtel qu'il connaissait, situé sur une des hauteurs qui dominaient la ville des dalai-lamas. Ils se trouvaient à 3600 mètres d'altitude, dans l'un des endroits les plus reculés du globe. Et, lorsque Audrey aperçut à travers la fenêtre de sa chambre les moines vêtus de rouge qui déambulaient en psalmodiant à quelques mètres de leur hôtel, elle se demanda, soudain émue, si son père était parvenu lui aussi jusqu'ici et si, comme elle, il s'était alors senti aussi proche de Dieu...

— Je me demande si mon père a visité Lhassa...

remarqua-t-elle pensivement. J'ai souvent feuilleté ses albums de voyage et pourtant je ne me rappelle plus s'il y avait des photos de la fameuse cité-monastère.

Quand vint l'heure de dîner, on leur servit un repas frugal, composé d'une soupe suivie d'un plat de riz et de haricots, et ils mangèrent à la lueur des bougies. Charles attendit qu'Audrey ait fini le contenu de son assiette pour lui expliquer en riant que les petits morceaux de viande qui flottaient dans la soupe avaient de grandes chances d'être du serpent. En apprenant cela, celle-ci ne put réprimer une grimace de dégoût.

Le lendemain, Audrey profita de la journée de repos qu'ils prenaient à Lhassa pour écrire à son grand-père. Elle aurait aimé lui expliquer où elle se trouvait et pourquoi, mais elle avait bien du mal à trouver ses mots. Perdue au fin fond du Tibet, comme Édouard Driscoll et Annabelle lui semblaient loin ! Elle se sentait aussi un peu coupable de ne pas être rentrée comme promis à San Francisco, et elle se doutait bien qu'à son retour ils le lui feraient payer d'une manière ou d'une autre. Malgré tout, elle ne regrettait pas sa décision et elle se disait que, le jour où elle pourrait enfin leur raconter son voyage, ils lui pardonneraient sans doute aussitôt.

En quittant Lhassa, Audrey était très émue : elle faisait maintenant partie des rares étrangers qui pouvaient se vanter d'avoir contemplé cette cité cachée au reste du monde.

En arrivant à Tchong-king, Audrey sentit aussitôt qu'ils venaient d'entrer dans un pays bien différent de ceux qu'ils avaient traversés jusqu'ici. D'abord, il faisait plus froid. Les Chinois se montraient beaucoup moins aimables avec eux que les gens qu'ils avaient rencontrés depuis leur départ d'Istanbul. Ils ne quittaient pas Audrey des yeux tandis qu'elle prenait des photos.

Elle avait l'œil fixé à son objectif et une bande d'enfants en profita pour s'approcher d'elle et lui toucher les bras.

Elle allait se retourner pour leur sourire quand les gamins s'éparpillèrent en poussant des hurlements. Haussant gentiment les épaules, elle rejoignit Charles qui, une fois de plus, était en train de

trimbaler leurs bagages.

Ils gagnèrent Wou-han et l'impression qu'Audrey avait éprouvée en arrivant à Tchong-king se confirmait : les Chinois formaient un peuple bien différent de ceux qu'elle avait rencontrés jusqu'alors. Ils semblaient plus frustes, plus simples, presque plus primitifs...

Si tout allait bien, dans deux jours ils se retrouveraient à Nankin où Charles espérait pouvoir rencontrer Tchang Kaï-chek. Il ne savait pas si ses lettres de recommandation et sa réputation d'écrivain suffiraient pour que le chef d'État chinois lui accorde un rendez-vous... De toute façon, il comptait rester au moins une semaine à Nankin, avant de partir pour Shanghai, une ville qu'il adorait et qu'il tenait absolument à faire découvrir à Audrey...

Charles annonça à Audrey qu'il connaissait un petit hôtel qui possédait trois chambres en tout et pour tout, et que c'était là qu'ils allaient dormir.

À l'heure du dîner, quand Audrey s'aperçut que le repas se composait d'un bol de riz et d'une tasse de thé vert, elle ne put s'empêcher de repenser au menu qu'on leur avait servi le jour de leur arrivée à bord de l'Orient-Express... La nourriture européenne commençait à lui manquer et elle aurait donné tout ce qu'elle avait pour voir arriver dans son assiette un énorme steak saignant.

— Il ne reste pas, par hasard, une de ces tablettes de chocolat que tu avais achetées avant que nous quittions l'Italie ? demanda-t-elle à Charles lorsqu'ils eurent regagné leur chambre.

— Non, malheureusement... Veux-tu que je commande un second bol de riz ? Si je dis à l'hôtelier que tu es enceinte, par exemple, il ne fera aucune difficulté pour doubler ta ration.

— Ma situation n'est pas aussi désespérée, Charles ! J'ai faim, un point c'est tout.

— Contre la faim, je connais un remède infallible, suggéra-t-il en lui caressant amoureusement la nuque.

Et en effet, quelques minutes plus tard, Audrey dut convenir qu'il avait parfaitement raison : elle avait complètement oublié que son estomac criait famine...

Ce soir-là, tout à la joie d'arriver à la fin de ce long voyage, ils eurent bien du mal à s'endormir et discutèrent jusqu'au milieu de la nuit de ce qu'allait être leur séjour en Chine.

— De toutes les villes chinoises, c'est Shanghai que je préfère, dit Charles. Surtout à cause de son côté cosmopolite. En tant que concession internationale, la ville abrite autant d'Anglais, de Français et de Russes que de Chinois. Et maintenant, bien sûr, on y rencontre aussi bon nombre de Japonais... Pourtant, Shanghai n'a rien perdu de son caractère proprement chinois.

Il expliqua aussi à Audrey qu'au début de l'année 1932, les Japonais

avaient attaqué puis occupé la ville et que, depuis, on avait instauré une zone démilitarisée. Cet accord était bien mal respecté. Mais comment aurait-il pu en être autrement?

La Chine était profondément divisée par les affrontements entre les nationalistes qui gouvernaient le pays, avec Tchang Kaï-chek à leur tête, et les communistes regroupés autour de Mao Tsé-toung. Finalement, la menace que faisait peser le Japon sur la Chine avait peut-être cela de bon qu'elle obligerait, un jour ou l'autre, nationalistes et communistes à oublier leurs différends pour lutter ensemble contre l'envahisseur...

Mais, pour l'instant, de l'avis de Charles, on n'en était pas encore là, et tous les regards fiaient tournés vers la Mandchourie que les Japonais avaient envahie en 1931.

En arrivant à Nankin, Audrey ne se tenait plus d'impatience : ils touchaient enfin au but qu'ils s'étaient fixé!

A leur descente du train, ils prirent un taxi et se firent déposer dans un grand hôtel, situé au centre de la ville. Puis Charles demanda à Audrey de l'attendre et il se rendit aussitôt à la résidence de Tchang Kaï-chek pour y déposer une demande d'entretien.

Après s'être régalez d'un vrai repas, beaucoup plus substantiel que tout ce qu'ils avaient mangé ces derniers jours, ils décidèrent d'aller faire un tour en ville avant de se coucher.

Cela faisait plus de deux semaines qu'ils voyageaient sans répit, dans des conditions qui n'avaient pas toujours été faciles, et pourtant Audrey se sentait en pleine forme. Elle regardait, enchantée, les pousse-pousse qui sillonnaient la ville et admirait au passage les vêtements chatoyants des Chinoises qu'ils croisaient.

Charles était venu à Nankin pour des raisons professionnelles et Audrey pour réaliser son rêve...

Pourtant, jamais elle ne s'était sentie aussi proche de l'homme qu'elle aimait qu'en cet instant où ils déambulaient sans but, simplement pour le plaisir, se laissant porter par la foule qui, à la nuit tombée, avait envahi les rues.

En passant devant une maison basse, dont l'entrée était éclairée par une lumière tamisée, Audrey s'arrêta soudain.

— Si nous entrons? proposa-t-elle, intriguée par les lourds effluves qui s'échappaient de la porte entrebâillée.

— C'est hors de question, Audrey !

— Et pourquoi donc ?

— Il s'agit d'une fumerie d'opium.

— Raison de plus ! s'écria Audrey. Je n'en ai jamais vu de ma vie...

— Moi encore, peut-être me laisserait-on entrer. Mais toi, tu n'as aucune chance.

En voyant l'air dépité d'Audrey, Charles ajouta aussi tôt :

— En Chine, les fumeries sont exclusivement réservées aux hommes, mademoiselle Driscoll !

— Quelle sale mentalité ! fit remarquer Audrey en riant.

Et là-dessus, ils reprirent tranquillement le chemin de leur hôtel.

Charles attendit une bonne semaine avant d'obtenir un rendez-vous avec Tchang Kaï-chek. Audrey et lui en profitèrent pour se reposer. Ils firent aussi de longues promenades en ville et dans la campagne environnante.

Le jour de l'interview, après avoir rencontré Tchang Kaï-chek, Charles rentra directement à l'hôtel. Il s'installa aussitôt devant la machine à écrire qu'il avait louée et se mit au travail.

Audrey, qui ne voulait pas le déranger avant qu'il ait fini de rédiger son article, en profita pour écrire à Annabelle.

Elle lui raconta en détail le voyage qu'elle venait de faire.

Mais, après avoir terminé sa lettre, elle ne put s'empêcher de se sentir un peu découragée.

Connaissant Annabelle et le peu d'intérêt qu'elle portait aux pays lointains, il y avait de grandes chances que cette missive la laisse complètement indifférente...

Aussi fut-elle tout heureuse quand Charles, une heure plus tard, la rejoignit dans la chambre et elle lui demanda aussitôt comment s'était passée sa rencontre avec Tchang Kaï-chek.

— L'interview a été fascinante ! lui répondit celui-ci.

Même s'il n'en a pas conscience, Tchang Kaï-chek se bat pour une cause perdue d'avance. Il a prévu une grande offensive contre les communistes et il semble oublier que les Russes soutiennent Mao.. A mon avis, ses chances de gagner sont bien minces.

— Et tu vas dire tout cela dans ton article ?

— Pas d'une façon aussi tranchée, bien sûr ! Au fond, il s'agit d'une opinion personnelle alors que mon travail de journaliste consiste à rapporter les paroles de Tchang Kaï-chek en toute impartialité... L'homme lui-même m'a d'ailleurs semblé plutôt sympathique, ajouta Charles. Et j'aurais aimé que tu sois là pour rencontrer sa femme, qui est absolument charmante.

Le lendemain, Charles avait rendez-vous avec la veuve de Sun Yat-sen et cette fois il demanda à Audrey de l'accompagner.

Elle prit des photos pendant l'entretien et, lorsqu'ils furent rentrés à l'hôtel, Charles lui annonça qu'il allait les proposer au *Times* avec son article.

— Tu n'es pas en train de me faire marcher ? demanda Audrey en rougissant.

— Absolument pas ! Tes photos sont bien meilleures que celles que prennent la plupart des professionnels avec qui j'ai travaillé.

Alors pourquoi ne pas essayer de les placer ?

— Tu étais donc sérieux le jour où tu m’as dit que nous travaillerions ensemble?

— On ne peut plus sérieux, répondit Charles en riant. Et ma proposition tient toujours.

Comme ils devaient quitter Nankin le lendemain matin, de très bonne heure, Audrey ouvrit la penderie de leur chambre et se mit à préparer les valises.

En découvrant en bas de l’armoire son sac de toilette, elle ne put retenir une moue franchement désapprobatrice.

— Pour ce que cette fichue mallette m’a été utile, s’écria-t-elle, j’aurais aussi bien fait de la jeter le jour où nous avons quitté Istanbul ! Ou alors, j’aurais dû l’échanger contre une chèvre...

Charles éclata de rire :

— Tu seras peut-être bien contente d’avoir ton sac de toilette lorsque tu rentreras en bateau à San Francisco.

— Ce n’est pas sûr ! Il y a tellement longtemps que je ne me suis pas regardée dans un miroir que j’ai l’impression de ne plus jamais avoir besoin de ce genre de chose.

Il en allait de même, d’ailleurs, de la plupart des vêtements qu’elle était en train de ranger dans sa valise. Ses chaussures à talons hauts, ses robes du soir, ses maillots de bain et même ses élégants tailleurs en laine ne lui servaient plus à rien depuis qu’elle était en Chine. Elle n’osait même pas porter sa veste en renard argenté car cette luxueuse fourrure contrastait trop avec la simplicité vestimentaire des Chinois. Depuis qu’ils avaient quitté Istanbul, elle ne mettait plus que des vêtements très sport : chaussures plates, jupes droites et une veste toute simple qu’elle enfilait par-dessus un chemisier.

Elle attendait de se retrouver à Shanghai pour acheter une tenue un peu plus chaude qui lui serait bien utile maintenant que la température baissait.

Pour leur dernière soirée à Nankin, Audrey et Charles s’offrirent un repas pantagruélique dans un restaurant que leur avait indiqué le portier de l’hôtel. Puis ils regagnèrent leur chambre, après avoir été respectueusement salués par le réceptionniste qui les avait accueillis le jour de leur arrivée.

Aux yeux du personnel de l’hôtel, ils étaient « monsieur et madame Parker-Scott », un couple en voyage de noces, détail qui expliquait qu’Audrey n’avait pas encore eu le temps de faire changer le nom qui figurait sur son passeport.

— Cela ne te gêne pas que je me fasse passer pour ta femme ? demanda Audrey, quand ils furent couchés tous les deux dans l’étroit lit qui était leur lot depuis trois semaines maintenant.

— Pas du tout ! répondit Charles, en posant tendrement sa tête au creux de son épaule.

Cette situation amusait beaucoup Audrey. A force de passer pour la femme de Charles, elle avait l'impression d'être réellement mariée avec lui. Et, au fond, n'était-ce pas le cas? La confiance qu'elle lui avait accordée en acceptant de partir avec lui en Chine n'avait-elle pas autant de valeur que le oui qu'elle aurait pu prononcer s'ils n'étaient vraiment mariés à l'église ?

— Je t'aime, Charles, murmura-t-elle un peu plus tard, quand, après avoir fait l'amour, elle sentit le sommeil la gagner.

— Moi aussi, je t'aime, dit Charles.

Mais Audrey ne put l'entendre car elle s'était déjà endormie.

Lorsque après sept heures de train ils arrivèrent enfin à Shanghai, Audrey dut reconnaître que rien ne l'avait préparée au choc qu'elle éprouva en découvrant la foule qui grouillait sur le quai de la gare. Aux voyageurs pressés de prendre leur train se mêlaient des mendiants en haillons, des prostituées outrageusement maquillées et toute une bande de gamins des rues.

Audrey n'eut pas le temps de descendre sur le quai qu'elle était déjà sollicitée par un mendiant qui s'accrochait à ses jupes et un gamin qui lui montrait d'un air pathétique son moignon. Charles, de son côté, venait d'être accosté par une prostituée qui l'interpellait en français pour lui proposer ses services.

Ballottée par la foule, portant d'une main son sac de toilette et de l'autre la serviette de Charles, Audrey eut toutes les peines du monde à ne pas perdre de vue son compagnon de voyage qui avançait, à dix mètres devant elle, en portant leurs valises.

— Bienvenue à Shanghai ! plaisanta Charles, au moment où Audrey le rejoignait enfin.

Heureusement pour eux, ils trouvèrent dans le hall de la gare un porteur qui se chargea de leurs bagages et leur dénicha un taxi.

Ils se firent aussitôt conduire à l'hôtel Shanghai où Charles avait l'habitude de descendre chaque fois qu'il séjournait dans la ville.

La clientèle de cet hôtel était essentiellement composée d'Anglais et d'Américains, et l'établissement réputé pour la qualité de son service.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la chambre que Charles avait réservée au nom de M. et Mme Charles Parker-Scott, Audrey dit en riant :

— Le jour où je vais recommencer à m'appeler Audrey Driscoll, cela va me faire tout drôle !

Elle avait l'impression qu'en changeant d'identité, ne serait-ce que sur sa fiche d'hôtel, elle avait du même coup complètement changé de vie, et cette nouvelle situation lui plaisait énormément.

A voir son sourire radieux, la situation convenait aussi à Charles. Il observait Audrey, penchée sur l'appui de la fenêtre, en train de prendre ses premières photos de Shanghai, et il se demandait comment il pourrait, à l'avenir, vivre sans elle...

Après s'être douchés et changés, ils décidèrent d'aller faire un tour en ville avant de dîner.

Charles héla un taxi et demanda au chauffeur de les emmener dans le quartier européen de Shanghai où se trouvaient les bureaux et les boutiques.

Arrivés là, ils abandonnèrent leur taxi et rejoignirent à pied les rues les plus fréquentées de la ville.

Maintenant que la nuit était tombée, les enseignes lumineuses clignotaient au-dessus des portes des restaurants, des fumeries d'opium et des salles de jeu. La foule qui se pressait dans les rues était on ne peut plus cosmopolite : Français, Italiens, Américains côtoyaient Chinois et Japonais.

De véritables armées de prostituées arpentaient les trottoirs et des bandes de gamins accostaient sans vergogne les passants. Audrey eut l'impression qu'avec un peu d'argent on devait pouvoir acheter tout ce qu'on voulait, en matière de plaisirs, à Shanghai... La ville tout entière semblait avoir oublié la tradition de sagesse et de modération héritée de la Chine ancienne, et le rythme effréné sur lequel elle avait choisi de vivre avait quelque chose d'excitant, presque d'enivrant.

Audrey et Charles dînèrent dans un excellent restaurant français, tenu par des Chinois et fréquenté par une clientèle internationale.

Alors qu'ils reprenaient la direction de leur hôtel, Charles, qui avait observé avec amusement les réactions d'Audrey au contact de la ville, lui fit remarquer : — C'est quelque chose, non ?

— Je me demande vraiment comment on peut vivre jour et nuit à un tel rythme !

— Moi-même, reconnut Charles, chaque fois que je reviens à Shanghai, il me faut un jour ou deux avant de m'adapter à ce genre de vie... C'est tellement différent de ce qu'on peut observer dans le reste de la Chine !

— Est-ce qu'il en était déjà ainsi lorsque mon père a visité cette ville ?

— A mon avis, c'était bien pire encore ! répondit Charles en riant. L'offensive japonaise a tout de même refroidi pas mal de monde...

En pénétrant dans le hall de l'hôtel, ils étaient tous deux tellement absorbés par leur conversation qu'ils ne prêtèrent aucune attention à un couple qui discutait, debout au pied de l'escalier central.

Élégamment vêtue et portant des bijoux discrets mais de prix, la femme jeta un regard étonné à Audrey, puis elle se pencha vers son mari et lui murmura quelques mots à l'oreille. Celui-ci observa par-dessus ses lunettes la haute silhouette d'Audrey qui s'apprêtait à monter l'escalier en compagnie de Charles, et il hocha la tête en signe d'assentiment.

— Mademoiselle Driscoll ? appela la femme.

En entendant son nom, Audrey tourna la tête et, après avoir jeté un rapide coup d'oeil autour d'elle, aperçut la personne qui s'adressait à elle.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en rougissant. Jamais je n'aurais pensé vous rencontrer à Shanghai...

Audrey venait de reconnaître Philip et Muriel Browne, des amis de son grand-père.

Agée de cinquante-cinq ans, Muriel était du genre mouche du coche : à San Francisco, elle dirigeait les volontaires de la Croix-Rouge et avait été décorée par les Français pour son inépuisable activité durant la Première Guerre mondiale. Après avoir perdu son premier mari, elle avait épousé Philip Browne qui avait quinze ans de plus qu'elle. Au dire de certains, Philip Browne avait surtout été attiré par son immense fortune... Quoi qu'il en soit, les Browne étaient des gens éminemment respectables et Philip Browne présidait la banque de Boston. D'ailleurs, il fréquentait le même club qu'Édouard Driscoll.

Audrey ne pouvait plus mal tomber qu'en rencontrant ces gens-là ! Nul doute que, dès leur retour à San Francisco, les Browne allaient raconter à son grand-père qu'ils avaient vu sa chère petite-fille à Shanghai et qu'elle n'était pas seule...

Bien décidée à brouiller les pistes, Audrey redescendit dans le hall, en entraînant Charles à sa suite. Puis elle fit les présentations.

— J'ai lu tous vos livres, monsieur Parker-Scott, annonça Muriel Browne, visiblement impressionnée.

— Et moi, renchérit son mari, j'ai particulièrement apprécié celui que vous avez écrit sur le Népal. Vous avez certainement dû vivre assez longtemps là-bas...

— Trois ans, monsieur Browne, répondit Charles. Et c'est le premier ouvrage que j'ai publié.

— Grand-père ne m'avait pas dit que vous comptiez voyager en Chine, intervint Audrey.

— Après un séjour de six semaines au Japon, nous avons pensé que ce serait une bonne idée de profiter de ce voyage pour visiter Shanghai et Hong Kong, expliqua Muriel Browne.

Elle ne parvenait pas à détacher ses yeux de Charles. Elle le trouvait plutôt bel homme et se demandait si Audrey avait une liaison avec lui... Si c'était le cas, ainsi s'expliquerait le fait qu'elle ne se soit jamais mariée.

D'ailleurs, elle trouvait la jeune femme beaucoup plus attrayante que dans son souvenir.

— Vous voyagez avec des amis, Audrey? demanda Muriel Browne, incapable de cacher plus longtemps sa curiosité.

— En effet ! répondit celle-ci, en sautant sur l'occasion.

Mes amis londoniens étaient trop occupés ce soir pour m'emmener dîner et ils ont demandé à M. Parker-Scott de me servir de mentor, en quelque sorte... Shanghai est une ville fascinante mais, d'après ce que j'ai compris, il ne fait pas bon pour une femme y sortir seule le soir.

Audrey avait débité tous ces mensonges d'une traite, en priant le ciel pour que Muriel Browne les prenne pour argent comptant. Mais ce ne fut pas le cas.

— Et vous, monsieur Parker-Scott, où êtes-vous descendu, si ce n'est

pas indiscret? interrogea-t-elle encore.

La question prit Charles au dépourvu.

— Ici même, comme d'habitude, répondit-il, sans penser à ce que ce détail impliquait. J'aime beaucoup l'hôtel Shanghai...

— Moi aussi, renchérit Philip Browne qui semblait tout heureux qu'un homme de la notoriété de Charles partage ses goûts. Muriel n'apprécie pas cet hôtel et pourtant...

Il ne put terminer sa phrase car sa femme lui coupa la parole.

— Et si vous veniez déjeuner avec nous, demain, Audrey? proposa-t-elle. Ce serait une excellente occasion de faire la connaissance de vos amis et M. Parker-Scott pourrait se joindre à nous.

— Je crains que cela soit impossible, Muriel. Mes amis londoniens et moi-même devons quitter Shanghai dans un jour ou deux pour nous rendre à Pékin. De plus, ajouta-t-elle en lançant un regard implorant à Charles, M. Parker-Scott est très occupé. Il a un article à écrire...

— Est-ce que vous allez, vous aussi, à Pékin? demanda Muriel Browne en se tournant vers Charles.

Avant qu'Audrey ait pu intervenir, celui-ci était tombé dans le piège.

— Bien sûr, madame Browne. Je travaille pour le *Times* et je leur ai promis une série d'articles, dont un sur Pékin.

— Quel merveilleux travail vous faites là! minauda Muriel Browne, en joignant les mains en signe d'admiration.

Audrey se retint pour ne pas l'étrangler : cette affreuse commère se fichait complètement de ce que pouvait écrire Charles et elle cherchait simplement à se renseigner sur la nature exacte de leurs relations... Si Muriel Browne avait la moindre occasion de confirmer ses soupçons, dès son retour à San Francisco, elle irait raconter partout que la petite-fille d'Édouard Driscoll se faisait sauter à Shanghai par un écrivain renommé..

— M. Parker-Scott a eu la chance de pouvoir interviewer Tchang Kaï-chek, annonça Audrey en espérant ainsi détourner l'attention de cette mégère.

Cette information, même si elle mit l'humilité de Charles à rude épreuve, eut au moins le mérite d'impressionner Philip Browne qui s'empessa de demander au journaliste son avis sur la situation politique en Chine.

Lorsque les deux hommes eurent fini de discuter, Audrey se tourna vers Charles et elle annonça, avec son plus beau sourire :

— Je sais que vous avez rendez-vous avec des amis ce soir et je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps, monsieur Parker-Scott. Je suis sûre que M. et Mme Browne se feront un plaisir de me raccompagner jusqu'à ma chambre. Avec eux, je ne risque rien maintenant...

Dans un premier temps, Charles lui lança un regard où se lisait la plus complète stupéfaction. Puis il comprit enfin où Audrey voulait en venir et joua alors son rôle à la perfection. Après lui avoir baisé la main, ainsi que celle de Muriel Browne, il prit congé de Philip Browne, s'attarda quelques secondes au bureau de réception pour demander si l'on n'avait pas reçu de message pour lui, puis, après les avoir salués une dernière fois de la main, quitta l'hôtel.

Après son départ, Muriel Browne put difficilement cacher son désappointement. Elle houspilla son mari qui était en train de discuter tranquillement avec Audrey et ils s'engagèrent tous trois dans l'escalier qui menait aux étages.

Quand les Browne, après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte de sa chambre, eurent pris congé d'elle, Audrey poussa un soupir de soulagement. Elle n'était pas certaine d'avoir réussi à convaincre Muriel Browne, mais au moins avait-elle fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauvegarder sa réputation...

Muriel Browne n'était pas le genre de femme à rendre les armes aussi facilement et, à peine Audrey avait-elle refermé sa porte, qu'elle murmura à l'oreille de son mari :

— Je n'ai pas cru un traître mot de ce qu'ils nous ont raconté...

— Tu perds la tête ou quoi ? demanda Philip Browne en s'engageant dans l'escalier qui menait à l'étage supérieur.

Tu peux être sûre que ce garçon a réellement interviewé Tchang Kai-chek : il est bien trop connu pour s'amuser à mentir à ce sujet...

— Je ne te parle pas de Parker-Scott, mais de cette sainte nitouche d'Audrey Driscoll ! Son histoire d'amis londoniens est cousue de fil blanc et je te parie tout ce que tu veux qu'elle couche avec son journaliste.

— Tu oublies qu'Audrey Driscoll est une fille convenable, Muriel.

— Tu parles ! ce n'est qu'une vieille fille, oui... Elle rêvait certainement d'épouser le jeune Westbrook, mais c'est sa sœur cadette qui le lui a soufflé. A San Francisco, cette espèce de mijaurée ne sortait jamais nulle part et elle jouait les infirmières auprès de son grand-père.

Arrivée à Shanghai, elle a dû se dire que c'était le moment ou jamais d'en profiter.

— Rien ne te permet de dire une chose pareille ! rappela Philip Browne, qui avait bien du mal à supporter le côté cancanier de son épouse. Peut-être sont-ils simplement bons amis...

— Parfois, ta naïveté me déconcerte, Philip ! Tu n'as qu'à aller jeter un coup d'œil sur le registre de l'hôtel et tu verras si les deux amis en question ne partagent pas la même chambre !

Muriel Browne n'était pas la seule à avoir eu cette idée...

Tout de suite après le départ des Browne, Audrey s'était précipitée à

la réception et avait exigé qu'on lui donne une autre chambre pour M. Parker-Scott, située à un autre étage que la sienne.

Si bien que Charles, lorsqu'il la rejoignit une demi-heure plus tard, lui raconta en riant :

— Le réceptionniste m'a averti que je n'étais plus admis dans ta chambre et il m'a fait comprendre que c'était bien dommage pour moi que nous nous soyons disputés.

— Cela n'a rien de drôle, Charles ! Des gens comme les Browne peuvent me faire beaucoup de mal en rentrant à San Francisco...

— Cette chère Mme Browne m'a fait l'effet d'avoir la langue bien pendue.

— Pire que tout ce que tu peux imaginer, Charles ! C'est une véritable langue de vipère, et elle ne va rien avoir de plus pressé que d'annoncer à mon grand-père que je voyage avec toi et non avec un couple d'amis.

— Veux-tu que je déménage pour de vrai ? demanda Charles, inquiet du tour que risquait de prendre la situation pour Audrey.

— Il n'est pas question que tu quittes cette chambre ! Je me moque complètement de ce que cette vieille garce peut penser... La seule chose qui m'inquiète, c'est qu'elle n'hésitera pas un instant à raconter n'importe quoi à mon grand-père.

— Elle risque aussi de te faire du tort, Audrey ! Je ne voudrais pas que tu en subisses les conséquences le jour où tu rentreras à San Francisco...

— Quand j'ai pris la décision de voyager avec toi, je savais très bien ce qui m'attendait, Charles ! Si j'avais eu peur pour ma réputation, je serais rentrée directement à San Francisco, au lieu de partir en Chine avec toi. Je ne me retrouve pas à Shanghai par hasard, continua Audrey, mais bien parce que j'ai décidé de vivre avec l'homme que j'aime !

Et je considère qu'à partir du moment où je ne fais aucun mal à mes proches, la vie que je mène ne regarde personne.

Très touché par cette nouvelle preuve de courage, Charles lança à Audrey un regard empreint de respect et la serra amoureusement dans ses bras.

Un peu plus tard, après avoir longuement fait l'amour avec elle, il lui demanda pour la taquiner :

— Que dirait Mme Browne si elle savait ce que nous venons de faire ?

— Elle serait affreusement jalouse, mon chéri, lui répondit Audrey en éclatant de rire.

Le lendemain matin au réveil, Audrey se souvint d'avoir rêvé de son grand-père pendant la nuit. Elle se dit que si, par malheur, Mme Browne faisait des siennes en rentrant à San Francisco, elle serait bien

obligée alors de lui mentir.

Elle lui expliquerait que Charles Parker-Scott était un ami de James et Violet Hawthorne et que ces derniers l'avaient rencontré par hasard à Shanghai...

Ce pieux mensonge aurait au moins l'avantage de permettre à Édouard Driscoll de conserver ses illusions.

Dès qu'elle se retrouva en ville, Audrey oublia instantanément tous ses soucis et elle proposa à Charles de passer la journée dehors pour ne pas courir le risque de rencontrer à nouveau les Browne dans le hall de l'hôtel.

Le soir, ils rentrèrent très tard à l'hôtel Shanghai, après avoir bu quelques verres dans un des plus fameux bars de la ville.

Audrey, qui avait eu l'occasion d'observer un peu mieux les us et coutumes de la ville, demanda à Charles quelle attitude adoptaient les Européens qui vivaient à l'année à Shanghai.

— En général, ils ont très peu de contacts avec les Chinois.

— Comme c'est étrange ! s'étonna Audrey. Pourtant, il y a si longtemps qu'ils sont installés ici...

— Cela ne les empêche pas de conserver des habitudes héritées de l'époque coloniale. La plupart d'entre eux ne parlent pas un mot de chinois, si bien que les habitants de Shanghai s'adressent à eux en français ou en anglais...

— Et toi, Charles, comment te débrouilles-tu ? demanda encore Audrey.

— Je connais suffisamment la langue pour comprendre les Chinois, même si l'accent de Shanghai est un peu particulier. Quant à ma façon de parler chinois, ajouta-t-il en riant, je peux te faire une démonstration, si tu veux...

Et, sans attendre la réponse d'Audrey, il se pencha vers son oreille et lui murmura une courte phrase en chinois.

— Qu'est-ce que tu me dis ?

— Je viens de te proposer de faire l'amour, Audrey...

L'ambiance décadente qui règne à Shanghai est en train de déteindre sur moi, et j'avoue que je ne t'ai jamais autant désirée que ce soir...

Cette proposition n'était pas pour déplaire à Audrey et elle s'abandonna aussitôt dans les bras de Charles.

Le soleil se levait sur un ciel rose quand ils s'endormirent enfin, blottis dans les bras l'un de l'autre et bercés par la rumeur ininterrompue de Shanghai.

Pour aller à Pékin, Audrey et Charles s'embarquèrent sur le bateau qui assurait la liaison Shanghai-Tsing-tao et ils passèrent une grande partie de la nuit à faire l'amour, bercés par le bruit des vagues.

Les articles de Charles étaient maintenant pratiquement terminés. Ce qui signifiait qu'après avoir passé quelques Jours à Pékin en compagnie d'Audrey, il lui faudrait regagner Londres. Il devait en effet livrer ses articles au limes au plus tard à Noël.

L'idée de devoir se séparer d'Audrey dans quelques jours lui était insupportable. Le voyage qu'il venait d'effectuer avec la jeune femme n'avait nullement diminué l'amour passionné qu'elle lui inspirait et il cherchait désespérément comment continuer à vivre avec elle.

Il avait bien promis à Audrey d'aller la retrouver à San Francisco dès qu'il aurait fini ses articles et de profiter de ce tour en Californie pour faire la connaissance d'Édouard Driscoll. Cette proposition avait réjoui Audrey, mais elle ne satisfaisait pas pleinement Charles.

Il aurait aimé que la jeune femme voyage avec lui jusqu'à Londres au lieu de prendre, comme prévu, le bateau à Shanghai pour rentrer directement à San Francisco.

C'est ce qu'il proposa à Audrey alors qu'ils se trouvaient sur le bateau qui faisait route vers Tsing-tao.

— Il est hors de question que je fasse un tel détour, répondit Audrey aussitôt. Il faut absolument que je sois rentrée à San Francisco pour Noël. Mon grand-père m'attend et Annabelle doit accoucher en mars... Cette fois-ci, je ne peux pas leur faire faux bond ! Mais tu pourrais peut-être venir à San Francisco et y terminer tes articles...

— J'aimerais bien, Audrey ! Malheureusement, j'ai promis à mon éditeur un livre sur la Chine et le moins que je puisse faire c'est d'aller à Londres pour reprendre contact avec lui.

Le problème semblait insoluble et, d'un commun accord, ils décidèrent de ne plus l'aborder afin de profiter pleinement des derniers jours qu'ils passaient ensemble.

Après l'agitation bruyante de Shanghai, Pékin leur apparut comme un havre de paix et d'harmonie. Pendant huit cents ans, la ville avait été la capitale de la Chine et elle préservait jalousement son héritage historique.

Audrey fut très impressionnée en apercevant pour la première fois les élégantes toitures de la Cité interdite, qui avait servi de résidence impériale à la dynastie des Ming puis à celle des Tsing. Elle se promena avec Charles dans les deux parcs de Pékin et s'arrêta, tout émue, devant la porte de la Paix céleste, percée dans le mur sud de la cité impériale. Elle visita aussi un temple tout à fait étonnant,

puisqu'il était bâti sans l'aide d'aucun clou... Son Leica ne la quittait pas mais, pour prendre des photos, elle devait attendre qu'il n'y ait personne en vue.

A Pékin, les Chinois n'appréciaient pas cette boîte dont le fonctionnement leur semblait magique, et les enfants chinois poussaient des hurlements chaque fois qu'ils la voyaient s'en servir. Charles et Audrey profitèrent aussi de leur séjour à Pékin pour faire des excursions autour de la ville.

Ils se rendirent au palais d'Été que les empereurs avaient fait construire en pleine campagne, pour bénéficier d'un climat plus frais pendant la saison chaude. Ce merveilleux palais possédait un lac, sur lequel voguait toute une flottille d'embarcations à fond plat, remplies de musiciens, et Audrey eut la chance d'assister à un des concerts qu'ils donnaient.

Elle apprécia aussi beaucoup de pouvoir visiter le tombeau de la dynastie Ming. La longue avenue qui menait était bordée de chaque côté de statues représentant des animaux, et ces sculptures étaient si expressive qu'Audrey reconnut facilement un lion en train de rugir et un léopard prêt à bondir sur sa proie. Quant à l'escalier qui conduisait au tombeau, ses proportions étaient si monumentales qu'Audrey, en le contemplant, resta sans voix.

Pourtant, la Grande Muraille l'impressionna plus encore.

Cet immense mur défensif, haut de près de vingt mètres par endroits et assez large pour que quatre chevaux puissent circuler côte à côte sur le chemin de ronde installé à son faite, avait été construit deux mille ans plus tôt pour protéger la Chine des envahisseurs mongols.

Pour aller voir la Grande Muraille, Audrey et Charles prirent le train et s'arrêtèrent à vingt-cinq kilomètres au nord de Pékin.

Lorsqu'elle se retrouva au pied de cette muraille dont on ne pouvait voir la fin ni d'un côté ni de l'autre et qui donnait l'impression d'avoir été construite pour séparer le monde en deux, Audrey avoua, médusée :

— C'est certainement la chose la plus impressionnante que l'homme ait jamais construite !

— Cette fortification s'étend sur trois mille kilomètres, lui rappela Charles, et elle a été bâtie entièrement à la main.

Il connaissait déjà la Grande Muraille pour être venu l'admirer à plusieurs reprises. Mais à l'époque il était toujours seul, et il appréciait de pouvoir maintenant partager avec Audrey l'émotion qu'il ressentait à la vue de ce haut mur, qui résumait à ses yeux toute l'histoire de la Chine

— J'ai l'impression que je n'oublierai jamais la journée que nous venons de passer ensemble, lui confia Audrey en trottant à Pékin.

Elle aurait aimé remercier Charles de lui avoir permis de vivre des

instants aussi fabuleux, mais elle ne trouvait pas les mots capables de traduire l'intensité de son émotion.

Ce soir-là, ils dînèrent dans un restaurant réputé où on leur servit un succulent canard laqué.

Sur le chemin de l'hôtel, Audrey repensait à la Grande Muraille et à ce que représentait pour elle ce voyage en Chine. Dire que tout avait commencé à Antibes, cette fameuse nuit où elle était restée assise sur la terrasse en compagnie de Charles, à attendre que le soleil se lève !

comparée à notre voyage en Chine, la vie que j'ai menée à Antibes me semble aujourd'hui bien frivole, dit-elle soudain.

— Il faut de tout pour faire un monde, Audrey ! Et pour ma part, quand je me retrouve au fin fond de la Chine, je ne regrette nullement d'avoir mené une vie facile, quelques mois plus tôt, à Antibes...

Audrey ne partageait pas cet avis. Depuis qu'elle voyageait, elle avait l'impression d'être enfin devenue la digne fille de son père et les émotions qu'elle éprouvait à découvrir des pays inconnus la rapprochaient de lui, comme si la mort ne les avait jamais séparés.

C'est justement à son père qu'elle pensait le lendemain matin, en se réveillant. Grâce à ses albums de photos, elle savait qu'il avait séjourné à Harbin, dans le nord de la Chine, lorsqu'il était jeune. Compte tenu du nombre impressionnant de photos qu'il avait prises sur place, Audrey en déduisait qu'il avait tout particulièrement aimé cette région... et elle avait très envie d'y aller à son tour.

Quand Charles ouvrit les yeux, elle se blottit contre lui et murmura :

— Que dirais-tu d'aller jusqu'à Harbin, chéri ?

— Je crois que nous ferions mieux de quitter Pékin demain, comme prévu, et de reprendre la route du retour, répondit Charles, que cette proposition ne semblait guère enthousiasmer.

Il espérait encore pouvoir convaincre Audrey de venir avec lui jusqu'à Londres. S'ils faisaient maintenant un détour par Harbin, elle n'aurait plus le choix et, dès leur retour à Shanghai, elle devrait prendre le bateau pour rentrer le plus rapidement possible à San Francisco.

— Rien ne me dit que j'aurai un jour la possibilité de revenir en Chine, reprit Audrey. Et si je te demande de faire ce voyage jusqu'à Harbin, c'est bien parce que cela a beaucoup d'importance à mes yeux...

— Je sais bien ! coupa Charles, agacé.

Ton père a séjourné là-bas et tu t'es mis dans la tête de faire la même chose. Tu oublies qu'en cette saison il neige déjà à Harbin et que nous ne sommes absolument pas équipés pour aller nous balader là-bas en plein mois de novembre.

— Nous n'avons qu'à acheter des vêtements chauds à Pékin avant de partir...

— Je te rappelle aussi que Harbin se trouve à mille kilomètres de Pékin, Audrey!

— Après le voyage que nous venons de faire, ce ne sont pas mille malheureux kilomètres qui me feront changer d'avis, rétorqua celle-ci, l'air buté.

Charles comprit qu'il était inutile d'essayer de la convaincre. Même si, à son avis, ce pèlerinage à Harbin était une véritable folie. Il fit donc contre mauvaise fortune bon cœur et accepta de l'accompagner dans les magasins.

Audrey eut bien du mal à trouver des vêtements à sa taille, finalement, elle acheta un pantalon en laine beaucoup trop court pour elle, une paire de chaussures d'homme et une veste en fourrure qui lui allait à peu près. Comme Charles ne trouvait rien qui lui aille, il renonça à ses achats et se dit que le voyage projeté était si court qu'il se débrouillerait toujours avec les vêtements européens que contenait sa valise.

Le voyage en train jusqu'à Harbin était censé durer dix-huit heures. Mais compte tenu des arrêts répétés et des incessants contrôles qu'effectuaient les Japonais, ils mirent finalement vingt-six heures pour arriver.

En descendant sur le quai, la première chose qu'ils virent fut un groupe de vieilles femmes russes qui surveillaient trois charmants bambins aux joues rosies par le froid, tandis qu'à un mètre de là des hommes, vêtus du costume mandchou, se réchauffaient les mains autour d'un feu en fumant tranquillement la pipe.

En sortant de la gare ils trouvèrent un taxi, qui semblait dater de Mathusalem, et se firent conduire à l'hôtel Moderne. Mais l'établissement était complet et le chauffeur leur proposa de loger dans un petit hôtel situé un peu plus loin du centre.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle qui servait à la fois de bureau de réception et de salle à manger, un feu de bois brûlait dans la cheminée et l'hôtelier sembla tout heureux d'accueillir des clients inattendus. D'ailleurs, il leur donna aussitôt ses deux plus belles chambres.

— Reconnais que c'est merveilleux ! s'écria Audrey en se réchauffant les mains près du feu. On se croirait arrivé en Russie.

— La frontière russe se trouve en effet à trois cents kilomètres d'ici, et je suppose que Moscou est notre prochaine étape ? ironisa Charles.

— Il aurait tout de même été dommage de rater ça !

— Nous reprenons le train demain matin à la première heure, lui rappela Charles.

— Bien sûr ! Et, en attendant, nous pourrions au moins profiter de cette journée pour aller jusqu'à Hulan.

C'était le patron de l'hôtel qui avait donné cette idée à Audrey. Après avoir vanté en long et en large les mérites touristiques de la région, il

leur avait chaudement recommandé de visiter cette ville.

— Nous venons de faire mille kilomètres en train, Audrey. Il me semble que ça suffit pour aujourd'hui...

— Reste ici si tu veux ! Moi, je sors, annonça Audrey en prenant son Leica.

— Il fait un froid de canard et j'ai le ventre vide, fit Charles d'une voix plaintive.

En voyant sa moue d'enfant capricieux, Audrey faillit éclater de rire. Elle accepta de bon cœur de s'asseoir avec lui à une table et aussitôt la femme de l'hôtelier vint prendre leur commande. Ils mangèrent de la soupe aux choux, le fameux bortsch russe, et des crêpes garnies de viande hachée.

Ils retrouvèrent leur taxi à la sortie de l'hôtel et demandèrent au chauffeur de leur faire visiter Harbin.

A cause de ses enseignes en deux langues, en chinois et en russe, la ville avait un côté cosmopolite et semblait bien plus européenne que chinoise. Au passage, Audrey admira tout particulièrement les toques en fourrure dont étaient coiffés la plupart des habitants.

Lorsque Charles expliqua à leur chauffeur qu'ils désiraient se rendre à Hulan, celui-ci leur répondit que la route serait certainement barrée avant qu'ils puissent arriver jusque-là.

Mais, comme Audrey tenait à son idée, ils quittèrent malgré tout Harbin et se retrouvèrent très vite en pleine campagne, au milieu des champs recouverts de neige. La route, en bien mauvais état, serpentait entre de petites fermes et le chauffeur leur expliqua que les paysans de la région vivaient de la culture du soja.

Ils roulaient depuis une demi-heure quand ils aperçurent à quelques mètres de la route une construction en pierres surmontée d'une croix. Surprise, Audrey interrogea le chauffeur pour savoir de quoi il s'agissait, et celui-ci lui répondit que s'était une église française.

Ils allaient poursuivre leur route, lorsqu'une petite fille déboucha soudain devant la voiture en agitant frénétiquement les bras pour qu'ils s'arrêtent. Malgré le froid et la neige, la gamine ne portait qu'une mince robe de soie et une paire de socquettes. Dès qu'elle vit la voiture s'arrêter, elle s'approcha du chauffeur et se mit à lui parler à toute vitesse en lui montrant un bâtiment en bois à côté de l'église.

— Que veut-elle ? demanda Audrey.

Elle n'avait pas besoin de comprendre le chinois pour voir que cette malheureuse fillette était dans tous ses états.

— D'après ce qu'elle dit, répondit le chauffeur dans un anglais approximatif, des bandits ont attaqué l'orphelinat et tué les deux religieuses qui refusaient de les laisser entrer.

Comme la terre est gelée, il n'est pas possible d'enterrer ces deux femmes et elles se trouvent toujours à l'intérieur du bâtiment...

— Combien de religieuses vivent ici ? s'inquiéta Audrey.

— Il n'y avait que ces deux femmes pour s'occuper de l'orphelinat, expliqua le chauffeur après avoir interrogé la fillette. Si bien que les enfants se retrouvent tout seuls maintenant.

— Dieu sait combien il y a d'orphelins à l'intérieur de ce bâtiment! s'écria Audrey, bouleversée.

Charles semblait bien peu concerné par cette nouvelle, Pour faire plaisir à Audrey, il demanda pourtant au chauffeur si la fillette savait combien d'enfants comptait l'orphelinat.

Ils sont vingt et un, répondit celui-ci. Cette fillette me dit qu'elle a quatorze ans, continua-t-il en traduisant au fur et à mesure. C'est elle la plus âgée. Sa sœur cadette a onze ans et les autres enfants sont beaucoup plus jeunes.

En apprenant cela, Audrey ne fit ni une ni deux et elle ouvrit la portière pour sortir de la voiture.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda Charles en la retenant par le bras.

Il n'est pas question de laisser ces enfants tout seuls avec deux femmes assassinées ! lui lança Audrey, hors d'elle. Il faut absolument que quelqu'un s'occupe d'eux en attendant l'arrivée des pouvoirs officiels.

— Où te crois-tu, Audrey ? Nous ne sommes pas à San Francisco ici, mais en Mandchourie... Les Japonais occupent la région, qui est déchirée par la guerre civile et infestée de bandits. Personne n'acceptera de se déplacer sous prétexte que deux religieuses ont été assassinées. Quant à ces enfants, ajouta-t-il d'un air las, tu sais aussi bien que moi que la Chine regorge d'orphelins...

Audrey lui lança un regard furieux. Puis elle dégagea brutalement son bras et sortit de la voiture.

— Est-ce que tu comprends l'anglais ? demanda-t-elle à la fillette, en prenant bien garde de prononcer parfaitement les mots qu'elle employait.

Mais, au lieu de lui répondre, la gamine recommença à parler chinois en lui montrant le bâtiment en bois, comme elle avait fait un peu plus tôt avec le chauffeur.

— Je sais... Je sais... répondit Audrey, qui désespérait de pouvoir communiquer avec elle.

Soudain, elle se souvint que le chauffeur avait dit que les religieuses étaient françaises. Pourquoi ne pas essayer de s'adresser à la fillette dans cette langue? Audrey avait appris le français à l'école et son séjour sur la Côte d'Azur lui avait permis de le pratiquer à nouveau.

— Tu parles français ? demanda-t-elle aussitôt.

La fillette acquiesça.

— Veux-tu me montrer ce qui est arrivé ?

La gamine la prit par la main et l'entraîna vers l'église.

Lorsqu'elle eut poussé la porte en bois du petit édifice, Audrey faillit se trouver mal. Les deux religieuses étaient couchées sur le sol de l'église et baignaient dans une mare de sang. Leurs longues robes relevées jusqu'à la taille indiquaient clairement qu'elles avaient été violées et, avant de s'enfuir, les bandits les avaient décapitées.

Heureusement pour Audrey, Charles les rejoignit dans l'église et elle put s'appuyer sur son bras avant de détourner les yeux de l'horrible spectacle.

— Sortez d'ici toutes les deux ! ordonna Charles. Je vais chercher de l'aide...

Entraînant la fillette à sa suite, Audrey lui obéit aussitôt et elles se dirigèrent toutes deux vers le bâtiment en bois, qui jouxtait l'église.

En entrant dans la pièce qui devait servir de dortoir et de salle commune, Audrey fut instantanément entourée par une vingtaine d'enfants dont l'âge s'échelonnait de deux à six ans. Tous semblaient d'origine asiatique. Les plus âgés l'observaient le visage très sérieux. Quant aux plus jeunes, en apercevant la nouvelle venue, ils se mirent à pleurer sans bruit.

La fillette qui avait arrêté leur voiture présenta sa jeune sœur à Audrey et, en voyant ces deux gamines à peine vêtues et qui lui lançaient des regards affolés, la jeune femme comprit qu'elles étaient incapables de s'occuper des enfants, même si elles étaient plus âgées que les autres.

Audrey aurait aimé savoir si les deux fillettes ne connaissaient pas quelqu'un qui, dans le voisinage, pourrait s'occuper de l'orphelinat et, quand elle leur eut posé la question, la plus âgée des deux hocha la tête en signe de dénégation.

Toujours en français, Audrey demanda si les enfants avaient mangé aujourd'hui et, comme la fillette lui répondait par la négative, elle la pria de lui montrer la cuisine.

Aussitôt, la fillette l'entraîna dans une pièce où étaient installés un évier et une cuisinière. Cette cuisine, équipée d'une manière assez sommaire, possédait aussi un garde-manger et une petite chambre froide.

Les deux religieuses qui s'occupaient de l'orphelinat devaient élever des animaux car Audrey découvrit une ample provision d'œufs et de lait frais. Il y avait aussi du riz et des fruits secs, récoltés avant l'hiver, des bocaux de conserve et un peu de viande dans la chambre froide.

Parant au plus pressé, Audrey servit à chacun des enfants un œuf avec une tranche de pain, un morceau de fromage de chèvre et une poignée d'abricots secs. Elle versa aussi à chacun un verre de lait.

Ce repas improvisé plut énormément aux enfants et, en voyant leurs mines extasiées, Audrey se dit que cela devait faire bien longtemps

qu'ils n'avaient pas eu droit à une ration aussi copieuse.

Lorsque Charles la rejoignit, la jeune femme était en train de laver la vaisselle et les enfants babillaient autour d'elle. En voyant le visage défait de Charles et les taches qui maculaient le bas de son pantalon, Audrey comprit aussitôt à quelle besogne il venait de se livrer.

— Les corps des deux religieuses se trouvent maintenant dans une resserre, annonça Charles, et le chauffeur est parti prévenir les autorités locales qui ne devraient pas tarder à venir les chercher.

Dès que nous serons rentrés à Harbin, j'avertirai le consul français de ce qui s'est passé ici et c'est lui qui se chargera certainement de toutes les formalités.

Il semblait exténué et Audrey lui prépara aussitôt une tasse de thé, en regrettant de ne pas avoir sous la main quelque chose d'un peu plus fort à lui offrir.

— Il va falloir qu'ils envoient aussi quelqu'un pour s'occuper des enfants, expliqua-t-elle. J'ai un peu discuté avec la fillette qui nous a arrêtés sur la route et, d'après ce que j'ai compris, les deux religieuses sont arrivées ici au mois de novembre afin de remplacer deux autres sœurs qui étaient obligées de partir au Japon... Il n'y a donc plus personne pour s'occuper des enfants.

— Les deux plus grandes pourraient peut-être se charger des autres...

— Tu plaisantes, Charles! La plus vieille n'a que quatorze ans et elle est complètement dépassée par les événements.

Ces malheureux gamins n'avaient rien mangé depuis hier.

— Qu'es-tu en train d'essayer de me dire, Audrey?

demanda Charles en lui lançant un regard inquisiteur.

— Tout simplement que ces enfants ne peuvent pas rester seuls !

— C'est bien ce que j'avais compris... Et que proposes-tu, alors ?

— Tu n'as qu'à rentrer à Harbin et demander au consul d'envoyer quelqu'un ici.

Même si Audrey n'avait pas élevé la voix, il y avait quelque chose de si définitif dans son attitude que Charles commença à vraiment s'inquiéter.

— Je vais repartir à Harbin, dit-il d'une voix tendue et toi, pendant ce temps-là, que fais-tu?

— Je reste, bien sûr! Il y a ici vingt et un enfants dont le plus jeune a à peine deux ans, Charles. Tu ne voudrais quand même pas que je les abandonne à leur sort?

— Au nom du ciel, Audrey, essaie de regarder les choses en face ! s'écria Charles, hors de lui.

Il se leva de sa chaise et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

— Ce pays est en guerre, reprit-il aussitôt. Les Japonais l'occupent et les communistes n'ont qu'une hâte : prendre le pouvoir. Tu es américaine et moi citoyen anglais, nous n'avons donc aucun droit de

nous ingérer dans les affaires locales. Et le fait que ces fichues religieuses se soient fait assassiner ne nous regarde absolument pas ! Si tu m'avais écouté, ajouta-t-il d'une voix lasse, nous serions maintenant à Shanghai et prêts à reprendre le train pour Istanbul...

— Que tu le veuilles ou non, Charles, je reste ici tant que nous n'aurons pas trouvé quelqu'un pour s'occuper de l'orphelinat.

— Personne ne t'a confié la garde de ces enfants !

— Personne, en effet ! convint Audrey. Mais si je remontais dans la voiture avec toi et rentrais à Shanghai, je m'en voudrais jusqu'à la fin de mes jours de les avoir abandonnés.

— Tu sais aussi bien que moi que des centaines d'enfants meurent en Chine tous les jours et qu'il en est exactement de même en Inde ou au Tibet... Tu n'espères tout de même pas les sauver tous !

— Tous, non ! reconnut Audrey en repensant au nombre d'enfants qu'elle avait vus mourir de faim ou de maladie depuis qu'elle avait entrepris ce voyage.

Pour une fois qu'elle pouvait agir au lieu de rester Impuissante face à cette situation dramatique, elle n'allait pas faire demi-tour, comme si de rien n'était.

— Il vaut mieux que tu retournes à Harbin, reprit-elle.

Comme ça, nous saurons si le consul est prêt à faire quelque chose...

En attendant le retour de Charles, Audrey envoya les plus jeunes enfants faire la sieste et demanda aux autres de s'occuper de la basse-cour et de traire les vaches.

Il était six heures du soir quand Charles revint. En sortant de la voiture, il fit rageusement claquer la portière derrière lui, et Audrey comprit aussitôt que l'entrevue avec le consul n'avait pas dû être des plus faciles.

D'ailleurs, il avait les lèvres serrées et le regard dur quand il lui annonça :

— Le consul a été on ne peut plus clair : il m'a dit qu'il n'exerçait aucun contrôle sur l'église catholique et ne se sentait donc aucune responsabilité vis-à-vis de ces deux religieuses. D'après ce que j'ai compris, il n'a eu que des ennuis avec la communauté catholique et leur a déjà demandé de déménager, il y a deux ans de cela... Il accepte d'envoyer quelqu'un pour s'occuper des corps, demain ou après-demain, mais il ne veut pas entendre parler des orphelins. A son avis, les enfants doivent être dispersés dans les plus brefs délais, ajouta Charles. Ce sont ses propres mots...

— Dispersés? répéta Audrey, incrédule. Est-ce qu'il veut dire par là qu'il faut les mettre à la porte et les laisser mourir dehors dans la neige ?

— Et toi, que proposes-tu? demanda Charles, furieux. Tu ne vas quand même pas tous les adopter, non ?

— Enfin, Charles, sois raisonnable! Je ne peux pas laisser tomber ces enfants...

— C'est pourtant bien ce que tu vas faire, Audrey! Il faut absolument que nous rentrions... Toi, on t'attend aux États-Unis, et moi je dois rentrer à Londres pour rendre mes articles.

Charles lui sembla soudain si désespéré qu'Audrey ne put y tenir : elle s'approcha de lui et l'embrassa tendrement.

— Je t'aime, Charles, et je suis désolée que nous nous retrouvions dans une situation aussi inextricable. En cherchant bien, peut-être allons-nous réussir à trouver des familles prêtes à accueillir ces enfants...

En réalité, Audrey savait bien que si ce genre de solution avait été envisageable, les religieuses y auraient déjà pensé.

Quant à Charles, il allait de surprise en surprise. Il avait bien du mal à reconnaître dans cette femme indépendante et butée celle avec qui il avait voyagé ces derniers mois.

— Est-ce que par hasard tu as décidé de passer la nuit ici? demanda-t-il, incapable de cacher son dépit.

Son entrevue avec le consul n'avait servi à rien et, pour l'instant, il ne voyait pas comment se sortir de là.

— As-tu une autre solution à me proposer? interrogea Audrey à son tour.

— Je peux au moins retourner à Harbin et essayer de voir si, par hasard, une autre communauté religieuse serait prête à accueillir ces enfants...

— Excellente idée, Charles ! Je t'attends ici. Si jamais tu trouves une solution, nous pourrons toujours utiliser le taxi pour transporter les enfants jusqu'à Harbin.

Aux yeux de Charles, le mot « taxi » était bien flatteur pour désigner le vieux tacot dans lequel il se trimbalait depuis le début de l'après-midi.

Il réintégra le véhicule en râlant entre ses dents et, pour faire plaisir à Audrey, reprit le chemin de Harbin.

Mais il ne se faisait guère d'illusions. A Londres ou à New York, trouver une église prête à accueillir une vingtaine d'orphelins aurait déjà constitué un véritable exploit.

Autant dire qu'au fin fond de la Chine, cette tentative était d'avance vouée à l'échec... Et, tandis qu'il roulait vers la ville, Charles se maudissait une fois de plus d'avoir accepté de venir à Harbin, au lieu de rentrer directement comme il en avait l'intention.

Pendant l'absence de Charles, Audrey prépara le dîner des enfants. Elle leur servit du bouillon, un bol de riz et un peu de viande séchée. Quand ils eurent fini de manger, elle remit de l'ordre dans la cuisine, puis s'installa dans la salle commune pour discuter avec les deux

fillettes les plus âgées.

Audrey apprit que l'aînée s'appelait Ling Hwei et sa sœur cadette Shin Yu.

Ling Hwei lui raconta que les communistes quittaient de temps à autre leur refuge dans les collines avoisinantes et qu'ils essayaient alors de se cacher dans l'église. Ils n'étaient pas les seuls à convoiter cet abri : les Mandchous de la région avaient fait la même chose deux ans plus tôt lorsque les Japonais avaient envahi le pays. Quant aux bandits qui écumaient la région, les deux religieuses avaient payé de leur vie le fait de leur interdire l'accès de l'église et de l'orphelinat.

Les parents de Ling Hwei ainsi que ses trois frères avaient été tués par les Japonais lorsqu'ils avaient envahi cette partie de la Chine. Les deux petites filles avaient été recueillies par les religieuses, ainsi qu'un certain nombre d'enfants dont les familles avaient été décimées par le choléra.

Régulièrement, les religieuses envoyaient certains orphelins à Lyon, en France, où se trouvait le siège de leur congrégation. Ou encore en Belgique. Il existait aussi un autre orphelinat qui se trouvait dans le sud de la Chine..

Mais les deux fillettes avaient préféré rester près de Harbin et les religieuses avaient respecté leur décision car elles leur rendaient d'appréciables services.

— Est-ce que les religieuses qui s'occupaient de vous fréquentaient d'autres églises à Harbin ? demanda Audrey, toujours en français.

Aussitôt Ling Hwei lui répondit par la négative. En ville, les églises n'étaient pas catholiques mais orthodoxes, aussi les religieuses ne quittaient-elles jamais l'orphelinat.

Beaucoup plus tard dans la soirée, quand Charles rejoignit enfin Audrey, la plupart des enfants dormaient et ils s'installèrent dans la cuisine pour pouvoir parler sans les réveiller.

Charles semblait épuisé et il avait le regard las d'un homme qui vient d'essayer une cuisante défaite.

— J'ai fait le tour de toutes les églises de Harbin, annonça-t-il aussitôt, et j'ai aussi discuté avec nos hôteliers Malheureusement pour nous, tous les avis concordent : ces deux religieuses vivaient complètement à l'écart de la population, et maintenant qu'elles sont mortes, personne ne veut prendre le relais...

Les gens d'ici ont bien trop de difficultés à se nourrir pour accepter une bouche de plus. Même le prêtre de l'église orthodoxe n'a rien voulu entendre... Il m'a répondu que la Chine était remplie d'enfants abandonnés et qu'en général ceux-ci se débrouillent tout seuls pour survivre !

Charles aussi, pourtant habitué à côtoyer la misère des pays où il voyageait, semblait trouver cet avis sans appel bien cruel.

Quant à Audrey, elle était carrément outrée par la réponse du prêtre.
— Quelle honte d'entendre une chose pareille ! s'écria-t-elle. Certains de ces enfants ont deux ans à peine.. Si personne ne s'occupe d'eux, c'est la mort qui les attend à plus ou moins brève échéance.

Charles, qui se souvenait d'avoir vu à Shanghai des enfants de trois ans mendier dans la rue, partageait entièrement son avis. Mais comment faire ? Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait aucune solution.

— Je ne sais vraiment plus quoi te dire, Aud ! avoua-t-il en se laissant tomber sur le banc en bois de la cuisine.

Il n'avait rien mangé depuis midi et semblait vraiment exténué.

Soudain émue, Audrey lui prit tendrement la main et lui dit d'une voix radoucie :

— Merci d'avoir essayé, Charles ! Maintenant, au moins, nous savons que nous ne trouverons pas d'aide sur place..

Nous pourrions peut-être ramener ces enfants avec nous à Shanghai ? proposa-t-elle encore. Arrivés là-bas, nous chercherions des familles prêtes à les accueillir.

— Et si tu ne trouves personne, qu'est-ce que tu feras ?

Tu sais aussi bien que moi que Shanghai regorge d'enfants abandonnés. Ici, au moins, ils ont un toit et de quoi se nourrir. Mais imagine-les perdus dans une grande ville Inconnue...

De plus, Charles n'était pas du tout sûr que les Japonais laissent ces enfants quitter Harbin.

— Souviens-toi des contrôles auxquels nous avons eu droit dans le train, à l'aller, rappela-t-il à Audrey. Si nous partons avec vingt et un enfants, cela m'étonnerait fort que les Japonais nous laissent passer. Ces gens-là ne badinent pas avec le règlement, c'est moi qui te le dis...

— S'ils sont tellement soucieux de faire respecter les lois, pourquoi ne pas leur confier ces orphelins ?

Mais elle se rendit compte aussitôt qu'il était impossible de confier des enfants à des militaires qui n'avaient pas hésité une seconde à massacrer toute la famille de la petite Ling Hwei. Si l'on faisait appel à eux, les Japonais étaient bien capables d'employer la méthode la plus expéditive qui soit pour se débarrasser de ces orphelins encombrants...

En soupirant, Audrey s'assit sur le banc à côté de Charles.

— Et si nous essayions de prévenir la Mère supérieure de l'ordre auquel ces deux religieuses appartenaient ? proposa-t-elle soudain. Peut-être enverra-t-elle quelqu'un pour prendre la relève ?

— Cette fois-ci, nous tenons une idée ! reconnut Charles eu souriant pour la première fois de la soirée. Les religieuses de Lyon connaissent certainement mieux que nous la situation sur place. Elles doivent être capables de trouver une solution. Demain à la première heure, je

retourne à Harbin et je leur envoie un télégramme.

Audrey et Charles n'eurent pas besoin de fouiller longtemps dans le petit secrétaire de la chambre des deux religieuses pour trouver les renseignements qu'ils cherchaient. Les sœurs appartenaient à l'ordre de saint Michel dont l'adresse se trouvait à Lyon et qui possédait même un numéro de téléphone. — Et si nous leur téléphonions ? lança Audrey. Mais Charles lui fit remarquer qu'ils risquaient d'attendre longtemps avant de pouvoir entrer en communication avec la France. De plus, la liaison téléphonique serait peut être si mauvaise qu'on ne les entendrait même pas à l'autre bout du fil.

Audrey s'installa donc en face du petit secrétaire et, à la lueur d'une bougie, elle composa avec Charles le texte du télégramme, qu'elle retranscrit ensuite en français :

« Au regret de vous informer que les deux religieuses responsables de l'orphelinat de Harbin sont décédées, assassinées par des bandits. Les vingt et un enfants de l'orphelinat ont besoin d'une prise en charge immédiate. Attendons réponse de votre part. »

Il était minuit passé quand Audrey et Charles purent enfin se coucher. Ils s'installèrent dans la chambre des religieuses où il faisait un froid de canard. Et même blottis l'un contre l'autre pour se réchauffer, ils eurent bien du mal à s'endormir.

Le lendemain matin, Charles retourna à Harbin et il expédia le télégramme rédigé par Audrey. Il signa Parker-Scott, sans autre mention, et donna l'adresse du bureau de poste pour la réponse.

Commença alors une longue attente, au cours de laquelle il fit plusieurs fois la navette entre le bureau de poste et l'orphelinat, en passant le reste du temps à arpenter en long et en large la salle commune pour tromper son impatience. Deux jours après l'envoi du télégramme, la réponse arriva enfin.

Lorsque l'employé de la poste communiqua à Charles le texte qui lui était destiné, celui-ci faillit se taper la tête contre le mur. Ses quelques notions de français lui suffirent pour comprendre que cette réponse ne mettait nullement fin à leurs soucis :

« Nous regrettons, aucune possibilité de secours avant fin novembre. Nos sœurs combattent une épidémie au Japon.

L'orphelinat de Linqing fermé depuis septembre. Vous enverrons de l'aide fin novembre. Que Dieu vous bénisse. » Le télégramme était signé : *« Mère Andrée. »*

Pendant un instant, Charles caressa l'idée de mentir à Audrey. Puis il y renonça. S'il lui disait que les secours allaient arriver dans quelques jours, elle insisterait aussitôt pour attendre sur place. A quoi bon, alors?

Il reprit donc le chemin de l'orphelinat et, en arrivant, montra à Audrey le télégramme.

— Que décidons-nous? demanda la jeune femme quand elle eut pris connaissance de la réponse de mère Andrée.

Charles la regarda longuement dans les yeux avant de lui répondre.

— A mon avis, il va falloir que tu te résignes à faire quelque chose qui ne te plaît pas...

Audrey lui lança un regard étonné.

— Il va falloir que tu partes avec moi, reprit Charles. Ces enfants ont un endroit où vivre, suffisamment de nourriture pour tenir un bon mois et il y a de grandes chances que les gens du voisinage les prennent en pitié et s'occupent d'eux.. Au fond, c'est presque une question de jours, maintenant, avant que les nouvelles religieuses arrivent.

— Et si elles ne parviennent pas à rejoindre Harbin? Si elles sont retardées, ou s'il leur arrive quoi que ce soit pendant leur voyage jusqu'ici ?

— Il n'y a aucune chance que cela se passe ainsi, Aud...

— De même qu'il n'y a aucune raison que je quitte cet orphelinat avant l'arrivée des religieuses! rétorqua Audrey en relevant le menton d'un air de défi.

— Sois raisonnable, Audrey! Il faut que nous rentrions, maintenant... Nous avons suffisamment perdu de temps comme ça!

— Que je m'occupe de ces enfants, tu appelles ça
« perdre du temps »?

J'ai mal choisi mes mots, je le reconnais... Il n'empêche que nous devons partir.

— Toi, tu pars, Charles... Mais pas moi!

— Même si je dois t'emmener de force, je ne quitterai pas cet orphelinat sans toi, dit-il en la défiant du regard.

— Et moi, je n'abandonnerai pas ces enfants !

— Ce serait une véritable folie de vouloir rester seule ici, Audrey !

A la pensée de ce qui était arrivé aux deux religieuses, Charles ne put retenir un frisson de crainte. Audrey ne se rendait-elle pas compte du danger qu'elle courait en voulant vivre seule dans un endroit aussi reculé ?

Mais, quand il lui eut posé la question, celle-ci lui répondit crânement :

— Je suis tout à fait capable de me débrouiller seule...

— Vraiment ? Et depuis quand, s'il te plaît ?

— Depuis toujours, Charles... J'avais onze ans quand je me suis retrouvée toute seule à Hawaïi, et je n'en suis pas morte.

— Et pour cause! répliqua Charles. Tu habitais dans une ville américaine hautement civilisée et toute ton enfance s'est passée à l'abri des hauts murs de la maison de ton grand-père... Cela ne veut pas dire que tu puisses survivre dans un pays en guerre où seule

prévaut la loi du plus fort.

N'oublie pas, ajouta-t-il, que les habitants de cette région, à force de vivre dans la violence, sont complètement vaccinés et qu'ils se fichent pas mal de ce qui peut t'arriver...

Charles était indigné qu'Audrey affirme pouvoir tenir le coup toute seule dans une situation aussi précaire. Rien ne l'avait préparée à affronter de tels événements, et ce n'était certainement pas ses rêves de jeune fille et l'album de photos de son père qui lui serviraient à quoi que ce soit ici !

La violence était une chose bien réelle. Pour s'en persuader, il suffisait de se rappeler les cadavres de ces malheureuses religieuses, cruellement décapitées par des bandits de grand chemin.

Contrairement à Charles, Audrey attachait peu d'importance aux risques qu'elle courait en restant à Harbin et elle pensait avant tout aux orphelins.

— Si moi, je ne suis pas capable de me débrouiller toute seule ici, fit-elle remarquer, qu'arrivera-t-il alors à ces enfants sans défense ?

Depuis trois jours qu'elle vivait avec eux, Audrey avait eu largement le temps de s'attacher à ses petits orphelin: Les plus jeunes se disputaient maintenant pour avoir le droit de monter sur ses genoux et, la nuit précédente, un des bambins avait même essayé de grimper dans son lit.

Quant à Ling Hwei et à sa sœur, elles ne quittaient pas Audrey d'une semelle... Dans ces conditions, comment imaginer une seconde de les laisser tomber?

— Je sais à quoi tu penses, chérie... dit Charles en voyant à quel point Audrey semblait triste. Ce pays est dévasté par la guerre et la famine, et les enfants sont les premiers à payer les pots cassés. Malheureusement, même avec la meilleure volonté du monde, tu ne peux rien y faire...

Eh bien si, justement, Audrey pouvait faire quelque chose ! Jamais elle n'abandonnerait ces orphelins qui ne lui rappelaient que trop sa jeune sœur Annabelle, au lendemain de la mort de leurs parents. De même qu'elle avait pris sa cadette sous son aile, elle était bien décidée à s'occuper de ces enfants jusqu'à ce que mère Andrée envoie de l'aide.

D'après le télégramme, les religieuses devraient arriver dans moins d'un mois, Charles. Il suffit que je les attende...

Audrey n'était pas inconsciente, loin de là. Elle savait très bien ce que cette décision signifiait et elle était prête à en assumer toutes les conséquences.

— Et si par malheur ces deux femmes ne te rejoignent pas avant six mois ? interrogea Charles. Ou si, effrayées par la situation politique dans la région, elles décident de ne pas venir du tout? Accepterais-tu

d'être bloquée ici pendant plusieurs années?

Cette question, Audrey se l'était déjà posée et elle ne manquait pas de l'effrayer.

C'est en effet un risque à prendre... reconnut-elle, affichant un courage qu'elle était loin d'éprouver.

Charles se rendit compte alors que quelque chose d'irréversible venait de se produire entre eux et il lança à Audrey un regard consterné.

— Ma chérie... murmura-t-il, en la serrant dans ses bras.

La jeune femme tremblait de la tête aux pieds et il comprit soudain qu'elle avait aussi peur que lui de ce que signifiait cette décision.

Charles était pris dans un terrible dilemme. Il voulait à tout prix rester avec Audrey, mais ne pouvait retarder indéfiniment son retour à Londres.

— Il faut absolument que je rentre ! rappela-t-il, la mort dans l'âme. Mon travail ne peut plus attendre... Toi aussi, Audrey, tu as des responsabilités vis-à-vis de ta famille.

— Mon grand-père peut se débrouiller sans moi, Charles.

Ce qui n'est pas le cas de ces enfants.

— Et que devient notre relation dans tout ça ? Y as-tu seulement pensé ?

— Tu sais à quel point je t'aime, Charles, répondit Audrey qui avait bien du mal à retenir ses larmes. Mais soyons honnêtes jusqu'au bout : nous savions bien tous les deux qu'un jour ou l'autre, nous serions obligés de nous séparer. Le fait que je reste à Harbin, alors que toi, tu es obligé de rentrer à Londres, veut peut-être simplement dire que le moment de nous quitter est arrivé...

Audrey se tut pendant quelques secondes avant d'ajouter :

— A mes yeux, si je laissais ces enfants tout seuls, ce serait aussi grave que si, à la mort de nos parents, j'avais abandonné Annabelle... Ou encore comme si toi, tu ne t'étais pas occupé de Sean.

En entendant le nom de ce jeune frère qu'il avait tant aimé, Charles ne put s'empêcher de tressaillir violemment

— Je suis désolée, s'excusa aussitôt Audrey. Je ne voulais pas te faire de la peine, Charles ! La seule chose que j'aimerais que tu comprennes, c'est que ma décision ne change rien entre nous.

D'une manière ou d'une autre, il aurait bien fallu que je rentre à San Francisco. J'arriverai simplement là-bas un peu plus tard que prévu...

La certitude qu'avait Audrey de devoir rester à Harbin était au moins aussi forte que celle qui l'avait habitée quand, à Venise puis à Istanbul, elle avait pris la décision de voyager avec Charles. Mais ce nouveau choix l'obligeait maintenant à se séparer de l'homme qu'elle aimait... Elle avait réussi à surmonter le choc éprouvé à la mort de ses parents, avait élevé tant bien que mal Annabelle et s'était occupée

pendant des années de son grand-père. Cette nouvelle épreuve ne lui faisait donc pas peur.

— Et si je te demandais de m'épouser, Audrey ?

Dans un premier temps, la question de Charles la laissa sans voix.

— Tu parles sérieusement ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux ! Et je ne vois pas d'autre solution pour t'obliger à quitter Harbin avec moi.

— Ce n'est tout de même pas une raison suffisante pour se marier... fit remarquer Audrey.

— Il se trouve aussi que je t'aime !

— Moi aussi, Charles ! Mais même si je t'épousais, cela ne résoudrait en rien le problème de mon grand-père : je ne peux pas le laisser seul indéfiniment...

— Jusqu'ici, son sort n'a pas eu l'air de t'inquiéter outre mesure.

— Parce que je savais très bien qu'un jour ou l'autre j'allais rentrer. Si nous nous marions, ajouta Audrey, il faudrait que tu puisses venir vivre à San Francisco. Tu crois que cela serait possible ?

Pendant quelques secondes, Charles contempla le bout de ses doigts d'un air embarrassé. Puis, après avoir bien réfléchi, il répondit :

— Mon travail m'oblige à voyager près de dix mois par an, Audrey. Il m'est donc impossible de séjourner longtemps au même endroit. Si nous étions mariés, il faudrait que tu m'accompagnes dans mes pérégrinations...

Et ce n'est pas une vie, n'est-ce pas ? conclut-il d'un air las.

Tous deux avaient bien conscience de se trouver dans une situation sans issue. L'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, aussi profond soit-il, ne suffisait pas à résoudre le problème insoluble auquel ils étaient soudain confrontés.

— Si je reste à Harbin, est-ce que tu me pardonneras ? demanda Audrey.

— Te pardonner ? Tu plaisantes, Aud ! C'est à moi que j'en veux de t'abandonner toute seule ici ! Et pourtant, il faut que je rentre... J'ai signé un contrat avec l'un des plus grands hebdomadaires anglais et je ne peux pas me permettre de laisser tomber. Est-ce que tu comprends à quel point c'est important pour moi ?

— Je comprends, Charles ! Mais je sais aussi que le sort de ces orphelins est entre nos mains. On ne peut pas badiner avec ça !

— Ils ne risquent pas grand-chose, répliqua Charles sur un ton qui manquait de conviction.

— Simplement de mourir de faim.. Ou d'être à nouveau attaqués par des bandits... Ou encore que les Japonais ferment l'orphelinat sans autre forme de procès... Je sais tout ça, Charles ! Et ne crois pas que je reste à Harbin de gaieté de cœur. Je ne suis plus une gamine et j'ai conscience des risques qu'implique cette décision. Seulement, avoua

alors Audrey, je ne peux pas faire autrement...

C'est mon destin, j'imagine! Comme le jour où, à Istanbul, j'ai compris qu'il fallait absolument que je parte en Chine avec toi...

A ce souvenir, Audrey fondit en larmes.

— Comme j'aurais aimé, continua-t-elle dans un murmure, que ma destinée soit de vivre pour toujours avec toi. Malheureusement, ce n'est pas le cas : il m'est impossible d'abandonner ces enfants pour te suivre, Charles!

Puis, après avoir réfléchi pendant quelques secondes, elle reprit :

— Imagine que nous ayons un enfant... Que dirais-tu s'il se trouvait dans une situation aussi dramatique que ces orphelins et que personne ne lève le petit doigt pour le sauver ?

— Es-tu enceinte ? demanda Charles aussitôt.

Théoriquement, ils avaient pris les précautions nécessaires pour que cela n'arrive pas. Mais Audrey pouvait très bien s'être trompée dans ses calculs. Et si c'était le cas, Charles allait la ramener illico à Shanghai, qu'elle le veuille ou non...

— Non, répondit Audrey. Je disais cela simplement pour que tu comprennes à quel point il serait honteux d'abandonner ces orphelins. Si je faisais une chose pareille, conclut-elle, je crois que je n'oserais jamais reparaitre devant tes yeux...

« Quelle merveilleuse idéaliste, cette Audrey ! se dit Charles. Elle n'a vraiment rien compris à l'Orient. Et peut être cela vaut-il mieux pour elle. »

— Nous sommes en Chine, Audrey, expliqua-t-il patiemment.

Tu oublies que les enfants qui se trouvent dans cet orphelinat ont été abandonnés par leurs parents, ou alors échangés contre un sac de riz...

— Ce n'est pas une raison pour que nous adoptions la même attitude.

— Je te l'accorde... Et maintenant, que faisons-nous?

— Tu retournes à Londres comme tu en avais l'intention, et moi, je reste ici jusqu'à l'arrivée des deux religieuses.

Lorsqu'elles seront là, je reprendrai le train pour Shanghai, et ensuite le bateau. Avec un peu de chance, je serai de retour à San Francisco juste avant que tu viennes me rejoindre là-bas.

— A t'entendre, la chose paraît simple comme bonjour !

Mais s'il t'arrive quoi que ce soit pendant ton séjour à Harbin?

— Ne t'inquiète pas pour moi, Charlie ! Mon sort est entre les mains de Dieu...

C'était bien la première fois qu'Audrey faisait allusion à ce genre de choses et cela rappela à Charles la phrase qu'avait prononcée son malheureux frère avant de mourir, lui aussi était calme et confiant, exactement comme Audrey en cet instant.

— Et ta famille ? interrogea Charles, prêt à jouer cette dernière carte si cela pouvait la faire changer d'avis.

— Si les religieuses arrivent comme prévu fin novembre, je serai rentrée à Noël sans problème...

— Tu oublies que dans ce pays, avec la meilleure volonté du monde, il est impossible à qui que ce soit d'arriver à la date promise...

— J'attendrai, conclut Audrey en haussant philosophiquement les épaules.

Maintenant que sa décision était prise, elle aurait aimé que Charles la laisse tranquille à ce sujet. Celui-ci se rendit compte que ses arguments, aussi raisonnables soient-ils, n'avaient aucune prise sur elle et il finit par lui demander d'une voix suppliante :

Rentre avec moi, Aud...

— Impossible, Charles!

Tu ne reviendras jamais sur ta décision, n'est-ce pas?

Quand Charles comprit que cette dernière question était absolument inutile, il se sentit soudain profondément, découragé. Audrey allait rester à Harbin et il n'était pas en son pouvoir de la faire changer d'idée.

Malgré tout, Charles ne put se résoudre à partir aussitôt et il séjourna une semaine de plus à Harbin.

De son côté, Audrey en profita pour organiser la vie de l'orphelinat. Il fallait s'occuper des enfants les plus jeunes, préparer les repas, traire les vaches et faire dormir tout ce petit monde quand le soir arrivait. Ling Hwei et Shin Yu l'aiderent beaucoup et même Charles mit plus d'une fois la main à la pâte : il fit, entre autres, office de baby-sitter chaque fois qu'Audrey emmenait les plus grands en promenade.

Au fil des jours, Charles découvrit un aspect de la personnalité d'Audrey qu'il ne connaissait pas encore. La jeune femme semblait parfaitement à l'aise dans cette situation et tout heureuse d'assumer de telles responsabilités. Charles ne l'en admira que plus.

La dernière nuit qu'ils passèrent ensemble, aucun d'eux ne put dormir. Audrey avait bloqué la porte de la chambre en calant le dossier d'une chaise sous le loquet et ils firent l'amour jusqu'au petit jour avec autant de passion et de désespoir que s'ils ne devaient jamais plus se revoir.

Lorsque le soleil se leva, ils pleuraient tous les deux, étroitement enlacés dans la petite chambre glaciale. Charles ne voulait pas quitter Audrey, celle-ci n'avait aucune envie de le voir partir, et pourtant ils savaient tous deux que le moment de se séparer était venu.

Après avoir confié la garde de l'orphelinat à Ling Hwei Audrey accompagna Charles jusqu'à la gare.

Ce jour-là, elle portait les vêtements chinois qu'ils avaient achetés ensemble à Pékin et, en la voyant vêtue de ce pantalon trop court et de cette veste en fourrure qui cachait ses formes, Charles eut bien du mal à retenir ses larmes.

Lorsque le train entra en gare, ils se tenaient debout sur le quai, main dans la main, et si émus qu'ils étaient incapables de prononcer un mot.

Ce fut Audrey qui, la première, réussit à rompre le silence.

— Je t'aime, Charles, murmura-t-elle à travers ses larmes, et je suis sûre que nous allons nous revoir bientôt.

Mais, même pour Audrey, cette promesse semblait maintenant bien vide de sens...

Quand Charles aperçut sur le quai une patrouille de soldats japonais qui s'approchaient du train pour contrôler les papiers des passagers, toutes ses craintes concernant le sort d'Audrey resurgirent brusquement et il lui demanda une dernière fois :

— Veux-tu partir avec moi, Aud? Je peux toujours prendre le prochain train...

Audrey se contenta de remuer la tête en signe de dénégation.

— N'oublie pas de saluer James et Violet de ma part, cria-t-elle au moment où le chef de gare annonçait le départ.

Quand le train s'ébranla, un sentiment de panique les submergea tous les deux. Audrey dut se retenir pour ne pas courir le long de la voie et Charles fut saisi d'une furieuse envie de sauter sur le quai. Avant de disparaître, il eut le temps de faire de grands signes de la main et lui cria quelques mots qui furent couverts par le fracas du train.

Voilà, c'était fini! Charles était reparti pour Pékin et Audrey se retrouvait seule à Harbin.

Tandis qu'elle reprenait le chemin de l'orphelinat, une curieuse pensée lui traversa soudain l'esprit. Elle aurait juré que l'épreuve que constituait cette séparation n'était pas due au hasard... Les enfants de Harbin avaient été placés sur leur route afin que Charles et elle en tirent une leçon.

Laquelle exactement ? Pour l'instant, Audrey l'ignorait.

Mais elle était persuadée que l'avenir ne tarderait pas à le lui apprendre.

A Harbin, à mesure que l'on s'approchait de l'hiver, le temps devint de plus en plus froid. Chaque matin, il fallait casser la glace avant de pouvoir se servir de l'eau et prendre bien garde de ne pas laisser le lait dehors car il gelait aussitôt. Finalement, le froid devint si coupant qu'Audrey dut même renoncer à sortir en promenade avec les enfants. On était au début du mois de décembre et les religieuses n'étaient toujours pas arrivées. Audrey se dit qu'une fois de plus Charles avait raison : quand on vivait en Chine, il ne fallait pas espérer que les choses aient lieu à la date prévue...

Les Japonais étaient déjà venus plusieurs fois à l'orphelinat.

A chacune de leurs visites, ils demandaient à voir le passeport d'Audrey et voulaient savoir jusqu'à quand la jeune femme comptait rester à Harbin. « Je partirai quand les religieuses arriveront », répondait-elle invariablement. Au cours d'une de ces visites, un jeune soldat japonais avait lancé un regard langoureux en direction de Ling Hwei, qui se trouvait là pour servir d'interprète entre les Japonais et Audrey. Son collègue l'avait instantanément rappelé à l'ordre. Audrey avait beau ne pas comprendre le japonais, la nature de l'incident ne lui avait pas échappé et après le départ des deux soldats, elle avait conseillé à Ling Hwei de se méfier. La jeune fille avait alors rougi jusqu'à la racine des cheveux.

Aussi quand, à la mi-décembre, Audrey s'aperçut que la taille de Ling Hwei s'arrondissait et que les amples vêtements qu'elle portait ne pouvaient plus cacher son état, ne fut-elle pas autrement surprise.

La jeune fille lui avoua en pleurant qu'elle s'était

« allongée » (c'était ses propres mots) avec un jeune soldat Japonais au mois de mai ou de juin. Elle ne se souvenait plus très bien de la date... Puis elle supplia Audrey de ne rien dire à sa sœur cadette. La jeune femme lui promit de garder le secret. Le bébé de Ling Hwei allait naître au plus tard au mois de mars et elle espérait qu'à cette date les religieuses seraient enfin arrivées et qu'elle n'aurait pas à s'occuper de ce problème supplémentaire.

Cela faisait maintenant près de deux mois que Charles était parti et Audrey lui avait écrit une demi-douzaine de lettres. Elle avait aussi envoyé à son grand-père une longue missive où elle lui demandait de lui pardonner de ne pouvoir rentrer à la date prévue. Dans cette lettre, elle lui avait juré que, le jour où elle se retrouverait à San Francisco, elle ne repartirait plus jamais.

Cette promesse, Audrey savait qu'elle la tiendrait et elle se doutait bien que ses relations avec Charles en souffriraient. Dans un proche avenir, il y avait bien peu de chances qu'elle puisse refaire avec lui un

voyage aussi extraordinaire que celui qui les avait conduits d'Istanbul aux solitudes désolées du Tibet, de Lhassa à Shanghai, et pour finir, à Harbin...

Cloîtrée dans l'orphelinat, Audrey avait eu largement le temps de réfléchir à ce qui l'avait poussée à suivre Charles.

Aux yeux des autres, un tel choix pouvait sembler choquant, mais elle se moquait bien de l'opinion commune.

Pour elle, une seule chose comptait : elle aimait Charles et savait qu'il était l'homme de sa vie. De plus, elle ne regrettait pas un seul des instants qu'elle avait passés avec lui. Et chaque soir, avant de s'endormir dans la chambre glaciale des religieuses, elle faisait tourner autour de son doigt la chevalière que Charles lui avait offerte, un peu comme s'il s'agissait d'un talisman.

Quand Noël arriva, le 24 décembre au soir, Audrey réunit les enfants dans la grande salle et elle leur chanta des chants de Noël en anglais. Les enfants l'écoutèrent, extasiés.

Puis Ling Hwei et Shin Yu entonnèrent en français un cantique que leur avaient appris les religieuses. Ensuite, après un tendre et maternel baiser d'Audrey, tout le monde alla au lit.

Cette nuit-là, Audrey dut se relever car deux des enfants toussaient sans discontinuer. Elle les prit alors dans son lit pour les réchauffer.

Au matin, l'un des enfants allait mieux. Par contre, l'état du second avait encore empiré. Il avait les yeux très rouges et fut incapable de répondre aux questions que lui posa Ling Hwei.

— Je crois que Shih Hwa va très mal, annonça aussitôt la jeune fille. Est-ce que je peux appeler le docteur, Audrey ?

— Bien sûr ! répondit celle-ci avec un regard reconnaissant.

Depuis deux mois, Ling Hwei rendait d'incalculables services à Audrey. Elle adorait les enfants, s'en occupait parfaitement et lui était très attachée. A tel point que le soir de Noël elle lui avait offert le seul trésor qu'elle possédait : un mouchoir brodé à la main qui avait appartenu à sa mère.

Audrey en avait été profondément émue.

Finalement ce fut Shin Yu qui alla chercher le docteur, car Audrey craignait que, dans son état, Ling Hwei ne supporte pas cette longue marche dans la neige.

En attendant son retour, Audrey fit des enveloppements froids au petit malade pour essayer de faire baisser la fièvre.

Mais rien n'y fit : l'enfant haletait maintenant et son teint avait viré au gris.

Quand Shin Yu revint à l'orphelinat, elle était accompagnée d'un Chinois de petite taille, qui semblait très vieux et portait une longue barbe grise.

Après avoir examiné l'enfant, l'homme donna son diagnostic en

chinois. Les deux fillettes, qui l'avaient écouté avec attention, se contentèrent de hocher la tête. Et, dès qu'il fut parti, elles éclatèrent en sanglots.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Audrey, inquiète.

— D'après lui, Shih Hwa va mourir demain, répondit Ling Hwei.

Audrey était furieuse : il n'était pas besoin d'avoir un diplôme de médecin pour voir que cet enfant se mourait. Elle mit sa veste, enfila ses bottes et sortit aussitôt, bien décidée à ramener le meilleur docteur russe qui habitait en ville. Lorsqu'elle sonna à la porte du praticien, une servante lui répondit que son maître avait profité de la journée de Noël pour se rendre dans sa famille. Audrey laissa un message demandant au médecin de passer d'urgence à l'orphelinat.

Mais, finalement, le docteur ne se dérangea pas et, dans la nuit, le petit Shih Hwa expira dans les bras d'Audrey.

Ses parents n'étaient pas là pour le pleurer. Seules versèrent des larmes au moment de sa mort deux petites Chinoises qui avaient été ses compagnes de jeu et une idéaliste Américaine qui, deux mois plus tôt, n'avait pu se résoudre à l'abandonner.

Dans les deux semaines qui suivirent, quatre autres enfants de l'orphelinat moururent. Comme ils présentaient tous les mêmes symptômes et qu'ils mouraient étouffés, Audrey se dit qu'il devait s'agir de diphtérie.

Malheureusement, sans l'aide d'un médecin, elle ne pouvait rien faire.

Ces décès en chaîne affectèrent beaucoup les seize enfants que comptait encore l'orphelinat et Audrey, elle aussi, se sentait bien triste. Heureusement, la présence de Ling Hwei lui était un puissant réconfort.

A cause de sa petite taille et de ses hanches étroites, la jeune Chinoise paraissait beaucoup moins que son âge et il était bien difficile d'imaginer qu'elle allait bientôt être mère.

Elle possédait en outre une intelligence très vive et un merveilleux don pour les langues. Elle avait appris le Français au contact des religieuses, commençait à converser en anglais avec Audrey, parlait couramment plusieurs dialectes chinois et comprenait parfaitement le japonais, même s'il était difficile de le lui faire admettre. En effet, aux yeux des Chinois, sa connaissance de la langue de l'occupant pouvait apparaître comme une trahison...

Ling Hwei raconta à Audrey qu'elle avait rencontré son amoureux à l'occasion des visites qu'il faisait à l'orphelinat.

C'était un jeune soldat japonais de dix-neuf ans, que les religieuses aimaient beaucoup car il n'arrivait jamais les mains vides et leur apportait régulièrement des volailles. Le jeune garçon avait été muté dans une autre province au mois de juillet. Il ignorait que Ling Hwei

était enceinte de lui et, depuis son départ, la jeune fille n'avait jamais reçu de ses nouvelles.

Vis-à-vis de Charles, Audrey se trouvait exactement dans le même cas. Malgré les lettres qu'elle lui avait fait parvenir régulièrement, à la fin du mois de janvier, elle n'avait toujours reçu aucun courrier.

Édouard Driscoll, lui, donna de ses nouvelles. Il envoya à Audrey une longue lettre où, à chaque ligne, éclatait sa fureur. C'est tout juste s'il ne disait pas à sa petite-fille de ne jamais remettre les pieds chez lui. Peut-être avait-il craint qu'elle le prenne au mot...

En lisant cette lettre d'insultes qui semblait avoir été écrite à la hâte et d'une main qui tremblait violemment, Audrey se demanda soudain si son grand-père n'était pas gravement malade. Puis, comprenant ce qu'il en était, elle éclata de rire.

Édouard Driscoll devait se porter comme un charme.

Mais, au moment où il lui avait écrit cette lettre, il étouffait tout simplement de rage...

En réponse, Audrey lui envoya un courrier dans lequel, une fois de plus, elle lui demandait humblement pardon et promettait de rentrer dès que les religieuses seraient arrivées à Harbin. Elle écrivit aussi une lettre à mère Andrée pour l'avertir de la situation. Mais elle ne se faisait guère d'illusions : l'hiver était particulièrement rigoureux et, à cause de la neige, la plupart des communications ferroviaires étaient maintenant interrompues.

De jour en jour, le ventre de Ling Hwei s'arrondissait et bientôt Shin Yu voulut savoir ce qui arrivait à sa sœur.

Craignant de lui avouer la vérité, celle-ci lui répondit que l'enfant qu'elle attendait était un cadeau de Dieu, exactement comme le petit Jésus dont les religieuses leur avaient parlé.

Prise de remords à l'idée d'avoir peut-être commis un blasphème, Ling Hwei alla aussitôt trouver Audrey et lui raconta tout.

— Si, pour l'instant, Shin Yu te croit, c'est certainement aussi bien pour elle, la tranquillisa la jeune femme.

Une tendre complicité s'était établie entre cette jeune Chinoise et Audrey. Maintenant qu'elle vivait seule et à l'écart de tout, comme elle aurait aimé, elle aussi, attendre un enfant de Charles ! Au moins cela l'aurait-il consolée du sentiment d'extrême solitude qu'elle éprouvait quotidiennement. Charles lui manquait d'une manière inimaginable et, chaque soir, elle repensait aux nuits d'amour qu'ils avaient connues dans le douillet compartiment de l'Orient Express, ou encore environnés par les fastes du Pera Palace...

Comme tout cela semblait loin aujourd'hui ! Et comme Audrey se sentait seule soudain !

La lettre qu'Audrey lui avait écrite peu après Noël, Charles ne la reçut que quatre semaines plus tard. Pour la lire, il attendit d'être rentré dans son appartement londonien et s'installa près du feu, un verre de cognac à portée de la main.

Après lui avoir parlé de la mort du petit Shih Hwa et de la grossesse de Ling Hwei, Audrey écrivait : « Comme j'aimerais que cet enfant soit le nôtre, Charles... Et combien je regrette aujourd'hui que nous ayons été si prudents... »

Charles comprenait parfaitement les sentiments que pouvait éprouver Audrey. Depuis qu'il l'avait quittée, il ne cessait de se faire des reproches. Jamais il n'aurait dû abandonner la jeune femme à Harbin. Il aurait aussi dû l'épouser, la ramener de force avec lui... Malheureusement, il était trop tard maintenant pour faire quoi que ce soit.

N'y tenant plus, Charles décida de se confier à James. Il profita du fait que ce dernier l'avait invité à prendre l'apéritif dans son club pour lui raconter son voyage avec Audrey et lui avouer que la jeune femme se trouvait encore en Chine.

— Comme c'est étonnant ! s'écria James après avoir écouté avec attention son ami. Cet été, quand Violet m'a dit que vous étiez épris l'un de l'autre et que c'était beaucoup plus sérieux que je ne l'imaginais, je n'ai pas voulu la croire et lui ai répondu qu'elle se faisait des idées. Une fois de plus, c'est encore elle qui avait raison...

Puis il ajouta, après avoir bu une gorgée de porto :

— Si Lady Vi apprend qu'Audrey se trouve au fin fond de la Chine, elle risque de te traiter de tous les noms...

— Et elle aura raison, James! Jamais je n'aurais dû l'abandonner... Rien que d'y penser, j'en suis malade.

— Tu ne pouvais quand même pas laisser tomber ta vie professionnelle pour jouer les bonnes d'enfant, Charles !

D'ailleurs, même de la part d'Audrey, un tel choix me surprend... Tu m'aurais raconté qu'elle était restée là-bas pour prendre des photos, je t'aurais cru plus facilement...

En tout cas, conclut-il en souriant à son ami, ce que tu m'as raconté est tout à son honneur cette fille a vraiment le cœur sur la main.

Le soir même, lorsque James eut rapporté à Violet son entrevue avec Charles, la réaction de celle-ci ne se fit pas attendre.

— Il a osé faire une chose pareille ! hurla littéralement Lady Vi. La laisser seule en Mandchourie. Quelle honte ! Ce type est complètement fou, James...

— Audrey est majeure, chérie. Et c'est elle qui a décidé de rester là-

bas.

— Ce n'est pas une raison ! Charles avait entrepris ce voyage avec elle et il n'a même pas été fichu de la ramener jusqu'à Londres.

— C'est Audrey qui a eu l'idée d'aller à Harbin, rappela James en prenant la défense de son ami. Et, quand elle a découvert ces orphelins, elle n'a pas pu se résoudre à les abandonner...

— Et elle a parfaitement bien fait! conclut Violet, qui n'était pas loin de penser que son amie était une véritable sainte.

Sans aller jusque-là, Charles savait bien, lui aussi qu'Audrey était une femme exceptionnelle et il ne se pardonnait pas de l'avoir laissée seule à Harbin. SI encore, dans ses lettres, Audrey lui avait reproché quoi que ce soit...

Mais ce n'était absolument pas le cas! La lettre que lui avait envoyée la jeune femme après Noël respirait au contraire un amour et une tendresse infinis.

D'ailleurs, quand vint le moment de lui répondre, Charles eut bien du mal à trouver ses mots. « Mon Audrey chérie... », commençait-il. Puis il s'arrêtait, indécis, devant la feuille blanche. Ce qui, pour un écrivain, était vraiment un comble.

Mais aussi, que dire à Audrey ? Devait-il lui raconter que ses articles avaient connu un succès extraordinaire ? Qu'il était attendu en Inde au printemps, puis en Égypte à l'automne? Ou encore que Lady Vi et James l'avaient invité à venir les rejoindre à Antibes cet été ? Toutes ces nouvelles qui, quelques mois plus tôt, l'auraient ravi lui semblaient aujourd'hui sans importance.

Le jour où il avait quitté Audrey, il avait eu l'impression qu'on l'amputait d'une partie de lui-même. Sans cesse, il se répétait la phrase que la jeune femme avait prononcée à Harbin lors de leur dernière discussion. « Imagine que nous ayons un enfant... », avait dit Audrey. Et voilà que Charles, non seulement l'imaginait, mais le désirait profondément.

Pourtant, comment faire ? Il ne pouvait proposer à nouveau à Audrey de l'épouser... Encore moins lui demander de le rejoindre en Inde ou en Égypte. Comme toujours, la famille de la jeune femme l'attendait... Et Charles savait qu'il passerait après. Au cours de ces derniers mois, il s'était même surpris à soudain haïr Annabelle, à cause de ce qu'elle exigeait de sa sœur aînée.

Quand diable Audrey aurait-elle enfin le droit de vivre sa propre vie? Et réussirait-il jamais à la revoir un jour?

Ces questions torturaient Charles à tel point qu'il n'allait jamais se coucher sans emporter avec lui une bouteille de cognac. L'alcool lui permettait au moins d'oublier que, s'il était seul ce soir-là dans son lit, c'était bien parce que la femme qu'il aimait avait choisi de séjourner à des milliers de kilomètres de là, dans l'espoir insensé de venir en aide

à de jeunes orphelins...

Son premier mouvement d'humeur passé, Lady Vi renonça à sermonner Charles. Le malheureux avait l'air bien abattu et il maigrissait à vue d'œil. Elle se dit qu'il était inutile de l'accabler encore plus en lui faisant des reproches.

En revanche, maintenant qu'elle était dans le secret, Violet décida d'écrire à Audrey. Son amie, complètement isolée à Harbin, en éprouva une telle joie qu'elle lui répondit aussitôt et elles échangèrent alors un abondant courrier.

Chaque fois que Violet recevait une lettre, elle s'empressait de téléphoner à Charles pour lui donner des nouvelles. A la mi-février, sachant qu'il n'avait pas reçu de lettre d'Audrey depuis un certain temps, elle l'appela un soir assez tard.

— Qu'est-ce qu'elle vous écrit ? demanda Charles aussi tôt. — Si j'ai bien compris, les religieuses ne sont toujours pas arrivées à Harbin. Audrey les attend et elle n'a rien perdu de son courage. C'est vraiment une fille fantastique !

conclut Violet avant de raccrocher.

Elle n'en voulait plus à Charles d'avoir abandonné Audrey et, par moments, celui-ci semblait si malheureux qu'il lui faisait même de la peine.

Pour lui changer les idées, Lady Hawthorne décida de donner un repas en son honneur. Elle en profita pour inviter Henry Beardsley, le célèbre éditeur, qui publiait tous les livres de Charles. C'était un homme brillant, un peu fanfaron et dont les manières manquaient parfois de distinction. James l'appréciait car il avait le don de la repartie et animait agréablement un dîner.

Henry Beardsley accepta avec plaisir l'invitation de Violet et annonça que, si l'on n'y voyait pas d'inconvénient, il viendrait ce soir-là avec sa fille.

Le jour du dîner, Violet ne regretta pas que Charlotte Beardsley soit présente. La fille de l'éditeur lui fit en effet très bonne impression. Parfaitement maquillée, vêtue à la dernière mode, plutôt jolie, cette jeune femme était aussi bardée de diplômes.

Charlotte Beardsley avait fait ses études à l'université de Vassar, aux États-Unis, et elle possédait une maîtrise de littérature américaine qui lui permettait de seconder efficacement son père. A vingt-neuf ans, elle vivait d'ailleurs toujours avec lui.

Lorsque Violet l'interrogea au sujet de ses études dans la célèbre université américaine, la jeune femme lança un regard malicieux à son père.

— J'aurais aimé faire des études de droit, dit-elle. Mais mon père m'a répondu qu'il n'avait nullement besoin d'un avocat et que, par contre, il cherchait une directrice littéraire. Voilà pourquoi je me suis

retrouvée à Vassar.

Charles connaissait déjà Charlotte Beardsley pour l'avoir rencontrée à plusieurs reprises dans les bureaux de son père, mais il n'aurait jamais pensé que la jeune femme soit aussi brillante. Cette admiration semblait largement partagée puisque, pendant le dîner, la fille de l'éditeur ne le quitta pas un instant des yeux.

Après le départ des invités, Violet annonça à son mari que le manège de Charlotte Beardsley ne lui avait pas échappé : la fille de l'éditeur avait des vues sur Charles.

— Ma pauvre Vi, tu vois des romans d'amour partout, lui reprocha James avec une pointe d'ironie.

— Qui t'a parlé d'amour ? Cette fille est froide comme un glaçon et elle à vingt-neuf ans. Elle va succéder à son père à la tête de la maison d'édition et elle cherche tout simplement un bon parti. A ses yeux en tout cas, Charles ferait parfaitement l'affaire.

— Toi, au moins, tu ne perds pas de temps... Espérons pour elle que cette fille est moins calculatrice que tu ne le Crois !

— Nous verrons bien... dit encore Lady Vi.

Deux semaines plus tard, quand James rencontra Charles dans leur restaurant habituel et qu'il vit qu'il déjeunait en compagnie de Charlotte Beardsley, il repensa aussitôt aux paroles de sa femme. Il s'approcha de leur table pour les saluer et remarqua au passage que son ami semblait beaucoup plus détendu que tous ces derniers mois.

Le lendemain, lorsqu'ils se retrouvèrent au club, James nie put s'empêcher de tâter le terrain.

— Charmante, la fille Beardsley, non? demanda-t-il, l'air de ne pas y toucher.

— Ne va pas te faire des idées! se défendit Charles aussitôt.

Charlotte est en train de prendre la succession de non père et c'est elle qui va maintenant s'occuper de mes contrats... Lorsque je déjeune avec elle, c'est pour parler affaires, un point c'est tout.

De toute façon, Charles avait bien d'autres soucis en tête.

On était maintenant en mars et si Audrey ne lui avait toujours pas téléphoné, c'est qu'elle se trouvait encore bloquée à Harbin...

A la mi-mars, Audrey dormait dans la chambre des religieuses à Harbin quand elle fut soudain réveillée par un bruit sourd qui venait de la cuisine, située juste en dessous de sa chambre.

Tous les sens en alerte, la jeune femme s'assit aussitôt dans son lit en se demandant si les communistes essayaient de pénétrer dans l'orphelinat pour s'y cacher ou si— hypo thèse encore plus inquiétante — les bandits qui avaient assassiné les deux religieuses osaient revenir sur le lieu de leur crime.

Plus morte que vive, Audrey sortit de dessous son oreiller le pistolet que Ling Hwei lui avait offert un mois plus tôt. La jeune Chinoise avait refusé de lui dire comment elle s'était procuré cette arme, mais Audrey se félicitait maintenant qu'elle ait fait preuve d'autant de prévoyance.

Quelques secondes plus tard, en entendant à nouveau du bruit dans la cuisine, Audrey n'y tint plus. Elle enfila à la hâte une robe de chambre qui avait appartenu aux religieuses, ouvrit précautionneusement la porte de sa chambre et sortit sur le palier.

Réveillée elle aussi, Ling Hwei entrebâilla la porte du dortoir où elle dormait en compagnie des autres enfants, et elle lança un regard anxieux à Audrey.

A voix basse, celle ci lui ordonna de rentrer aussitôt dans la pièce et de s'enfermer à double tour.

Puis, prenant son courage à deux mains, elle s'engagea dans l'escalier en essayant de faire le moins de bruit possible. En arrivant au rez-de-chaussée, son cœur battait si fort qu'Audrey crut qu'elle allait s'évanouir. Elle s'arrêta sur le seuil de la cuisine et brandit son revolver, bien décidée à tirer sur tout ce qui bougeait.

L'homme qui venait de pénétrer dans l'orphelinat se trouvait à quelques mètres d'elle. Audrey entendit sa respiration haletante et dès que ses yeux se furent habitués à la pénombre, elle distingua sa vaste carrure.

L'index appuyé sur la détente, elle allait tirer, quand l'inconnu murmura soudain :

— *N'ayez pas peur.. Je ne vous ferai pas de mal 1.*

Il s'était adressé à Audrey en français, pensant certainement avoir affaire à l'une des religieuses de l'orphelinat.

— *Qui êtes-vous1 ?* demanda Audrey, en essayant vainement de calmer les battements effrénés de son cœur.

— *Je suis le général Chang1.*

Ce nom ne disait rien à la jeune femme et elle n'avait pas baissé l'arme qu'elle tenait braquée dans sa direction.

— *Que faites-vous ici ?*

— *Je suis blessé*, répondit l'homme.

Sans le quitter des yeux, Audrey recula de quelques pas pour atteindre la table sur laquelle étaient posées les bougies.

Elle se servit de sa main gauche pour en allumer une et, munie de ce faible éclairage, s'approcha de l'homme, qui n'avait toujours pas bougé.

La bougie dans une main, le revolver dans l'autre, Audrey put contempler à loisir l'homme qui lui faisait face.

De taille moyenne, il portait le costume mandchou et semblait en effet assez gravement blessé à l'épaule. A cet endroit, sa veste était déchirée et couverte de sang. Il avait posé sur sa blessure un pansement de fortune qu'il maintenait d'une main pour empêcher le sang de couler.

Son armement était impressionnant. Il portait, passés dans son ceinturon, d'un côté un lourd pistolet et de l'autre un sabre, ainsi qu'une cartouchière enroulée sur son épaule.

Pour l'instant, heureusement, il ne semblait pas avoir l'intention de faire usage de ses armes contre Audrey.

Tandis qu'elle l'examinait, l'homme ne l'avait pas quittée des yeux et il lui demanda soudain si elle était une des religieuses de l'orphelinat.

1. En français dans le texte.

Cette question prit la jeune femme au dépourvu. Pour la sécurité des enfants, valait-il mieux mentir ou dire la vérité?

Finalement, Audrey choisit la seconde solution et elle hocha la tête en signe de dénégation.

— J'aimerais rester là jusqu'à demain soir, annonça alors le général Chang. Je me cacherai dans la cave, comme la dernière fois...

Ainsi, ce n'était pas la première fois qu'il cherchait asile dans l'orphelinat...

Avant de lui répondre, Audrey l'observa longuement.

Avec sa toque en fourrure brodée de fils d'or et sa veste ornée de décorations, l'homme avait fière allure. Au fond, peut-être disait-il vrai... Pour s'en assurer, Audrey lui dit :

— D'après ce que j'ai compris, vous êtes général...

— En effet, mademoiselle, répondit-il aussitôt. Je fais partie des troupes de l'armée nationaliste. Je viens du plateau du Grand Kingan, où se trouve ma province. Nous devons rejoindre à quelques kilomètres de Harbin des hommes de l'armée de Tchang Kaï-chek. Malheureusement pour nous, nous sommes tombés sur les Japonais !

Le général Chang s'exprimait dans un français impeccable, bien meilleur que celui d'Audrey, et faisait preuve à l'égard de la jeune femme d'une exquise politesse, presque surprenante compte tenu de la situation.

— Les religieuses de l'orphelinat m'ont déjà donné asile à deux reprises, reprit-il en matière d'explication. Mais, si vous n'avez pas confiance en moi, je peux toujours repartir.

Trois de mes hommes m'attendent, cachés dans l'église, et ils m'aideront si je dois reprendre la route.

En réalité, même s'il ne voulait pas l'avouer, sa blessure devait le faire souffrir et, par moments, son visage se crispait sous le coup de la douleur.

— Est-ce que quelqu'un vous a vus arriver? interrogea Audrey.

— A mon avis, personne ne sait que nous sommes ici. Nous sommes venus à pied et demain soir, après avoir prit un peu de repos, nous retournerons chez nous de la même manière.

« Et les Japonais? » faillit demander Audrey. Si ceux-ci apprenaient qu'elle avait donné asile à des combattants nationalistes, ne risquaient-ils pas d'exercer des représailles sur l'orphelinat?

D'un autre côté, il paraissait impossible de refuser à un homme blessé le répit dont il avait besoin avant de se remettre en route.

— Donnez-moi vos armes ! ordonna soudain Audrey.

— Pardon ?

Comme si le général Chang n'avait pas compris ce qu'elle lui demandait...

— Je veux votre pistolet, votre sabre et votre cartouchière. Ce n'est qu'à cette condition que je vous laisserai rester ici.

— Et qui me défendra si l'on m'attaque ?

— Ce n'est pas mon problème. Je suis ici pour protéger les enfants de cet orphelinat.

Ils ne risquent rien, mademoiselle, plaida le général d'une voix conciliante. Mes hommes resteront cachés dans la resserre et moi, je m'enfermerai dans la cave.

L'homme semblait de bonne foi, et pourtant Audrey restait sur ses gardes. La macabre découverte qu'elle avait faite en arrivant à l'orphelinat lui avait enseigné la prudence.

— Je suis général de ma province et donc un homme d'honneur, reprit-il. Je vous donne ma parole qu'aucun mal ne sera fait aux enfants et à vous non plus, d'ailleurs...

Audrey n'avait toujours pas lâché son revolver et son attitude indiquait clairement qu'elle resterait inflexible.

Vaincu, le général Chang sortit son pistolet de son ceinturon, dégagea son sabre de son fourreau et retira avec précaution la cartouchière enroulée autour de son épaule blessée. Puis il alla déposer ses armes sur la table placée derrière Audrey.

Cette capitulation n'était pas aussi complète qu'elle en avait l'air : le général possédait un second pistolet caché dans sa veste et un long couteau glissé à l'intérieur d'une de ses bottes.

— Vous m'avez donné votre parole que vous ne feriez pas de mal aux enfants, reprit Audrey. Mais qu'en est-il de vos hommes?

— Quand je leur aurai parlé, je peux vous jurer qu'ils ne bougeront pas de leur cachette jusqu'à la nuit prochaine.

Ces soldats sont sous mes ordres et ils connaissent parfaitement leur métier, ajouta le général, avec un large sourire et une pointe de fierté.

Avec ses pommettes saillantes et ses yeux étroitement fendus, le général Chang ne ressemblait à aucun des Chinois qu'Audrey avait rencontrés jusqu'ici et quand il souriait, il semblait plutôt sympathique.

— Voulez-vous des linges propres pour panser votre blessure ?

— Si vous en avez, je ne dirai pas non... reconnut le général en indiquant d'un coup d'œil le pansement tout imbibé de sang qui recouvrait son épaule.

Puis, voulant convaincre la jeune femme de la pureté de ses intentions, il ajouta encore :

— Vous pouvez me faire confiance, vous savez! Moi aussi, j'ai des enfants, mademoiselle. Les religieuses de cet orphelinat me connaissent et si elles étaient là, elles pourraient vous dire que j'ai été élevé en France, à Grenoble très exactement...

Ainsi s'expliquait sa parfaite connaissance du français et les liens qu'il pouvait avoir avec les religieuses de l'ordre de saint Michel.

— Je vais vous donner de quoi nettoyer votre blessure et vous offrir à manger, proposa Audrey. Vous partirez demain soir, comme vous me l'avez promis.

— Vous avez ma parole, mademoiselle. Et maintenant, il faut que j'aille prévenir mes hommes...

Avant qu'Audrey ait pu faire un geste pour le retenir, il ouvrit la porte qui donnait dehors et sortit de la cuisine.

La jeune femme profita de son absence pour aller chercher un drap de lin qu'elle déchira pour en faire un pansement et une bande. Puis elle mit de l'eau à bouillir sur le feu.

Quand le général revint dans la cuisine, son repas était prêt. Audrey avait placé sur la table un peu de pain, du fromage et de la viande séchée. Elle lui servit aussi une tasse de thé vert.

— Merci, dit-il avec un regard reconnaissant.

Dès qu'il eut fini de manger, Audrey lui proposa de soigner sa blessure. Elle le laissa retirer les linges ensanglantés qui recouvraient son épaule, puis nettoya la plaie avec de l'eau bouillie.

Le général Chang avait dû recevoir un coup de sabre. Son épaule était largement entaillée et, tout autour de la plaie, la chair était rouge et tuméfiée.

Quand la blessure fut bien propre, il sortit de sa veste une petite boîte qui contenait une poudre qu'il demanda à Audrey de répandre

sur la plaie. Celle-ci s'exécuta aussitôt.

Ensuite, elle se servit de morceaux de lin comme pansement et commença à lui bander l'épaule.

— Vous êtes une femme courageuse, fit remarquer le général. Si vous n'êtes pas religieuse, comment se fait-il que vous vous retrouviez ici?

Tout en continuant à lui bander l'épaule, Audrey lui raconta son arrivée à l'orphelinat et la macabre découverte qu'elle y avait faite. Mais elle préféra ne pas lui parler de Charles.

Elle gardait les yeux constamment fixés sur l'épaule du blessé de crainte que celui-ci ne lise dans son regard le mélange de peur et d'admiration qu'elle éprouvait à son égard. Le général Chang possédait une beauté fruste et il émanait de lui une force et une virilité qu'Audrey n'avait jamais rencontrées jusqu'ici chez aucun homme. La jeune femme ne pouvait s'empêcher d'avoir peur de lui car elle sentait bien que l'homme était capable de tuer sans l'ombre d'une hésitation et que, sous le vernis de ses manières, se nichait un tigre prêt à bondir sur sa proie. Cela n'empêchait nullement le général Chang d'être un homme charmant, plein de civilité et de déférence vis-à-vis d'Audrey. Il possédait certainement une étonnante force de caractère.

Quand, quelques minutes plus tard, Audrey le vit se glisser dans la cave et refermer la porte derrière lui, elle comprit qu'il lui avait dit vrai au moins sur un point : il connaissait parfaitement l'orphelinat et avait déjà dû utiliser cette cachette.

craignant une visite surprise des Japonais, Audrey n'empressa de faire disparaître toutes les traces de son passage. Elle jeta l'eau qui avait servi à nettoyer la blessure et enterra profondément sous la neige les linges ensanglantés.

Lorsqu'elle revint dans la cuisine, Shin Yu l'attendait et elle semblait complètement affolée.

— Mademoiselle Audrey! s'écria-t-elle aussitôt. Ling Hwei est très, très malade. Je crois que son bébé est en train d'arriver...

Audrey ramassa son revolver ainsi que les armes du général, monta l'escalier quatre à quatre, cacha tout cet attirail sous son lit, puis rejoignit Shin Yu dans le dortoir. Ling Hwei était couchée sur son lit et elle serrait entre ses dents un morceau de sa couverture pour ne pas crier, de peur de réveiller les enfants endormis autour d'elle. Son visage était exsangue et son corps secoué de spasmes. Dès qu'elle aperçut Audrey, elle lui lança un regard implorant où se lisait une véritable terreur.

— Ne t'inquiète pas, la rassura la jeune femme. Je vais t'emmener dans ma chambre, comme cela, tu seras plus tranquille.

Elle souleva la jeune Chinoise dans ses bras, la déposa sur son lit et demanda à Shin Yu d'aller s'occuper des autres enfants. La petite fille

voulait absolument rester avec sa sœur, mais Audrey la fit sortir de la chambre. Elle craignait en effet que l'accouchement soit particulièrement difficile et elle ne voulait pas que la fillette y assiste.

Compte tenu de son manque d'expérience en la matière Audrey aurait bien appelé un des docteurs russes de Harbin, mais elle savait que, dans ce pays où les femmes accouchaient chez elles et sans l'aide des médecins, aucun d'eux n'accepterait de se déranger, surtout pour aider une jeune Chinoise.

Quand, derrière la cloison, les enfants commencèrent se réveiller, Audrey appela Shin Yu et lui demanda de préparer le petit déjeuner et d'aider les plus jeunes à s'habiller.

A midi, elle se trouvait encore au chevet de Ling Hwei qui n'avait toujours pas accouché. Elle gémissait de douleur entre ses dents, roulait d'un côté du lit et de l'autre, puis se mettait soudain à hurler.

Quand elle recouvrait un semblant de lucidité, Ling Hwei prenait la main d'Audrey en la suppliant de l'aider.

Jamais la jeune femme ne s'était sentie aussi impuissante !

En fin d'après-midi, après avoir calculé que les douleurs dureraient maintenant depuis près de douze heures, Audrey demanda à Ling Hwei la permission de l'examiner. Mais ce fut peine perdue : le bébé ne se présentait toujours pas Si bien que, ce soir-là, ce fut Shin Yu qui mit les enfants au lit après leur avoir donné à dîner. Toute la journée, la petite fille avait fait la navette entre la chambre où se trouvait sa soeur et la salle où jouaient les enfants. Au fur et à mesure tics besoins, Audrey lui donnait des consignes que Shin Yu s'empressait d'exécuter. Quand tous les enfants furent endormis, elle demanda la permission de rester auprès de sa soeur, mais Audrey préféra l'envoyer se coucher.

Elle était elle-même épuisée. Elle n'avait rien mangé de la matinée et s'était contentée d'avalier à la hâte une tasse de thé. Les plaintes et les larmes de Ling Hwei lui fendaient le cœur et, assise à son chevet, elle avait l'impression de vivre un véritable cauchemar...

A minuit, lorsque le général Chang s'engagea dans l'escalier qui menait à l'étage, Audrey ne l'entendit même pas monter les marches. Elle s'aperçut de sa présence quand une ombre se découpa sur le mur de la chambre.

Affolée, elle bondit de sa chaise et se précipita vers le lit pour y prendre une des armes qui y étaient cachées.

— N'ayez pas peur, la rassura aussitôt le général.

Il s'approcha de Ling Hwei et demanda :

— C'est une enfant de l'orphelinat ?

La jeune femme hocha la tête.

— Elle a été violée par les Japonais, crut-elle bon d'expliquer.

Si le général apprenait que Ling Hwei avait eu une liaison avec un

des soldats de l'ennemi, il risquait de le lui faire cher. Il valait mieux lui mentir.

Quelle bande de salauds ! commenta-t-il simplement.

Ling Hwei assistait à ce dialogue sans en saisir le sens. Cela faisait maintenant près de vingt-quatre heures qu'elle souffrait et elle n'avait plus toute sa connaissance.

L'accouchement a l'air difficile, fit remarquer le général.

Il semblait s'y connaître et Audrey se demanda, pleine d'espoir, s'il ne pourrait pas faire quelque chose pour aider Ling Hwei.

— Les douleurs ont commencé la nuit dernière, peu après votre arrivée, expliqua-t-elle.

Est-ce que la tête de l'enfant est visible ?

Audrey, qui avait examiné Ling Hwei à plusieurs reprises, répondit par la négative.

— Alors si c'est comme ça, elle va mourir... diagnostiqua le général d'une voix posée.

En quarante années de vie, il avait vu trop de victimes de la guerre ou de la famine pour que la mort d'une jeune Chinoise puisse encore l'émouvoir.

— Comment le savez-vous ? demanda anxieusement Audrey.

— C'est écrit sur son visage. Cette gamine a une faible constitution et elle est bien trop jeune pour supporter les douleurs d'un accouchement difficile.

— Faut-il que j'appelle un docteur ?

— Aucun d'eux ne se déplacera. De toute façon, la mère est perdue.

La seule chose qu'un médecin pourrait faire, ce serait de sauver l'enfant... mais qui voudrait d'un bâtard de Japonais ?

Pour Audrey, la question n'était pas là. S'il y avait une chance, si minime soit-elle, de sauver l'enfant, il fallait la saisir. Peut-être Ling Hwei survivrait-elle, elle aussi...

— Que proposez-vous ? demanda-t-elle au général.

En bon militaire qui pèse ses chances de gagner avant d'engager la bataille, celui-ci examina Ling Hwei avant de répondre.

— Si l'on veut que le bébé passe, il faut ouvrir.

— Et comment s'y prend-on ? interrogea Audrey en lui lançant un regard inquiet.

— Il faut pratiquer l'incision en se servant d'une lame stérilisée au feu. En Chine, ce sont soit les femmes, soit le religieux qui se chargent de ce genre d'opération. Mais je n'ai pas l'impression, ajouta le général en voyant le visage décomposé d'Audrey, que vous soyez capable de le faire

— Et vous ?

— J'ai déjà assisté à une opération de ce type lors de la naissance de mon second fils.

— Votre femme a-t-elle survécu ?

Audrey aurait tellement aimé que Ling Hwei s'en sorte.

Ne serait-ce que pour que la jeune Chinoise puisse profiter de son bébé après avoir tellement souffert pour le mettre au monde...

— La mère a survécu et l'enfant aussi, répondit le général Chang. Si nous intervenons tout de suite, peut-être pourrions-nous sauver cette jeune fille... Mais, avant de faire quoi que ce soit, il faut que l'enfant descende.

Il s'approcha alors de Ling Hwei et lui dit quelques mots à l'oreille d'une voix douce. Puis il tâta son ventre pour déterminer la place de l'enfant.

Dès que les douleurs reprirent, il s'appuya de tout son poids sur le ventre de Ling Hwei. Aussitôt, elle poussa des cris aigus et se débattit pour échapper à son emprise.

Insensible à sa réaction, le général continua à presser sur son ventre pour faire avancer l'enfant.

— La tête vient d'apparaître ! cria soudain Audrey, qui maintenait comme elle pouvait la pauvre Ling Hwei sur son lit. — Je vais avoir besoin de serviettes propres et de draps, annonça le général.

Audrey se précipita vers l'armoire de la chambre et se mit aussitôt à sortir du linge.

Quand elle se retourna, elle vit que le général avait plongé sa main à l'intérieur de sa botte et qu'il brandissait un couteau à longue lame. Elle n'osa protester : même si cet homme lui avait menti, il avait l'air capable de sauver Ling Hwei et cela seul importait.

Tenant son couteau par le manche, le général Chang en chauffa la lame sur la flamme de la bougie jusqu'à ce qu'elle soit brûlante. Puis il ordonna à Audrey :

— Vous allez lui tenir les jambes !

— Qu'allez-vous lui faire ? demanda anxieusement Audrey.

— Je vais ouvrir pour que la tête de l'enfant puisse passer. Dépêchons-nous ! Il ne faut pas que la lame refroidisse...

Après une courte seconde d'hésitation, Audrey s'installa à la tête du lit et, passant ses bras par-dessus les épaules de Ling Hwei, elle lui saisit fermement les jambes.

D'un coup rapide et précis, le général pratiqua l'incision.

Quand le sang se mit à couler de la blessure, Audrey comprit pourquoi il lui avait demandé, un peu plus tôt, de garnir le lit avec des draps roulés en boule.

Puis le général Chang ordonna à Audrey d'appuyer sur le ventre de Ling Hwei.

— Plus fort ! cria-t-il en voyant que la jeune femme semblait hésiter à porter de tout son poids.

Ce diable d'homme semblait aussi acharné à mettre ce bébé au

monde qu'il avait dû l'être la veille à trucider ses ennemis !

Comme la première incision n'était pas suffisante, il fit de nouveau chauffer la lame de son couteau et agrandit encore l'ouverture pratiquée, insensible, semblait-il, aux cris de douleur que poussait Ling Hwei.

La tête du bébé apparut enfin. Audrey aperçut le crâne de l'enfant, puis ses oreilles minuscules et enfin son cou potelé. Elle appuyait sur le ventre de Ling Hwei comme si sa propre vie en dépendait. La jeune Chinoise devait s'être évanouie sous le coup de la souffrance car elle se taisait maintenant et son corps n'offrait plus aucune résistance sous les mains d'Audrey.

La pièce semblait étrangement silencieuse lorsque tout d'un coup, le général Chang saisit le bébé dans ses mains et l'éleva au-dessus de sa tête en souriant à Audrey d'un air victorieux.

— C'est une fille, annonça-t-il, aussi heureux que si ce bébé avait été le sien.

Aussitôt, Audrey enveloppa le nouveau-né dans uni-serviette propre et, en entendant la petite fille pousser son premier vagissement, elle éclata en sanglots.

Derrière la vitre, le jour se levait : ils avaient donc bataillé toute la nuit pour sauver ce bébé !

Mais leur joie fut de courte durée. Ling Hwei avait perdu beaucoup de sang et sa respiration était si faible qu'on pouvait craindre maintenant pour sa vie.

— Il faut la recoudre, annonça le général. Est-ce que vous vous en chargez ?

Audrey ne pouvait refuser. Et, un peu plus tard, après avoir passé une aiguille dans la flamme de la bougie et s'être munie de fil, elle referma méthodiquement la blessure. Ce fut pour elle la chose la plus difficile qu'elle ait jamais accomplie de sa vie. Tout le temps que dura l'opération, elle pria pour Ling Hwei. Puis elle lava la jeune Chinoise, changea les draps du lit et la couvrit avec des couvertures. Le visage de Ling Hwei était d'une pâleur mortelle et elle n'avait toujours pas repris connaissance.

— Comme elle est pâle ! ne put s'empêcher de remarquer Audrey.

— Elle a perdu beaucoup de sang, répondit le général. Pendant qu'Audrey s'occupait de la jeune accouchée, il avait pris la petite fille dans ses bras et l'avait si bien bercée qu'elle s'était endormie. Il ne voulait pas affoler Audrey, mais il y avait bien peu d'espoir que la jeune mère survive.

Il ne connaissait que trop bien le problème : un de ses frères avait perdu sa première femme à la suite d'un accouchement comme celui-ci... En revanche, il se sentait très fier d'avoir réussi à mettre ce bébé au monde. La naissance de cette petite fille lui rappelait l'émotion

qu'il avait éprouvée dix-huit ans plus tôt à la naissance de son fils aîné.

Pour un homme comme lui, confronté quotidiennement à la mort, la naissance d'un enfant représentait un merveilleux espoir : cette vie nouvelle semblait soudain effacer tous les deuils.

— Est-ce que l'enfant va bien ? lui demanda Audrey.

Pour l'instant, oui. Mais si la mère ne peut pas la nourrir, il va falloir lui trouver du lait.

Audrey alla donc réveiller Shin Yu et elle lui demanda de traire une des chèvres. En effet, le général pensait que ce type de lait conviendrait mieux au nourrisson que celui des vaches.

Quand Shin Yu revint, Audrey avait réussi à dénicher dans la cuisine un biberon et une tétine qu'elle avait mis à stériliser, et la fille de Ling Hwei eut droit à son premier biberon.

Il faisait grand jour maintenant. Il était donc hors de question que le général Chang et ses hommes puissent quitter l'orphelinat. Après avoir prévenu les trois soldats qui l'attendaient dans la resserre, le général retourna s'enfermer dans la cave, bien décidé à partir le soir même.

Audrey passa toute la journée au chevet de Ling Hwei et elle s'occupa du nouveau-né, tandis que Shin Yu prenait soins des autres enfants de l'orphelinat.

À aucun moment Ling Hwei ne reprit connaissance et, quand la nuit tomba, il apparut clairement à Audrey que la jeune Chinoise était à l'agonie.

Un peu plus tard, lorsque le général la rejoignit dans la chambre, elle semblait si désespérée qu'il n'eut pas le courage de lui annoncer qu'il partait et décida de rester avec elle pour veiller à la fois sur Ling Hwei et sur son bébé.

Au lever du jour, Ling Hwei expira dans les bras d'Audrey, alors que le général se tenait debout au pied du lit berçant le bébé dans ses bras.

Audrey pleura sans retenue cette tendre jeune fille qui l'avait tant aidée depuis qu'elle était arrivée à Harbin, ne ménageant ni sa peine ni son amour.

Le général Chang quitta la chambre et il descendu dans la cuisine pour préparer du thé. Quelques minutes plus tard, Audrey l'y rejoignit.

— Il faut absolument que je parte ce soir ! annonça le général après avoir bu une tasse de thé vert. Mes hommes se rongent d'impatience. Je ne peux pas leur demander d'attendre plus longtemps...

La veille, Audrey s'était débrouillée pour faire passer de la nourriture aux trois soldats par l'entremise du général.

Celui-ci avait tenu parole et ses hommes ne s'étaient pas montrés à l'orphelinat. De toute façon, la jeune femme lui faisait maintenant totalement confiance : le fait qu'ils aient uni leurs efforts pour mettre au monde ce bébé avait créé entre eux un lien que rien ne pourrait

détruire.

— Je voulais vous remercier pour ce que vous avez fait, dit soudain Audrey en lançant au général un regard empreint de reconnaissance.

— Qu'allez-vous faire de ce bébé ?

La question prit Audrey au dépourvu.

— La fille de Ling Hwei va certainement rester ici avec les autres orphelins... Au fond, elle se retrouve exactement dans la même situation qu'eux.

— Vous croyez? s'étonna le général. Je pensais qu'après avoir assisté à sa naissance, vous auriez l'impression que cette petite fille était un peu la vôtre...

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes Audrey dut reconnaître que le général Chang avait raison. Même si la mort de Ling Hwei l'avait empêchée de s'occuper de ce bébé comme elle aurait souhaité le faire, la naissance de cette petite fille avait comblé une attente qu'elle ressentait depuis longtemps au plus profond d'elle-même.

— Le jour où vous partirez, peut-être déciderez vous d'emmener l'enfant avec vous...

On aurait dit que ce bébé leur appartenait à tous les deux et que le général ne supportait pas l'idée qu'Audrey puisse le laisser derrière elle le jour de son départ.

— J'aimerais ramener tous ces enfants avec moi, reconnu-t-elle en souriant tristement. Mais c'est impossible!

— Si cette petite fille reste ici, elle est condamnée à vivre dans l'ignorance et à mendier son pain. Pour ma part, j'ai eu la chance d'être envoyé à Grenoble et j'aimerais que cette enfant bénéficie du même type d'éducation que celui que j'ai reçu là-bas...

— Et pourtant, vous êtes rentré...

— Pour retrouver ma famille, expliqua le général. Mais cette petite fille n'en a aucune et, comme elle est à moitié japonaise, dans ce pays personne ne voudra d'elle.

Pour convaincre Audrey, le général utilisait tout son pouvoir de persuasion. Son regard était si intense que la jeune femme se sentait irrésistiblement attirée vers lui. Elle n'était pas à proprement parler amoureuse de cet homme étrange, mais après ce qu'ils venaient de partager, elle avait soudain l'impression de le connaître depuis toujours.

— A cause de son père, un jour, cette petite fille risque d'être tuée, insista le général. Il n'y a que vous qui puissiez la sauver! Emmenez-la avec vous quand vous partirez...

— Et les autres enfants? se défendit Audrey.

— Ce n'est pas la même chose.

Ils étaient déjà là quand vous êtes arrivée, et votre départ ne

changera rien à leur sort. Tandis que cette enfant, vous l'avez vue naître : c'est un peu comme si elle était votre fille...

Durant la journée, Audrey n'eut guère le temps de penser aux étranges paroles du général. Elle attendit que celui-ci ait regagné sa cachette dans la cave pour annoncer à Shin Yu la mort de sa sœur. La fillette fondit en larmes et se blottit dans les bras d'Audrey comme l'avait fait il y a bien longtemps la jeune Annabelle à Hawaïi.

Ensuite, Audrey transporta le corps de Ling Hwei dans le bâtiment attenant à la resserre. Si elle prévenait aussitôt les autorités locales, elle craignait que celles-ci découvrent la présence du général Chang et de ses soldats, aussi préféra-t-elle remettre cette démarche au lendemain.

De toute façon, elle n'aurait pas eu le temps de s'en charger. Entre les enfants de l'orphelinat dont Shin Yu était incapable ce jour-là de s'occuper et la fille de Ling Hwei qui réclamait régulièrement son biberon, elle eut en effet fort à faire.

Le soir, quand tous les enfants furent endormis, le général frappa à la porte d'Audrey et annonça qu'il venait chercher ses armes.

— Au revoir, mademoiselle, dit-il au moment de partir Peut-être nous rencontrerons-nous à nouveau un jour...

Son regard était empreint de douceur et Audrey se demanda, un peu étonnée, comment cet homme avait pu l'effrayer. Elle éprouvait maintenant à son égard un mélange d'affection et d'admiration éperdue.

— Où partez-vous? demanda-t-elle, soudain inquiète à l'idée des dangers qu'il allait courir.

— Je retourne dans ma province. Je reviendrai certainement à Harbin mais ce jour-là vous serez partie...

— Soignez votre épaule, général !

Il sourit et regarda le bébé qu'elle tenait dans ses bras

— Et vous, prenez soin de notre bébé.

Avant de partir, il ne put s'empêcher de caresser affectueusement la joue d'Audrey. Puis il lui lança un dernier regard plein d'admiration, et disparut dans l'escalier.

Quelques minutes plus tard, Audrey entendit la neige craquer sous le pas des hommes qui quittaient l'orphelinat Puis, ce fut le silence. Le général Chang était reparti vers son destin, confiant à Audrey cette petite fille qu'il avait sauvée de la mort.

Mai Li, le bébé de Ling Hwei, avait tout juste deux mois quand le taxi qui avait emmené Audrey et Charles à la gare arrêta de nouveau devant l'orphelinat.

Deux religieuses sortirent de la voiture. Elles portaient l'habit de l'ordre de saint Michel, une longue robe bleu marine et une cape de laine noire, et étaient coiffées d'une large cornette blanche. Elles ne venaient ni de France, ni du Japon, mais de Belgique.

Audrey ne fut pas réellement surprise par leur arrivée car, un mois plus tôt, elle avait reçu un télégramme de mère Andrée l'avertissant que deux sœurs quittaient la Belgique pour se rendre à Harbin.

Dès que les religieuses eurent déposé leurs bagages, la jeune femme leur fit les honneurs de l'orphelinat.

Elle leur présenta un à un « ses » enfants et leur fit visiter les bâtiments.

Quand vint le moment de leur expliquer les raisons de sa présence sur les lieux, Audrey préféra dire qu'elle avait voyagé en Chine avec des amis. Elle ajouta qu'ils étaient rentrés à Londres sept mois plus tôt mais qu'elle était restée sur place pour s'occuper des enfants.

En faisant visiter l'orphelinat aux deux religieuses, elle mesura soudain à quel point elle allait avoir du mal à se séparer de ces enfants qui l'adoraient et que de son côté elle aimait comme s'ils avaient été les siens. Son cœur se serrait à la pensée de devoir abandonner la petite Mai Li, qui commençait à sourire, et aussi Shin Yu qui, depuis la mort de sa sœur, la considérait comme une sorte d'ange gardien.

Voyant à quel point la fillette était bouleversée par son prochain départ, Audrey lui dit, dans l'espoir de la consoler :

— Quand je serai partie, c'est toi qui vas t'occuper de Mai Li...

— Mai Li est un mauvais bébé, répondit aussitôt Shin Yu, le regard dur.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? demanda Audrey, qui n'en revenait pas.

— Ce n'est ni une Chinoise, ni un enfant de Dieu ! Mai Li est japonaise. Si Ling Hwei est morte, c'est que le ciel l'a punie pour son bébé...

— Qui t'a raconté ça ?

— Personne n'a eu besoin de me le dire, se défendu la gamine. En voyant le bébé, j'ai compris que Ling Hwei m'avait menti. Mai Li est la fille de son amoureux, le jeune soldat japonais... Ce n'est pas le bébé de Dieu !

— Tous les bébés qui naissent sont les enfants de Dieu, Shin Yu. Mai Li est la fille de ta sœur qui, quand elle vivait, t'a tendrement aimée...

Au lieu de répondre, Shin Yu baissa les yeux d'un air buté et Audrey comprit qu'il était inutile d'essayer de la faire changer d'avis. Soudain, elle repensa aux paroles du général Chang. Dans ce pays déchiré par la guerre, qu'allait devenir la petite Mai Li, qui n'était ni chinoise, ni japonaise ?

En fin d'après-midi, Audrey se rendit à Harbin pour y envoyer deux télégrammes.

Le premier était destiné à Charles.

En lisant ses lettres, Audrey avait compris qu'il se rongerait d'inquiétude à son sujet et elle voulait qu'il apprenne le plus vite possible la bonne nouvelle.

« Religieuses enfin arrivées, écrivit-elle. Vais quitter Harbin dans les plus brefs délais. Rentrerai à San Francisco via Yokohama. Tout va bien. Je t'aime. Audrey. »

Toujours par télégramme, elle annonça à son grand-père son retour prochain et promit de lui faire savoir la date exacte de son arrivée à San Francisco, dès qu'elle la connaîtrait.

Deux jours plus tard, le télégraphiste de Harbin fit irruption, tout essoufflé, dans l'orphelinat. Il brandissait un télégramme destiné à Audrey. Celle-ci le remercia d'un sourire et lui remit un pourboire. Puis, d'une main tremblante, elle décacheta la dépêche.

Pour quelle raison avait-on besoin de la joindre aussi rapidement ? Est-ce que, par malheur, son grand-père était décédé avant son retour ?

— Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles ? demanda aussitôt une des religieuses en voyant qu'Audrey pleurait.

— Pas du tout ! corrigea la jeune femme en souriant à travers ses larmes. Je craignais qu'il soit arrivé un accident à mon grand-père.. Mais il s'agit de tout autre chose. Une bonne nouvelle, en réalité ! A laquelle, tout simplement, je ne m'attendais pas...

Audrey éprouva soudain le besoin de relire tranquillement le télégramme qu'elle venait de recevoir.

Elle s'excusa auprès des religieuses et alla s'enfermer dans sa chambre.

« Dieu soit loué, écrivait Charles. Peux-tu rentrer à San Francisco via Londres ? Proposition sérieuse dont j'aimerais discuter avec toi : veux-tu m'épouser ? Je t'aime. Charles. »

Charles l'aimait toujours et lui proposait le mariage : quelle merveilleuse nouvelle ! Et pourtant, Audrey allait être obligée de répondre par la négative aux deux questions qu'il lui posait.

Les dernières lettres qu'elle avait reçues de San Francisco ne présageaient en effet rien de bon.

Audrey connaissait suffisamment son grand-père pour lire entre les lignes, et elle avait compris que ce dernier était bien plus déprimé

qu'il ne voulait l'avouer. Il avait sans doute perdu tout espoir de revoir un jour sa petite-fille et, à cette perspective, il était en train de perdre le goût de vivre.

Il était donc hors de question qu'Audrey fasse un détour par Londres sur le chemin du retour. Il fallait absolument qu'elle rentre le plus tôt possible à San Francisco pour faire le point de la situation. Elle n'ignorait pas non plus qu'Annabelle lui en voulait de ne pas être rentrée avant la naissance de sa fille Hannah. Pourtant, la situation de sa sœur ne l'inquiétait pas outre mesure : Annabelle avait des domestiques et une belle-mère qui pouvaient l'aider à faire face à ses obligations.

Ce qui n'était absolument pas le cas des orphelins dont Audrey s'était occupée tous ces derniers mois.

Restait le problème de son grand-père. Comment faire comprendre à Charles que le vieil homme avait maintenant besoin d'elle et qu'elle ne pouvait repousser plus longtemps ses responsabilités à son égard ?

Renonçant à écrire une lettre qui, au mieux, ne serait parvenue à Londres qu'un mois plus tard, Audrey décida de lui expédier un second télégramme et elle passa une partie de la soirée à en composer le texte :

« Chéri, j'aurais aimé rentrer à San Francisco via Londres mais c'est impossible. Grand-père a absolument besoin de moi. Me pardonneras-tu ? Téléphonerai dès mon arrivée à San Francisco pour discuter avec toi de ta proposition. C'est une merveilleuse idée. Peux-tu venir me voir à San Francisco? »

Je t'aime. Audrey. »

Le lendemain matin, Audrey retourna à la poste de Harbin pour expédier le télégramme. Cela lui fendait le cœur de ne pas pouvoir répondre autre chose à Charles...

Et pourtant, comment faire? Elle savait très bien que pour l'instant il lui était impossible de se marier, car cela aurait signifié qu'elle abandonne son grand-père.

Le sort des enfants qu'elle allait laisser derrière elle l'inquiétait également. En pensant à ce qui attendait la petite Mai Li, elle ne pouvait s'empêcher de se répéter les dernières paroles du général. « Emmenez-la avec vous... ».

lui avait-il dit. Malheureusement, Audrey ne voyait vraiment pas comment cela serait possible. Elle avait bien pensé aussi à emmener Shin Yu à San Francisco. Mais la jeune Chinoise avait refusé sa proposition. Malgré son attachement à Audrey, elle voulait continuer à vivre en Chine, dans cette région où elle était née et au sein de l'orphelinat qui représentait pour elle une seconde famille.

En entendant sa réponse, Audrey s'était dit que si Mai Li avait pu parler, elle lui aurait peut-être répondu la même chose...

Elle n'avait toujours pas résolu cette question quand quinze jours plus tard, vint le moment de quitter Harbin.

Le soir de son départ, les religieuses organisèrent une petite fête et, après le dîner, tous les enfants chantèrent en chœur.

Il était clair que les petits orphelins s'étaient bien accoutumés à la présence des deux nouvelles religieuses. Ils étaient déjà très attachés à la plus jeune d'entre elles, une femme très douce qui, dans leur cœur, allait certainement remplacer Audrey.

Cette nuit-là, au lieu de garder Mai Li dans sa chambre comme d'habitude, Audrey plaça pour la première fois le berceau du bébé dans la salle où dormaient les autres enfants. La plus jeune des deux religieuses lui avait promis de donner le biberon à la petite fille. Et pourtant, quand au milieu de la nuit Audrey fut réveillée par les pleurs de Mai Li, elle dut se retenir pour ne pas se lever aussitôt et courir vers la pièce où se trouvait le bébé. Elle passa une très mauvaise nuit à s'inquiéter pour cette adorable petite fille qu'elle avait élevée pendant deux mois et demi et qui ne connaissait pas d'autre mère.

Le lendemain matin, en apercevant Mai Li couchée dans son berceau, ses grands yeux noirs fixés sur elle, comme si elle attendait quelque chose que seule Audrey pouvait lui donner, celle-ci n'y tint plus. Oubliant toutes ses bonnes résolutions, elle souleva la petite fille et la serra dans ses bras en pleurant à chaudes larmes.

Elle se rendit compte soudain que ce bébé qu'elle avait vu naître et qu'elle avait élevé lui était aussi cher que si elle l'avait elle-même mis au monde.

Insensible à ce qui se passait autour d'elle, Audrey n'entendit pas la religieuse qui venait de pénétrer dans la pièce où elle se trouvait. Elle continuait à bercer Mai Li quand la sœur s'approcha d'elle et la prit affectueusement par la taille.

— Emmenez cette enfant avec vous, dit-elle. Vous savez aussi bien que moi que vous ne pouvez pas la laisser ici...

— Vous avez raison ! reconnut Audrey.

— Vous aimez trop cette petite fille pour pouvoir l'abandonner. Si elle reste à Harbin, sa vie risque d'être un véritable calvaire. Même les enfants de l'orphelinat ne lui pardonneront jamais sa naissance... Par le cœur, vous êtes sa mère, ajouta la religieuse d'un ton grave. Et, au fond, c'est la seule chose qui compte.

Et quand j'arriverai en Amérique... s'inquiéta soudain Audrey. Sera-t-elle heureuse dans un pays qui n'est pas le sien?

— Vous serez là pour la protéger : avec vous, elle ne craint rien !

« Et que vont penser mon grand-père, Annabelle, ou même Charles? » se demanda Audrey.

Mais il lui suffit de jeter un coup d'œil à Mai Li, endormie dans ses bras, pour connaître immédiatement la réponse : quel que soit l'avis

de ses proches, elle ne pouvait pas abandonner la petite fille.

— Va-t-on me laisser quitter le pays avec elle ?

interrogea encore Audrey.

— Nous allons vous faire un papier officiel, certifiant que cette petite orpheline a été recueillie par l'ordre de saint Michel. Cela vous permettra de quitter Shanghai sans être inquiétée par les autorités. Quand vous serez rentrée à San Francisco, vous ferez les démarches nécessaires pour l'adoption.

Comme tout cela semblait simple soudain !

Folle de joie, Audrey serra Mai Li dans ses bras et posa sur son front un retentissant baiser.

Maintenant, il n'y avait plus une minute à perdre : son train quittait Harbin dans deux heures et il fallait qu'elle ajoute les affaires du bébé aux siennes avant de boucler ses valises.

Tous les enfants de l'orphelinat avaient tenu à accompagner Audrey jusqu'à la gare et les deux religieuses se trouvaient là, elles aussi. Avant de quitter l'orphelinat, Audrey leur avait remis une traite qu'elles pourraient toucher à la banque américaine de Harbin et dont le montant, qu'elles avaient jugé astronomique, serait utilisé pour les enfants dont elles s'occupaient.

Tout ce petit monde pleurait à chaudes larmes, Shin Yu en tête, lorsqu'Audrey s'installa avec Mai Li dans son compartiment. La jeune femme resta debout à la fenêtre, à faire de grands signes en direction du quai, jusqu'à ce que le train ait définitivement quitté Harbin.

Audrey savait qu'elle ne reviendrait jamais ici. Pourtant le souvenir de Ling Hwei, du général Chang et des enfants de l'orphelinat resterait à jamais gravé dans sa mémoire. Et tandis que le train roulait en direction de Pékin, chaque tour de roue la rapprochant maintenant un peu plus de sa famille et de la vie qui avait été la sienne un an plus tôt, elle se demanda soudain si elle parviendrait un jour à réconcilier deux mondes qui semblaient si étrangers l'un à l'autre.

En arrivant à Pékin, Audrey prit un train-couchettes qui l'emmena directement à Shanghai. Elle passa une nuit dans cette ville, à l'hôtel Shanghai, ce qui lui rappela le séjour qu'elle avait fait là quelques mois plus tôt avec Charles.

Celui-ci devait encore se trouver à Londres, et pourtant, il n'avait pas répondu à son second télégramme...

Le lendemain matin, Audrey embarqua sur le *Président Coolidge*, le paquebot qui devait la ramener à San Francisco.

Elle fut soulagée de voir que ni les autorités chinoises, ni les Japonais ne s'opposaient au départ de la petite Mai Li. Le papier que lui avaient remis les religieuses de Harbin sembla leur suffire et ils se contentèrent d'y apposer un tampon officiel.

Deux jours après avoir quitté Shanghai, le bateau fit escale à Kobe, au Japon. Il s'arrêta de nouveau à Yokohama, le port situé près de Tokyo, puis il reprit sa route en direction d'Honolulu.

Pendant la traversée, Audrey passa une grande partie de son temps dans sa cabine en compagnie de Mai Li. Elle eut peu l'occasion de se lier avec les autres passagers et se contenta de les saluer de loin chaque fois qu'elle prenait l'air sur le pont avec le bébé. En revanche, elle profita du fait que le bateau possédait une excellente bibliothèque pour lire des livres qui venaient de paraître aux États-Unis et qu'elle n'avait pas pu se procurer pendant son séjour en Chine.

Elle apprécia tout particulièrement le *Petit Arpent du Bon Dieu*, d'Erskine Caldwell, et le livre déchirant de F.

Scott Fitzgerald : *Tendre est la nuit*.

Douze jours après avoir quitté le Japon, le bateau fit une courte escale à Hawaii et, quarante-huit heures plus tard, il s'engagea enfin dans la baie de San Francisco.

Le cœur battant, Audrey sortit aussitôt sur le pont et elle fouilla des yeux la foule massée sur le quai.

Faute de pouvoir joindre son grand-père par téléphone elle lui avait envoyé un télégramme d'Honolulu pour lui indiquer le jour et l'heure de son arrivée. Mais elle n'était pas certaine qu'il l'ait reçu...

Soudain Audrey aperçut dans la foule la silhouette bien connue. Édouard Driscoll était venu seul. Il se tenait très droit, comme à l'ordinaire, la main posée sur le pommeau de sa canne et il assistait, imperturbable, à l'entrée dans le port du paquebot qui ramenait sa petite-fille. Audrey était encore trop loin pour distinguer ce détail, mais, comme elle en cet instant, le vieil homme avait les joues baignées de larmes.

En descendant un à un les degrés de la passerelle Audrey put

observer à loisir son grand-père. En un an comme il avait changé ! Même s'il n'avait rien perdu de sa distinction, combien il semblait fragile aujourd'hui... La jeune femme comprit soudain à quel point sa longue absence avait dû l'affecter. Son grand-père lui pardonnerait-il ? Du fond du cœur, elle l'espérait. Le fait qu'elle revienne, comme elle l'avait promis, devrait jouer en sa faveur. Édouard Driscoll comprendrait que, sur ce point du moins, elle n'avait pas agi comme son père. Mais il ne saurait jamais ce que cette décision avait coûté à Audrey et que, si elle était là aujourd'hui, c'est qu'elle avait choisi entre Charles et lui...

Depuis que le bateau avait accosté, le vieil homme n'avait pas fait un pas en direction de sa petite-fille, se contentant d'attendre qu'elle s'approche de lui et répondant à ses sourires par d'ostensibles froncements de son front.

Audrey fendit la foule pour le rejoindre, portant Mai Li contre elle. Pour ne pas être gênée par l'enfant au moment du débarquement, elle l'avait placée dans une grande écharpe qu'elle avait nouée autour de son cou et de sa taille, et seuls les cheveux noirs de l'enfant dépassaient de cet étrange baluchon.

Lorsqu'Audrey arriva à un mètre de son grand-père, elle s'immobilisa soudain et ils se regardèrent tous deux un long moment, les yeux dans les yeux. Puis, n'y tenant plus, elle se jeta dans ses bras et fondit en larmes. Édouard Driscoll lui entoura affectueusement les épaules et il eut bien du mal à ne pas se mettre à pleurer à son tour. — Je pensais ne jamais te revoir, avoua-t-il dès que les sanglots d'Audrey se furent un peu calmés. — Je suis désolée d'avoir été absente si longtemps, l'excusa Audrey.

Son grand-père se contenta de hocher la tête tristement.

Puis, apercevant le petit crâne de Mai Li qui émergeait du baluchon que portait Audrey, il recula soudain et tendit sa canne en direction de l'enfant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, en toisant Audrey.

— Elle s'appelle Mai Li, grand-père, répondit celle-ci en dégageant un peu le bébé pour qu'Édouard Driscoll puisse voir son visage.

— Si c'est comme ça, tu aurais aussi bien fait de ne pas rentrer à la maison...

Son grand-père avait parlé d'une voix si faible qu'Audrey en fut effrayée.

— Ainsi Muriel Browne avait raison... reprit-il, un ton plus haut. Sur le coup, je n'ai pas voulu la croire... Et dire que pendant ce temps-là, tu me racontais dans tes lettres des histoires de religieuses assassinées et d'orphelins ! Non seulement tu m'as menti, Audrey, mais tu déshonores notre famille !

La jeune femme était abasourdie : jamais elle n'aurait imaginé que

son grand-père puisse penser que Mai Li était sa fille... Quant aux racontars colportés par Muriel Browne, elle allait y mettre fin tout de suite. — Mais que vous a donc raconté Muriel Browne ? — Que tu voyageais en compagnie d'un homme. Je lui ai répondu qu'elle se trompait, et je m'aperçois que cette vieille chipie avait entièrement raison. C'est une honte, Audrey ! Tu n'as aucune décence... Et voilà qu'aujourd'hui tu oses rentrer à la maison avec... ce... ce bâtard. Tu ne manques pas de culot, c'est moi qui te le dis !

Sous le coup de l'indignation, Édouard Driscoll en lut bredouillait.

— Mais, grand-père, ce bébé n'est pas ma fille ! rétorqua Audrey. C'est une orpheline. Si je l'avais laissée en Chine, elle aurait été tuée ou serait morte de faim. Ou encore, si elle avait vécu assez longtemps pour ça, elle aurait été vendue pour servir de concubine à quelque Chinois... Mai Li n'a pas une goutte de sang américain dans les veines : elle est moitié chinoise et moitié japonaise. Si je l'ai ramenée à San Francisco, ajouta-t-elle en lançant à son grand-père un regard de défi, c'est parce que je l'aime comme si elle était ma propre fille. Et je considère que je n'ai déshonoré personne en agissant ainsi !

— Pardonne-moi ! Je ne savais pas... s'excusa aussitôt Édouard Driscoll, bouleversé.

Ce n'étaient pas tant les paroles d'Audrey qui l'avaient impressionné que la passion qu'il avait pu lire sur son visage quand elle avait pris la défense de ce bébé. Audrey aimait certainement cette petite fille comme il l'avait aimée, elle, lorsqu'elle était enfant et qu'elle lui était tombée du ciel, venant d'Hawaï...

Édouard Driscoll s'en voulait soudain d'avoir accusé Audrey et il aurait donné tout ce qu'il avait pour rattrape les mots malheureux qu'il venait de prononcer sous l'emprise de la colère.

— Je suis tellement heureux que tu sois rentrée, dit-il simplement en lui prenant la main.

— Moi aussi, grand-papa, je suis heureuse, avoua Audrey en souriant à travers ses larmes.

Prenant sa petite-fille par le bras, il l'entraîna vers la voiture qui était garée au bout du quai.

Le contrôle douanier et les formalités du service d'immigration concernant Mai Li avaient eu lieu un peu plu tôt à bord du bateau. Édouard Driscoll demanda donc au chauffeur de la Rolls d'aller récupérer les bagages.

En l'attendant, il s'installa avec Audrey à l'arrière de la voiture et celle-ci sortit Mai Li de la longue écharpe qui avait servi à la transporter. Puis elle prit l'enfant dans ses bras pour que son grand-père puisse la regarder à loisir.

— Tu me jures que ce n'est pas ta fille ? demanda celui-ci, d'un air peu rassuré.

— J'aimerais qu'elle le soit, reconnut Audrey en son riant malicieusement. Comme ça, Muriel Browne trouverait de quoi alimenter ses commérages...

— Cette vieille chipie a raconté partout que tu voyageais en Chine en compagnie d'un écrivain connu.

— Elle voulait certainement parler d'une des relations de mes amis londoniens. Il se trouvait à Shanghai lorsque j'ai rencontré les Browne, et il s'appelle Charles Parker- Scott.

Même si le cœur d'Audrey battit plus fort à la seule mention de ce nom, elle n'en laissa rien paraître car elle savait que son grand-père l'observait.

Satisfait, semble-t-il, de l'explication qu'elle venait de lui fournir, il reporta son attention sur la petite fille qu'elle tenait dans ses bras.

— Comment m'as-tu dit qu'elle s'appelait, déjà?

— Mai Li.

— Molly? demanda Édouard Driscoll, qui avait mal compris.

— Molly, répéta Audrey en souriant. Pourquoi pas? Il faudra bien lui trouver un prénom américain...

— Est-ce que cela veut dire que tu vas rester avec moi, Audrey ? Et que tu ne partiras plus jamais ? fit-il sur un ton presque plaintif.

— Je vous le promets, répondit Audrey en s'efforçant, mais en vain, de ne pas penser à Charles.

— Et qu'a fait Audrey? demanda Violet Hawthorne.

James venait de rentrer dans leur appartement londonien après avoir passé la soirée avec Charles, et il venait de raconter à Lady Vi les dernières mésaventures de leur ami.

— Audrey l'a carrément envoyé balader, répondit James.

Charles lui avait expédié un télégramme où il lui demandait de passer par Londres et lui proposait de l'épouser. Elle a télégraphié en retour qu'elle ne pouvait pas...

— Pas quoi ? Venir à Londres ou l'épouser ?

— Les deux, j'imagine.. Je n'ai pas demandé de détails Charles était au trente-sixième dessous, le pauvre vieux !

Du moment que les religieuses étaient arrivées à Harbin, il espérait qu'Audrey accepterait de venir le voir à Londres Quand il a reçu son second télégramme, il a été complètement désespéré...

James se dit qu'il était inutile de raconter à Violet que Charles, lorsqu'il l'avait ramené chez lui, était ivre et que selon leurs amis communs il ne dessoûlait plus depuis plusieurs jours.

— Audrey n'a pas vu son grand-père depuis près d'un an, rappela Violet. Peut-être fallait-il qu'elle retourne à San Francisco le plus vite possible...

Avec son intuition coutumière, Lady Vi avait une fois de plus deviné juste.

— Je ne pense pas que Charles voie les choses comme toi. Pour lui, ce télégramme est une véritable rebuffade et il croit dur comme fer qu'Audrey ne veut plus entendre parler de lui !

— Mon Dieu ! s'écria Violet, en se mettant à la place de son amie. Avant de penser des choses pareilles, il pourrait au moins aller la voir à San Francisco...

— Charles ne peut pas s'absenter actuellement, Violet ! Il a signé un contrat avec Beardsley pour un livre sur l'Inde et doit partir là-bas sous peu.

— Et, comme de bien entendu, cette chère Charlotte est dans le coup... dit Violet sur un ton désapprobateur.

— Même si Charlotte n'est pas ton genre, reconnais que c'est une femme brillante et intelligente, Vi ! Compte tenu de la crise que Charles traverse actuellement, je ne sais pas ce qu'il deviendrait sans elle...

James ne se trompait pas de beaucoup.

Finalement, d'ailleurs, ce fut Charlotte Beardsley qui décida de prendre le taureau par les cornes.

Un beau matin, elle sonna à la porte de l'appartement où habitait

Charles. Quand il lui eut ouvert, elle se dirigea d'un pas ferme vers la cuisine et y déposa les provisions qu'elle avait apportées avec elle.

Une demi-heure plus tard, Charles se retrouvait attablé devant un petit déjeuner pantagruélique : jus d'orange, fruits frais, œufs au bacon, toasts à volonté et une énorme cafetière remplie de café frais.

Lorsqu'il eut terminé de déjeuner, il avoua à Charlotte ce qu'il avait sur le cœur.

Cela faisait plusieurs mois que Charles travaillait avec elle sur ses livres et il savait qu'elle était intelligente et perspicace. Il avait établi avec elle des relations d'amitié, comme il aurait fait avec un homme. En outre, Charlotte était très différente d'Audrey, ce que Charles appréciait énormément : il fuyait en effet tout ce qui pouvait lui rappeler, de près ou de loin, la femme qu'il aimait.

Après avoir raconté à Charlotte son voyage en Chine avec Audrey, Charles conclut :

— Avec elle, tout passait toujours avant notre amour...

Pour la première fois, il venait de parler d'Audrey au passé. Il était persuadé maintenant que tout était fini entre eux. Il n'avait pas l'intention, d'ailleurs, d'aller à San Francisco.

A quoi cela servirait-il? Et même s'il l'avait voulu, les engagements qu'il avait pris pour son livre sur l'Inde ne lui permettaient plus d'entreprendre un tel voyage.

De son côté, Charlotte le pressait de quitter Londres.

— Vous devriez partir en Inde, lui dit-elle à nouveau ce matin-là. Là-bas, vous avez du travail qui vous attend et cela vous changera les idées.

Charles lui adressa un regard reconnaissant. Que de services Charlotte lui avait rendus tous ces derniers mois !

Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour qu'il puisse continuer à écrire en dépit de ses soucis.

A plusieurs reprises, elle avait proposé à Charles d'aller se reposer dans la maison que son père et elle possédaient à la campagne et, ce jour-là, elle renouvela sa proposition.

— Cela vous ferait le plus grand bien, Charles ! Ne serait-ce que le changement d'air... Je suis sûre qu'après un séjour à la campagne vous ne verriez plus les choses sous le même angle.

— Qu'ai-je fait pour que vous soyez aux petits soins avec moi ? demanda Charles, un peu étonné.

— Vous êtes de loin notre plus grand écrivain, expliqua aussitôt Charlotte. Nous avons donc intérêt à nous occuper de vous le mieux possible..

Charlotte tint sa promesse et, en fin d'après-midi, la Rolls de Henry Beardsley vint chercher Charles chez lui pour le conduire jusqu'au cottage de l'éditeur.

Après avoir passé une partie de la soirée à se promener dans la campagne environnante, Charles se rendit compte qu'il avait commis une erreur. Sa longue promenade solitaire n'avait fait que réveiller sa nostalgie et toutes ses pensées se tournaient vers Audrey...

Le chauffeur était reparti avec la voiture et il était bloqué ici alors qu'il n'avait qu'une envie : rentrer à Londres. Là, au moins, il pouvait sortir le soir et noyer son chagrin dans l'alcool.

Lorsqu'il revint au cottage, une surprise l'attendait : un joyeux feu de bois brûlait dans la cheminée.

Et, quelques secondes plus tard, Charlotte Beardsley faisait son entrée dans la pièce, vêtue d'une robe moulante en soie grise, et tenant à la main une coupe de Champagne qui lui était destinée.

Au goût de Charles, la scène ressemblait un peu trop à celle d'un film qu'il avait vu récemment. Malgré tout, la situation n'était pas pour lui déplaire : avec ses cheveux blonds et ses grands yeux noirs qui brillaient d'excitation contenue, Charlotte Beardsley ne manquait pas de charme.

— Je ne savais pas que vous étiez prévue au programme, dit-il avec une pointe d'ironie.

— Je suis simplement passée voir si tout allait bien, crut bon d'expliquer la jeune femme.

Charles n'était pas dupe et, même si la ruse semblait un peu grossière, au fond, il s'en fichait. Il en avait par-dessus la tête d'être seul et de se ronger les sangs en pensant à Audrey.

Il s'installa sur le divan à côté de Charlotte et lorsqu'ils curent bu quelques coupes de Champagne, il l'entraîna vers la chambre.

Arrivés là, ce fut Charlotte qui prit la situation en main : elle déshabilla Charles, le caressa longuement et lui démontra qu'elle était aussi experte dans l'art de faire l'amour qu'en littérature américaine.

Au petit matin, après une folle nuit d'amour, Charles dut convenir que c'était exactement le genre de chose dont il avait besoin — même si, par instants, il n'avait tout de même pas pu s'empêcher de penser à Audrey...

Les retrouvailles entre Annabelle et Audrey dépassèrent de loin tout ce que cette dernière avait pu imaginer.

Elle savait que sa sœur lui en voulait de ne pas être rentrée à la date promise. En revanche, elle ignorait qu'en un an la situation de sa sœur cadette avait radicalement changé.

Comme on pouvait s'y attendre, Annabelle avait finalement été mise au courant des infidélités de Harcourt et, le jour où elle l'avait surpris dans les bras de sa meilleure amie, elle avait pris à son tour un amant. Elle sortait maintenant tous les soirs ou presque avec des amis et profitait du fait que la prohibition avait été abolie pour boire sec et mener la grande vie.

Quand elle raconta tout ça à Audrey, après avoir bu coup sur coup deux verres de whisky, celle-ci fut non seulement surprise, mais même choquée par l'attitude de sa sœur.

— Que s'est-il passé depuis que je suis partie? demanda-t-elle. Es-tu malheureuse avec Harcourt au point de vouloir te séparer de lui ?

— C'est bien possible, reconnut Annabelle en haussant les épaules.

Elle s'était installée dans le salon de la maison d'Édouard Driscoll avec Audrey, et toute son attitude indiquait clairement qu'elle était venue faire une simple visite de politesse et non retrouver une sœur qu'elle avait tendrement aimée.

Elle portait un tailleur de grand couturier qui avait dû coûter une petite fortune et, quand sa sœur lui en fit la remarque, elle répondit qu'elle se vengeait de Harcourt en jetant son argent par les fenêtres.

Un peu désespérée, Audrey lui demanda comment allait son bébé.

— Elle pleure tout le temps, répondit seulement Annabelle.

On avait l'impression que c'était le moindre de ses soucis... Où était donc passée la douce jeune femme qu'avait connue Audrey ?

— Je suis désolée de ne pas avoir pu rentrer avant la naissance de Hannah, crut-elle bon d'assurer.

— Ne me raconte pas d'histoire ! rétorqua Annabelle en lui jetant un regard mauvais. Je me suis laissé dire que tu ne t'étais pas ennuyée pendant ton séjour à l'étranger...

— Qu'entends-tu par là ?

— D'après Muriel Browne, tu t'es fait sauter par un type à Shanghai.

— C'est très aimable de sa part de colporter ce genre de racontars...

— Est-ce que c'est vrai ?

« Entre voyager avec l'homme que l'on aime et se faire sauter par un type, il me semble qu'il y a une sacrée différence », se dit Audrey.

— Non ! Ce n'était pas le cas, répondit-elle à sa sœur.

— Pour rester aussi longtemps absente, il a bien fallu que tu fasses

quelque chose, non? Pour ma part, je n'ai jamais cru à toutes tes salades au sujet de ces orphelins.

— Dommage! remarqua Audrey en sentant que la moutarde commençait à lui monter au nez. C'est pourtant exactement ce que j'ai fait en Chine.

— Raconte ça à d'autres ! Mais pas à moi. . Tu en avais par-dessus la tête de tes responsabilités ici, et tu as profité de ce voyage pour nous laisser tout bonnement tomber.

Le raisonnement d'Annabelle semblait si aberrant qu'Audrey en resta sans voix.

— Tu devais espérer que grand-père allait casser sa pipe en ton absence, reprit celle-ci, un sourire mauvais aux lèvres, et qu'en rentrant à San Francisco tu pourrais palper l'héritage. Manque de chance : il est toujours vivant... Et si tu crois que je vais m'occuper de lui à ta place, tu te mets le doigt dans l'œil !

Audrey lança à sa sœur un regard horrifié.

— Je ne te reconnais plus, Annabelle ! Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— J'ai grandi, un point c'est tout !

— Tu appelles ça grandir ! s'écria Audrey, stupéfaite. Tu es en train de détruire ton mariage, tu te conduis comme une écervelée, et pas une minute tu ne penses à ce que vont devenir tes enfants...

— Et en quoi cela te regarde-t-il, toi, la sainte nitouche?

Sous l'insulte, Audrey avait bondi et peut-être aurait-elle giflé Annabelle si, à ce moment-là, son grand-père n'était entré dans le salon.

Édouard Driscoll sentit aussitôt qu'il y avait de l'électricité dans l'air.

— Est-ce que tu as vu Molly ? demanda-t-il à Annabelle dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

— Qui est-ce ? interrogea celle-ci, surprise.

— Ma fille, répondit Audrey en la défiant du regard.

— Quoi !

— Tu devrais lui expliquer, Aud! conseilla Édouard Driscoll.

Mais, avant qu'Audrey ait pu ajouter un mot, Annabelle avait quitté la pièce et s'était précipitée à l'étage.

Après avoir jeté un rapide regard dans le berceau placé à côté du lit d'Audrey, Annabelle revint dans le salon et se tourna vers sa sœur. Elle jubilait :

— Ainsi, Muriel Browne avait raison... Et, en plus, tu as fait ça avec un Chinetoque !

— Mai Li est une des orphelines dont je me suis occupée, Annabelle...

— Tu iras raconter ça à d'autres... lui conseilla sa sœur en rajustant son chapeau devant la glace.

— Mais enfin, qu'est-ce que je t'ai fait ? On dirait que tu me hais...

— Tu m’as laissée tomber, voilà ce que tu as fait ! Et je me suis retrouvée avec tout sur les bras : la maison, les enfants, les domestiques. En plus, tu as bousillé les vacances que je devais prendre avec Harcourt... Et même ajouta Annabelle à bout d’arguments, tu as détruit mon mariage !

— Et comment me suis-je débrouillée pour arriver à faire tout ça ?

— Tu as fichu le camp pendant un an en me laissant toute seule, alors que j’étais enceinte et que j’avais besoin de toi.

— En effet, j’ai fait une erreur, reconnu tristement Audrey. Quand je suis partie, j’ai cru que ma sœur m’aimait suffisamment pour comprendre que j’avais besoin de changer d’air. Je m’aperçois que ce n’était pas le cas... Il n’empêche que les responsabilités dont tu parles, ta maison, tes enfants, ton mari, ce ne sont pas les miennes...

— Avant, elles l’étaient...

— Plus maintenant, Annabelle. Il est plus que temps que tu te prennes en charge. D’ailleurs, Harcourt pense exactement la même chose que moi...

— Harcourt peut bien aller au diable ! cria Annabelle en se dirigeant vers le hall d’entrée. Et toi aussi ! Après m’avoir laissée tomber comme tu l’as fait, tu ne crois pas que tu vas continuer à te mêler de mes affaires... D’ailleurs, c’est réciproque : maintenant, il peut t’arriver n’importe quoi, je m’en moque éperdument !

«Maintenant seulement, ou depuis toujours?» eut envie de demander Audrey. Mais Annabelle venait de faire claquer rageusement la porte derrière elle et, plutôt que de devoir affronter le regard de son grand-père, Audrey courut se réfugier dans sa chambre auprès de la petite Molly.

Durant les premiers jours qui suivirent son retour à San Francisco, Audrey eut l'impression, par moments, d'être une véritable étrangère dans la maison de son grand-père. Deux des domestiques engagés des années auparavant avaient quitté la maison et le fidèle majordome avait pris sa retraite.

Mais, plus encore que ces changements domestiques c'était le monde lui-même qui s'était transformé.

Audrey avait vécu pendant huit mois coupée de tout, un peu comme si elle avait séjourné sur une autre planète.

Tant d'événements avaient eu lieu en son absence que maintenant, quand elle ouvrait un journal, elle se sentait complètement perdue.

En l'espace d'un an, la situation économique des États Unis s'était nettement améliorée, grâce au gouvernement de Franklin D. Roosevelt, même si Édouard Driscoll refusait toujours d'en convenir. Chaque fois que sa petite fille lui faisait remarquer que le pays allait beaucoup mieux, il lui répondait : « Attendons ! », comme s'il prévoyait quelque catastrophe.

Il faut reconnaître que la situation internationale était plutôt alarmante.

Quelques jours après l'arrivée d'Audrey, les journaux américains s'étaient fait l'écho de la Nuit des longs couteaux, au cours de laquelle Hitler avait réduit au silence tous ses opposants. A la mi-juillet, ce fut au tour des États-Unis d'être secoués par un événement d'importance : une grève générale venait d'être déclenchée pour soutenir le mouvement des dockers. Début août 34, Hindenburg, le président allemand, mourait et, moins de deux semaines plus tard, le Führer accédait à la présidence du pays.

La navigation aérienne se développait considérablement.

Air France venait de voir le jour et, aux États-Unis, deux nouvelles compagnies aériennes assuraient les liaisons intérieures.

Mais il n'y avait pas que le monde qui changeait. Après avoir tant voyagé, Audrey, elle aussi, voyait les choses différemment. San Francisco lui semblait maintenant une petite ville de province où les gens passaient leur temps à cancaner. Ses anciennes amies ne s'intéressaient qu'à leur garde-robe, à leur mari ou à la dernière soirée à laquelle elles avaient été invitées.

Dans ces conditions, Audrey préférait rester chez elle pour s'occuper de Mai Li et de son grand-père. Et quand, par hasard, elle avait un moment de libre, elle pensait à Charles et se demandait pourquoi il n'avait Jamais répondu à son second télégramme.

Ce changement d'attitude n'avait pas échappé à son grand-père. Au

début, il avait pensé que si elle ne sortait pas, c'était qu'elle avait besoin de se remettre de ses aventures. Quand la fin du mois de juillet arriva, il commença à s'inquiéter : est-ce que, par hasard, Audrey ne serait pas tombée amoureuse d'un homme qu'elle aurait rencontré pendant son voyage ? Et hypothèse plus grave encore aux yeux d'Édouard Driscoll, s'agissait-il d'un Asiatique ?

Pourtant, malgré ses inquiétudes, lorsqu'il s'approchait du berceau pour contempler Mai Li, il était bien ! obligé de convenir que ce bébé n'avait rien d'une Eurasiennne.

Cela n'empêchait pas la plupart des gens de croire dur comme fer que Mai Li était la fille d'Audrey. Ces esprits bornés étaient d'ailleurs persuadés que, si celle-ci était restée aussi longtemps absente de San Francisco, c'était pour mettre au monde un enfant illégitime qu'elle avait eu avec un Chinois !

Ces racontars laissaient Audrey complètement indifférente. De même, elle n'avait rien fait pour revoir sa sœur. Et Annabelle, de son côté, n'avait pas remis les pieds chez son grand-père, qui, depuis la dispute entre ses deux petites-filles à laquelle il avait assisté, se refusait d'aborder ce sujet.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait engagé aucune discussion avec Audrey quand, un beau matin, il se mit à pester contre la jeune domestique qui avait préparé le thé qui. À l'entendre, son earl grey était imbuvable !

Aussitôt, Audrey éclata de rire.

— Cela me rappelle le bon temps, dit-elle. La dernière fois, ce n'était pas votre thé qui était en cause, mais la future élection de Roosevelt...

— Tu n'es pas plus maligne qu'il y a un an, rétorqua t il Tu me fais penser à ton père : il avait beau voyage à l'autre bout du monde, cela ne le rendait pas plus intelligent ! Et lui, au moins, avait l'élégance de ne pas rentrer à la maison avec un moutard...

Audrey connaissait trop bien les sentiments de son grand-père vis-à-vis de Mai Li pour s'inquiéter de cette sortie.

Plusieurs fois, elle l'avait surpris penché sur le berceau en train de sourire au bébé, alors qu'il ne se croyait pu observé.

Une fois, elle l'avait même entendu murmurer « papie », comme s'il désirait que la petite fille apprenne le plus vite possible à prononcer son nom.

Malgré tout, le sort de Mai Li ne manquait pas de les inquiéter tous les deux.

Ils en reparlèrent quelques semaines plus tard alors qu'ils se trouvaient en vacances sur les bords du lac Tahoe. On était au mois d'août et il faisait si chaud qu'ils avaient dîné dehors, sous la véranda.

— Je vais élever Mai Li comme si c'était ma fille, dit Audrey.

Justement, c'était ce que craignait Édouard Driscoll.

— Cela ne marchera jamais, Audrey ! Et, même si tu y arrives, personne ne voudra t'épouser à cause de cette gamine... La première chose qu'un homme va penser, c'est qu'il s'agit vraiment de ton enfant.

— De quel droit me reprocherait-on une chose pareille demanda Audrey.

Depuis qu'elle était rentrée à San Francisco, il avait fallu qu'elle se batte pied à pied contre les racontars et l'égoïsme ambiant.

Comme la vie était plus simple à Harbin ! Là-bas, au moins, ses seuls soucis concernaient les enfants dont elle s'occupait. Que devenaient-ils, tous ces petits orphelins, maintenant qu'elle était partie ? Elle avait fait faire un second virement à la banque américaine de Harbin, mais ce geste était loin de lui suffire. Elle aurait aimé faire plus encore pour ces enfants déshérités.

— Pourquoi Mai Li n'aurait-elle pas une vie décente, comme la plupart des enfants américains ?

— Aux yeux de tes concitoyens, cette petite fille n'est pas comme eux, Audrey. Tout le monde ne possède pas des idées aussi larges que les tiennes...

— En tout cas, je serai là pour la protéger contre ce genre d'attaques !

— Je sais bien, ma petite-fille, répondit Édouard Dris-coli en lui prenant affectueusement la main. Tu feras pour Molly ce que tu as fait pour Annabelle... Au fond, tu as trop bon cœur, Audrey ! Un jour ou l'autre, il faudra bien que tu penses à toi au lieu de toujours t'inquiéter du sort des autres...

Cette dernière remarque sonna étrangement aux oreilles d'Audrey.

— Ne me dites pas que, vous aussi, vous vous faites du souci à l'idée que je vais rester vieille fille !

Édouard Driscoll connaissait trop bien sa petite-fille pour s'inquiéter à son sujet. Il savait pertinemment que, lorsqu'il ne serait plus là, Audrey mènerait sa vie comme elle l'entendait. Elle avait bien trop de cœur, d'intelligence et d'esprit pour épouser un homme qui ne soit pas au moins Ion égal. En plus, depuis son retour de Chine, elle avait embelli.

Elle semblait posséder une force intérieure qui la rendait radieuse. Et quel homme ne s'y montrerait pas sensible ?

— Tu es devenue magnifique, Audrey. Je suis sûr qu'un jour ou l'autre, tu vas rencontrer l'homme capable de faire ton bonheur...

Pendant un court instant, Audrey eut envie de lui parler de Charles. Puis, craignant de lui faire de la peine, elle préféra lui proposer :

— Nous ferions mieux de rentrer car il commence à faire froid.

— Une fois de plus, c'est toi qui as raison, ma chère, reconnut Édouard Driscoll avec un regard reconnaissant.

Deux semaines après leur retour à San Francisco, les journaux annoncèrent que Bruno Richard Hauptmann venait d'être arrêté et qu'il portait sur lui une partie de la rançon exigée par les ravisseurs du jeune Lindbergh. Deux ans plus tôt, l'annonce de cet enlèvement avait ému l'opinion américaine, surtout lorsqu'on avait appris que l'enfant avait été tué par ses ravisseurs. Hauptmann avait-il participé ou non à cet ignoble kidnapping? Aux yeux des autorités, l'homme était coupable. Pourtant, l'opinion publique restait divisée...

Comme toujours, Audrey et son grand-père n'étaient pas d'accord à ce sujet et ils étaient en train d'en discuter en prenant leur petit déjeuner quand le nouveau majordome s'approcha d'Audrey pour lui dire qu'un homme la demandait au téléphone.

— Allô ! Qui est à l'appareil ? demanda Audrey quelques instants plus tard.

Elle était à mille lieux de penser que Charles lui téléphonerait un jour. Et pourtant, c'était lui.

— Audrey ?

Le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine en reconnaissant la voix de Charles. Jamais elle ne s'endormait sans penser à lui et il hantait ses rêves. Comme c'était étrange de l'entendre à nouveau !

— Où es-tu ? demanda-t-elle aussitôt.

— En Californie. Très exactement à Los Angeles. Et toi, quand es-tu rentrée ?

Charles n'avait plus reçu de nouvelles d'Audrey depuis le second télégramme qu'elle lui avait envoyé de Harbin. Et il n'avait pas cherché à en avoir. A partir du moment où elle avait refusé sa proposition de mariage, il considérait qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

D'ailleurs, il avait attendu deux jours avant de se décider à lui téléphoner. Deux jours pendant lesquels il avait essayé de lutter contre le désir torturant d'entendre à nouveau sa voix... Le matin même, n'y tenant plus, il avait sauté sur le téléphone et avait composé fébrilement le numéro d'Audrey à San Francisco.

— Je suis rentrée au mois de juin, répondit Audrey.

— Ton grand-père va bien ?

— Couci-couça... Il est un peu plus fragile qu'il y a un an.

Mais le fait que je sois rentrée lui a fait tellement plaisir...

Charles se contenta de hocher la tête. Il avait trop souvent discuté de ce sujet avec Audrey pour recommencer à en parler avec elle.

— Et ta sœur, comment va-t-elle ? se força-t-il à demander.

— En mon absence, les choses ne se sont pas arrangées...

répondit Audrey d'une voix hésitante. J'ai l'impression qu'elle a beaucoup changé.

Cette nouvelle ne surprit pas Charles. Il avait toujours pensé qu'Annabelle se conduisait en enfant gâtée et il n'était pas mécontent qu'Audrey commence enfin à s'en rendre compte.

— Combien de temps comptes-tu rester en Californie Charles ?

— Seulement quelques jours... Une firme américaine a décidé de tourner un film à partir d'un de mes livres et je suis venu sur place rencontrer le producteur.

— Est-ce que, par hasard, tu vas jouer dans ce film ?

— Dieu m'en préserve ! s'écria Charles en éclatant de rire.

— Dommage... murmura-t-elle en pensant au plaisir qu'elle aurait eu à revoir le beau visage de Charles sur un écran.

— Et toi, que deviens-tu ?

Cela lui faisait un drôle d'effet de poser une telle question à Audrey. Après avoir été si proches l'un de l'autre, dire qu'ils étaient restés onze

mois sans se voir !

— J'ai repris ma vie d'avant... Je m'occupe de mon grand-père.

« Et de Mai Li », faillit-elle ajouter.

Mais Charles ignorait qu'elle avait ramené ce bébé avec elle et il semblait bien difficile de lui expliquer tout ça par téléphone.

— Audrey... reprit Charles.

Il était en train de se demander s'il allait oser prononcer la question qui lui brûlait les lèvres.

— Oui?

— Veux-tu que je vienne te voir? demanda-t-il en se jetant à l'eau.

Même si elle savait que cette rencontre serait sans lendemain, même si leurs retrouvailles ne devaient durer que quelques instants, Audrey mourait d'envie de revoir Charles.

— Cela me ferait tellement plaisir ! Crois-tu que cela soit possible ?

— Bien sûr. Demain, j'aurai terminé mon travail à Los Angeles. Je peux prendre un avion aussitôt. Est-ce que tu seras libre, au moins?

Quelle drôle de question ! Pour Charles, Audrey serait toujours libre...

— Je pense pouvoir arranger ça assez facilement, répondit-elle.

Comme Charles était heureux d'entendre à nouveau cette voix sensuelle que tempérait toujours une pointe d'humour! Ces derniers mois, il s'était efforcé d'oublier dans les bras de Charlotte les liens qui l'unissaient à Audrey et il se rendait compte soudain que la jeune femme taisait intimement partie de lui-même.

— Veux-tu que je vienne te chercher à l'aéroport?
demanda Audrey.

— Cela ne te gêne pas ?

— Au contraire ! Cela me fera vraiment plaisir.

— Je te retéléphone pour te dire l'heure exacte de mon arrivée...

— J'y serai, promit Audrey. Je voulais aussi te dire...

— Oui?

— Merci d'avoir appelé, Charles !

Le lendemain matin, Audrey descendit en ville avec Mai Li pour la faire vacciner.

Elle se demanda si elle devait aller chez le coiffeur en prévision de l'arrivée de Charles... Puis finalement, elle y renonça. Ce geste de coquetterie bien féminine ressemblait trop à ce qu'aurait fait Annabelle en pareil cas.

Pour se rendre à l'aéroport, elle mit une robe en laine grise, accrocha autour de son cou le collier de perles de sa grand-mère et laissa ses cheveux libres sur ses épaules, comme Charles les aimait.

En arrivant à l'aéroport, elle s'aperçut qu'elle avait dix minutes d'avance et fit les cent pas dans le hall en attendant que le vol en provenance de Los Angeles soit annoncé.

Elle était debout derrière la porte de débarquement quand les premiers passagers la franchirent. Et soudain, dans cette foule d'hommes d'affaires pressés, elle reconnut l'abondante chevelure noire de Charles, ses yeux au regard si profond, cette bouche sensuelle qu'elle aimait tant...

Avant qu'elle ait pu faire un geste, Charles se trouvait en face d'elle et, sans prononcer un mot, il la serra fougueusement dans ses bras et lui écrasa les lèvres.

Après ce baiser qui sembla durer une éternité, ils restèrent de longues secondes à se regarder les yeux dans les yeux, insensibles aux passagers qui se pressaient autour d'eux.

Ce fut Charles qui, le premier, rompit le silence.

— Bonjour ! dit-il en souriant d'un air gamin.

— Bienvenue à San Francisco ! répondit Audrey.

Cette phrase, aussi chaleureuse soit-elle, était douce amère. Combien de temps Charles allait-il pouvoir rester ?

Un jour ? Deux, au grand maximum.. Voilà à quoi Audrey ne pouvait s'empêcher de penser tandis qu'elle l'entraînait vers le parking de l'aéroport.

— Comment cela s'est-il passé pour le film ? demanda-t-elle en ouvrant le coffre de la Packard pour qu'il puisse y déposer son sac de voyage.

— Nous avons signé un contrat. Mais j'ai l'impression que ces gens sont complètement cinglés ! Ils ont, en tout cas, une conception du travail bien étonnante...

Audrey se glissa derrière le volant et débloqua la portière droite pour que Charles puisse s'asseoir à côté d'elle.

— Est-ce que ton travail te plaît toujours autant, Charles ?

— Oui, reconnut celui-ci.

« Mais ce qui me plaît encore plus, c'est de te revoir », faillit-il ajouter.

S'il avait accepté aussi facilement la proposition de ce producteur américain, ce n'était pas pour l'argent ou le succès, mais bien dans le but d'avoir enfin une occasion de rencontrer Audrey... D'ailleurs, Charlotte Beardsley n'avait pas été dupe. Vis-à-vis de Charles, elle faisait preuve d'une patience d'ange, à condition qu'il ne lui parle pas d'Audrey.

Pour Charlotte, le fait que cette dernière ait refusé la demande en mariage de Charles constituait un crime impardonnable.

De son côté, Audrey se doutait bien que le long silence de Charles ne pouvait être attribué au hasard.

— Je ne sais pas quoi te dire, Charles... avoua-t-elle dès qu'ils eurent quitté l'aéroport.

— A quel sujet ?

— Je voulais parler du second télégramme que je l'ai envoyé...

— Il me semble que le message était suffisamment clair pour se passer d'explications !

— Bien sûr ! reconnu Audrey avec sa sincérité habituelle.

Mais je me demande si tu as bien compris ce qui m'avait poussé à te faire cette réponse.

Et comme Charles se taisait, elle ajouta :

— J'aurais donné tout ce que j'avais au monde pour pouvoir te rejoindre à Londres comme tu me le proposais...

Malheureusement, mon grand-père est vieux, il a besoin de moi, et il fallait absolument que je rentre.

— Je ne comprends pas ce qui te pousse à toujours à vouloir te sacrifier, dit-il d'un air buté. A deux reprises tu as refusé de m'épouser.

— La première fois, ta proposition n'était pas vraiment sérieuse, lui rappela Audrey en souriant. Tu étais désespéré à l'idée de devoir m'abandonner à Harbin et prêt à tout, donc à m'épouser, pour me sortir de là...

Charles sourit à son tour. Une fois de plus, Audrey avait raison. Elle le connaissait parfaitement et avait le don d'éveiller ce qu'il y avait de meilleur en lui — une part de lui-même que Charlotte ignorerait toujours... Audrey était si droite, si intègre, si bonne qu'il était bien difficile de lui en vouloir longtemps.

— Tu es la femme la plus têtue que j'aie jamais rencontrée ! avoua Charles en se tournant vers elle pour l'embrasser dans le cou.

— Est-ce un simple constat des faits, ou un compliment ?

— Pas du tout, mademoiselle Driscoll ! Il s'agit d'une accusation en bonne et due forme. Après avoir reçu ton | télégramme, je me suis saoulé pendant un mois !

Il préféra ne pas dire à Audrey que, sans l'intervention de Charlotte, il en serait peut-être toujours au même point.

— Pour moi non plus, ça n'a pas été facile ! crut bon d'avouer Audrey, le visage soudain sérieux.

Cette décision m'a coûté énormément... Au moins autant que le jour où j'ai choisi de rester à Harbin !

— Chaque fois que le devoir t'appelle, ironisa Charles, tu sembles tellement sûre de toi qu'on a du mal à croire que tu puisses regretter quoi que ce soit...

— Tu es fou, Charles ! Après avoir passé huit mois à San Francisco, je peux t'assurer que j'ai des regrets... J'ai peut-

être fait mon devoir, mais je l'ai payé suffisamment cher !

Audrey attendit que le feu soit passé au vert poth demander :

— A quel hôtel comptes-tu descendre ?

— C'est le studio qui s'en est occupé. Ils ont réservé une chambre au

Saint-Francis. Tu connais ?

— Tu seras parfaitement installé, répondit Audrey, en pensant avec nostalgie au Gritti et au Pera Palace...

— Veux-tu dîner avec moi ce soir ? proposa Charles, qui ressentait la même nostalgie.

Audrey accepta en hochant la tête.

Après avoir vécu plusieurs mois avec Charles, comme s'ils étaient mariés, cela lui faisait un drôle d'effet de se retrouver soudain vis-à-vis de lui dans la situation qu'ils avaient connue à Antibes.

— Accepterais-tu de rencontrer mon grand-père avant que nous sortions pour dîner ? demanda-t-elle, avec une certaine anxiété.

Charles réfléchit quelques secondes avant de répondre.

Avait-il vraiment envie de faire la connaissance de l'homme à cause duquel Audrey avait refusé de l'épouser ?

— D'accord, finit-il par dire.

Audrey l'accompagna en voiture jusqu'à son hôtel. Puis ils se séparèrent après avoir échangé un bref baiser.

Quand elle entra dans le salon, Édouard Driscoll était plongé dans la lecture du journal du soir. Il releva la tête et lui demanda :

— Où étais-tu passée ?

Dans un premier temps, Audrey ne sut pas quoi répondre. Puis elle se dit qu'il était temps de mettre son grand père au courant, quitte à ne pas lui dire toute la vérité.

— Je suis allée chercher un ami à l'aéroport, annonça-t-elle.

Voyant qu'il fronçait les sourcils d'un air désapprobateur, elle ajouta aussitôt :

— Il s'agit de quelqu'un que j'ai rencontré en Europe et qui est de passage pour quelques jours à San Francisco

— Est-ce que je le connais ?

— Non. Mais cela ne va pas tarder : je l'ai invité à venir prendre l'apéritif.

— Quelle barbe !

Audrey savait très bien que le vieil homme n'en pensait pas un mot. Les rares fois où elle recevait des amis, il les accueillait toujours à bras ouverts et reprochait régulièrement à sa petite-fille de ne pas sortir assez souvent.

Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, Audrey annonça qu'elle montait voir Mai Li.

— Elle a encore percé une de ses dents de lait, aujourd'hui, annonça Édouard Driscoll avec une pointe de fierté. D'après Mme Williams, la gouvernante, Molly est très en avance pour son âge. Son petit-fils, qui n'a pas loin d'un an, n'a toujours fait aucune de ses dents... Je parie que cette gamine saura marcher avant son premier anniversaire !

La fierté qu'il éprouvait à chacun des progrès de Molly touchait

beaucoup Audrey. Surtout quand elle comparait son attitude actuelle au peu d'intérêt qu'il avait manifesté envers les enfants d'Annabelle.

Une heure plus tard, Audrey descendit dans le salon.

Pour aller dîner avec Charles, elle avait choisi une robe en soie noire, garnie d'épaulettes et décolletée dans le dos.

Cette tenue parfaitement coupée lui allait à ravir et, après avoir observé qu'elle s'était coiffée avec beaucoup de soin, son grand-père en déduisit que l'homme qu'ils attendaient ce soir-là devait être un invité de marque — du moins aux yeux d'Audrey...

— Comment s'appelle-t-il ton ami, déjà?

— Charles Parker-Scott.

— Ce nom me dit quelque chose, murmura Édouard Driscoll d'un air songeur, lorsqu'on sonna à la porte d'entrée.

Le majordome avait déjà ouvert lorsqu'Audrey arriva dans le hall d'entrée. Debout sur le seuil, Charles s'arrêta soudain, ébloui. Vêtue de noir, sa flamboyante chevelure rousse dansant librement sur ses épaules, Audrey avait rarement été aussi belle.

— Bonsoir, dit-il en l'embrassant pudiquement sur la joue.

La jeune femme l'entraîna aussitôt au salon. Puis elle fit les présentations. Charles fut le premier surpris de découvrir que le grand-père d'Audrey lui était sympathique.

Et ce sentiment était réciproque.

— Votre nom ne m'est pas inconnu, monsieur Parker-Scott, dit Édouard Driscoll lorsqu'ils se furent serré la main.

— Charles a écrit de nombreux livres, crut bon de préciser Audrey. Il est possible que vous ayez déjà lu son nom dans la presse...

« Pourvu que la mémoire ne lui revienne pas ! » songea-t-elle, soudain alarmée. Elle se doutait bien que Muriel Browne avait mentionné le nom de Charles à son retour de Shanghai, et elle n'avait aucune envie que son grand-père fasse le rapprochement entre la présence de Charles à San Francisco et les racontars de cette vieillesse chipie.

— Le majordome venait de servir l'apéritif quand Édouard Driscoll proposa à son invité de lui montrer la bibliothèque.

En les voyant tous deux quitter le salon, Audrey se dit soudain que son grand-père n'avait rien perdu de sa vivacité d'antan. Est-ce qu'elle ne se faisait pas des idées en s'imaginant qu'il était vieux et malade? En s'apercevant qu'il avait encore bon pied bon œil, Charles ne risquait-il pas de penser qu'elle s'en servait pour refuser de l'épouser? Audrey espérait qu'il la connaissait suffisamment pour ne pas supposer une chose pareille.

Édouard Driscoll fit admirer à son invité les éditions originales, les vieux volumes reliés de cuir et les livres rares qu'il avait collectionnés tout au long de sa vie. Et Charles apprécia le goût très sûr qui avait

guidé ses choix. De même, il aimait l'atmosphère de cette maison meublée avec goût et où se côtoyaient les meubles anciens et les trésors que le père d'Audrey avait ramenés de ses voyages. Audrey était si simple et elle faisait si peu de manières qu'avant de venir la voir à San Francisco, jamais il n'aurait imaginé qu'elle venait d'une famille aussi riche.

Quand les deux hommes eurent regagné le salon, Édouard Driscoll, après avoir longuement observé Charles, lui demanda soudain :

— Est-ce qu'Audrey vous a dit que vous étiez le portrait tout craché de mon fils ?

— Non, répondit Charles. Mais je sais qu'il était, lui aussi, passionné de voyages...

— Et comment, le fichu imbécile !

Cette sortie surprit Charles qui se demanda, un peu inquiet, s'il ne venait pas de commettre une bétise.

— Et Audrey ne vaut pas mieux que son père, continua le vieillard en lançant un regard furieux en direction de sa petite-fille. Vous ne devinerez jamais où elle est partie !

Charles avait bien du mal à garder son sérieux.

— Elle a passé près d'un an en Mandchourie dans un coin perdu, à Harbin. Et comme si cela ne suffisait pas, elle a même ramené de là-bas un bébé...

Audrey, qui observait toute la scène, crut que Charles allait dégringoler de sa chaise sous l'effet de la surprise. Elle voulut intervenir, mais son grand-père lui coupa la parole.

— Une adorable petite fille qui s'appelle Molly, ajouta-t-il. — Il s'agit d'une orpheline, expliqua aussitôt Audrey. Ou plutôt de la fille d'une des orphelines... Sa mère est morte à la naissance...

Ces explications étaient si embrouillées que Charles fut Incapable de s'y retrouver.

— Au lieu d'ennuyer notre invité avec tous ces détails, tu ferais mieux de lui montrer Molly, Audrey !

A contrecœur, Charles quitta le fauteuil où il était assis et accepta de suivre Audrey dans l'escalier qui menait à l'étage.

Quand il fut certain qu'Édouard Driscoll ne pouvait plus l'entendre, il se pencha vers la jeune femme et lui reprocha à voix basse :

— Voilà pourquoi tu n'as pas voulu m'épouser... Au lieu de me faire passer pour un imbécile, tu aurais pu au moins me dire la vérité !

Incapable de dire un mot pour se disculper, Audrey lui lança un regard dépité.

— Ton grand-père a raison, reprit Charles en l'attrapant par le bras au moment où elle ouvrait la porte de la chambre. Tu n'es qu'une pauvre idiote ! Avant de rentrer à San Francisco, tu aurais pu au moins te débarrasser de ce bébé.

— Qu'aurais-tu voulu que je fasse ? Que je la tue ? se défendit Audrey, les larmes aux yeux. Si j'ai ramené Mai Li aux États-Unis, c'est parce que je l'aime.

D'un pas décidé, elle entra dans la chambre et, après avoir renvoyé d'un geste la domestique, elle sortit Mai Li de son berceau.

Aussitôt, la petite fille lui fit un large sourire et se mit à gazouiller en tournant son joli visage vers le nouveau venu.

A voir sa peau très mate et ses yeux bridés, il n'y avait aucun doute possible : Mai Li était une pure Orientale.

— Mon Dieu ! s'écria Charles en rougissant de honte. Je suis désolé, Audrey... Ce bébé n'est pas ta fille, n'est-ce pas ?

Je veux dire : pas dans le sens où on l'entend habituellement...

— Il s'agit de la fille de Ling Hwei, la jeune Chinoise dont je t'ai parlé dans mes lettres. Ling Hwei est morte en donnant naissance à l'enfant. Je n'ai pas pu laisser Mai Li à Harbin car son père était un jeune soldat japonais.

Tu sais aussi bien que moi ce qu'il lui serait arrivé si elle était restée là-bas...

— Je comprends maintenant... Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Ce n'est qu'après t'avoir envoyé le second télégramme que j'ai pris la décision de rentrer avec Mai Li. Comme tu ne m'as jamais répondu, je n'ai pas eu l'occasion de t'expliquer tout ça...

Charles, soulagé, observa en souriant la petite fille nichée dans les bras d'Audrey.

— Elle est adorable. Quel âge a-t-elle ?

— Six mois.

Comme Charles caressait affectueusement la joue de Mai Li, celle-ci essaya d'attraper son pouce pour le mordiller entre ses dents, ce qui le fit éclater de rire.

— Si tu veux, tu peux la prendre dans tes bras proposa Audrey.

Voyant que Charles hésitait, elle lui tendit le bébé.

Aussitôt, Mai Li poussa un petit cri de joie. Elle sentait bon le savon et le talc. Tout dans la chambre, autour d'elle, montrait qu'elle était particulièrement choyée, Audrey avait commencé à la prendre en photo, et une dizaine de portraits décoraient les murs.

Avec mille précautions, Charles recoucha Mai Li dans son berceau. Audrey s'approcha pour admirer le bébé qui gigotait au fond de son lit en suçant son pouce. Puis elle murmura :

— J'aurais tellement aimé que cette petite fille soit la nôtre...

— Moi aussi, avoua Charles en lui prenant tendrement la main.

Debout au pied du berceau, ils éprouvèrent à nouveau ce sentiment de joie profonde qu'ils avaient partagé pendant leur voyage en Chine. Ils s'aimaient autant, si ce n'est plus, qu'à cette époque...

Ils durent faire un effort pour quitter la nursery et redescendre au salon. Charles eut alors droit au récit détaillé de tous les menus faits qui avaient marqué la vie de Molly et des progrès qu'elle avait accomplis depuis quatre mois.

— Molly est une enfant tout à fait exceptionnelle, conclut Édouard Driscoll, aussi fier que si elle avait été son arrière-petite-fille. Quant à Audrey, elle n'est pas aussi mauvaise que j'ai l'air de le dire...

Il était temps de prendre congé et, après avoir salué le vieil homme, Charles quitta la maison en compagnie d'Audrey.

Il avait retenu une table au Blue Fox, un des restaurants les plus réputés de San Francisco. Pourtant, ni lui ni Audrey ne firent honneur à l'excellent dîner qu'on leur servit.

Maintenant que Charles était au courant pour Mai Li, Audrey lui raconta en détail les circonstances de la naissance et elle lui parla du général Chang.

— Il aurait pu te violer, Audrey ! fit remarquer Charles, nullement convaincu des bonnes intentions du fameux général.

— Quand je repense aux huit mois que j'ai passés à Harbin, je me dis qu'en effet il aurait pu m'arriver des tas de choses... Mais finalement, tout s'est bien passé et j'ai eu la chance, en plus, de pouvoir ramener Mai Li avec moi.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— Rester à San Francisco, répondit Audrey sans hésiter.

Tant que mon grand-père vivra...

— C'est un homme exceptionnel, reconnut Charles, non sans tristesse.

— Je sais... Et c'est bien pour cela que je suis rentrée : je lui dois tout, Charles !

Est-ce une raison pour hypothéquer ton avenir?

— Mon avenir, je n'en sais rien... En revanche, je crois qu'actuellement il a vraiment besoin de moi.

— Et Annabelle? Elle ne lui doit rien à son grand père?

— J'ai bien l'impression qu'elle ne se sent aucune dette envers de lui. Ni envers qui que ce soit d'autre, d'ailleurs...

— Au fond, je n'ai pas eu de chance, fit Charles en souriant d'un air triste. J'ai choisi celle de vous deux qui avait le sens du devoir...

Lorsque le serveur eut apporté le dessert, il prit son courage à deux mains et demanda soudain à Audrey :

— Que me répondrais-tu si je te proposais une petite virée pour te changer les idées ?

— Un week-end à Carmel, en Californie? Ou un voyage en Extrême-Orient? interrogea Audrey pour le taquiner.

Dire qu'elle avait voyagé avec lui jusqu'en Chine et que maintenant, elle pouvait à peine se permettre de quitter San Francisco pour

quelques jours !

— Je suis allé en Inde pour préparer mon prochain livre et je dois maintenant partir en Égypte. Veux-tu venir avec moi ?

Audrey se sentait prête à partir n'importe où avec Charles. Et l'Égypte, quelle destination fabuleuse !

— A quand est fixée la date de ton départ ?

— A la fin de l'année, du moins avant le printemps de l'année prochaine. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, pour toi, cela ne doit pas faire une grande différence...

— Tu as probablement raison, Charles! Je ne crois pas que mon grand-père supporterait de me voir partir à nouveau à l'étranger. En plus, maintenant, il faut aussi que je pense à Molly...

— Tu peux très bien l'emmener avec toi.

Touchée par cette proposition, Audrey se pencha vers Charles et l'embrassa affectueusement sur la joue.

— Je t'adore ! Est-ce que tu le sais, au moins ?

— Parfois, j'ai un peu de mal à le croire, répondit celui-ci.

En ce qui concerne ce voyage, tu n'es pas obligée de me répondre tout de suite... Ce serait tellement romantique de partir ensemble explorer la vallée du Nil!

— Inutile de me vanter les charmes de l'Égypte, Charles !

La question n'est pas là... Je serais aussi heureuse de partir avec toi si tu me proposais d'aller vivre au fin fond de l'Oklahoma.

— Et si je te prenais au mot ! menaça Charles.

Ils éclatèrent de rire tous les deux, retrouvant leur bonne humeur pour la première fois de la soirée.

Lorsqu'ils eurent fini de dîner, Charles proposa à Audrey de venir danser avec lui au Saint-Francis et celle-ci accepta avec joie.

Dès qu'elle se retrouva dans les bras de Charles, son corps plaqué contre le sien, Audrey sentit que toutes ses bonnes résolutions s'envolaient. Jamais elle n'avait autant désiré Charles qu'en cet instant.

— J'ai l'impression que je serai toujours incapable de te résister, avoua-t-elle dans un murmure. Si jamais tu te maries un jour, cela risque de me poser un sacré problème !

— Tu sais ce qu'il te reste à faire pour que cela n'arrive pas, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Tous les deux n'avaient qu'une chose en tête et, quelques minutes plus tard, ils s'éclipsèrent discrètement. Charles entraîna Audrey dans un des couloirs de l'hôtel, puis il lui remit la clef de sa chambre. Dès que la jeune femme eut disparu dans l'ascenseur, il retourna à la réception et demanda un double de sa clef en prétextant qu'il l'avait perdue.

Arrivé à son étage, il se dirigea vers la chambre. Audrey l'attendait,

debout au milieu de la pièce et, quand il eut refermé la porte, elle lui dit en riant :

— En venant te rejoindre dans ta chambre, je cours de sacrés risques... Si par malheur quelqu'un m'a vue entrer, je vais subir le même sort que les bandits du Far West : on va m'enduire de goudron, puis me couvrir de plumes avant de me mettre à la porte de la ville.

— Je t'aurai épousée avant ! promit Charles en dégrafant les boutons qui fermaient sa robe.

Lorsqu'Audrey se retrouva dans les bras de Charles, elle se demanda, tout étonnée, comment elle avait pu vivre sans lui tous ces derniers mois. Charles ressentait exactement la même chose et il lui fit l'amour comme s'il désirait soudain rattraper le temps perdu et effacer ces heures déchirantes où il avait vécu loin d'elle.

Il n'était pas loin de quatre heures du matin quand Audrey, après avoir consulté la pendulette placée sur la table de nuit, se releva soudain :

— Il faut que je rentre, Charles !

Lorsqu'ils voyageaient ensemble, ils ignoraient ce genre de contrainte et avaient toute liberté de s'aimer.

Malheureusement, ce n'était plus le cas.

Charles s'habilla rapidement, puis il raccompagna Audrey en taxi.

Après avoir échangé un dernier baiser, il la regarda s'engouffrer dans la maison et attendit qu'une fenêtre soit éclairée au premier étage pour donner l'ordre au taxi de le ramener au Saint-Francis. Quand il se retrouva tout seul dans la chambre où flottait encore le discret parfum d'Audrey, il fut pris de l'envie folle de lui téléphoner pour qu'elle revienne...

Leur seconde rencontre n'eut lieu que le lendemain après-midi. Audrey rejoignit Charles, aussi discrètement que possible, à son hôtel et ils décidèrent de ne pas sortir, même pour dîner.

A dix heures du soir, Charles commanda un souper froid qu'on leur monta dans la chambre et Audrey fut étonnée de voir qu'il ne touchait pas au contenu de son assiette.

Il semblait si sérieux tout d'un coup qu'elle ne put s'empêcher de lui demander :

— Que se passe-t-il, Charles ?

— Il faut que je te dise quelque chose...

— Rien de grave ? demanda Audrey en lui prenant tendrement la main.

Au lieu de répondre à son geste, Charles se leva soudain et se mit à faire les cent pas dans la chambre.

— Il faut que je sois à New York demain après-midi au plus tard, annonça-t-il d'un air lugubre. J'ai rendez-vous avec un éditeur américain et il m'a été impossible de le faire reporter.

— Je vois...

— Ce que je voulais te dire, Aud, c'est qu'avant mon départ, j'ai besoin d'être fixé à notre sujet, continua-t-il, en s'asseyant de nouveau en face d'elle. J'ai passé une année épouvantable, presque aussi éprouvante que celle qui a suivi la mort de Sean...

Et maintenant, il faut que je te quitte à nouveau ! Nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi...

« Pourquoi ne pas continuer ainsi quelque temps encore ? » faillit demander Audrey. Mais jusqu'à quand ?

Elle ne pouvait répondre à cette question et savait bien que c'était là tout le problème.

— Je veux t'épouser, reprit Charles. Je veux aussi que tu viennes vivre à Londres avec moi.

Pour Audrey, cette dernière phrase sonnait comme une aorte de verdict et elle sentit que ses yeux se remplissaient de larmes.

— Je t'aime, Charles ! Et je ne désire qu'une chose au monde : vivre avec toi. Malheureusement, pour l'instant C'est impossible. Je ne peux pas !

Quittant son fauteuil, Audrey fit quelques pas dans la pièce. Elle s'approcha de la fenêtre et contempla sans la voir la place d'Union Square. Puis elle revint s'asseoir en face de Charles et lui dit, la mort dans l'âme :

— Que je le veuille ou non, il m'est impossible de quitter mon grand-père. J'aimerais tellement que tu comprennes ça, Charles...

— Franchement, Audrey, crois-tu qu'il exige un pareil sacrifice ? S'il a un minimum de bon sens, il doit bien savoir que tu ne peux pas lui consacrer ta vie.

— En quittant San Francisco, je lui briserais le cœur.

— En refusant de m'épouser, c'est le mien que tu vas briser !

— Je t'aime, Charles, n'est-ce pas suffisant ?

— Non ! s'écria Charles. Je t'ai posé une question bien précise et j'exige que tu répondes.

Audrey se trouvait dans une impasse.

Comme à Harbin, un an plus tôt, Charles lui demandait de prendre une décision à laquelle elle ne pouvait se résoudre... Mais cette fois-ci, le sacrifice était encore plus lourd de conséquences. Et c'était certainement la dernière chance qu'il lui offrait.

— Je ne peux pas t'épouser, répondit Audrey, désespérée.

Pour l'instant, en tout cas, c'est impossible...

— Et quand cela sera-t-il possible ? Dans un mois ? Dans un an ? Aujourd'hui, je t'offre tout ce que j'ai, Audrey : ma vie, mon cœur, ma fortune... Tout cela t'appartient ! Mais je ne veux pas gâcher ma vie à attendre que ton grand-père meure.. En plus, je suis persuadé que, si je lui demandais ta main, il me l'accorderait aussitôt...

— Tu as certainement raison. Il me dira de partir, me donnera sa bénédiction et en mourra... Je ne peux pas lui faire une chose pareille, Charles !

Insensible à cet argument, celui-ci recommença à faire les cent pas dans la pièce.

Puis il s'approcha de la fenêtre et, sans regarder Audrey, il annonça :

— Ma décision est prise, Audrey. Si tu choisis de rester ici à San Francisco, tout est fini entre nous. Jamais je ne te reverrai. J'en ai par-dessus la tête de jouer à ce petit jeu avec toi...

— Il ne s'agit pas d'un jeu, Charlie ! Mais de notre vie à tous les deux. Réfléchis bien avant de dire que tout est un entre nous.

— Ne pas pouvoir vivre avec toi est une véritable torture, Audrey ! Je désire avoir une vie normale, fonder un foyer, vivre sous le même toit que toi, avoir un jour de enfants...

Est-ce trop demander ?

— Viens vivre avec moi à San Francisco...

— Qu'est-ce que je vais faire ici ? Travailler dans un minable journal local ? Tu plaisantes... J'ai un métier et il faut que je puisse continuer à l'exercer. Cette fois-ci, c'est toi de faire un effort, Audrey ! Si nous nous marions, tu viendras vivre à Londres avec moi.

— Je ne peux pas, Charles !

— Réfléchis ! Mon avion part demain en fin d'après midi et je ne quitterai pas l'hôtel avant seize heures...

Cela laissait un peu moins de vingt-quatre heures à Audrey pour prendre une décision ! Et, pendant ce court laps de temps, sa situation n'aurait nullement évolué.

— Tu sais aussi bien que moi que, demain, les choses en seront exactement au même point. Tu n'es pas raisonnable !

— Ce que je te propose est la seule solution sensée, Audrey ! Pas seulement pour moi : pour nous deux...

— Non ! se défendit-elle aussitôt. Parce que moi, je n'ai pas le choix ! Je ne suis pas le genre de femme à faire des caprices et la seule chose qui compte à mes yeux c'est d'assumer mes responsabilités.

— Et tes responsabilités vis-à-vis de moi ? Ou ne serait ce qu'à l'égard de toi-même.. Je vais finir par croire que tu n'as pas suffisamment de cran pour obtenir ce que tu désires dans la vie. A moins, ajouta Charles d'un air songeur, que tu n'aies tout simplement pas envie de m'épouser...

— Tu sais bien que j'en ai autant envie que toi !

— Alors, viens vivre à Londres... Ou promets-moi de me rejoindre là-bas le plus tôt possible.

— Je ne peux pas te promettre une chose pareille, murmura Audrey en se cachant la tête dans les mains.

Charles se contenta d'acquiescer en silence. Il avait tout essayé pour convaincre Audrey.

Maintenant, il n'avait plus le choix : à partir du moment où elle refusait de l'épouser, il allait la rayer de sa vie.

C'était le moins qu'il puisse faire pour retrouver un semblant de tranquillité d'esprit.

Comme la veille, il reconduisit Audrey chez elle en taxi.

Le voyage eut lieu dans le plus complet silence. Quand ils arrivèrent en vue de la maison, il lui caressa tendrement la joue.

— Je n'avais pas l'intention d'être cruel, Audrey, n'excusa-t-il. Mais il fallait que je mette les choses au point, une bonne fois pour toutes !

— Est-ce que ce genre d'explication ne pouvait pas attendre ? demanda Audrey qui ne comprenait pas ce qui avait poussé Charles à de telles extrémités. Tu sembles si pressé que je vais finir par croire qu'il y a quelqu'un d'autre dans ta vie... — La question n'est pas là, Aud ! Je ne peux pas vivre sans toi. Pourtant, s'il n'y a pas d'autre solution, il faudra bien que je m'y fasse. Alors, autant commencer tout de suite...

— Tu es injuste avec moi, se plaignit Audrey. Tu sais très bien quelles sont mes responsabilités.

— L'an dernier, c'était les orphelins de Harbin... Cette année, il s'agit de ton grand-père... Il y aura toujours quelque chose !

— Je t'aime, Charles, murmura Audrey au moment de quitter le taxi.

— Moi aussi, je t'aime, Audrey... Mais ça ne suffit pas !

Le lendemain matin, en rejoignant son grand-père dans la salle à manger, Audrey avait les yeux rouges et les traits tirés par une nuit d'insomnie.

— Tu as une mine épouvantable, remarqua aussitôt Édouard Driscoll. Est-ce que tu as trop bu hier soir ? es-tu malade ?

— Je me sens simplement un peu fatiguée, répondit Audrey en essayant vainement de sourire.

Il attendit que la domestique qui venait de servir le petit déjeuner ait quitté la pièce pour demander :

— Ce garçon qui est venu nous voir l'autre soir, est-ce que tu es amoureuse de lui ?

— Nous sommes bons amis, un point c'est tout.

— Qu'entends-tu par là ?

— Disons que, pour l'instant, je préférerais ne pas en parler...

— Pourquoi ?

« Parce que je souffre trop chaque fois que je pense à lui », aurait voulu répondre Audrey. Mais elle préféra rassurer son grand-père :

— C'est un ami, rien de plus !

— Il m'a semblé très épris de toi et je suis content d'apprendre que ce sentiment n'est pas partagé.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Ce Parker-Scott est une sorte d'explorateur, si j'ai bien compris... Il doit passer son temps à chasser le tigre et l'éléphant. Pour une femme, ce n'est pas une sinécure!

— J'avoue que je n'avais jamais envisagé le problème sous cet angle, avoua Audrey en éclatant de rire.

— En plus, continua son grand-père, ce ne serait pas une bonne chose pour Molly...

Et pour lui non plus ! Audrey le savait et elle ne lui en voulait pas de raisonner ainsi. Il approchait des quatre vingt-trois ans et il avait de plus en plus besoin de petite-fille...

— Ne vous inquiétez pas ! crut-elle bon d'ajouter. Il n'y a rien de sérieux entre nous.

A l'heure du déjeuner, comme promis, Audrey descendit en ville pour retrouver Charles. Ils avaient rendez-vous dans la salle de restaurant du Saint-Francis et, dès quelle fut assise en face de lui, Charles lui demanda :

— Où en sommes-nous ?

— Tu connais déjà ma réponse, Charles! Je t'aime, mais je ne peux pas t'épouser... Pas pour l'instant, en tout cas.

— Je me doutais que tu allais m'annoncer ça ! C'est à cause de ton grand-père, n'est-ce pas ?

Audrey n'eut pas la force de répondre et elle se contenta de hocher la tête.

— En me dépêchant un peu, je peux encore attraper l'avion qui part à quatorze heures... Je crois que ça vaudrait mieux, annonça Charles après avoir congédié le serveur qui s'approchait de leur table avec le menu.

Il n'avait pas élevé la voix, mais Audrey pouvait lire dans les yeux un mélange de souffrance et de colère. Elle crut même y voir briller une lueur de vengeance...

Tout se passa alors très vite. Charles empoigna son sac de voyage et sortit du restaurant. Audrey le suivait, comme Une somnambule. Elle le vit hélér un taxi et s'engouffrer à l'arrière du véhicule. Avant qu'elle ait pu faire un geste ou même prononcer un mot, Charles, après avoir grommelé un intelligible « au revoir », fit claquer la portière et se pencha vers le chauffeur. Il ne se retourna même pas pour lui faire un signe de la main à travers la vitre arrière. Et lorsque Audrey vit le taxi tourner dans une rue adjacente, elle comprit soudain que l'homme avec lequel elle avait parcouru tant de kilomètres et partagé tant de nuits d'amour venait de disparaître de sa vie pour toujours.

Lorsqu'Audrey rentra chez elle, la maison semblait sans dessus dessous. Le vestibule était encombré de paquets ci de malles et, venant du premier étage, on entendait un remue-ménage tout à fait inhabituel.

Après avoir jeté un regard étonné autour d'elle, Audrey aperçut Annabelle, debout dans l'encadrement de la porte qui menait à la bibliothèque. Sur le coup, elle se dit que sa sœur partait en voyage et qu'elle était venue les saluer avant son départ. Mais, après avoir observé le visage défait d'Annabelle, elle comprit qu'elle se trompait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Harcourt m'a quittée.

Cette nouvelle ne surprit pas Audrey.

— Ce n'est pas une raison pour déménager, dit-elle bien décidée à ne pas encourager l'initiative d'Annabelle Tu as vraiment l'intention de t'installer ici ?

— Je ne veux pas rester seule à Burlingame : je hais cette maison !

— Pourquoi ne vas-tu pas à l'hôtel ?

Annabelle ne s'attendait pas à ce que sa sœur réagisse ainsi et elle lui lança un regard étonné.

— Je suis chez moi, ici ! Au moins autant que toi...

— As-tu demandé l'avis de grand-père ?

— Non, répondit l'intéressé qui venait de faire irruption dans le vestibule. Annabelle ne m'a pas demandé mon avis et j'aimerais bien qu'elle me dise pourquoi...

— J'ai essayé de vous joindre ce matin, bredouilla celle-ci en rougissant comme une gamine prise en faute.

— Au lieu de mentir, comme d'habitude, explique-moi où se trouve ton mari.

— Je ne sais pas... Je crois qu'il est parti au bord de la mer pour quelques jours avec des amis.

— Tu en as donc profité pour quitter le domicile conjugal...

— Harcourt m'a dit qu'il allait demander le divorce, se défendit Annabelle.

— Et, bien entendu, tu as été assez aimable pour le lui accorder, ironisa Édouard Driscoll. Est-ce que tu te rends compte que rien ne t'y obligeait?

Incapable de soutenir le regard de son grand-père, Annabelle se contenta de hocher la tête.

— Tu as sauté sur l'occasion, n'est-ce pas? Tu t'es dit que ce serait bien pratique de revenir habiter chez moi. Comme Annabelle gardait le silence, il ajouta :

— Pour quelle raison es-tu revenue ? Simplement parce tu connaissais l'adresse et que tu te souvenais de la qualité du service ? Ou alors parce que tu savais que ta sœur s'occuperait de tes enfants ?

Pour la première fois de sa vie, Audrey ne prenait pas la défense de sa sœur et même, elle se félicitait qu'Édouard Driscoll la remette vertement à sa place.

— Je ne pensais pas rester longtemps, reprit Annabelle.

— Combien de temps exactement ? grommela-t-il.

— Jusqu'à ce que je trouve une maison, par exemple...

— Voilà enfin une réponse claire ! Tâche de trouver rapidement de quoi te loger. Et, en attendant, tu peux habiter ici.

Le regard de triomphe qu'Annabelle lança à Audrey n'échappa pas à Édouard Driscoll.

— ... A condition de ne pas trop gêner ta sœur, ajouta-il.

Malheureusement pour Audrey, c'était le genre de recommandation qu'Annabelle avait toujours feint d'ignorer.

Pour commencer, elle essaya de caser ses deux enfants dans la chambre d'Audrey. Le jeune Weston se jeta aussitôt sur la bibliothèque et se mit à déchirer systématiquement les livres. Quant à Hannah, après avoir été installée par sa mère dans le lit-cage de Molly, elle se mit soudain à pousser des cris perçants. Molly s'était emparée du pouce de son invitée et elle était en train de le mordre avec délice.

En voyant ça, Annabelle se mit à injurier Molly et la traita de « sale bâtarde chinoise ». Audrey ne fit ni un ni deux et elle gifla sa sœur à toute volée. Cette correction bien méritée sembla calmer pour un temps Annabelle.

Il était cinq heures passées quand Audrey put s'enfermer dans sa chambre et réfléchir aux conséquences de sa rupture avec Charles. Non seulement elle venait de perdre pour toujours l'homme qu'elle aimait, mais elle se retrouvait maintenant piégée entre son grand-père et Annabelle... ! La situation actuelle était encore pire que celle qu'elle avait fuie en partant en Europe un an et demi plus tôt...

D'ailleurs, les mois suivants, Audrey eut l'impression vivre un véritable cauchemar. Aucune des nurses qu'elle engagea n'accepta de rester : il leur était impossible de s'entendre avec Annabelle et elles trouvaient, à juste titre que ses enfants étaient insupportables. Comme Annabelle sortait constamment, la plupart du temps Audrey se retrouvait avec Weston et Hannah sur les bras.

Quant à Édouard Driscoll, il se désintéressait totalement de ce qui pouvait se passer chez lui. Même la petite Molly semblait avoir perdu tout attrait à ses yeux.

Et Audrey était incapable de le consoler. Sa rupture avec Charles l'avait anéantie. A plusieurs reprises, elle avait essayé de lui écrire, mais toutes ses lettres avaient fini au panier. De toute façon, qu'aurait-

elle pu lui dire? Depuis leur dernière rencontre, rien n'avait changé et même, les choses allaient de mal en pis. Son grand-père s'affaiblissait de jour en jour. Il ne discutait plus de politique, ouvrait rarement son journal et n'allait même plus déjeuner à son club.

Audrey avait fait part à Annabelle de ses inquiétudes, mais elle s'était vite rendu compte que celle-ci se moquait pas mal de ce qu'il pouvait arriver à son grand-père ou même à ses propres enfants... La seule chose qui l'intéressait, c'était ses sorties avec ses amis et ses amourettes avec les quelques célibataires de la ville. Elle allait régulièrement à l'Opéra, dînait dans les restaurants à la mode et ne ratait pas une soirée dansante.

Quelques jours avant Noël, quand Audrey apprit que sa sœur ne dînerait même pas à la maison le soir du 24 décembre, elle laissa éclater sa colère.

— Tu pourrais quand même passer un moment avec grand-père ! Ne serait-ce que pour le remercier de t'entretenir, toi et tes enfants.

— La belle affaire ! répondit Annabelle. Il faut bien que quelqu'un dépense tout cet argent... En plus, je te ferais remarquer qu'il t'entretient, toi aussi.

Au fond, Annabelle méprisait sa sœur aînée. Elle trouvait normal qu'Audrey s'occupe de tout, comme elle l'avait toujours fait. Lorsqu'elle sortait avec ses amis, elle ne se privait pas d'en dire du mal et, chaque fois qu'elle en avait l'occasion, laissait entendre que Molly était le fruit d'une liaison qu'Audrey avait eue avec un Chinois.

Audrey se moquait éperdument de ces racontars, mais elle voyait bien que sa sœur était en train de gâcher sa vie.

Annabelle buvait comme un trou et changeait de partenaire comme de chemise. Jamais elle ne changerait et, toute sa vie, elle se conduirait en enfant gâtée. D'ailleurs, Audrey avait renoncé à lui faire la morale et, quand elle en avait par-dessus la tête des frasques de sa sœur, elle se réfugiait dans sa chambre et s'occupait de la petite Mai Li, seule activité qui lui remontât un peu le moral.

Rien n'était épargné à Audrey et il fallait encore qu'elle supporte les rencontres orageuses qui avaient lieu entre Annabelle et Harcourt depuis que celui-ci avait entamé la procédure de divorce.

En général, quand Harcourt sonnait à la porte, il avait déjà passablement bu. Il faisait un foin du diable, pestant contre Annabelle et contre ses avocats. Celle-ci lui répondait du tac au tac, lui jetant à la figure les pires insultes.

Édouard Driscoll se moquait pas mal de ces disputes. En revanche, il ne supportait pas qu'Annabelle et son mari en profitent pour casser des bibelots ou des lampes qui lui appartenaient encore.

Un jour, il s'en ouvrit à Audrey.

— Je sais bien que je devrais acheter une maison pour loger ta sœur,

avoua-t-il d'un air las. Mais je n'en ai plus le courage, ma pauvre Audrey... Le jour où je ne serai plus là.

Ce qui ne va pas tarder, cette maison vous appartiendra.

Elle est bien assez grande pour vous abriter, vous et votre progéniture...

Audrey savait que son grand-père avait choisi de leur léguer la maison de San Francisco et celle du lac Tahoe ni indivision.

Elle aurait préféré que le testament prévoie un partage des biens, ce qui lui aurait permis de vivre à l'écart de sa sœur. Malheureusement, Édouard Driscoll était trop vieux maintenant et trop fragile pour qu'elle puisse aborder ce problème avec lui. D'ailleurs, aurait-il encore été capable de comprendre sa position? Il menait maintenant une vie quasiment végétative, dormant une partie de la journée, assis dans son fauteuil préféré.

Le 24 décembre au soir, bien consciente que c'était peut être la dernière fois qu'elle fêtait Noël avec lui, Audrey décida de lui amener Molly pour qu'il puisse passer un moment avec elle avant le dîner.

Quand elle le rejoignit dans la salle à manger, la petite Hannah dormait déjà et le jeune Weston était puni. Il venait de casser une carafe en cristal et Édouard Driscoll l'avait envoyé se coucher.

Ce soir-là, Molly était adorable. Elle portait une robe en velours rouge, des socquettes blanches et des souliers vernis, ainsi qu'un gros nœud de satin rouge dans les cheveux.

Le vieil homme sembla tout heureux de la voir et, après avoir installé l'enfant sur ses genoux, il demanda à Audrey :

— Où est ta sœur ?

— Je crois qu'elle est partie dîner au Stanton's.

— Tu m'étonnes ! fit Édouard Driscoll, sarcastique. Elle qui ne sort jamais le soir, d'habitude..

Et, comme Audrey ne disait mot, il ajouta :

— Il n'est pas normal que tu passes ton temps à t'occuper de ses mioches !

— Un jour ou l'autre, Annabelle va bien se calmer, dit Audrey sans conviction, pour le rassurer.

Il y a longtemps qu'elle n'y croyait plus, mais elle faisait tout son possible pour ménager son grand-père. Ces derniers temps, le vieil homme était devenu hypersensible. Le coup de frein d'une voiture dans la rue, la sonnette de la porte d'entrée ou la sonnerie du téléphone le faisaient sursauter et il se plaignait sans cesse que tout allait maintenant trop vite pour lui. Audrey se débrouillait donc pour qu'il ait un minimum de soucis et de contrariétés. Et elle avait fort à faire.

Depuis que la crise était terminée, il était de plus en plus difficile de garder du personnel et, au moindre prétexte, les domestiques

rendaient leur tablier pour aller travailler en usine.

Malgré tout, Audrey s'était débrouillée pour que cette soirée de Noël fût particulièrement réussie. La table était magnifique et le repas qu'elle avait préparé digne d'un cordon-bleu.

Comme Édouard Driscoll parlait peu, elle eut largement le temps de repenser à la soirée de Noël qu'elle avait passée l'année précédente en compagnie des enfants de Harbin.

Cette période de sa vie semblait si loin aujourd'hui !

Charles était parti pour toujours et Audrey avait même retiré de son doigt la chevalière qu'il lui avait offerte.

Pourtant, James et Violet Hawthorne ne l'oubliaient pas. Ils lui avaient envoyé une carte de vœux et l'avaient même invitée à venir les rejoindre à Antibes l'été prochain... Mais, inutile de rêver ! Vu l'état actuel de son grand-père, il était hors de question qu'Audrey puisse quitter San Francisco.

Début mars, Mai Li fêta son premier anniversaire et, trois jours plus tard, Édouard Driscoll eut une attaque qui le laissa paralysé sur tout le côté gauche et lui retira l'usage de la parole.

Dans son visage, crispé par la paralysie, seuls ses yeux semblaient encore vivants et il lançait à Audrey des regards angoissés chaque fois qu'elle entraît dans sa chambre.

Audrey engagea aussitôt une infirmière et elle essaya de joindre Annabelle pour lui demander de venir s'occuper de ses enfants.

Mais Annabelle était introuvable. Elle était partie une semaine plus tôt à Los Angeles pour assister aux courses et, chaque fois qu'Audrey téléphonait à l'hôtel où elle était censée être descendue, on lui répondait qu'elle était sortie.

Malgré les messages que lui avait laissés sa sœur aînée, elle ne prit pas la peine de téléphoner à San Francisco et, au bout de deux jours, ce fut Audrey qui, finalement, réussit à la joindre au téléphone.

— Tu n'es pas sérieuse, lui reprocha Audrey. Est-ce que tu te rends compte qu'il aurait pu arriver quelque chose de grave à l'un de tes enfants ?

— A partir du moment où tu es sur place, je ne vois pas pourquoi je m'inquiéteraïs.

Audrey l'aurait giflée avec grand plaisir.

— Grand-père a eu une attaque il y a deux jours, annonça-t-elle. Il vaudrait mieux que tu rentres à la maison.

— Pourquoi rentrerais-je ?

— Tu oses me demander pourquoi, hurla Audrey dans le récepteur. Il est vieux et malade, et il risque de mourir.

C'est lui qui t'a élevée, tout de même ! Ne serait-ce que pour ça, tu pourrais faire un effort.

Annabelle était l'être le plus égoïste qu'elle ait jamais rencontré et

elle se surprenait maintenant à la haïr.

— Je ne peux rien faire pour lui, Audrey. Et tu sais bien que je ne supporte pas l'ambiance d'une chambre de malade..

Si Audrey le savait... ! Deux mois plus tôt, Weston avait attrapé la varicelle et il l'avait passée à sa sœur, puis à Molly. Annabelle n'avait rien eu de plus pressé que de partir en vacances pendant trois semaines à Santa Barbara et, pas une seule fois, elle n'avait téléphoné pour avoir des nouvelles des enfants.

— Tu as suffisamment pris de bon temps comme ça ! lui rappela Audrey d'une voix glaciale. Laisse tomber tes petits amis et débrouille-toi pour être ici ce soir au plu tard.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi, vieille garce!
rétorqua Annabelle. Je rentrerai le jour où j'en aurait envie, pas avant...

« Pour toucher l'héritage.. », pensa Audrey. Ce jour-là, d'ailleurs, Annabelle serait bien obligée de rentrer, car c'est Audrey qui quitterait la maison. Jamais elle ne vivrait sous le même toit que sa sœur quand leur grand-père ne serait plus là. Elle lui avait consacré plus de quinze ans de sa vie.

Mais c'était fini. Bien fini.

— D'accord, Annabelle... Fais ce que tu veux et rentre quand ça t'arrangera, dit-elle avant de raccrocher.

Sa sœur, qu'elle avait tant aimée, était à présent devenue pour elle une étrangère.

Édouard Driscoll ne se remit jamais de l'attaque qui l'avait terrassé et il mourut au début du mois de juin.

Lorsqu'il rendit son dernier souffle, Audrey se trouvait à son chevet et elle lui tenait tendrement la main. Même si elle pleurait à chaudes larmes en lui fermant les yeux, elle se dit que, dans ce cas précis, la mort était une bénédiction.

Son grand-père avait été un homme plein d'allant, fort et orgueilleux. Pour quelqu'un de sa trempe, le fait de se retrouver paralysé et privé de la parole avait constitué une terrible épreuve et, ne serait-ce que pour ça, Audrey était heureuse que cette longue agonie ait pris fin.

Le cœur lourd, elle s'occupa des formalités de l'enterrement, choisit un cercueil et demanda à un pasteur qui connaissait leur famille de se charger du sermon.

Debout au premier rang, vêtue de noir, le visage dissimulé par une voilette, elle écouta, le cœur serré, l'homélie que prononçait le pasteur. En cette circonstance, Annabelle semblait avoir retrouvé un peu de décence, même si elle avait du mal à cacher son impatience à connaître les termes du testament.

Juste après la cérémonie, elles se rendirent toutes les deux chez le notaire et c'est ainsi qu'elles apprirent que la fortune d'Édouard Driscoll était encore plus grande que tout ce qu'elles avaient pu imaginer. Leur grand-père leur laiguait un important portefeuille composé de valeurs sûres qui devait leur permettre de vivre sans soucis jusqu'à la fin de leurs jours.

Audrey fut particulièrement touchée que son grand-père ait pensé à léguer un petit quelque chose à Mai Li et qu'il ait indiqué dans son testament : « Cette somme est destinée à mon arrière-petite-fille Molly Driscoll. »

Quant aux maisons qu'il possédait, ses petites-filles en héritaient en indivision, même si le testament prévoyait que chacune des cohéritières pourrait racheter la part de l'autre.

Cette dernière possibilité n'intéressait nullement Audrey qui, plus que jamais, était décidée à quitter San Francisco.

Durant les semaines qui suivirent l'enterrement, elle commença à débarrasser sa chambre et à emballer ses affaires personnelles dans des cartons et des malles qu'elle entreposa au fur et à mesure dans une des dépendances de la maison.

Elle n'avait plus qu'une idée en tête : retourner en Europe pour y retrouver Violet et James et profiter de ce voyage pour tenter de revoir Charlie. Maintenant qu'elle était libre, elle désirait à tout prix qu'il le sache. Peut-être reviendrait-il alors sur sa décision ?

A la fin du mois de juillet, Audrey était prête à quitter San Francisco avec Mai Li. Elle avait réservé un billet d'avion pour New York et une cabine sur le paquebot qu'il devait l'emmener en Angleterre. La succession de son grand-père était maintenant en ordre et il ne lui restait plus qu'à boucler ses valises.

Elle se dit qu'il était temps de prévenir Annabelle de son prochain départ et, un soir, elle alla la trouver dans sa chambre.

Comme d'habitude, Annabelle se préparait à sort et elle avait posé sur son lit un pantalon et une veste d'un rouge criard, ainsi qu'un chemisier de soie blanche.

Lorsqu'Audrey entra, sa sœur était assise devant le miroir de la coiffeuse et se brossait les cheveux avec application.

Ces derniers temps, elle s'était entichée de Maritale Dietrich ; elle se coiffait, se maquillait et s'habillait comme la célèbre actrice.

— Tu es bien trop féminine pour porter des pantalons, fit remarquer gentiment Audrey.

Annabelle lui jeta un regard soupçonneux.

Le journal local venait de publier un court entrefilet où il était question de son dernier flirt avec un homme marié et elle craignait qu'Audrey soit venue lui faire la morale à ce sujet.

— On m'attend, Aud, et je suis pressée, dit-elle pour couper court à toute discussion.

— Je n'en ai pas pour longtemps, Annie, annonça Audrey sans prendre la peine de s'asseoir.

Elle portait toujours le deuil de son grand-père et sa robe noire, de coupe stricte, la vieillissait.

J'étais juste venue te dire que je partais en Europe à la fin de la semaine.

Laissant tomber le crayon dont elle se servait pour souligner l'arc de ses sourcils, Annabelle pivota sur sa li.use et regarda sa sœur en écarquillant les yeux.

— Quand as-tu décidé ça ?

— Juste après l'enterrement de grand-père. Je suis rentrée à San Francisco pour m'occuper de lui et maintenant qu'il n'est plus là, rien ne me retient ici.

— Qui va s'occuper de mes enfants et de la maison si tu t'en vas ?

Annabelle semblait tellement horrifiée à l'idée de ce qui l'attendait qu'Audrey faillit éclater de rire.

— A toi de te débrouiller, Annie ! Je me suis occupée de tout ça pendant près de quinze ans ; maintenant, c'est à toi de prendre la relève...

Quinze ans, cela faisait un sacré bail ! Sans parler des onze mois pendant lesquels Audrey avait élevé les enfants d'Annabelle.

De toute façon, elle n'avait plus envie d'habiter dans cette maison où

tout lui rappelait son grand-père. Le matin, elle avait de plus en plus de mal à prendre son petit déjeuner toute seule dans la salle à manger.

Et, à chaque instant, elle avait l'impression qu'Édouard Driscoll allait apparaître et se mettre à discuter politique avec elle.

— Où vas-tu ? demanda Annabelle, incapable de cacher sa punique.

En Angleterre, puis dans le sud de la France. Après, Ijffe verrai...

Et quand comptes-tu rentrer ?

— Je ne sais pas bien encore... Dans quelques mois, peut-être. Rien ne m'oblige maintenant à revenir à San Francisco.

— Tu parles que rien ne t'y oblige ! s'écria Annabelle en jetant sa brosse sur la coiffeuse d'un geste rageur. Tu ne vas quand même pas me laisser tomber comme ça !

— Ma décision est prise, Annie. Que tu sois d'accord ou non n'y changera rien...

— Ce qui veut dire...

— Que depuis quelque temps, nous ne sommes pas particulièrement proches l'une de l'autre.. rappela Audrey avec une certaine tristesse.

Elle aurait préféré que les choses ne se terminent pas ainsi. Mais, comme elle savait qu'il n'y avait plus rien à espérer d'Annabelle, elle en avait pris son parti.

— Comment oses-tu me faire un coup pareil ? demanda celle-ci en se mettant à pleurer. Mais je sais pourquoi, ajouta-t-elle aussitôt, c'est parce que tu me hais !

— Ce n'est absolument pas le cas ! se défendit Audrey.

— Tu es jalouse de moi parce que tu n'as pas de mari !

L'accusation était si grotesque qu'Audrey éclata île rire.

— J'espère pour toi que tu ne crois pas à ce que tu viens de dire, Annie !

Je ne t'ai jamais envié ton mari et je souhaite que le jour où tu te remarieras, tu fasses un choix un peu plus judicieux... Là n'est pas la question, d'ailleurs. Si je quitte San Francisco, c'est simplement parce que j'en ai envie. Au fond, je suis comme notre père : je ne suis vraiment heureuse que quand je peux voyager.

— Si tu n'es plus là, qui va s'occuper de mes enfants ?

— Tu n'as qu'à engager une gouvernante.

— Je n'arrive pas à garder de personnel, tu le sais aussi bien que moi !

« Dans ces conditions, il ne te reste qu'à élever toi même tes enfants », eut envie de lui conseiller Audrey. Mais elle se contenta de répondre :

— C'est ton problème, Annie. Je suis désolée...

— Fous le camp de ma chambre ! lui intima Annabelle.

Et va au diable !

Audrey s'empressa de sortir et, dès qu'elle eut refermé la porte, elle

entendit un fracas assourdissant : Annabelle était en train de passer sa colère sur les pots de crème et autres produits de beauté qui encombraient sa coiffeuse.

Ce qui ne l'empêcha pas, le lendemain soir, de venir trouver Audrey pour la supplier de ne pas partir. Mais Annabelle eut beau pleurer et tempêter, Audrey resta inflexible et, quatre jours plus tard, elle quittait San Francisco.

Le matin de son départ, après avoir bouclé ses valises, elle fit le tour de la maison en se disant que c'était certainement la dernière fois qu'elle contemplait cette grande bâtisse où elle avait passé tant d'années de sa vie.

Même si elle devait revenir un jour, elle savait qu'en son absence, Annabelle n'hésiterait pas à vendre les meubles et à changer la décoration, si bien que la maison d'Édouard Driscoll ne serait plus jamais la même.

Comme Annabelle n'avait pas jugé bon de se lever pour lui dire au revoir et que ses deux enfants dormaient encore, Audrey prit son petit déjeuner dans la cuisine en compagnie de Mai Li. Après avoir salué les domestiques, elle quitta la maison, portant Mai Li d'un côté, et de l'autre ce fameux sac de toilette qu'elle avait emporté en Chine.

Le chauffeur l'emmena à l'aéroport. Elle avait en effet décidé de prendre l'avion pour arriver le plus vite possible à New York et embarquer sur le *Normandie*, un paquebot qui assurait la liaison New York-Southampton.

Dès que l'avion eut décollé, Audrey sentit renaître en elle ce merveilleux sentiment d'allégresse qu'elle avait éprouvé deux ans plus tôt à la perspective du voyage qui l'attendait.

Elle ne regrettait nullement de quitter San Francisco et ne pouvait s'empêcher de penser à Charles. Elle lui téléphonerait dès qu'elle serait arrivée à Londres. Peut-être lui en voulait-il toujours et refuserait-il de l'écouter? Au moins aurait-elle tout tenté pour revoir l'homme qu'elle aimait.

Le soir de son arrivée à New York, Audrey embarqua sur le *Normandie* avec Mai Li.

Comme elle ne voulait pas confier la petite fille à une bonne d'enfants inconnue, c'est elle qui s'en occupa pendant toute la traversée. Elle prit la plupart de ses repas dans sa cabine, profita du beau temps pour lire sur le pont, allongée dans un transat, et repensa avec nostalgie à l'étonnante traversée qu'elle avait faite deux ans plus tôt sur le *Mauretania* en compagnie de James et Violet Hawthorne, qu'elle n'allait pas tarder maintenant à retrouver à Antibes.

Lorsque le paquebot arriva enfin à Southampton Audrey ne se tenait plus d'impatience. Si tout allait bien, dans quelques heures, elle allait entendre à nouveau la voix de Charlie et pouvoir lui annoncer qu'elle

était libre de l'épouser.

Lorsqu'elle se retrouva avec Mai Li dans la chambre qu'elle avait réservée au Claridge, elle décrocha aussitôt le téléphone et demanda au standard de composer le numéro de Charles.

Comme personne ne répondait, le lendemain matin, elle décida d'appeler Violet Hawthorne à Antibes pour lui annoncer son arrivée et profiter de l'occasion pour demander à son amie si elle savait où se trouvait Charles.

Malheureusement, la liaison téléphonique avec la France était déplorable.

— Violet... commença Audrey. Est-ce que tu m'entends?

C'est Audrey, à l'appareil... Quoi? Que dis-tu?

— Je te demandais où tu étais, répéta Violet en essayant de se faire entendre malgré le grésillement.

— Je suis arrivée à Londres.

— Et où es-tu descendue ?

— Au Claridge, comme la dernière fois.

— Où? demanda Violet, qui n'avait pas entendu. Aucune importance... Quand viens-tu à Antibes?

— A la fin de la semaine.

— Quand?

— Ce week-end ! cria Audrey.

— C'est merveilleux ! Comment vas-tu ?

— Très bien.

Audrey avait espéré profiter de cet appel téléphonique pour annoncer à Violet qu'elle voyageait avec Mai Li. Mais la communication était si mauvaise qu'elle renonça à ce lancer dans de longues explications et se contenta de demander à son amie :

— Et, de votre côté, quelles sont les dernières nouvelles ?

— Tout va bien. Nous revenons tout juste... Audrey ne réussit pas à entendre la fin de la phrase.

— Que dis-tu ?

— Nous sommes allés au mar...

— Au quoi ? redemanda Audrey.

— Au mariage de Charlie, répéta pour la troisième fois Violet.

Cette fois-ci, il n'y avait pas de friture sur la ligne et Audrey entendit parfaitement ce que venait de lui annoncer son amie. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Complètement abasourdie, incapable de prononcer un mot, elle restait assise sur le lit, l'écouteur collé à l'oreille, comme si Violet venait de lui assener une gifle. Charlie marié ? Mon Dieu...

Non! C'était impossible.

— Audrey ! cria Violet à l'autre bout du fil. Est-ce que nous avons été coupées ?

— Avec qui s'est-il marié ?

— Avec Charlotte Beardsley, la fille de son éditeur.

Violet se dit qu'il serait trop long d'expliquer à Audrey que Charlotte courait après Charles depuis des mois et qu'elle était partie en Égypte avec lui au début du printemps. Elle n'avait pas envie de reconnaître que, pour une fois, elle s'était trompée. Elle pensait que Charles ne tomberait jamais dans le panneau et qu'à la longue Charlotte se lasserait.

Elle avait été la première surprise par ce mariage précipité et avait aussitôt pensé qu'une telle décision cachait quelque chose.

— La cérémonie a eu lieu dans le Hampshire, ajouta-t-elle simplement. Comme nous étions invités, nous avons retardé notre départ de Londres et nous venons tout juste d'arriver à Antibes.

Incapable de poser d'autres questions, Audrey se contenta de hocher la tête en silence.

— Quand comptes-tu arriver chez nous? demanda encore Violet.

— Je ne sais pas... avoua Audrey d'une voix mourante.

A partir du moment où Charles venait de se marier, elle n'avait plus rien à faire à Londres. Elle n'allait pas essayer de le joindre à son appartement londonien pour tomber sur Mme Parker-Scott !

— Si je prenais le train demain, est-ce que ce serait trop tôt pour vous? interrogea-t-elle.

— Tu plaisantes ! Je serai tellement heureuse de te revoir que le plus tôt sera le mieux.

— Moi aussi, cela me fera plaisir, Violet! Mais il faut que je te dise que je ne serai pas seule : je voyage avec ma fille.

— Ta quoi? demanda Violet en pensant que le téléphone lui jouait encore des tours.

— Ma fille, répéta Audrey.

— Aucune importance. La maison est suffisamment grande pour vous accueillir toutes les deux.

— Merci, murmura Audrey qui avait bien du mal à retenir ses larmes.

— Nous irons t'attendre au train comme la dernière fois promit Violet. Je t'embrasse, Aud.

— Moi aussi, Vi.

Après avoir reposé l'écouteur, Audrey resta un long moment les yeux dans le vide, à essayer de retrouver ses idées. La nouvelle qu'elle venait d'apprendre lui semblait toujours aussi incroyable : Charlie, l'homme qu'elle aimait, venait de se marier, juste au moment où elle espérait lui annoncer qu'elle était enfin libre de l'épouser...

Le train qu'avait pris Audrey arriva en gare d'Antibes à huit heures du matin.

Renonçant à ses strictes robes noires, la jeune femme avait choisi une tenue mieux adaptée à la Côte d'Azur et, lorsqu'elle descendit sur le quai, elle portait une robe en cotonnade bleu clair et était chaussée d'espadrilles. Avec sa robe-chasuble en coton rose et l'énorme nœud rose qui retenait ses cheveux, Mai Li, quant à elle, ressemblait à un petit ange.

Comme James et Violet n'étaient pas en vue, Audrey héla un porteur et lui demanda de s'occuper des bagages, puis, prenant Mai Li dans ses bras, elle se dirigea vers le hall de la gare.

Aussitôt, elle aperçut ses amis qui venaient à sa rencontre. En deux ans, ni l'un ni l'autre n'avaient beaucoup changé... Violet portait une robe en mousseline blanche époustouflante, une large capeline blanche, et elle avait noué autour de son cou une longue écharpe rose, qui dévoilait en partie un énorme sautoir en perles. Quant à James, sa chemisette blanche à rayures bleu marine, son pantalon blanc un peu lâche et ses espadrilles lui donnaient un petit air français.

Violet allait se précipiter vers Audrey pour la serrer dans ses bras quand elle aperçut Molly.

Fascinée par cette belle dame, la fillette ouvrait de grands yeux.

— Regarde le joli chapeau ! dit Audrey en lui montrant la large capeline que portait Violet.

— J'avais oublié que tu venais avec ta fille, s'excusa celle-ci en éclatant de rire.

Comme le porteur attendait à côté d'Audrey, James l'entraîna vers la sortie de la gare pour lui montrer où se trouvait la voiture.

— Je comptais te parler de ma fille au téléphone, expliqua Audrey. Mais la communication était si mauvaise que j'y ai renoncé. Elle s'appelle Molly.

— Je n'aurais jamais pensé que c'était ça qui t'avait retenue à Harbin ! s'écria Violet en menaçant gentiment son amie du doigt. Peut-on savoir qui est l'heureux père ?

— Je n'en sais rien... A mon avis, il s'agit d'un soldat japonais.

Lady Vi avait les idées larges et pourtant, elle ne put s'empêcher de lancer à Audrey un regard stupéfait. Puis, d'un air amical, elle lui conseilla :

— La prochaine fois que l'on te posera la question, il vaudrait mieux que tu répondes qu'il s'agit d'un philosophe très connu ou d'un membre influent du gouvernement de Tchang Kaï-chek...

Après avoir donné la pièce au porteur, James rejoignit Audrey et

l'embrassa sur les deux joues.

— Regarde le ravissant bébé chinois d'Audrey! dit Violet.

Ni l'un ni l'autre ne semblaient choqués que leur amie ait eu un enfant illégitime avec un Chinois.

Malgré tout, Audrey se dit qu'il était temps de mettre fin à ce quiproquo.

— La mère de Mai Li est morte à l'orphelinat lorsque je me trouvais à Harbin, expliqua-t-elle. J'ai emmené ce bébé avec moi et je l'ai adopté en arrivant aux États-Unis.

— Le jour où tu es rentrée à San Francisco, ton grand-père a dû faire une drôle de tête... fit remarquer Violet.

— Sur le coup, il a plutôt mal réagi, reconnut Audrey en repensant à la scène qu'il lui avait faite à sa descente du bateau. Mais très vite, il s'est attaché à Mai Li et, sur son testament, il l'a mentionnée comme son arrière-petite-fille

— Quand je pense que Charlie ne nous a rien dit de tout ça lorsqu'il est rentré de San Francisco! s'écria Violet Mais, au fond, ça ne m'étonne pas de lui...

La simple mention du nom de Charles avait fait pâlir Audrey.

Heureusement pour elle, les Hawthorne l'entraînaient maintenant vers leur voiture et ils ne se rendirent pas compte de son trouble.

Quand elle arriva chez eux, elle fut tout heureuse de voir que Violet lui donnait la même chambre que celle qu'elle avait eue lors de son premier séjour. Elle s'approcha aussitôt de la fenêtre et contempla la mer. Puis elle ouvrit la porte qui donnait dans la pièce d'à côté et y installa Mai Li, qui s'endormit aussitôt, bercée par le ressac de la Méditerranée.

Ce n'est qu'en fin de journée, lorsque les trois enfants furent couchés, que Violet et Audrey purent enfin parler à cœur ouvert. Laissant à James le soin de choisir le vin qu'il comptait servir ce soir-là à table, les deux amies s'installèrent sur la terrasse, face à la mer.

— Quand Charles est venu me voir à San Francisco, il ne m'a pas dit qu'il y avait une autre femme dans sa vie...

commença Audrey, d'une voix hésitante.

— Charlotte lui court après depuis qu'il est rentré de Chine.

Violet ne savait pas très bien sur quel pied danser. Elle n'avait pas vu son amie depuis longtemps et ignorait totalement quels étaient ses sentiments pour Charles.

— Est-ce que tu es encore amoureuse de lui ? demanda-t-elle en lui prenant affectueusement la main.

Incapable de lui répondre, Audrey se tourna vers elle, les yeux remplis de larmes.

— Je suis désolée, Audrey ! Dire qu'au téléphone, je t'ai annoncé ce mariage de but en blanc... Je croyais que tout était fini entre vous.

C'est en tout cas ce que j'ai cru comprendre lorsque Charles est rentré de San Francisco...

— Que t'a-t-il dit exactement ?

— Pas grand-chose... Que vous aviez rompu toutes relations et qu'à partir du moment où tu restais là-bas, ce qu'il faisait de sa vie ne te regardait plus. Il avait l'air prêt à tout pour se venger.

Audrey n'était nullement étonnée par la réaction de Charles.

— Il m'a demandé à nouveau de l'épouser. Mais je ne pouvais pas abandonner mon grand-père, Violet ! Je lui ai proposé de venir vivre quelque temps à San Francisco. Il m'a répondu que c'était impossible, à cause de son travail.

Au fond, nous étions complètement piégés tous les deux par nos obligations respectives...

— Et je suppose qu'il est parti fâché...

— Il était furieux ! Je crois qu'il souffrait... Le problème, c'est qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi je restais à San Francisco.

— Charles ne sait pas ce que c'est que les responsabilités, fit remarquer Violet. Bien sûr, il s'est occupé de son frère.

Mais à l'époque, il était encore très jeune... Et tout de suite après, il s'est mis à voyager. C'est un homme qui à la bougeotte. Comme tu l'as aussi, il n'a pas dû comprendre pourquoi tu refusais de le suivre

Audrey hocha tristement la tête.

— Le pire dans tout ça, reprit Violet, c'est que je suis persuadée que cette femme ne l'aime pas. Pour Charlotte, Charlie était une sorte d'objet inaccessible. Elle désirait l'épouser comme on rêve de s'offrir un château ou une propriété nettement au-dessus de ses moyens... Et finalement, elle y est arrivée !

— Si Charles s'est marié avec elle, c'est qu'il l'aime...

— Je n'en jurerais pas, Audrey ! Il est certain qu'il a tout fait pour se persuader qu'il était amoureux de cette femme.

En plus, cela l'arrangeait bien. Charlotte lui facilitait la vie et elle était aux petits soins avec lui.

— Alors que moi, j'ai refusé de céder un pouce de terrain et je suis restée avec mon grand-père jusqu'au bout !

— Personne ne peut te blâmer pour ça ! dit affectueusement Violet.

Elle n'avait toujours pas digéré le mariage de Charlie. Si elle avait accepté d'assister à la cérémonie, c'était uniquement pour faire plaisir à James, qui était persuadé que sinon, ils risquaient de perdre l'amitié de Charles.

— Est-ce que sa femme est belle ? demanda Audrey.

— Charlotte n'est pas belle à proprement parler... Mais elle a du charme et elle s'habille avec élégance.

Elle porte toujours des vêtements à la dernière mode, qui doivent lui coûter un prix fou. Ce n'est pas ça qui la gêne, d'ailleurs les Beardsley

ont beaucoup d'argent...

Violet faillit ajouter que les Beardsley manquaient totalement de classe, crime impardonnable à ses yeux, mais elle poursuivit :

— Charles dit aussi qu'elle est très douée pour les affaires. Il paraît que depuis qu'elle s'occupe de ses livres les ventes ont monté en flèche, elle s'est même débrouillée pour vendre les droits de deux de ses livres à une firme cinématographique. Charlie n'en revenait pas...

— Est-ce qu'il est heureux au moins? demanda Audrey.

Au fond, c'était la seule chose qui importait.

Lady Vi réfléchit quelques secondes avant de répondre.

— Non, dit-elle finalement. Charles crie sur tous les toits qu'il est heureux, mais je suis sûre que c'est faux. En réalité, il se raconte des histoires. Il s'était mis dans la tête de se marier et, comme cette fille lui tournait autour, il a sauté sur l'occasion... Pour le peu que j'en sais, les sentiments qu'il éprouve pour elle n'ont rien à voir avec ce qu'il ressentait pour toi. A son retour de Harbin, quand il me parlait du voyage que vous aviez fait ensemble, il était au septième ciel et il se rongait les sangs à l'idée de t'avoir laissée là-bas. Au contraire, depuis qu'il a épousé cette fille, on dirait un mort-vivant...

Audrey écoutait son amie avec attention. Elle connaissait la perspicacité légendaire de Violet et appréciait que celle-ci lui parle de Charles en toute sincérité.

— Heureux ou pas, il n'est pas au bout de ses peines, reprit Lady Vi. Charlotte n'est certainement pas une femme facile à vivre et le fait qu'elle ne se soit pas mariée plus tôt n'est pas dû au hasard.

C'est une arriviste, qui a tout sacrifié à sa réussite professionnelle. Maintenant qu'elle est avec Charles, elle ne va pas le laisser s'endormir sur ses lauriers. Tu peux être sûre qu'il va trimer dur, écrire livre après livre et gagner beaucoup d'argent. Parce qu'au fond, c'est la seule chose au monde qui intéresse Charlotte. Elle est incapable de comprendre l'esprit d'aventure qui a pu vous rapprocher...

— De quelle aventure parles-tu? demanda James, en jetant un regard soupçonneux à sa femme.

Il venait d'entrer sur la terrasse et portait sur un plateau trois kirs qu'il venait de confectionner avec un vin blanc local.

Aussitôt, Lady Vi changea de sujet. Elle savait que James ne voulait pas qu'elle discute du mariage de Charles avec Audrey. Il pensait que son ami avait agi sur un coup de tête et disait qu'il était inutile, dans ces conditions, de remuer le couteau dans la plaie.

Pendant tout le reste de la soirée, il ne fut donc plus question de Charles, et Audrey attendit de se retrouver dans sa chambre pour repenser à la discussion qu'elle venait d'avoir avec Violet.

Ce qui l'avait le plus étonnée dans ce que Lady Vi avait dit, c'est que

son amie puisse penser que Charles s'était marié simplement parce que « cette fille lui tournait autour ». Audrey connaissait suffisamment Charles pour savoir qu'il était incapable de tomber dans un piège aussi grossier. De même, elle avait bien du mal à croire qu'il ait pu faire la folie de se marier par dépit... Il n'empêche que maintenant, il n'était plus libre, et Audrey n'avait d'autre solution que d'essayer de l'oublier.

C'est en tout cas ce qu'elle tenta de faire dans les semaines qui suivirent, en profitant au maximum de la joyeuse ambiance qui régnait chez les Hawthorne.

Cette année-là, les Murphy ne recevaient pas car ils avaient perdu un de leurs fils. En revanche, Audrey eut l'occasion de rencontrer Édouard, prince de Galles, lors de son passage à Antibes. L'héritier de la famille royale d'Angleterre vivait avec une Américaine, Wally Simpson dont Audrey eut l'honneur de serrer la main, tandis que James échangeait quelques mots avec le prince.

Wally Simpson était si élégante qu'on aurait dit qu'elle sortait tout droit d'une page de Vogue. Habillée de lin blanc, parfaitement coiffée, chaussée d'escarpins blanc faits sur mesure, son adorable visage rehaussé par l'éclat des diamants qu'elle portait autour du cou, elle formait avec Édouard un couple vraiment magnifique. Américain, et divorcée, Mme Simpson ne semblait nullement gênée, par le scandale qui entourait sa liaison avec le prince de Galles.

En les voyant s'éloigner bras dessus, bras dessous Audrey ne put s'empêcher de se demander quel serait le destin de ce couple qui faisait si souvent la une de journaux...

Quelques jours après cette rencontre, les Hawthorne reçurent la visite d'un couple d'amis très proches.

La baronne Ursula von Mann était une amie d'enfance de Violet et elle venait d'épouser un économiste, Kail Rosen.

Les jeunes mariés avaient donc été invités à venir passer quelques jours dans la villa d'Antibes pendant leur voyage de noces.

Ursula — Ushi pour ses amis — avait le même âge que Violet. Blonde aux cheveux bouclés, les yeux verts, le visage parsemé de taches de rousseur, elle faisait preuve en toute occasion d'une gaieté communicative.

Elle appartenait à une des grandes familles de Munich, et son père avait un peu tiqué le jour où il avait appris qu'elle désirait épouser Karl, car celui-ci était juif. Il ne s'était pas opposé au mariage, mais avait conseillé à sa fille de se méfier des nazis haut placés qui faisaient partie du cercle d'amis de la famille von Mann.

Maintenant qu'elle était en France et qu'elle ne craignait plus les oreilles indiscretes, Ushi ne cachait pas son opposition aux nazis. Elle était d'ailleurs persuadée que son mari ne risquait rien. Karl possédait un doctorat, il avait écrit plusieurs livres et enseignait à l'université de

Berlin.

Cette notoriété devrait suffire pour le mettre à l'abri d'éventuelles poursuites.

Audrey fut ravie de l'arrivée des Rosen. Le franc-parler et les opinions bien arrêtées d'Ushi lui plaisaient, et elle aimait aussi l'humour dont Karl faisait preuve dès qu'il avait bu quelques coupes de Champagne. Grâce à eux, la jeune femme retrouvait petit à petit sa bonne humeur.

Lorsque la fin du mois d'août arriva, pour la première fois depuis de longs mois, Audrey se sentit détendue et sans soucis. La seule question qui restait en suspens était celle de son avenir. Qu'allait-elle faire lorsque les Hawthorne rentreraient à Londres? Maintenant que Charles était marié, elle n'avait plus aucune raison de séjourner dans cette ville...

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à Venise avec nous?

lui demanda Ushi un jour qu'elles se trouvaient toutes les deux sur la terrasse en train de prendre le soleil.

Avant de descendre sur la Côte d'Azur, Ushi et Karl avaient passé quelques jours à Vienne, puis à Paris, et comptaient visiter Milan et Venise avant de rentrer à Berlin, où Karl devait reprendre son poste à la rentrée.

— Vous oubliez que vous êtes en voyage de noce. Ushi!

répondit Audrey en riant. Karl risque de ne pas tellement apprécier votre proposition...

— Au contraire, je serais très heureux que vous veniez avec nous, Audrey, insista Karl à son tour.

— Je ne vais tout de même pas vous jouer un tour pareil!

En voyage de nocces, les jeunes mariés ont besoin d'être seuls...

— Nous pourrions faire *ménage à trois* 1 proposa Kail malicieusement.

— *Nein!* répondit Audrey en le menaçant du doigt.

Une voiture venait de s'arrêter devant la maison des Hawthorne. Aussitôt, un couple en descendit et se dirigea vers la porte d'entrée. A travers les arbres qui séparaient la terrasse du jardin, Audrey jeta un regard distrait aux nouveaux venus. L'homme, qui lui tournait le dos, semblait grand et élancé et la femme qui l'accompagnait, portait un tailleur blanc garni d'épaulettes. Violet sortit de la maison et entraîna le couple à l'intérieur tandis qu'un domestique s'occupait de leurs bagages.

— Vous les connaissez ? demanda Ushi à Audrey.

— Non, répondit celle-ci, un peu surprise que Violet ne lui ait pas dit qu'elle attendait des invités.

Quelques minutes plus tard, Lady Vi les rejoignit sur la terrasse, portant un pichet de jus de fruits. Elle lança un regard anxieux en direction d'Audrey. Mais celle-ci, occupée à discuter avec Ushi, ne le

remarqua pas et, quittant sa chaise, proposa à son amie de faire le service.

1. En français dans le texte.

Peu après, la jeune femme vêtue du tailleur blanc entra sur la terrasse, et c'est alors qu'Audrey reconnut l'homme qui la suivait... Elle lâcha le pichet qu'elle tenait à la main ; celui-ci se cassa en mille morceaux et lui blessa le pied.

Aussitôt, Karl se précipita pour l'aider. Il la fit asseoir dans un fauteuil, retira l'éclat de verre qui l'avait blessée, et saisit une serviette de table pour étancher le sang qui coulait de la blessure.

En voyant l'usage qu'il allait faire d'une des précieuse, serviettes de table de lady Vi, Audrey commença à protester.

— Ne sois pas idiote ! lui conseilla Violet en appliquant elle-même la serviette sur son orteil blessé.

Le nouveau venu avait assisté à toute la scène, le visage blanc comme un linge. Alors que tout le monde s'était précipité autour d'Audrey, il restait debout à quelques mètres, incapable de dire un mot. La jeune femme qui l'accompagnait n'avait pas bougé, elle non plus.

Ce fut Audrey qui, la première, rompit le silence.

— Bonjour, Charles ! dit-elle en se forçant à sourire.

Excuse-moi pour ce petit drame. Il est rare que je sois aussi maladroite...

Puis elle tendit la main à la jeune femme et se présenta :

— Audrey Driscoll. Enchantée de vous connaître.

— Charlotte Parker-Scott, répondit-elle. Tout le plaisir est pour moi...

— Rentrez à l'intérieur de la maison, proposa Violet.

Installez-vous au salon pendant que je ramasse tout ça.

Karl demanda à Audrey si elle voulait qu'il la porte, mais celle-ci déclina son offre et, quittant la terrasse à cloche-pied, elle se réfugia dans sa chambre pour y soigner sa blessure.

Violet l'y rejoignit quelques minutes plus tard. Elle semblait dans tous ses états.

— Je suis tellement désolée, Audrey... Tu penses bien que ce n'est pas moi qui les ai invités. Jamais je n'aurais cru qu'ils allaient venir à Antibes cette année.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Vi ! Ce genre de chose devait bien arriver un jour ou l'autre...

— J'aurais mieux aimé que cela se passe ailleurs... Quand je pense que tu es venue chez moi pour essayer d'oublier Charles !

— Le fait de le rencontrer va peut-être me faire du bien.

Au moins, comme ça, je serai vaccinée.

Audrey avait nettoyé son pied blessé et elle était en train de poser un pansement sur son orteil.

— Charlotte est ravissante, dit-elle d'un air songeur. Je comprends que Charles ait eu envie de l'épouser.

— Tu plaisantes, Audrey ! Tu es cent fois plus belle que cette fille. En plus, elle est froide comme un glaçon.

— Froide, je n'en sais rien... Mais en tout cas, elle possède une parfaite maîtrise d'elle-même. En me voyant, elle n'a pas bronché.

— Ils ne resteront pas plus d'une nuit ici, précisa Violet.

J'ai dit à Charles que je ne pouvais pas les recevoir plus longtemps.

— Ne sois pas ridicule, Violet ! C'est moi qui vais partir, je comptais voyager un peu, Ushi et Karl m'ont proposé les accompagner à Venise.

Audrey n'avait pas l'intention de gêner les Rosen, mais leur invitation était une excuse toute trouvée pour quitter Antibes.

Elle allait partir avec eux pour sauver les apparences et, après un ou deux jours de voyage en loin compagnie, elle s'en irait de son côté.

— Reste ici, Audrey ! la supplia Violet. Charles m'a promis que, demain, ils seraient partis.

Violet n'était pas la seule à vouloir écourter la rencontre Charlotte partageait le même avis.

— Tu ne m'avais pas dit qu'elle serait là, reprocha-t-elle à Charles dès qu'ils purent s'isoler sur la terrasse.

Elle était parfaitement au courant de ce qui s'était passé à San Francisco et avait profité du fait que Charles ait décidé de rompre avec Audrey pour arriver à ses fins.

Maintenant qu'elle était mariée avec lui, elle comptait bien qu'il oublie complètement Audrey. Elle avait conquis cet homme de haute lutte et elle allait le garder.

— J'étais à mille lieues de penser qu'Audrey puisse se trouver à Antibes... se défendit-il.

Il se demandait d'ailleurs comment celle-ci avait pu abandonner son grand-père pour venir en Europe.

— Nous devrions aller dormir à l'hôtel, Charles...

— Je ne vais quand même pas quitter cette maison sous prétexte qu'Audrey s'y trouve !

— Et moi, je ne veux pas dormir sous le même toit qu'elle !

— Restons ici au moins cette nuit. Si nous partons maintenant, nous risquons de froisser Vi et James.

Charlotte était trop astucieuse pour tenir tête à Charles et, finalement, elle accepta de rester.

Un quart d'heure plus tard, lorsqu'Audrey revint sur la terrasse. Charles se dit qu'il aurait peut-être mieux fait de partir comme Charlotte le lui conseillait.

Vêtue d'un ensemble en lin blanc qui faisait ressortir son bronzage, son abondante chevelure rousse dansant librement sur ses épaules, Audrey était d'une beauté à couper le souffle.

Dormir sous le même toit qu'elle n'allait pas être facile, en effet...

Après le déjeuner, Audrey se débrouilla pour quitter la maison et elle alla faire des courses en ville avec Ushi.

En rentrant, au lieu de rejoindre les invités des Hawthorne, elle préféra s'occuper de Mai Li et lui donna à dîner dans la cuisine. La petite fille était tellement adorable qu'elle avait conquis toute la maisonnée et les domestiques de Violet ne se faisaient jamais prier pour prendre soin d'elle. Malgré tout Audrey leur laissait rarement la garde de Molly.

Ce soir-là, elle lui donna à manger du poulet coupé en morceaux et oublia un peu sa tristesse en voyant que Molly rait aux éclats entre chaque bouchée. Ce bébé était son rayon de soleil, la seule joie qu'il lui restait maintenant que Charles était marié.

Lorsque Molly se fut endormie, Audrey retourna dans sa chambre et s'habilla avec beaucoup de soin. Elle choisit dans sa garde-robe une robe en soie bleu nuit dont la couleur s'harmonisait parfaitement avec celle de ses yeux.

Lady Vi avait beau dire que Charlotte était moins belle qu'elle, la femme de Charles restait une adversaire de taille.

Riche, habillée avec un goût très sûr, pleine d'esprit, Mme Parker-Scott semblait posséder tous les atouts. Se retrouver avec elle en présence de Charles représentait pour Audrey une véritable torture. Et elle appréhendait le moment où elle allait devoir rejoindre les invités au salon.

Heureusement pour elle, dès qu'elle entra dans la pièce, James vint à sa rencontre et, quelques minutes plus tard, il lui proposa son bras pour gagner la salle à manger.

— Vous êtes ravissante ce soir, ma chère Audrey, lui dit-il. Violet, de son côté, avait voulu éviter que Charles et Audrey se retrouvent en petit comité, ce qui aurait été gênant pour l'un et l'autre. Elle avait donc organisé un grand dîner et invité une dizaine de leurs amis qui séjournaient à Antibes.

Toujours pour la même raison, elle s'était débrouillée pour que Charles et Audrey soient assis à table le plus loin possible l'un de l'autre.

A sa grande satisfaction, le dîner se déroula parfaitement bien. La présence de Charlotte y fut pour beaucoup. Elle fut preuve pendant tout le repas de charme et d'esprit, un peu comme si elle désirait démontrer à Audrey que Charles avait eu de bonnes raisons de l'épouser.

Quand on apporta le dessert, elle se tourna pour la première fois de la soirée vers Audrey et lui demanda d'une voix pleine de sous-entendus :

— Que faites-vous dans la vie ?

— J'élève ma fille, répondit Audrey en essayant de calmer le léger tremblement qui perçait dans sa voix.

— C'est une occupation charmante, commenta Charlotte, qui n'en pensait pas un mot.

— Tu es trop modeste, Audrey! intervint Violet. Tous ceux qui te connaissent savent que tu es aussi une excellente photographe. Les photos d'Audrey sont exceptionnelles, ajouta-t-elle en fusillant Charlotte du regard.

Charles avait baissé les yeux : il repensait au portrait de Mme Sun Yat-sen paru dans le *Times* pour accompagner son interview. Comme tout cela lui semblait loin aujourd'hui...

Après ce court échange entre les deux jeunes femmes, la conversation reprit bon train et, lorsque le dîner fut terminé, Violet proposa à ses invités de jouer aux charades.

Cette idée sembla enthousiasmer Charlotte et tout le monde se retrouva dans le salon pour former des équipes.

L'effort qu'avait dû faire Audrey pour participer à ce dîner l'avait exténuée et elle profita du fait que personne ne s'occupait plus d'elle pour se réfugier sur la terrasse.

Elle s'installa dans une chaise longue en face de la mer et, après avoir respiré à pleins poumons l'air qui venait élu large, ferma les yeux.

Soudain, un bruit de pas derrière elle la fit sursauter

— Ce n'est facile pour aucun de nous, murmura Charles qui venait d'entrer sur la terrasse. Audrey ouvrit les yeux et hocha la tête en souriant tristement.

— Je savais que James et Vi étaient tes amis, Charles. Je n'aurais pas dû venir à Antibes.

— Et moi, j'aurais dû téléphoner à Violet pour la prévenir de mon arrivée.

Debout en face d'Audrey, il jeta un regard anxieux en direction du salon. Il ne voulait pas que Charlotte le surprenne car il savait qu'elle lui ferait une scène.

— Jamais je n'aurais pensé te retrouver ici, Aud...

— Grand-père est mort en juin.

— Cela a dû être très dur pour toi...

Charles était le premier surpris de découvrir qu'il n'éprouvait plus aucune colère vis-à-vis d'Audrey et que sa fureur de naguère avait fait place à une infinie tristesse.

— Pourquoi es-tu revenue en Europe ? demanda-t-il.

Cette question n'était pas innocente. Audrey hésita une fraction de seconde avant de répondre.

— Pour revoir James et Vi, dit-elle finalement.

Il était trop tard maintenant pour avouer à Charles les véritables raisons de son voyage.

— J'étais à moitié fou quand je suis rentré des États-Unis l'an dernier...

— Tu ne me dois aucune explication, Charles !

Charles jeta un regard distrait au verre vide qu'il tenait encore à la main. Il était légèrement éméché par l'alcool qu'il avait bu pendant le dîner, mais pas ivre au point d'oublier ce qu'il avait perdu le jour où il avait renoncé à Audrey.

— Quand j'ai quitté San Francisco, je crois que je te haïssais, Audrey. D'ailleurs, j'étais bien décidé à ne jamais te revoir... A cette époque, Charlotte m'a donné un sacré coup de main. Elle m'a consolé, m'a aidé dans mon travail et m'a empêché de boire. Contrairement à toi, elle était libre de voyager avec moi. Elle est venue aux Indes et m'a accompagné en Égypte. Nous sommes restés six mois là-bas pour que je puisse tranquillement travailler sur mon prochain livre. Elle a vraiment été merveilleuse... Je l'aime beaucoup, d'ailleurs... Le seul problème, Audrey, c'est que je ne suis pas amoureux d'elle.

Jusque-là, Audrey avait écouté Charles sans intervenir.

Mais maintenant, elle aurait aimé qu'il se taise. Avant qu'elle ait pu l'en empêcher, celui-ci continua :

— Charlotte le sait. Je le lui ai dit avant de l'épouser. Je suis assez honnête pour ne pas lui raconter d'histoires à ce sujet. Ni à elle, ni à qui que ce soit d'autre.

Elle m'a répondu que ça n'avait pas d'importance, qu'elle n'avait jamais pensé vivre avec moi une grande histoire d'amour et que l'amitié que nous éprouvons l'un pour l'autre lui suffisait.

Un peu plus tôt, Audrey avait été choquée par l'aveu de Charles. Maintenant, elle était carrément horrifiée. S'il n'aimait pas Charlotte, pourquoi avait-il fait la folie de l'épouser ? Le fait qu'il avoue ne pas aimer sa femme lui faisait plus de peine encore que d'apprendre qu'il s'était marié.

Bien décidée à ne pas en entendre plus, Audrey quitta la chaise où elle était assise et voulut regagner le salon. Mais Charles la retint par le bras.

— Jamais je n'aurais épousé Charlotte si elle n'avait pas attendu un bébé, Audrey ! se défendit-il aussitôt. Elle s'est retrouvée enceinte un peu avant notre retour d'Égypte et elle a refusé de se faire avorter.

La voix de Charles n'était plus qu'un murmure et Audrey lut dans ses yeux une tristesse si intense qu'elle éclata en sanglots.

— Charlotte et moi allons avoir un bébé, reprit Charles.

Nous continuerons à être bons amis, loyaux l'un vis-à-vis de l'autre et nous vivrons comme mari et femme. .

Lâchant le bras d'Audrey, il la serra soudain contre lui et, après l'avoir embrassée, il chuchota :

— Je voulais que tu saches pourquoi je me suis marié Aud ! Je

voulais aussi te dire que je t'aime toujours.

Puis, sans ajouter un mot, il lui tourna le dos et quitta la terrasse.

Violet eut beau faire des allusions répétées à son départ, Charles n'avait l'air nullement pressé de quitter la maison des Hawthorne. Il passait la majeure partie de ses journées à suivre Audrey des yeux dès qu'il l'apercevait, tandis que Charlotte surveillait jalousement chacun de ses mouvements.

Au bout de quelques jours, l'atmosphère dans la maison était devenue irrespirable.

Audrey était la première à souffrir de cette situation, même si, pour faire plaisir à Violet, elle l'assurait qu'elle n'y attachait aucune importance. Elle se débrouillait pour sortir le plus souvent possible, emmenait chaque jour Mai Li à la plage, partait en voiture avec Karl et Ushi, allait en ville avec Violet et, le reste du temps, se réfugiait dans sa chambre en prétextant qu'elle était fatiguée.

S'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait quitté Cap- d'Antibes le lendemain du jour où Charles était arrivé. Mais elle ne voulait pas faire de peine à Violet et attendait que Karl et Ushi soient prêts à partir pour prendre congé des Hawthorne. Elle espérait ainsi sauver la face et ne pas froisser ses amis.

Une semaine après sa discussion avec Charles, elle se trouvait sur la plage et observait avec amusement le jeune James, qui était en train de faire des pâtés de sable pour Molly, quand elle entendit soudain la voix de Charlotte derrière elle.

— D'après ce que j'ai compris, vous avez ramené cette petite fille de Chine...

Un peu surprise, Audrey se retourna. Charlotte portait ce jour-là une robe de chez Patou et elle était aussi impeccablement maquillée que si elle sortait de chez l'esthéticienne. L'ensemble était presque trop parfait. On aurait dit qu'elle voulait à tout prix intimider Audrey et d'ailleurs, dans une certaine mesure, elle y réussissait.

— Mai Li est née à Harbin, où j'ai moi-même vécu pendant huit mois, répondit Audrey.

— Je sais...

Charlotte semblait sous-entendre qu'elle en savait bien plus qu'Audrey ne pouvait imaginer et, sentant que sa rivale était à sa merci, elle n'hésita pas à plonger le couteau dans la plaie.

— Vous l'aimez encore, n'est-ce pas ?

— Je... bredouilla Audrey, prise au dépourvu. Je pense que nous resterons bons amis... Il ne nous sera pas facile d'oublier ce que nous avons vécu ensemble, mais, avec le temps...

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire ! Dans le cas de Charles, les choses sont claires : même s'il ne le sait pas encore, il est promis à

une carrière exceptionnelle.

Si Audrey n'avait pas été aussi triste, elle aurait bien éclaté de rire. Elle connaissait suffisamment Charles pour savoir qu'il se fichait pas mal du succès. Ce qui l'intéressait c'était l'aventure et les voyages. Deux choses que Charlotte n'apprécierait jamais...

— Avec une telle carrière devant lui, il a besoin d'une femme qui puisse le seconder, reprit celle-ci, qui tenait à son idée.

— Pour Charles, le fait d'avoir un enfant est bien plus important que le succès que peuvent connaître ses livres.

— Il vous en a parlé? demanda Charlotte, stupéfaite

— Il m'en a seulement touché un mot et il semblait très heureux, mentit Audrey en baissant les yeux.

— De toute façon, n'ayez pas de regret ! conclut Charlotte avec un sourire victorieux. Vous n'êtes absolument pas le genre de femme dont Charles a besoin.

« Qu'est-ce que vous en savez? » faillit rétorqua Audrey.

Mais elle préféra se taire et, tournant le dos à Charlotte, elle rejoignit le petit James et Molly.

En la voyant arriver, le jeune garçon prit Molly dans ses bras et la tendit à sa mère. Toute mouillée et couverte de sable, la petite fille sauta au cou d'Audrey et la couvrit de baisers.

En fin d'après-midi, Karl et Ushi proposèrent à Audrey une promenade en voiture le long de la côte et celle-ci accepta avec joie.

La décapotable, conduite par Karl, roulait depuis quelques minutes quand Ushi, tenant d'une main son chapeau, annonça soudain à Audrey :

— Nous partons demain. Notre prochaine étape est San Remo.. Voulez-vous venir avec nous?

— Cette fois-ci, ne vous faites pas prier, Audrey ! insista Karl à son tour.

— C'est d'accord, je pars avec vous, répondit Audrey.

Cela me fera vraiment très plaisir. Mais, dans un jour ou deux, je vous quitte et je pars pour Rome.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous à Venise ?

— Venise est la ville des amoureux en voyage de noces, et moi je suis une vieille fille, rappela Audrey en riant.

Karl s'attendait tellement peu à cette réponse qu'il donna un brusque coup de volant et faillit quitter la route.

— Vous êtes la plus belle vieille fille que j'aie jamais rencontrée ! dit-il en lui faisant un clin d'oeil.

Audrey le remercia d'un sourire. Elle savait que les compliments de Karl étaient dictés par l'amitié. D'ailleurs, Ushi n'en prenait jamais ombrage. Cela faisait six ans qu'elle fréquentait Karl et elle savait qu'il l'aimait à la folie.

— Nous reparlerons de Venise lorsque nous serons à San Remo, proposa Audrey.

En rentrant à Cap-d'Antibes, elle annonça aussitôt à Violet qu'elle partait le lendemain matin avec Karl et Ushi.

Lady Vi ne dit rien. Mais le soir, au moment de se coucher, elle se plaignit à James :

— Charles fait fuir tous mes invités et il gâche mes vacances !

— N'exagère pas, Violet ! Karl et Ushi devaient nous quitter d'un jour à l'autre... Quant à Audrey, elle a bien raison de partir un peu, cela va lui changer les idées. En plus, si les Rosen te manquent tellement, nous pourrons très bien aller les voir à Berlin.

Lady Vi sauta au cou de son cher mari pour le remercier d'avoir eu une aussi merveilleuse idée.

Le lendemain matin, les Hawthorne et leurs invités se retrouvèrent dans la salle à manger pour prendre le petit déjeuner. Seule Charlotte manquait à l'appel, car elle dormait encore.

Lorsque le thé fut servi, Lady Vi parla de ses projets Ushi:

— Nous pourrions aller vous voir à Berlin lorsque vous serez rentrés. Nous descendrons à l'hôtel Bayerischer et nous en profiterons pour aller à l'Opéra... Est-ce que ce n'est pas une bonne idée ?

— Excellente! s'écria Ushi, les yeux brillants d'excitation.

Nous attendrons votre arrivée à Berlin pour donner notre premier bal. N'est-ce pas, Karl? Mais je ne vous laisserai pas coucher à l'hôtel : vous viendrez vivre chez nous. Vous aussi, vous êtes invités, ajouta-t-elle en se tournant vers Audrey et Charles.

La perspective d'un séjour à Berlin semblait enthousiasmer tout le monde et ils se mirent aussitôt à en discuter avec animation.

Électrisé par l'ambiance, Charles sortit de son mutisme habituel. Il connaissait très bien Berlin pour y avoir séjourné à plusieurs reprises et semblait intarissable sur le sujet. Puis, de fil en aiguille, il parla de son voyage en Chine avec Audrey et se mit à la taquiner en lui rappelant certaines anecdotes particulièrement drôles. Quand il raconta aux Rosen qu'elle avait failli échanger son sac de toilette contre une chèvre, tout le monde éclata de rire, Audrey la première.

Ils étaient tous tellement absorbés par la conversation qu'ils n'entendirent pas Charlotte entrer dans la salle à manger.

Ce fut Lady Vi qui sauva la situation en lui annonçant que les Rosen les invitaient à Berlin.

— Berlin... dit Charlotte en se forçant à sourire. Pourquoi pas? Je comptais te faire rencontrer un éditeur allemand, Charles... Nous pourrions joindre l'utile à l'agréable.

Un silence gêné suivit sa remarque.

Violet se tourna alors vers Karl et lui demanda où Ils comptaient aller en quittant Antibes. Lorsque celui-ci annonça qu'ils aimeraient bien

passer une semaine à Venise avant de rentrer à Berlin, Charles ne put s'empêcher de jeter un coup d'oeil à Audrey.

Mais celle-ci était plongée dans ses pensées et tripotait distraitemment sa serviette. Finalement, elle quitta la table et alla chercher Molly qui avait pris son petit déjeuner dans la cuisine avec le jeune James.

Un quart d'heure plus tard, les trois amis étaient prêts à partir.

— Sois prudente, Audrey! conseilla Lady Vi en l'embrassant une dernière fois. Téléphone-nous pour nous annoncer ta date d'arrivée à Londres, nous n'allons pas tarder à rentrer là-bas... Si tu arrives avant, tu sais que tu peux habiter chez nous sans problème.

James embrassa Audrey et Ushi et serra la main de Karl.

Tous trois allaient quitter la maison lorsque Charles fit soudain irruption dans l'entrée.

Le regard qu'il lança à Audrey exprimait une telle tendresse que celle-ci crut un instant que son cœur allait se briser.

— Au revoir, Charles, dit-elle.

Mais c'est « adieu » qu'il aurait fallu dire. Seul le hasard les avait réunis à Antibes. Et il y avait peu de chances que leurs routes se croisent à nouveau.

— Tu donneras le bonjour de ma part à Venise, murmura Charles.

— Je ne compte pas aller à Venise, Charles ! C'est une ville où il faut être deux...

Charles comprit aussitôt ce qu'Audrey voulait dire. Lui non plus, jamais il ne retournerait là-bas sans elle.

— Peut-être nous reverrons-nous à Londres... Audrey préféra ne pas lui répondre et elle s'installa dans la décapotable des Rosen avec Mai Li.

Quelques minutes plus tard, ils roulaient tous les quatre en direction de San Remo.

Après le départ d'Audrey, Charles rejoignit Charlotte dans leur chambre.

— Comment te sens-tu? demanda-t-il, avec sollicitude Que n'aurait-il donné pour éprouver vis-à-vis de sa femme un peu de cette passion que lui inspirait Audrey.

Mais il en était incapable. Même le fait que Charlotte attende un enfant de lui, lui paraissait un peu irréel. En revanche, il admirait son courage. Depuis deux mois et demi qu'elle était enceinte, jamais elle ne s'était plainte d'aucun malaise et, contrairement à la plupart des femmes elle continuait à vivre comme si de rien n'était.

Maintenant que Karl, Ushi et Audrey étaient partis, la maison de Cap-d'Antibes semblait bien vide.. Pour se changer les idées, Charles et James partirent faire une longue promenade le long de la plage et Violet profita de leur absence pour essayer de sympathiser avec Charlotte.

En fin de journée, elle dut reconnaître que tous ses efforts étaient vains. Cette femme manquait totalement de chaleur humaine et elle ne possédait pas un gramme de douceur. Jamais Violet ne pourrait s'entendre avec une telle créature, aussi intelligente soit-elle.

Quand, après dîner, elle se retrouva enfin dans sa chambre avec James, elle avoua en soupirant :

— Charlie aurait épousé un homme que ce serait exactement la même chose ! Pourquoi diable s'est-il marié avec ce glaçon ?

James, qui avait passé une partie de la journée seul avec Charlie, connaissait maintenant la réponse.

— Charlotte attend un enfant, Violet.

— Mon Dieu... C'est terrible ! Voilà donc pourquoi il l'a épousée...

— Je pense. Mais je ne me suis pas permis de le lui demander. Je n'ai pas, comme toi, le don de poser des questions embarrassantes... Je crois qu'il aurait préféré qu'elle avorte. Mais, comme Charlotte est catholique, elle u refusé.

— Catholique, elle? Ça m'étonnerait... Depuis qu'elle est ici, elle n'a pas mis les pieds à l'église.

— Catholique ou non, le résultat est le même : notre cher Charlie va être papa.

— Et cela lui fait plaisir ?

— Difficile à dire... Depuis qu'il est marié, il n'est pas très causant. A mon avis, il n'a jamais vraiment pris sa liaison avec Charlotte au sérieux. Et, s'il avait eu le choix, je ne pense pas qu'il l'aurait épousée.

— Pauvre Charlie! Et pauvre Audrey! Quel terrible gâchis...

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, Violet ajouta :

— Charlotte ne s'est pas retrouvée enceinte par hasard.

Je jurerais qu'elle l'a fait exprès.

— Elle ne serait pas la première... fit remarquer James en riant.

Mais, à mon avis, ce n'est pas son genre, ce type de ruse typiquement féminine.

— Tu oublies que Charlotte est obsédée par la carrière de Charles et prête à tout pour obtenir ce qu'elle veut dans la vie. Elle n'a certainement pas hésité à utiliser le seul moyen qu'elle avait pour se faire épouser...

— Tu es machiavélique, ma chère Vi ! Quand je pense à ce que tu as dû comploter pour réussir à m'épouser, j'en ai froid dans le dos...

— Je reconnais que je ne me suis pas mal débrouillée, dit Violet en riant. En revanche, je ne t'ai quand même pas fait le coup de tomber enceinte !

— Il n'y avait pas de danger ! s'écria James, riant à son tour. Je te rappelle que tu m'as obligé à te courtoiser pendant deux ans...

A ce souvenir, Lady Vi ne put s'empêcher de rougir. Et, pour se faire pardonner, elle se blottit aussitôt dans les bras de son mari.

Les derniers jours qu'Audrey venait de passer à Antibes l'avaient exténuée. Se retrouver en présence de Charles et de sa femme avait mis ses nerfs à rude épreuve. Craignant de provoquer une scène, elle était sans cesse sur ses gardes et, de plus, il lui fallait cacher sa tristesse. Aussi apprécia-t-elle l'agréable séjour qu'elle fit à San Remo en compagnie des Rosen.

Quand vint le moment de se séparer, Karl et Ushi insistèrent tellement qu'au lieu de prendre le train pour Rome, comme elle en avait l'intention, Audrey accepta de les accompagner jusqu'à Milan.

A aucun moment, elle ne regretta sa décision. Ils furent reçus par des amis de Karl, un prince et une princesse milanais, et logèrent dans un palais. Les murs de cette antique demeure étaient couverts de fresques et de tapisseries dignes de figurer dans un musée. Le prince possédait aussi des tableaux de maître, dont un Goya et un Renou ainsi que toute une collection des peintures de délia Robbia.

Leur hôte ne faisait pas les choses à moitié et, le soir où il donna un « petit bal » en l'honneur des Rosen, il n'y eut pas moins de trois cents invités. Audrey eut beau revêtir sa plus belle robe du soir et accrocher autour de son cou le collier de perles de sa grand-mère, elle fut totalement éclipsée par les élégantes milanaises qui arrivèrent au bal couvertes d'émeraudes, de rubis et de saphirs, portant d'imposantes tiaras de diamant.

Après un tel séjour, la perspective de se retrouver toute seule à Rome avec Molly ne l'enchantait guère. Ushi, elle aussi, avait bien du mal à imaginer qu'Audrey puisse les quitter.

— Vous allez nous manquer, lui avoua-t-elle. Et Molly aussi...

Ushi adorait les enfants et elle avait déjà décidé qu'elle en aurait au moins six.

— Comme j'aimerais avoir une petite fille qui lui ressemble ! ajouta-t-elle en embrassant tendrement Mai Li.

— Aucune chance, ma chérie, lui rappela Karl en riant, En revanche, si Audrey acceptait de venir à Venise avec nous, tu pourrais encore profiter pendant quelques jours de sa fille...

— J'accepterais bien... mais je connais déjà Venise, c'est un lieu très romantique, et je ne veux pas gâcher votre premier séjour là-bas.

Ushi fit un clin d'œil à Karl. Il posa un doigt sur ses lèvres, comme font les enfants avant de se confier un Important secret, puis se pencha vers Audrey.

— Pour ne rien vous cacher, nous sommes déjà allés là-bas l'an dernier.

Ushi gloussa comme une gamine qui viendrait de jouer un bon tour

aux adultes.

A son tour, Audrey éclata de rire. Ce n'est pas elle qui allait faire la morale aux Rosen. Les mœurs avaient changé et, en 1935, un couple pouvait s'offrir ce genre de folie.

D'ailleurs, la liaison de Charles et Audrey avait bien commencé, elle aussi, à Venise. C'est pourquoi celle-ci hésitait tant à y retourner.

— Venez avec nous ! insista à nouveau Ushi. Cela me ferait tellement plaisir.

— D'accord ! répondit finalement Audrey.

Le lendemain, en arrivant à Venise, ils laissèrent leur voiture à la gare et prirent une gondole pour se rendre au Gritti. En passant sous le pont des Soupirs, le gondolier leur conseilla de fermer les yeux et de faire un vœu. Ushi et Karl s'exécutèrent aussitôt. En revanche, Audrey garda les yeux ouverts et se contenta de regarder tendrement Mai Li.

Maintenant que Charles était marié, quel vœu aurait-elle pu faire ?

Comme elle s'y attendait, le fait de se retrouver à Venise constituait une véritable épreuve. Mais Audrey supportait vaillamment sa tristesse en se disant que, si elle arrivait à tenir le coup dans cette ville où Charles et elle s'étaient tant aimés, elle pourrait alors affronter sans crainte ce que lui réservait la vie.

Pourtant, au bout de quelques jours, elle ressentit le besoin de se confier à Ushi. Elle lui raconta le voyage qu'elle avait fait en Chine avec Charles, son long séjour à Harbin, la visite de Charles à San Francisco et, pour finir son mariage avec Charlotte.

— Cela a dû être terrible pour vous de le revoir à Antibes !

Si elle avait su ça, jamais Ushi n'aurait insisté pour qu'Audrey vienne avec eux à Venise.

— Comme c'est étrange que Charles ait épousé cette femme, ajouta-t-elle. J'ai eu l'impression qu'elle n'avait pas de cœur...

— Qu'elle en ait ou pas, de toute façon, maintenant il est marié avec elle.

— Et cela doit être dur, pour lui aussi.

Audrey acquiesça en souriant tristement.

— Peut-être un jour rencontrerez-vous quelqu'un d'autre, conclut son amie.

Le fait d'avoir pu parler de Charles avec Ushi avait fait du bien à Audrey et, les jours suivants, c'est le cœur un peu plus léger qu'elle visita églises et musées en compagnie des Rosen.

Maintenant qu'elle était au courant de la malheureuse histoire d'amour de son amie, Ushi n'avait plus qu'une idée en tête : inviter Audrey à Berlin. Les Rosen avaient là-bas un excellent ami, veuf et père de deux enfants, qui serait certainement très heureux de rencontrer une femme comme Audrey. Qui sait si ce garçon n'arriverait pas à lui faire oublier Charles ? De toute manière, un

séjour à Berlin ne pourrait que lui changer les idées...

Ushi attendit qu'ils soient à la veille de quitter Venise pour proposer à Audrey :

— Et si vous veniez avec nous à Berlin...

— Vous n'en avez pas encore par-dessus la tête, de moi ?

demanda Audrey en riant. Si nous continuons encore longtemps comme ça, tout le monde va finir par penser que nous faisons *ménage à trois*...

— James et Violet ne sont pas encore rentrés à Londres intervint Karl. Si vous allez là-bas, vous allez vous retrouver toute seule...

Tandis qu'à Berlin, non seulement vous ne serez pas seule, mais vous tiendrez compagnie à Ushi pendant que j'irai travailler.

Au fond, Karl avait raison : pourquoi rentrer à Londres où personne ne l'attendait au lieu de profiter de l'amicale invitation d'Ushi ?

Finalement, Audrey accepta la proposition des Rosen et le lendemain, ils prirent le train tous les quatre.

Leur itinéraire était simple : Venise-Salzburg ; puis Rosenheim, à la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne; ensuite Munich, où ils devaient changer de train et où Ushi espérait avoir le temps de passer un coup de fil à ses parents ; et enfin, Berlin.

Au départ de Venise, ils avaient loué un compartiment privé et, lorsque le train s'arrêta en gare de Rosenheim, la petite Molly dormait à poings fermés, allongée sur la banquette à côté d'Audrey.

Karl profita de cet arrêt pour commander une bouteille de Champagne et du caviar. Il était en train de remplir les coupes quand des soldats firent irruption sur le quai.

Aussitôt, le conducteur du train se porta à leur rencontre et commença à discuter avec eux.

Toute cette agitation n'avait pas échappé à Audrey et elle demanda à Karl :

— Que se passe-t-il ?

— Il s'agit de soldats du Führer, répondit celui-ci. Karl connaissait les théories antisémites du chancelier allemand et, bien sûr, il y était violemment opposé. L'an dernier, dans le cadre de l'université, certains de ses collègues avaient été arrêtés et aussitôt accusés d'être communistes, simplement pour avoir avoué en public leur opposition au nazisme.

Si, en France, Karl pouvait se permettre de discuter de tout ça, en Allemagne il n'ouvrait pas la bouche à ce sujet et espérait ainsi pouvoir conserver son poste.

Lorsque le serveur du wagon-restaurant frappa à la porte de leur compartiment pour leur apporter le caviar, il n'était pas seul : un soldat allemand l'accompagnait.

Après avoir jeté un regard nettement désapprobateur au luxueux

compartiment dans lequel il venait d'entrer et froncé le nez en voyant le Champagne et le caviar qui se trouvaient sur la table, l'homme en uniforme exigea de voir leurs papiers.

— Amerikanisch ? demanda-t-il à Audrey en voyant son passeport.

— Oui, répondit-elle avec un sourire gêné.

— A qui est cette petite fille ? interrogea encore le soldat en montrant Mai Li.

— C'est ma fille.

Et pour prouver ses dires, Audrey sortit de son sac les papiers officiels concernant l'adoption de Mai Li.

Le soldat y jeta un rapide coup d'oeil, puis les lui rendit ainsi que son passeport.

Il se tourna alors vers les Rosen.

— Vous ne portez pas le même nom, dit-il en brandissant leurs deux passeports. Vous êtes des amis ?

— Nous sommes mariés depuis peu, expliqua Kail aussitôt. Nous rentrons de voyage de noces et nous n'avons pas encore eu le temps de faire changer nos papiers.

L'homme en uniforme grimaça un sourire qui n'avait rien d'engageant.

— Vous êtes juif, n'est-ce pas ?

La question avait été posée sur un ton insultant.

— En effet ! répondit Karl en soutenant le regard du soldat.

— Votre femme, elle, par contre, n'est pas juive... C'est exact ?

Avant qu'Ushi ait pu dire ce qu'elle pensait de ce procédé, le soldat avait quitté le compartiment en emportant les deux passeports.

— En deux mois, ces messieurs ne se sont guère humanisés, fit remarquer Ushi dès qu'il eut refermé la porte derrière lui.

— Garde ton calme ! lui conseilla Karl. Ces gars-là ne se prennent pas pour n'importe qui. Et celui-ci a semblé particulièrement choqué qu'un juif soit en train de boire du Champagne en compagnie de deux jolies femmes...

— Qu'ils aillent au diable, tous ces paysans ! s'écria Ushi en tendant sa coupe à Karl pour qu'il la resserve.

Quelques minutes plus tard, le soldat revint dans le compartiment, accompagné cette fois de deux officiers. Le plus grand des deux hommes avait le visage défiguré par une longue cicatrice, un regard glacial, et il portait l'insigne des S.S. C'est lui qui s'adressa à Karl.

— Êtes-vous au courant des lois de Nuremberg ?

— Vous voudrez bien m'excuser, mais je ne connais pas ces lois.

Karl avait adopté pour répondre un ton calme et poli, mais sa main, qui tenait celle d'Ushi, tremblait légèrement.

— Il y a eu une réunion du Congrès la semaine dernière à Nuremberg. Les législateurs ont promulgué une loi selon laquelle tout

juif ayant des relations sexuelles avec une aryenne risque la peine de mort.

— Vous ne parlez pas sérieusement! s'écria Karl, abasourdi.

— Tout ce que fait le Führer est sérieux, lui rappela l'officier en le fusillant du regard. Aux yeux de la loi, vous êtes un criminel.

— Mais je suis marié avec cette femme..

— Cela ne modifie en rien la nature de votre crime.

D'ailleurs, je vous demanderai de bien vouloir nous suivre, monsieur Rosen. Vous êtes en état d'arrestation.

Sur un signe de l'officier, deux soldats se saisirent de Karl et le firent sortir sans ménagement du compartiment.

En le voyant emmené ainsi, Ushi poussa un cri déchirant et essaya de s'accrocher à son mari. Karl lui conseilla de garder son calme et, après lui avoir jeté un dernier regard, il disparut, encadré par les soldats. Les deux jeunes femmes le regardèrent partir, horrifiées.

La première, Audrey retrouva ses esprits. Aussitôt, elle héla un porteur et lui demanda de sortir leurs bagages du train. Puis elle descendit sur le quai avec Ushi et Mai Li, et expliqua à l'homme, dans un allemand hésitant, qu'elles voulaient prendre un taxi.

Surprise par tout ce remue-ménage, Mai Li pleurait à gros sanglots. Quant à Ushi, assise au milieu du quai sur une de ses valises, elle semblait plongée dans un état d'hébétude.

— Où l'ont-ils emmené? ne cessait-elle de demander.

Mon Dieu ! où l'ont-ils emmené ?

Audrey faisait tout son possible pour la rassurer, mais elle n'en menait pas large. Lorsque le porteur revint lui annoncer qu'un taxi les attendait, elle aida Ushi à se lever et l'entraîna vers la sortie de la gare. Puis, après avoir installé son amie au fond du véhicule, elle demanda au chauffeur de les conduire à un hôtel.

Dès qu'elles se retrouvèrent toutes les trois dans la chambre, Audrey décrocha le téléphone et demanda au standard de la mettre en communication avec le baron von Mann, à Munich.

A la perspective de pouvoir parler à son père, Ushi semblait s'être un peu calmée. Mais, dès qu'elle eut le baron au bout du fil, elle éclata à nouveau en sanglots et fut incapable de lui expliquer quoi que ce soit. Audrey lui prit l'appareil des mains et, après s'être présentée, raconta en détail au baron ce qui venait d'arriver.

— Savez-vous où se trouve Karl? demanda celui-ci.

— Pour l'instant, non ! Mais je comptais me renseigner ce sujet en appelant le commissariat de police local...

— N'en faites rien! lui conseilla le baron. Laissez-moi d'abord donner quelques coups de fil. Je vous rappelle dès que j'ai appris quelque chose.

En attendant son appel, Audrey s'occupa d'Ushi. Elle l'obligea à

s'allonger sur un des lits, rafraîchit son visage rougi par les larmes et lui fit boire un verre d'eau.

Lorsque le téléphone sonna dans la chambre, ce fut elle qui décrocha. Manfred von Mann sembla soulagé que ce soit elle qui réponde, et non sa fille.

— La semaine dernière, à Munich, ils ont tué douze personnes accusées du même crime, dit-il d'une voix lasse.

J'ai failli téléphoner à Ushi pour lui dire de ne pas rentrer en Allemagne. Puis je me suis dit qu'ils n'oseraient pas s'attaquer à quelqu'un d'aussi connu que Karl...

Malheureusement, je m'étais trompé.

— Est-ce que vous savez où il est ?

— Pas encore... J'attends un coup de fil d'un officiel haut placé et je ne devrais pas tarder à savoir où il est détenu...

Comment va Ushi?

— Pas très fort, avoua Audrey.

— Je crois que le mieux, c'est que je vienne vous rejoindre à Rosenheim...

— Ce serait une bonne idée, en effet, reconnut Audrey en jetant un regard navré sur son amie.

Insensible à ce qui se passait autour d'elle, Ushi contemplait fixement le mur et semblait en état de choc.

En dépit des conseils de son père, elle décida de se rendre au poste de police et Audrey, qui ne voulait pas la laisser seule, l'accompagna là-bas avec Mai Li.

Mais Ushi eut beau se recommander de son père et des amis haut placés que comptait la famille von Mann, elle ne réussit pas à savoir où se trouvait Karl. L'officier de police qui la reçut lui répondit que son mari avait commis un crime contre le Reich et qu'en conséquence il était au secret. En entendant cela, Ushi se mit à pousser les hauts cris et elle aurait même frappé l'officier si Audrey ne l'en avait empêchée. La jeune femme eut d'ailleurs bien du mal à la ramener à l'hôtel.

Le baron von Mann les attendait dans leur chambre et, en voyant son visage défait, Audrey comprit aussitôt qu'il n'était arrivé à rien.

— Je ne sais pas ce qu'ils vont lui faire... confia-t-il à Audrey quelques minutes plus tard, en la prenant à part pour que sa fille n'entende pas. Peut-être vont-ils l'envoyer dans un camp... Je m'attends au pire, ils sont capables de tout.

Désirant tenter une ultime démarche auprès d'une de ses connaissances, il laissa les deux jeunes femmes à l'hôtel et ressortit aussitôt.

Lorsqu'il revint, il était minuit passé.

— D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, Karl va être

transféré ailleurs dès ce soir. Je ne sais pas encore où...

Mais l'officier que je connais m'a promis de m'appeler demain matin à la première heure. Après, je me rendrai sur place.

— Transféré... répéta Ushi d'une voix mourante. Que vont-ils lui faire ?

Les yeux gonflés, les cheveux en bataille, la malheureuse avait perdu sa gaieté légendaire, et elle était méconnaissable.

Le lendemain matin, après avoir reçu le coup de fil qu'il attendait, le baron annonça à sa fille que Karl avait quitté Kosenheim et qu'il se trouvait maintenant à Unterhaching.

Sans attendre, ils partirent en voiture et, arrivés là-bas, se rendirent directement au poste de police.

Le hasard voulut qu'au moment où le baron garait sa voiture en face du commissariat Karl fût sur le point de monter dans un camion bâché.

Quand Ushi l'aperçut, encadré par deux soldats et les menottes aux mains, elle poussa un cri déchirant et voulut se précipiter vers lui. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de lui, lorsque le baron von Mann l'attrapa par le bras. Il réussit à la tirer en arrière avant que les soldats, qui avaient levé leurs armes, n'interviennent.

— Tout va bien... cria Karl pendant que ses tortionnaires le poussaient à coups de cravache à l'intérieur du camion.

Ushi savait bien qu'il n'en était rien. Elle avait eu le temps d'entrevoir le visage tuméfié de son mari et ses vêtements couverts de sang.

Elle s'effondra, en larmes, dans les bras de son père au moment où le sinistre camion disparaissait au coin de la rue, emmenant son chargement humain vers une destination inconnue.

Maintenant que Karl avait quitté Unterhaching, ils n'avaient plus rien à faire sur place et le baron proposa qu'ils se rendent à Munich.

En arrivant dans son château, il confia Ushi à sa mère et installa Audrey dans une chambre. Aussitôt, la jeune femme s'occupa de Mai Li. Elle lui donna un bain chaud, la fit dîner et attendit qu'elle se soit endormie pour aller rejoindre le baron, qui l'attendait dans la bibliothèque. Ils discutèrent tous deux, devant un verre de schnaps, de l'arrestation de Karl.

Mais, même installé en face d'un bon feu et derrière des portes close, le baron ne semblait pas à l'aise. Il ne pouvait s'empêcher de parler à voix basse, comme s'il craignait d'être trahi sous son propre toit.

Deux jours plus tard, le baron von Mann fut appelé au téléphone par l'officier qui l'avait tenu au courant jusqu'ici du sort de son beau-fils. En reposant le récepteur, il se mit à pleurer, la tête dans les mains. Puis il monta prévenir sa femme et tous deux se rendirent dans la chambre d'Ushi.

Audrey, de sa chambre, entendit le cri poignant que poussa son amie en apprenant la nouvelle. Aussitôt, elle sut que Karl était mort, assassiné par les hommes de Hitler. En repensant à son rire clair, à la chaleur de son regard, à la gentillesse dont il avait fait preuve avec elle, elle éclata en sanglots.

Dire que deux jours plus tôt Ushi était une jeune mariée comblée et que, maintenant, elle était veuve. Comme tout était éphémère !

Et comme en cet instant Audrey en voulait à Charles d'avoir gâché leur bonheur en épousant cette femme qu'il n'aimait pas !

Ce n'est que bien plus tard qu'elle trouva le courage d'aller rejoindre son amie. Incapable de prononcer un mot, elle se contenta de la serrer dans ses bras. Ushi avait le cœur brisé et, en la voyant pleurer, Audrey comprit que la fière Ursula von Mann Rosen ne serait plus jamais la même.

Quand le téléphone sonna à Antibes le lendemain matin, le soleil venait tout juste de se lever.

— Quelle heure est-il ? marmonna Violet d'une voix ensommeillée.

— Six heures, répondit James en décrochant le coin biné.

Ils s'étaient couchés à quatre heures du matin après avoir bu du Champagne en compagnie de Charles et de Charlotte, qui se trouvaient toujours chez eux.

— Allô !... Audrey ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda James en entendant la jeune femme pleurer à l'autre bout du fil. Vous avez eu un accident ?

Pensant que quelque chose de grave était arrivé à Mai Li Violet agrippa le bras de James et l'interrogea du regard.

James dégagea son bras d'un geste impatient. A l'autre bout du fil, Audrey était bien trop bouleversée pour qu'il puisse l'interrompre et expliquer à Violet ce qu'il se passait.

— Mon Dieu, c'est terrible ! dit-il simplement. La pauvre fille... Est-ce qu'elle va mieux maintenant ?

— Mai Li... ? murmura Violet, terriblement inquiète.

James lui tapota affectueusement la main pour la rassurer.

— Non, ce n'est pas la fille d'Audrey...

— Qui alors ? interrogea Violet anxieusement.

Mais, au lieu de lui répondre, James conseilla à Audrey.

— Vous feriez mieux de rentrer à Londres. Nous y serons dans quelques jours et, pour vous, ça vaudra mieux que de rester là-bas... Donnez-moi votre numéro de téléphone, nous vous rappellerons dans la journée.

Comme Violet insistait pour qu'il lui passe le combiné, James demanda :

— Voulez-vous lui parler?... D'accord, ajouta-t-il aussitôt, je lui expliquerai... Ne manquez pas de dire à Ushi à quel point nous sommes désolés.

Dès qu'Audrey eut raccroché, James se tourna vers Violet et il lui annonça d'une voix brisée par l'émotion :

— Ils ont tué Karl !

— Qui a fait ça ? s'écria Violet, fondant en larmes.

— Les nazis, répondit James en prenant sa femme dans ses bras. Ils l'ont arrêté au moment où il allait passer la frontière ; en prison, il a certainement été tabassé à mort...

Le pire, c'est qu'en Allemagne cet ignoble assassinat est maintenant chose légale : ils viennent de voter une loi qui punit de peine de mort les relations entre juifs et aryens. Ils sont complètement dingues !

Incapables de se rendormir, les Hawthorne descendirent dans la salle à manger et se préparèrent une tasse de café.

A huit heures, lorsque Charles vint prendre son petit déjeuner, en voyant l'air lugubre de James et de Violet, il comprit que quelque chose de terrible venait d'arriver.

— J'ai entendu le téléphone sonner à six heures, dit-il.

C'était une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas?

Aussitôt, James annonça à son ami ce qui venait d'arriver à Karl Rosen.

— Comment ont-ils pu faire une chose pareille ! s'écria Charles. Ces deux êtres semblaient si heureux, si gais, si amoureux l'un de l'autre... Ce sont des fous furieux!

— C'est bien mon avis, reconnut James.

— Et comment va Ushi ?

— Elle s'est réfugiée chez ses parents à Munich.

Heureusement pour elle, Audrey était là quand tout ça est arrivé...

— Audrey ? s'étonna Charles. Que faisait-elle en Allemagne ?

— Je ne lui ai pas demandé. Mais j'imagine qu'elle voyageait avec les Rosen.

— Comment a-t-elle réagi ? demanda Charles, inquiet à la pensée que la jeune femme ait pu être mêlée à de tels événements.

— Elle était terriblement bouleversée. Je lui ai dit que nous la rappellerions un peu plus tard.

Charles se contenta de hocher la tête et il alla aussitôt chercher une bouteille de whisky. Il en versa une large rasade dans son café et tendit la bouteille à James, qui l'imita aussitôt.

Quelques minutes plus tard, Charlotte entra à son tour dans la salle à manger.

— D'habitude, nous ne nous levons pas avant midi. Que se passe-t-il ce matin ? demanda-t-elle, tout étonnée.

Elle portait la même robe de satin que la veille au soir et leur adressa un sourire qu'elle devait croire chaleureux mais qui ressemblait plutôt au sourire de commande qu'arboient les hommes d'affaires au moment de traiter un marché.

— Karl Rosen est mort, annonça Charles, lugubre.

— C'est terrible ! s'écria Charlotte qui, pour une foi, semblait sincèrement peinée.

James lui raconta en quelques mots ce qui venait de passer. Puis ils discutèrent tous les quatre des implications dramatiques de la politique poursuivie par Hitler en Allemagne. Malheureusement, même si les idées qu'ils défendaient étaient généreuses, jamais elles ne ramèneraient Karl à la vie, et tous quatre le savaient.

Un peu avant l'heure du déjeuner, Violet appela son amie à Munich. Audrey lui expliqua aussitôt que les nazis avaient refusé de rendre le

corps de Karl et qu'il n'y aurait donc pas d'enterrement. Par ailleurs, Ushi était dans un tel état qu'Audrey jugeait préférable de quitter Munich le plus vite possible pour que la jeune femme puisse se retrouve en famille. Elle promit à Violet de l'appeler le lendemain dès qu'elle serait arrivée à Londres et installée dans leur maison.

Après le déjeuner, James et Violet partirent faire une longue promenade le long de la plage, Charles s'installa sur la terrasse avec un livre et Charlotte fit la sieste.

Ils ne se retrouvèrent tous les quatre qu'à l'heure du dîner.

— Ça n'a pas l'air d'aller, fit remarquer Violet à Charlotte, qui était blanche comme un linge.

Pour en être passée par là à deux reprises, elle savait que la grossesse n'était pas toujours une partie de plaisir et, même si elle n'éprouvait guère de sympathie pour Charlotte, elle la plaignait sincèrement.

— Tout va bien, dit celle-ci. J'ai simplement dû manger quelque chose qui ne me convenait pas.

En réalité, elle avait été malade tout l'après-midi et n'avait même pas pu avaler la tasse de thé que Charles lui avait apportée à cinq heures.

— Ça n'a rien à voir avec ce que vous avez mangé, lui chuchota Lady Vi d'un air complice. Moi aussi, j'étais comme vous durant les premiers mois.

— Je ne pense pas que ce soit ça, répondit Charlotte, visiblement gênée que Violet soit au courant de son état.

Malgré tout, à l'heure du dîner, elle suivit ses conseils et mangea très légèrement. Puis elle prit congé de ses hôtes et monta directement dans sa chambre.

Violet annonça alors à Charles qu'ils s'apprêtaient à quitter Antibes pour rejoindre Audrey à Londres. Bien entendu, les Parker-Scott pouvaient rester sur place aussi longtemps qu'ils le désiraient.

— De toute façon, nous n'allons pas tarder à rentrer, répondit Charles. Charlotte a des tonnes de travail, et moi un livre à finir.

Tous trois étaient bien conscients que la triste nouvelle de la mort de Karl mettait fin à leurs vacances. Qui aurait encore le cœur à s'amuser dans de telles circonstances ?

Ce soir-là, d'ailleurs, après avoir bu un dernier verre avec James, Charles monta se coucher beaucoup plus tôt que d'habitude.

Quand il entra dans sa chambre, Charlotte était allongée, tout habillée sur le lit, et elle avait placé une cuvette à portée de sa main. Elle semblait bien mal en point.

— Je souffre terriblement, dit-elle en lui montrant le bas de son ventre.

Charles fut soudain terrorisé à l'idée qu'elle était peut-être en train de faire une fausse couche.

— Je vais appeler un médecin !

Et, sans attendre, il se précipita vers la chambre des Hawthorne. Ses amis n'étaient pas encore couchés. Il frappa à la porte.

— Entre! cria Violet. (Puis, voyant la tête que faisait Charles :) Qu'est-ce qui ne va pas?

— Charlotte est malade comme un chien ! Elle a terriblement mal au ventre... Je n'y connais pas grand-chose, mais je pense qu'il vaudrait mieux appeler un docteur. Ou alors l'emmener directement à l'hôpital...

Avant de s'affoler, Violet décida d'aller voir Charlotte.

En l'attendant, Charles fit les cent pas dans la chambre.

— Jamais nous n'aurions dû parler de la mort de Karl devant elle ! dit-il à James. C'est de ma faute, aussi. Parfois j'oublie qu'elle est enceinte...

— Je crois que nous ferions mieux d'appeler le Dr Perrault, conseilla Violet en les rejoignant.

— Est-ce qu'elle va faire une fausse couche? interrogea Charles anxieusement.

— Ne t'inquiète pas, Charles ! Toutes les femme enceintes ont des problèmes pendant leur grossesse... La plupart du temps, il y a plus de peur que de mal. Non allons emmener Charlotte à l'hôpital et demander au Dr Perrault de nous rejoindre là-bas.

Ils installèrent Charlotte à l'arrière de la voiture, chaudement emmitouflée dans une couverture, et Violet s'assit à côté d'elle. James prit le volant et Charles monta à côté de lui. Ils parcoururent à une vitesse record la route en lacet qui menait à Cannes et garèrent la voiture juste en face du service des urgences. Deux infirmiers sortirent aussitôt avec un brancard et, après y avoir allongé Charlotte, il l'emmenèrent à l'intérieur.

Le Dr Perrault les attendait et son premier soin fut d'ausculter la patiente.

Quelques minutes plus tard, il rejoignait Charles et les Hawthorne, qui l'attendaient dans le hall d'entrée de l'hôpital.

— Il s'agit d'une crise d'appendicite, expliqua-t-il. Il faut l'opérer tout de suite.

— Si on l'opère, est-ce qu'elle ne risque pas de perdre l'enfant ? demanda Charles.

— Madame est enceinte ?

Charles se contenta de hocher la tête.

— Je vais voir ce que je peux faire, promit le médecin.

Commença alors pour les trois amis une longue attente, ponctuée par les allées et venues de Charles qui essayait de calmer son inquiétude en faisant les cent pas.

Quand, trois heures plus tard, le Dr Perrault apparut enfin dans le hall, il portait encore sa tenue de chirurgien et avait l'air si solennel

que Charles se dit qu'il allait leur annoncer la mort de Charlotte.

— Votre femme va bien, dit-il à celui-ci. Mais il était moins une ! L'opération s'est très bien passée. Comme il y avait un début d'infection, je compte quand même la garder trois semaines à l'hôpital.

— Et l'enfant ? questionna Charles.

— Avant de vous répondre, j'aimerais vous parler en particulier, confia le Dr Perrault, en jetant un coup d'oeil en direction des Hawthorne.

Prenant le bras de James, Lady Vi annonça qu'ils allaient attendre sur le parking, et Charles suivit le médecin dans une petite salle qui lui servait de cabinet de consultation.

— Si je peux me permettre de vous poser une question personnelle, j'aimerais savoir depuis quand vous êtes marié avec madame.. demanda le médecin dès que Charles fut assis en face de lui.

Il n'était pas question de mentir à cet homme qui, au fond, ne faisait que son métier.

— Cela va faire un mois que nous sommes mariés. Mais l'enfant a certainement été conçu il y a trois mois, lorsque nous nous trouvions tous deux en Égypte.

Le médecin lança à Charles un regard empreint de sympathie, on aurait dit qu'il avait presque pitié de lui...

— Est-ce que ma femme est enceinte depuis plus longtemps que ça?

— Je crois qu'il y a un malentendu, cher monsieur. Je ne voudrais pas me mêler de votre vie privée, mais il est de mon devoir de vous dire que madame n'est pas enceinte. Et qu'elle ne le sera jamais... D'après ce que j'ai compris, elle a subi une ablation de l'utérus, il y a cinq ans...

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument ! Comme vous m'en aviez parlé, je lui ai posé la question avant l'intervention et elle m'a aussitôt avoué la vérité. En plus, lors de l'opération j'ai pu vérifier qu'elle n'avait plus d'utérus.

Charles était si abasourdi par cette nouvelle qu'il était incapable de dire un mot.

Peut-être n'a-t-elle pas osé vous dire qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant, reprit le Dr Perrault. Bien sûr, il n'est pas facile de se faire à cette idée ! Mais il vous reste toujours la possibilité de l'adoption... Je suis désolé pour vous.

— Merci! Merci de m'avoir dit la vérité... murmura Charles en lui serrant la main, et il quitta la salle de consultation.

Ainsi Charlotte lui avait menti... Et dire qu'il s'en était voulu à mort! Et toute cette histoire d'avortement qu'elle avait refusé sous prétexte de ses convictions religieuses...

Mensonge là encore ! Mensonge d'un bout à l'autre !

Quand Charles se retrouva dans le hall, il bouillait littéralement de rage.

— Votre femme vient juste de se réveiller, monsieur ! lui annonça une jeune infirmière. Vous voulez la voir ?

Charles se retint pour ne pas l'envoyer balader et, après avoir secoué négativement la tête, il se dirigea vers le parking où l'attendaient les Hawthorne.

En le voyant arriver, blanc comme un linge et les lèvres serrées, Violet crut que Charlotte avait perdu son bébé.

— Ne me questionne pas, Vi ! prévint Charles.

Puis, se disant qu'elle n'y était pour rien, il lui expliqua d'une voix rageuse :

— Sais-tu ce qu'elle m'a fait ? Elle m'a menti d'un bout à l'autre ! Il n'y a pas de bébé et il n'y en aura jamais...

Violet était atterrée.

— Tu ne parles pas sérieusement !

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie, Violet !

— Partons, proposa James. Nous avons tous besoin d'aller boire un verre.

Le lendemain, en début d'après-midi, Charles se rendit à l'hôpital, bien décidé à avoir avec Charlotte la discussion qui s'imposait.

Au regard furieux qu'il lui lança en entrant dans la chambre, Charlotte comprit aussitôt qu'il était au courant de tout. Inutile, maintenant, de cacher son jeu...

— Je suis désolée, Charles ! Je voulais me marier avec toi à tout prix. C'était le seul moyen pour pouvoir m'occuper de toi et de ta carrière.

— As-tu enfin compris que je me fiche de ma carrière comme de l'an quarante ?

— Oui, reconnut Charlotte. Mais je continue à penser que tu as tort. Si tu voulais, tu pourrais devenu un écrivain de renommée mondiale...

— Et cela ne nuirait pas à ta réputation d'éditrice, n'est-ce pas ? A tes yeux, il n'y a que ça dans la vie.

— Sans compter le plaisir que je prends à m'occuper d'un écrivain prometteur... crut bon de préciser Charlotte.

L'opération l'avait certainement fatiguée, mais elle n'avait rien perdu de son sens de la répartie

— Tu as quand même bien dû penser qu'un jour ou l'autre, je découvrirais la vérité...

— Pour te réaliser dans la vie, tu n'as pas besoin d'enfant, plaida Charlotte. Tu as ton travail et je serai toujours à tes côtés pour te soutenir...

— Quelle vie tu me proposes là ! Et comme tu me connais mal ! De toute façon, ça n'a plus d'importance... La plaisanterie est finie, Charlotte ! A partir de maintenant, nous repartons chacun de notre

côté : toi, dans ton appartement, et moi dans le mien... Je ne veux plus avoir affaire à toi sur le plan professionnel et je pense que ton père acceptera de s'occuper à nouveau de mes contrats.

Pour le reste, je compte aller voir mon avocat dès que je serai rentré à Londres.

— Pourquoi? Pourquoi faire une chose pareille? Quelle différence cela fait-il qu'il n'y ait pas d'enfant? demanda Charlotte en essayant de prendre la main de Charles.

Mais celui-ci recula aussitôt.

— J'aurais peut-être pu vivre sans enfant... mais pas dans le mensonge ! Tu m'as menti pour te faire épouser... Tu as cru qu'on pouvait m'acheter, me mettre en cage et me faire travailler comme un chien de cirque en me tendant un morceau de sucre ! Tu t'es trompée.

Que pouvait dire Charlotte pour sa défense ? Rien. Elle avait toujours considéré que Charles était d'une valeur inestimable et, pour se l'approprier, elle avait risqué le tout pour le tout.

— J'ai téléphoné à ton père pour lui annoncer que tu venais d'être opérée, reprit celui-ci. Il a aussitôt pris le train et ne devrait pas tarder à arriver. Dès qu'il est là, je quitte Cap-d'Antibes avec Violet et James. Vi met sa maison à votre disposition aussi longtemps que vous en aurez besoin.

Sans saluer Charlotte, Charles ouvrit la porte de la chambre. Puis, au dernier moment, il se retourna pour lui rappeler :

— A partir de maintenant, nous ne sommes plus mariés.

A mes yeux, en tout cas... Et je pense qu'un jour tu me remercieras d'avoir pris une telle décision.

Lorsqu'il se retrouva dehors, Charles respira à plein poumons. Il avait l'impression qu'on venait de lui enlever un poids qui l'oppressait depuis plusieurs mois.

En arrivant chez les Hawthorne, on aurait dit un autre homme. Il alla retrouver Lady Vi et lui demanda quand elle comptait rentrer à Londres.

— Peut-être devrions-nous attendre l'arrivée du père de Charlotte, répondit celle-ci.

— Son train arrive en fin d'après-midi et il a déjà retenu une chambre au Carlton, à Cannes.

— Dans ces conditions, si James est d'accord, nous pourrions prendre le train demain à quatre heures.

Cette solution convenait parfaitement à Charles.

En fin de soirée, il se contenta de passer un coup de fil au Carlton pour annoncer au père de Charlotte qu'il quittait Antibes.

Celui-ci avait été rendre visite à sa fille en arrivant et il semblait persuadé que Charlotte avait fait une fausse couche, en plus de sa crise d'appendicite. Charles ne tenta même pas de le détromper. Pour

arriver à ses fin, Charlotte n'avait pas hésité à mentir, à elle maintenant de se débrouiller avec son père.

Le lendemain à quatre heures, Charles prit le train avec les Hawthorne. Comme ils emmenaient les deux enfants et la nurse, Lady Vi avait retenu trois compartiments privés dans le train de nuit. La plupart des domestiques qu'elle employait à Antibes étaient français et restaient donc sur place. Quant au majordome et à la gouvernante, qui eux faisaient partie du personnel londonien, ils étaient déjà partis la veille au soir pour s'occuper de la maison avant leur arrivée.

Durant le voyage, Charles profita que James dormait pour discuter avec Lady Vi. Il avoua à son amie qu'il avait sincèrement désiré cet enfant et qu'il avait été profondément déçu d'apprendre que toute cette histoire n'était que mensonge.

Lady Vi fut un peu surprise de découvrir qu'un homme aussi libre que Charles ait pu accepter d'être lié pour la vie à une femme qu'il n'aimait pas sous prétexte qu'elle portait son enfant. Mais peut-être était-ce la seule consolation qu'il ait trouvée dans l'espèce de marasme où il avait vécu depuis son retour de San Francisco.

— Maintenant que le pot aux roses est découvert, je pense que Charlotte va accepter de divorcer, dit Violet.

— Ça m'étonnerait, elle est catholique...

— Soyons sérieux, Charles ! C'est exactement le genre d'argument qu'elle a utilisé pour refuser de se faire avorter.

Elle ne va quand même pas te refaire le coup, non ? Après avoir abusé de ta confiance, le moins qu'elle puisse faire maintenant, c'est d'accepter le divorce.

— Nous verrons, répondit Charles en soupirant. Elle s'était mis dans la tête de faire de moi un grand écrivain et elle aura certainement du mal à renoncer à ses projets.

Au fond, Charles se moquait pas mal maintenant de ce qui pouvait arriver à Charlotte. C'était la réaction d'Audrey qui l'inquiétait. Accepterait-elle jamais de lui pardonner ?

Aussi, quand ils arrivèrent à Londres et que Lady Vi lui proposa de rentrer quelques minutes chez eux, il ne se fit pas prier pour la suivre à l'intérieur de la maison.

Audrey avait dû entendre les cris de joie que poussait le jeune James et Alexandra, car elle se précipita dans le vestibule pour accueillir ses amis. Encore sous le coup de ce qui était arrivé à Karl, elle avait les traits tirés et le regard empreint de tristesse.

Après avoir embrassé Violet et James et leurs deux enfants, elle se tourna vers Charles.

— Comment s'est passé le voyage ? demanda-t-elle, un peu surprise qu'il soit rentré avec les Hawthorne.

Charles, mal à l'aise, était aussi ému qu'un collégien
— Plutôt bien, répondit-il en s'approchant d'elle comme s'il avait voulu l'embrasser.

Audrey recula. La situation risquait de devenir gênante Aussi, Lady Vi, après avoir confié les enfants à la nurse, proposa-t-elle à tout le monde de prendre le thé.

Ils étaient assis tous les quatre dans la bibliothèque quand elle annonça soudain qu'elle devait absolument aller à la cuisine pour discuter du dîner avec le cuisinier.

Quelques minutes plus tard, James s'éclipsait à son tour en prétextant des ordres à donner au majordome. Si bien qu'Audrey et Charles se retrouvèrent tous les deux.

Audrey n'était pas au courant de ce qui s'était passé à Antibes et elle se dit que Charlotte avait dû se rendre directement à son bureau... Il n'empêche que la situation était plutôt embarrassante. Si le fait de loger chez les Hawthorne devait l'amener à rencontrer Charles régulièrement, elle n'allait pas tarder à déménager. Il n'était plus question de recommencer la même comédie qu'à Antibes

Pour cacher son trouble, Audrey se mit à parler de Karl et elle expliqua en détail à Charles ce qui s'était passé à Rosenheim.

— C'est vraiment la chose la plus terrible que j'ai jamais vue, avoua-t-elle dans un murmure. Et quand je pense à cette pauvre Ushi...

— Essaie d'oublier tout ça, lui conseilla Charles.

— Oublier une chose pareille ? C'est impossible !

— Bien sûr... Mais tu ne peux rien faire contre ça. Alors, mieux vaut ne pas trop y penser. Avec le temps, même les plus mauvais souvenirs s'estompent. Comme la plupart des sentiments, d'ailleurs...

« Même l'amour ? » faillit demander Audrey. Mais la question se lisait dans ses yeux et Charles en fut troublé.

— Ce n'est peut-être pas le moment d'en parler.. reprit-il d'une voix hésitante. Je voulais seulement t'annoncer que Charlotte est restée à Antibes.

— Quand doit-elle rentrer ? demanda Audrey, un peu surprise par la gravité qu'affectait Charles.

— Je voulais te dire que nous nous sommes quittés définitivement. Et que je vais demander le divorce.

— Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ?

Audrey semblait abasourdie par cette nouvelle.

— Elle m'a menti au sujet du bébé.

— Tu veux dire que cet enfant n'était pas de toi ?

— La question n'est pas là, Audrey ! En réalité, Charlotte n'était nullement enceinte.

— Est-ce que tu es sûr de ce que tu avances ? demanda Audrey, qui avait du mal à croire qu'on puisse mentir sur une question aussi grave.

— Charlotte a eu une crise d'appendicite et il a fallu l'opérer d'urgence. J'ai donc prévenu le chirurgien qu'elle était enceinte...

A ce souvenir, Charles sourit amèrement (aux yeux du Dr Perrault, il avait dû passer pour un fiefé imbécile).

— Après l'opération, c'est lui qui m'a appris que Charlotte ne pouvait pas être enceinte puisqu'elle avait subi une ablation de l'utérus, il y a cinq ans de cela, continua-t-il en soupirant. Elle me l'a d'ailleurs confirmé le lendemain. Elle devait penser que la fin justifiait les moyens...

Malheureusement, je ne partage pas cet avis. Si je l'ai épousée, c'était uniquement à cause de l'enfant qu'elle attendait.

Audrey semblait profondément choquée par ce qu'elle venait d'apprendre.

— Est-ce qu'elle va accepter le divorce ?

— Pas tout de suite. Mais elle sera bien obligée d'en passer par là un jour ou l'autre... Je lui ai dit que je ne vivrai plus avec elle. Quand nous nous sommes mariés, les choses étaient claires : Charlotte savait très bien que je l'épousais à cause de l'enfant et non parce que je l'aimais

— Comme tout cela me fait de la peine, Charlie..., murmura Audrey.

Elle n'éprouvait ni colère, ni ressentiment à l'égard de Charles. Seulement une tristesse infinie en pensant à quel point ils avaient failli gâcher leurs vies respectives.

En retrouvant dans le regard d'Audrey cette douceur et cette compassion qu'il y avait lues dès le premier jour, Charles ébaucha un timide sourire.

— Pourras-tu un jour me pardonner? demanda-t-il en lui prenant tendrement la main.

— Il n'y a rien à pardonner, Charles... Le jour où tu avais besoin que je vienne vivre avec toi, je n'ai pas pu te rejoindre.

— C'est une chose que je comprends mieux aujourd'hui.

Mais, sur le coup, j'étais furieux ! Et même désespéré... Je suis rentré à Londres et j'ai essayé de t'oublier. Et, bien sûr, Charlotte en a profité. Je crois qu'avant de la voir sur son lit d'hôpital je n'avais jamais réalisé à quel point elle était déterminée à obtenir ce qu'elle voulait. Quand j'y repense, j'en ai froid dans le dos !

Charles avait l'air de croire qu'il était définitivement débarrassé de Charlotte. Mais Audrey n'était pas de cet avis.

Elle se doutait bien que celle-ci n'abandonnerait pas la lutte aussi facilement.

— Que lui as-tu dit lorsque vous vous êtes quittés ?

— Que tout était fini entre nous. Pour toujours. Je tenais à ce qu'il n'y ait aucun doute dans son esprit à ce sujet. Ni dans le tien, d'ailleurs... crut-il bon de préciser. Dans la mesure, bien sûr, où tout

cela t'intéresse...

— Tout dépend, répondit Audrey en souriant d'un air taquin. Si tu désires arriver à tes fins, tu as intérêt à manœuvrer habilement.

— Ah... c'est comme ça! s'écria Charles en éclatant de rire. Tu as décidé de me faire marcher...

— Vous ne méritez pas d'autre traitement, monsieur Parker-Scott! Non content de m'avoir abandonnée, vous vous êtes empressé d'épouser quelqu'un d'autre. Dans le genre grossier, je crois qu'on ne fait pas mieux ! lui lança Audrey sur un ton faussement courroucé.

Charles l'attira vers lui et il allait l'embrasser quand Lady Vi entra dans la bibliothèque.

— Oh... Désolée! s'excusa-t-elle en faisant aussitôt demi-tour.

Elle allait quitter la pièce lorsqu'Audrey la rappela.

— Je ne voudrais pas vous importuner...

— Ce n'est pas grave, Violet, la rassura Charles. Audrey est simplement en train de mettre au point une sorte de torture très raffinée pour me faire payer mes égarements passés... Et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, reconnut-il.

— C'est bien fait pour toi ! renchérit Violet. Tu n'aurais jamais dû laisser tomber cette pauvre fille.

— Audrey, une pauvre fille ? Et moi, alors ? Je ne suis pas à plaindre ? Tu crois que ça m'a amusé de trimbaler ce glaçon pendant plus d'un an ?

Audrey éclata de rire. « Comme c'est étrange, songea-t-elle. Il y a quelques heures à peine, j'errais dans cette maison comme une âme en peine et voilà que, soudain, j'ai retrouvé toute ma gaieté ! »

— Tu es bien sûr que c'est fini avec Charlotte? demanda-t-elle encore à Charles.

— Non seulement c'est terminé, mais cela n'aurait jamais dû commencer.. Je me suis conduit comme un imbécile, Audrey !

— Et maintenant ?

— Je vais essayer d'agir un peu plus intelligemment. Je suis même prêt à quitter les éditions Beardsley, si c'est nécessaire.

— Cela m'étonnerait qu'un type comme Beardsley laisse échapper un écrivain aussi connu que toi, intervint James en entrant dans la bibliothèque.

Il tenait à la main une carafe et proposa :

— Qui veut une goutte de sherry ?

Audrey et Violet acceptèrent aussitôt. Charles, en revanche, avoua qu'après toutes ces émotions il avait besoin de quelque chose d'un peu plus fort. Avec un sourire complice, James lui offrit alors un verre de whisky.

Après le dîner, Violet téléphona à la famille von Mann dans l'espoir de pouvoir parler à Ushi. Mais le baron lui répondit d'une voix éteinte

que, pour l'instant, sa fille ne prenait aucune communication.

Fatigués par le voyage, James et Violet montèrent se coucher. Charles et Audrey restèrent à discuter dans la bibliothèque en face d'un bon feu de bois.

Lorsqu'ils se furent raconté tout ce qu'ils avaient fait l'un et l'autre durant cette année, Audrey avoua soudain :

— J'ai encore du mal à croire que jamais plus je ne verrai Karl. Mais sa mort m'a au moins enseigné quelque chose : le secret d'une vie réussie consiste à profiter au maximum de chaque instant. La vie est bien trop courte pour qu'on la gâche...

— Audrey... murmura Charles en se penchant vers elle le jour où toute cette histoire avec Charlotte sera terminée est-ce que tu accepteras de m'épouser ?

— Il y a longtemps que j'aurais dû le faire, Charles ! Cela nous aurait évité bien des ennuis...

— Tu n'as pas répondu à ma question, lui rappela celui-ci. — Oui, répondit Audrey en lui tendant ses lèvres. C'était un oui franc et honnête, une éternelle promesse de fidélité.

Charlotte revint à Londres au début du mois d'octobre et, aussitôt, Charles demanda à son avocat d'entrer en contact avec elle. Mais celui-ci se heurta à un véritable mur.

Mme Parker-Scott, comme Charlotte insistait pour qu'on l'appelle maintenant, refusait le divorce en invoquant ses convictions religieuses. Charles n'était pas dupe. Depuis qu'il la connaissait, la seule fois où elle s'était rendue à l'église, c'était pour la célébration de leur mariage.. !

— A votre avis, que cherche-t-elle ? lui demanda son avocat. Elle a autant d'argent qu'elle en veut. En plus, elle ne m'a pas fait l'effet d'être le genre de femme à se cramponner...

Il n'osa pas dire à Charles que, le jour où il l'avait rencontrée dans son bureau, il avait eu l'impression d'avoir affaire à un homme et avait même été étonné par sa brutalité.

Charles ne pouvait être d'aucune aide à son avocat car il était complètement dépassé par l'attitude de Charlotte. Les Hawthorne y voyaient un peu plus clair que lui. D'après eux, Charlotte était très flattée de porter le nom d'une vieille famille aristocratique et de passer pour l'épouse d'un écrivain très connu. Elle devait profiter de la situation pour en mettre plein la vue à ses amis.

C'est en tout cas ce qu'affirma James, le jour où Charles lui demanda son avis.

— Mais comment peut-elle se faire passer pour ma femme, puisque nous ne sommes jamais ensemble ?
s'étonna Charles.

— Le fait de porter ton nom lui suffit. Les gens ne sont pas censés être au courant du reste.

— Peut-être as-tu raison... S'il n'y a que ça, je vais lui proposer de conserver mon nom après le divorce.

Mais l'avocat de Charles eut beau faire part à Charlotte de cette proposition, celle-ci refusa encore obstinément. En désespoir de cause, Charles demanda un rendez-vous au père de Charlotte.

Malheureusement, en matière de divorce, Henry Beardsley avait l'air au moins aussi intransigeant géant que sa fille.

— Mais enfin, pourquoi refuse-t-elle de divorcer ? finit par demander Charles, qui en avait par-dessus la tête de tourner autour du pot.

— Peut-être espère-t-elle qu'un jour vous reviendrez. Et, au fond, elle a raison, Charles ! Sa présence à vos côtés s'est avérée excellente pour votre carrière ; sans Charlotte, vous ne seriez jamais arrivé là où vous en êtes aujourd'hui.

— Je dois reconnaître que je suis tout à fait satisfait de la manière

dont les choses ont évolué... sur le plan professionnel, en tout cas! Mais, je ne vois pas pourquoi Charlotte refuse de me rendre ma liberté.

— Elle a certainement ses raisons... Quoi qu'il arrive elle continuera à publier vos livres et, de mon côté, j'espère sincèrement que toute cette affaire ne changera rien à nos arrangements.

La bonhomie de Henry Beardsley avait fait place à un froncement de sourcils éloquent. Il devait penser au contrat que Charles avait signé trois mois plus tôt et qui le liait à son éditeur pour cinq ans.

— J'espère que vous n'aurez pas le mauvais goût de m'obliger à continuer à travailler avec votre fille, fit remarquer Charles.

— Si vous insistez... répondit Henry Beardsley, comme, s'il avait préféré que tout continue comme avant. Charlotte ne m'a pas dit pourquoi vous l'aviez quittée, mais je présume que c'est à cause de cette femme dont vous étiez amoureux au moment où vous avez rencontré ma fille

— Pas du tout! se défendit Charles. Disons qu'entre Charlotte et moi il y a eu malentendu...

Malentendu... Quel euphémisme pour parler de l'ignoble supercherie dont il avait été l'objet !

— C'est à elle de vous expliquer ce qui s'est passé, et non à moi, ajouta-t-il.

— Il y a des choses qu'une femme ne peut pas dire, même à son père...

Pauvre Henry Beardsley ! Comme tant d'autres parents, pour tout ce qui touchait à sa fille, il était complètement aveugle... Et ce n'est pas Charles qui commettrait la bassesse de lui dire la vérité.

Le soir même, il avait rendez-vous avec Audrey.

Depuis un mois, ils se voyaient tous les jours, ou presque. Audrey habitait toujours chez Vi et James. Mais, ces derniers temps, elle s'était mise à chercher un appartement. Elle ne voulait pas importuner plus longtemps les Hawthorne, même si Molly était heureuse comme tout de vivre sous le même toit que sa grande copine Alexandra.

— Crois-tu que Charlotte va céder? demanda Audrey lorsqu'ils eurent fini de dîner.

— Tout ce que je souhaite, c'est qu'elle rencontre quelqu'un qui, à ses yeux, soit encore plus important que moi... Ce jour-là, elle n'aura qu'une hâte : se débarrasser de moi au plus vite.

— Nous pourrions peut-être prendre les devants et lui présenter quelques-uns de nos amis, suggéra Audrey en riant. Puis elle raconta à Charles les démarches qu'elle avait faites ce jour-là. Elle cherchait un appartement suffisamment grand pour pouvoir y loger avec Molly et sa gouvernante.

Mais ses projets n'avaient pas l'air de passionner Charles, c'est le

moins qu'on puisse dire...

— Cela ne te fait pas plaisir que je cherche un appartement ?
demanda Audrey, plutôt désappointée.

— Pas vraiment, reconnut Charles. Bien sûr, je suis content que tu t'installés définitivement à Londres...

Mais, à cause de cela justement, il aurait aimé être débarrassé officiellement de Charlotte pour pouvoir proposer le mariage à Audrey. Dans l'état actuel des choses, lui demander de venir vivre avec lui devenait délicat et il ne savait pas comment elle réagirait à sa proposition.

— Je n'utilise jamais la chambre d'amis de mon appartement, dit-il soudain. Est-ce que cela t'intéresserait de l'occuper ?

— Es-tu en train de me proposer de sous-louer la chambre d'amis ?
demanda Audrey en riant.

Charles hocha la tête en souriant à son tour. Cette solution n'était qu'un pis-aller, mais ce serait toujours mieux que d'aller voir Audrey chez les Hawthorne. Si celle-ci vivait chez lui, au moins pourrait il partager à nouveau cette intimité qui avait fait tout le charme de leur voyage en Chine.

Pouvoir s'endormir le soir, blottis dans les bras l'un de l'autre et se réveiller le matin pour découvrir la soyeuse chevelure d'Audrey étalé sur l'oreiller... Charles ne désirait rien d'autre au monde

— J'aimerais que tu viennes vivre chez moi, Audrey.

Nous pourrions installer Molly dans la chambre d'amis et aménager la pièce qui me sert de vestiaire pour la gouvernante. Si nous nous sentons trop à l'étroit, non chercherons un autre appartement, plus grand que le mien.

Cette idée enthousiasma Audrey. Pourquoi ne pas louer une maison tout près de chez les Hawthorne. Ainsi Molly pourrait continuer à voir sa petite copine Alexandra...

— Tu sais à quel point je désire t'épouser, crut bon de rappeler Charles. Ce que je te propose là, c'est uniquement en attendant que le divorce soit prononcé.

— Bien sûr que je le sais, mon chéri.

Et elle se blottit dans ses bras.

Maintenant qu'Audrey vivait à Londres avec lui, Charles la présenta à tous ses amis, qui l'accueillirent d'ailleurs à bras ouverts. Ils semblaient soulagés qu'il ait rompu toute relation avec Charlotte.

Durant l'automne, ils furent invités tous les deux à de nombreuses soirées et, lors d'un bal masqué, tombèrent sur Charlotte, déguisée en Chevalier à la rose. Lady Vi, qui faisait partie elle aussi des invités, fit remarquer avec une pointe d'ironie que les pantalons en satin blanc dont Charlotte était vêtue pour la circonstance lui allaient à merveille.

Quant à Charles, il se contenta d'échanger un bref regard avec celle qui, légalement, était toujours sa femme. Le fait que Charlotte continue à porter son nom commençait à lui peser et il était agacé de lire dans la presse spécialisée des comptes rendus où il était question de la réussite éditoriale de Mme Parker-Scott. Pour l'instant, pourtant, il n'y avait rien à faire puisque Charlotte refusait toujours le divorce.

A Noël, Audrey et Charles emménagèrent dans une maison toute proche de celle des Hawthorne et ils profitèrent de la soirée du Nouvel An pour pendre la crémaillère en compagnie de leurs amis.

Trois semaines plus tard, George V mourait et Édouard VIII lui succéda sur le trône d'Angleterre. En apprenant la nouvelle, Audrey se souvint de sa rencontre à Antibes avec celui qui n'était alors qu'Édouard, prince de Galles.

Maintenant qu'il était roi d'Angleterre, qu'allait devenir sa scandaleuse liaison avec Mme Simpson? Les Anglais avaient tout juste toléré qu'un membre de la famille royale fréquente une Américaine divorcée. Comment allaient-ils réagir maintenant qu'Édouard était roi ?

Le 17 mars 1936, violant le traité de Versailles, Hitler fit entrer ses troupes dans la zone démilitarisée de Rhénanie.

Cet événement, qui fit la une de tous les journaux, rappela à Audrey son amie Ushi. Comme elle lui avait envoyé plusieurs lettres qui étaient restées sans réponse, elle décida de téléphoner à Munich.

— Ushi se trouve dans un couvent en Autriche, ma pauvre amie, lui annonça aussitôt le baron von Mann.

Et comme Audrey demandait l'adresse du couvent pour pouvoir écrire à Ushi, il lui répondit d'une voix éteinte qui c'était inutile.

Ushi était entrée dans un ordre de religieux cloîtrés dont la règle était très stricte : elle n'avait plus aucun contact avec le monde extérieur. Ses parents eux-mêmes ne pouvaient ni la voir ni lui écrire.

Cette nouvelle choqua profondément Audrey. Elle se souvint à quel point Ushi s'était attachée à Molly et combien elle désirait avoir des enfants. Dire que la mort de Karl avait brisé tous ses rêves et qu'elle se

retrouvait à trente ans, dans un couvent, coupée à jamais du monde extérieur... Ushi avait tellement aimé son mari qu'après sa disparition sa vie n'avait plus aucun sens. Et, par certains côtés, Audrey la comprenait. Charles était, lui aussi, tellement important dans sa vie. A tel point qu'elle oubliait parfois qu'il était encore marié à une autre femme.

— Cela ne te gêne pas qu'à cause de Charlotte Charles ne puisse pas t'épouser? lui avait un jour demandé Lady Vi.

— Pas autant qu'on pourrait le croire, avait répondu Audrey. Bien sûr, aux yeux de certaines personnes, le fait que nous vivions ensemble sans être mariés peut sembler choquant. Mais nos amis ne sont nullement gênés par cette situation, et nous non plus. Le seul problème, c'est que pour l'instant nous ne pouvons pas avoir d'enfants.

Heureusement, nous avons largement de quoi nous occuper avec Molly.

Ils étaient parfaitement heureux tous les trois. Charles travaillait sur un nouveau livre et il avait refusé d'aller aux États-Unis pour négocier un second contrat d'adaptation cinématographique. Cela n'avait nullement tempéré le zèle de Charlotte, qui s'était débrouillée pour emporter l'affaire sans lui. Pour Charles, cela représentait un beau paquet d'argent, et peut-être espérait-elle ainsi le ramener à de meilleurs sentiments.

Peine perdue : Charles adorait Audrey et il n'était jamais aussi heureux que quand Molly l'appelait « papa ».

Pris par leurs occupations respectives, Audrey et Charles virent à peine passer l'année 1936.

Audrey, qui continuait à faire de la photo, devait illustrer le prochain livre de Charles et ils suivaient tous deux avec attention l'évolution des événements politiques. La soif d'expansion d'Hitler éclatait maintenant au grand jour. En automne de cette même année, il s'allia à l'Italie et, au mois de novembre, au Japon.

Au mois de décembre, un événement sans grandes conséquences politiques attira pourtant l'attention d'Audrey.

Elle se trouvait dans la cuisine et écoutait la radio, quand elle entendit l'allocution que prononça Édouard VIII pour annoncer aux Anglais qu'il abdiquait en faveur de son frère George VI. « Il m'a semblé impossible, disait le souverain, de continuer à remplir les devoirs qu'exige ma charge sans l'aide et le soutien de la femme que j'aime.. »

En écoutant cette voix nouée par l'émotion, Audrey en eut les larmes aux yeux. Elle repensa aussitôt à Wally Simpson, rencontrée l'année précédente à Antibes. L'amour qu'elle inspirait au roi Édouard était tel que celui-ci venait de renoncer au trône d'Angleterre pour pouvoir l'épouser.

Comme la décision avait dû être difficile à prendre, mais quelle beauté il y avait dans ce geste !

Édouard VIII avait abdiqué en faveur de son frère George VI mais, aux yeux d'Audrey, le nouveau roi manquait de panache et c'était un personnage beaucoup moins romantique que son frère. D'ailleurs, chaque fois qu'elle discutait avec quelqu'un de cette abdication Audrey prenait la défense d'Édouard. Charles la taquinait à ce sujet en lui disant qu'elle défendait Wally Simpson avec tant de fougue uniquement parce qu'elle était américaine... Pourtant, tous deux savaient bien que la question n'était pas là. En abdiquant, Édouard VIII avait offert à cette femme le plus beau gage d'amour qui soit, et c'était ce geste qu'admirait Audrey.

Cela faisait un an et demi maintenant qu'elle vivait avec Charles, et Charlotte refusait toujours de divorcer.

Heureusement pour elle, Audrey en avait pris son parti et elle était bien trop occupée pour se soucier véritablement de ce problème. Encouragée par Charles, elle venait de faire une exposition dans une galerie d'art et ses portraits, dont celui de Mme Sun Yat-sen, ses photos de voyage et celles de Molly avaient eu beaucoup de succès.

De son côté, Charles appréciait beaucoup que leur activités se complètent. Il avait prévenu Charlotte qu'Audrey était maintenant le seul photographe avec qui il désirait travailler et celle-ci n'avait pu s'opposer à sa décision. En effet, le contrat de Charles spécifiait clairement qu'il choisissait lui-même le photographe qui devait illustrer ses livres.

Un jour où il avait rendez-vous avec Henri Beardsley.

Charlotte, profitant de l'absence de son père, réussit à le coincer dans son bureau.

— Tu continues à t'accrocher à elle, n'est-ce pas ? fit-elle remarquer d'une voix venimeuse.

— Dans toute cette histoire, s'il y a quelqu'un qui s'accroche, c'est plutôt toi ! répondit Charles en lui lançant un regard furieux.

Il en voulait à Charlotte de l'empêcher d'épouser Audrey.

Il désirait un enfant et, pour l'instant, l'attitude intransigeante de Charlotte rendait la chose impossible.

— Quand vas-tu te décider à me rendre ma liberté ?

Les rares fois où ils se rencontraient, il ne manquait jamais de lui poser cette question, car le refus que lui opposait Charlotte restait pour lui une énigme.

— Jamais je n'accepterai le divorce, Charles ! Je considère que tu perds ton temps avec cette fille.

— Si moi, je perds mon temps avec Audrey, toi, je ne vois pas ce que tu y gagnes, lui lança-t-il au moment où elle ouvrait la porte.

Charlotte se contenta de hausser les épaules et elle quitta le bureau avec un sourire ironique.

A Pâques, quand Audrey reçut une lettre d'Annabelle ou celle-ci lui annonçait qu'elle venait de se remarier, Charles se sentit encore plus frustré qu'avant : la sœur d'Audrey était libre de choisir un second mari alors qu'eux deux étaient complètement coincés par le refus de Charlotte...

Dans sa lettre, Annabelle précisait que son nouveau mari était un « joueur de bridge » et que le mariage avait eu lieu à Reno. Audrey sut lire entre les lignes et elle comprit que son nouveau beau-frère était tout simplement un joueur professionnel.

Lorsqu'Annabelle et son mari vinrent leur rendre visite à Londres dans le courant de l'été, Charles eut bien du mal à cacher sa surprise. Jamais il n'aurait imaginé que deux sœurs puissent être aussi différentes l'une de l'autre. Il faut dire qu'Annabelle ne s'était pas améliorée en deux ans. Elle semblait mettre un point d'honneur à porter des tenues criardes et de mauvais goût, et elle était maintenant couverte de bijoux, faux pour la plupart selon Charles.

En sa présence, Audrey ne savait pas très bien quelle contenance adopter et elle se sentit soulagée le jour où sa sœur lui annonça qu'elle rentrait à San Francisco.

Avant son départ, Annabelle ne manqua pas de lui décocher quelques traits bien acérées.

— Est-ce que tu comptes vivre avec Charles pour toujours ou s'agit-il d'une passade ? demanda-t-elle, l'air de ne pas y toucher.

— Charles attend que son divorce soit prononcé pour m'épouser, répondit Audrey calmement.

— Il me semble que j'ai déjà entendu ça quelque part Annabelle avait dit cela avec une ironie méchante, en tirant nonchalamment sur sa cigarette.

— Dans le cas de Charles, c'est la vérité...

— Si j'étais à ta place, je lui dirais de presser un peu plus le mouvement. Tu n'es plus toute jeune, ma chère.

Le procédé était si grossier qu'Audrey préféra ne pas répondre. Les gens sans intérêt qu'Annabelle fréquentait depuis des années avaient fini par déteindre sur elle. Elle buvait trop, riait trop fort, se conduisait en toute occasion comme une écervelée. Au fond, elle était devenue une vulgaire petite grue.

Quand elle fut partie, Audrey avoua à Charles avec une pointe de tristesse :

— C'est moi qui ai élevé Annabelle et maintenant lorsque nous nous rencontrons, j'ai l'impression d'avoir affaire à une étrangère...

— Je ne pense pas que son mariage dure bien longtemps, fit remarquer Charles.

Le mari en question manquait tellement de classe qu'Audrey n'avait pas osé le présenter aux Hawthorne.

Et dire que c'était Annabelle qui la traitait de haut, sous prétexte qu'elle vivait maritalement avec Charles !

— Tous mes liens avec San Francisco sont maintenant coupés, conclut Audrey.

Cela lui faisait mal au cœur de penser qu'Annabelle et son mari vivaient dans la maison de son grand-père. Le

« joueur de bridge » ne devait pas se gêner pour se vautrer dans les fauteuils de la bibliothèque et empester l'atmosphère avec ses cigares. Audrey imaginait facilement quelle aurait été la réaction d'Édouard Driscoll s'il avait rencontré cet homme chez lui. Il aurait brandi sa canne et l'aurait illico fichu à la porte... Et cette simple pensée la réconfortait.

Elle eut d'ailleurs à nouveau l'occasion de repenser à son grand-père quand les journaux annoncèrent que Franklin Roosevelt venait d'être réélu. Comme elle avait aimé discuter politique avec lui ! Maintenant, c'est avec Charles qu'elle parlait de tout ça, et tous deux suivaient avec attention la scène internationale.

Cet été-là, le Japon entra en guerre contre la Chine et les combats firent des milliers de morts parmi les civils. Pékin et Tien-tsin tombèrent aux mains des Japonais, puis ce fut au tour de Nankin. Finalement, les prévisions de Charles se réalisèrent : communistes et nationalistes unirent leurs forces pour résister à l'envahisseur.

Une fois de plus, Audrey se félicita d'avoir ramené la petite Mai Li avec elle. Elle n'osait imaginer quel aurait été son sort lors de cette guerre sanglante et elle espérait que la plupart des orphelins avaient été rapatriés en France ou en Belgique avant le début des hostilités.

Dans le courant de l'été 1937, les Allemands ouvrirent un camp de travail à Buchenwald, destiné aux prisonniers et autres « indésirables ». La campagne dirigée contre les juifs s'intensifia. Écartés systématiquement du commerce et de l'industrie, ils se virent interdire l'accès des parcs, des musées et des bibliothèques. Les portes des institutions publiques leur étaient maintenant fermées, même celles des hôpitaux... Et, à partir du 16 juillet 1937, ils furent obligés de porter une étoile jaune agrafée sur leurs vêtements.

Toutes ces mesures discriminatoires rappelèrent à Audrey ses amis les Rosen. Elle espérait qu'Ushi avait trouvé quelque consolation en prenant le voile. Quant à Karl, elle ne pouvait entendre le mot « juif » sans penser aussitôt à lui. Cette mort injuste l'avait marquée à jamais et elle avait l'impression que chaque loi édictée par Hitler contre les juifs était une sorte d'offense à sa mémoire.

Cela faisait deux ans déjà que Karl était mort : comme le temps passait vite ! On aurait dit que le monde entier mettait les bouchées

doubles pour courir un peu plus vite à sa perte... Et, en décembre 1937, quand l'Allemagne et l'Italie se retirèrent de la Société des Nations, Charles et Audrey se dirent que cette décision était de bien mauvais augure. Leur inquiétude s'accrut encore en mars 1938

lorsqu'ils apprirent que Hitler venait d'envahir l'Autriche, sous le prétexte que les Allemands de ce pays désiraient leur rattachement au IIIe Reich.

Heureusement, la vie avait encore ses bons côtés. Cela faisait maintenant trois ans qu'Audrey et Charles vivait ensemble et Violet et James donnèrent une soirée pour fêter cet « anniversaire de mariage », qui n'avait toujours rien d'officiel.

Après un excellent dîner, Charles et Audrey dansèrent la samba et écoutèrent les disques de Benny Goodman jusqu'à quatre heures du matin. Comme ils rentraient chez eux, la main dans la main, Audrey avoua à Charles qu'elle était pleinement heureuse et qu'elle n'attendait rien d'autre de la vie. Elle avait maintenant trente et un ans et se sentait une femme comblée. Et, puisque à cause de Charlotte ils ne pouvaient toujours pas avoir d'enfants, elle n'en aimait que plus intensément la petite Molly.

Début 1939, après les accords de Munich, la plupart des gens qui avaient de l'argent se mirent à faire des folies. On aurait dit qu'en achetant des voitures luxueuses et inutiles, des fourrures ou des bijoux, et en donnant des bals, la classe privilégiée essayait d'éloigner la menace qui pesait sur l'Europe. Mais cette gaieté forcée n'empêchait pas la peur de rester ancrée dans tous les esprits et celle-ci, tel un phénix, renaissait régulièrement de ses cendres. Ceux qui ne se bouchaient pas les oreilles entendaient clairement le tambours de la guerre résonner, de plus en plus proches.

Après avoir occupé complètement la Tchécoslovaquie et signé avec l'URSS le pacte germano-soviétique, le 1er septembre 1939, Hitler entra en Pologne.

Deux jours plus tard, la Grande-Bretagne déclarait la guerre à l'Allemagne. Churchill avait été nommé ministre de la Marine et, dès le début des hostilités, c'est vers lui que tous les regards se tournèrent.

Deux semaines après l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, Audrey et Charles apprirent par la radio que l'*Athenia* et le *Courageous* venaient d'être coulés par la flotte allemande.

Voyant à quelle vitesse la situation évoluait maintenant Charles conseilla à Audrey de suivre l'exemple de ses compatriotes : il serait plus prudent qu'elle reparte pour San Francisco en compagnie de Molly.

— Tu oublies que c'est ici que je suis chez moi, lui répondit Audrey en souriant.

Comme toujours lorsque la situation était grave, elle faisait preuve

d'un calme inébranlable.

— Sois sérieuse, Audrey! Actuellement, l'ambassade américaine délivre des billets de passage à tous ses ressortissants. C'est le moment ou jamais d'en profiter.

Personne ne peut dire ce qui va arriver dans les mois qui viennent...

Pourquoi Audrey aurait-elle quitté Londres avec Molly ?

Cela faisait maintenant plus de trois ans qu'elle vivait dans cette ville avec Charles. Ils fréquentaient tous deux la meilleure société, on les recevait partout en tant que «

madame Driscoll » et monsieur Parker-Scott. Le fait qu'ils vivent ensemble sans être mariés ne semblait choquer personne et cette situation convenait parfaitement à Audrey. Jamais elle n'aurait pu se réadapter à la vie étriquée et cancanière de San Francisco.

Et surtout, elle aimait beaucoup trop Charles pour le quitter, guerre ou pas... Elle était prête à tout pour rester à ses côtés, dût-elle pour cela affronter les bombardements et les horreurs de la guerre.

A force de vivre avec une femme calme et compétente, Charles oubliait parfois à quel point Audrey pouvait être passionnée. Lorsqu'elle eut fini d'énumérer toutes les bonnes raisons qu'elle avait de rester à Londres, il la regarda tout étonné.

— Inutile que j'insiste, dit-il avec un sourire malicieux. Je sais que quand tu as décidé de rester avec quelqu'un, il n'y a rien à faire...

Si Charles avait proposé à Audrey de rentrer aux États-Unis, c'est aussi parce qu'il était maintenant inscrit sur une liste de volontaires. D'ailleurs, James se trouvait dans le même cas. Il avait demandé à être muté dans l'armée de l'air, alors que Charles espérait faire partie du service de renseignements grâce à l'excellente couverture que représentait son métier de journaliste. Il avait fait part de son choix au ministère de l'Intérieur et, là-bas, on lui avait répondu que l'on ne tarderait pas à prendre contact avec lui. Charles se doutait bien que cela prendrait du temps et qu'on ne lui confierait aucune mission avant d'avoir fait une enquête approfondie à son sujet.

Le 27 septembre 1939, après trois semaines de résistance héroïque, Varsovie capitulait devant l'armée allemande et, quelques jours plus tard, Allemands et Russes, tels des loups affamés, se partageaient la Pologne.

En octobre 1939, la Grande-Bretagne envoyait en France un corps expéditionnaire de 158000 hommes pour aider son alliée à résister à l'avance allemande.

Charles avait espéré en faire partie, mais ce ne fut pas le cas et il dut même attendre deux bons mois avant d'être nommé correspondant de guerre officiel par le ministère de l'Intérieur. De son côté, James avait été affecté à la RAI et Violet faisait partie des volontaires de la Croix-Rouge. La charmante Lady Vi qui, quelques mois plus tôt, passait son

temps à faire des courses avec des amies, à jouer avec ses enfants ou à servir le thé, sillonnait maintenant les rues de Londres au volant d'une jeep.

Obligé d'attendre un hypothétique ordre de mission, Charles rongea son frein. En tant que correspondant de guerre, il fut envoyé dans les Lowlands, en Belgique et même à Paris, avant que la capitale française ne tombe aux mains des Allemands. Il écrivait des articles pour de grands quotidiens étrangers et en profitait pour fournir à l'opinion des informations que les Anglais désiraient voir publier. Il eut aussi l'occasion de rencontrer Churchill à plusieurs reprises et fut très impressionné par sa remarquable intelligence

Audrey avait beau l'assurer qu'il faisait un travail magnifique, Charles n'était pas satisfait. Il aurait aimé se trouver directement impliqué sur le théâtre des opérations, comme James.

Ce ne fut qu'au mois de juillet 1940 qu'il reçut enfin un coup de fil du ministère de l'Intérieur. Ce jour-là, il rentra chez lui assez tard et, dès qu'elle lui ouvrit la porte, Audrey comprit que quelque chose venait d'arriver.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle aussitôt.

— Rien de grave... Qu'as-tu fait de beau aujourd'hui ?

— J'ai pris des photos de Molly en train de jouer avec la fille des voisins, expliqua Audrey en lui montrant de photos qu'elle venait juste de développer.

Elle attendit que Charles soit installé au salon pour lui demander à nouveau :

— Quand vas-tu te décider à m'annoncer cette fameuse nouvelle qui risque de ne pas me faire plaisir ?

— Quelle drôle d'idée tu t'es mise dans la tête se défendit Charles, en baissant les yeux.

Il était très excité à l'idée de pouvoir enfin quitter Londres, mais se sentait aussi coupable d'abandonner Audrey.

— As-tu écouté les nouvelles, aujourd'hui ?

— Non, répondit Audrey.

D'habitude, lorsqu'elle travaillait dans son labo, elle allumait toujours le poste de radio. Mais, ce jour-là, lasse de n'entendre que des mauvaises nouvelles, elle avait préféré travailler en silence. A la longue, cela devenait déprimant d'apprendre chaque jour une nouvelle victoire des troupes allemandes. En plus, Audrey était dégoûtée par l'attitude de neutralité qu'avaient adoptée les États-Unis. A tel point qu'elle avait honte parfois d'être américaine... Elle aurait voulu que les USA retroussent leurs manches et se lancent dans la bataille aux côtés de la Grande-Bretagne, qui avait maintenant si désespérément besoin d'un coup de main.

— Qu'est-il encore arrivé aujourd'hui ? demanda Audrey, avec un

sourire las.

— Nous avons coulé la flotte française qui se trouvait en rade d'Oran.

— Mais les Français ne sont-ils pas les alliés des Anglais ?

— Plus maintenant, Aud ! Depuis le 22 juin, date à laquelle ils ont signé l'armistice, on peut considérer que la force militaire française est aux mains des Allemands. Et il n'est pas question de laisser ces derniers profiter de l'avantage que leur donnerait la flotte française. Cette opération a été un terrible gâchis, mais nous n'avions pas le choix...

— Combien d'hommes sont morts ?

— Près d'un millier.

Charles attendit quelques secondes avant d'ajouter :

— J'ai reçu mon ordre de mission. On m'envoie là-bas, Audrey...

— En Algérie !

— Je suis censé faire un reportage sur ce qui vient de se passer à Oran et profiter de cette couverture pour aller faire un tour au Caire afin de voir comment la situation évolue là-bas.

Dix jours plus tôt, Mussolini avait menacé d'envahir l'Égypte et même si, pour l'instant, il n'avait toujours pas mis cette menace à exécution, la Grande-Bretagne désirait envoyer un maximum de correspondants de guerre sur place.

Charles savait à quel point cette mission pouvait s'avérer importante et il était désespéré de voir qu'Audrey réagissait si mal à l'annonce de cette nouvelle.

— Ne fais pas cette tête-là, Aud !

Au lieu de lui répondre, Audrey lui tourna le dos pour cacher ses larmes. « Voilà ce que signifie pour un pays le fait d'être impliqué dans une guerre ! se dit-elle. Au fond, ce sont peut-être les Américains qui ont raison... Eux, au moins, refusent d'envoyer leurs hommes se faire tuer. »

Charles s'approcha d'Audrey. Puis, la prenant tendrement par les épaules, il l'obligea à se retourner pour le regarder.

— Je ne serai pas absent très longtemps, Aud...

— De toute façon, c'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

En pensant aux dangers que Charles allait courir, Audrey crut qu'elle allait se trouver mal. Reprenant le contrôle d'elle-même, elle réussit à lui demander :

— Quand dois-tu rentrer ?

— Je ne sais pas encore. Tout dépendra de ce qui se passera sur place. Inutile de te faire du souci pour moi, un correspondant de guerre ne court pas les mêmes risques qu'un simple fantassin...

— Tu peux être tué du jour au lendemain, comme n'importe qui d'autre. Je ne comprends pas ce qui te pousse à partir là-bas... Tu aurais très bien pu rester à Londres

— Pour faire quoi? De la dentelle? Comprends-moi Audrey ! Je ne peux tout de même pas rester ici à attendre les bras croisés, que la guerre se termine ! Quand tu pense que cela fait près de six mois qu'un type comme James lance des bombes sur la tête des Allemands...

— Tant mieux pour lui ! rétorqua Audrey. Mais, s'il se fait tuer, cela fera une belle jambe à Violet et à leurs enfants.

A cette idée, elle éclata soudain en sanglots. Maintenant que Charles partait, comment lui dire que, deux jours plu tôt, elle avait appris qu'elle était enceinte ?

— Je te promets de rentrer le plus tôt possible, reprit celui-ci. Ne te fais pas de souci ! Au Caire, je ne risque rien...

— Tu oublies ce qui t'est arrivé la dernière fois que tu te trouvais dans cette satanée ville, fit remarquer Audrey en souriant à travers ses larmes.

— Je te donne ma parole d'honneur que je ne me marierai pas une seconde fois.

En riant, il leva la main droite et Audrey appliqua sa paume contre la sienne.

— Je veux aussi que tu me promettes de prendre soin de toi, exigea Audrey. Sinon, je te rejoins là-bas, que tu le veuilles ou non...

— Je sais bien que tu en serais parfaitement capable.

« Il y a un mois, oui, songea Audrey, mais plus maintenant ! »

— Je ne te laisserai pas m'échapper une seconde fois, menaçait-elle gentiment. Tâche de t'en souvenir !

— Je ne l'oublierai pas, promit Charles en la serrant dans ses bras.

Comme il devait quitter Londres le lendemain à l'aube, cette nuit-là, ils firent l'amour comme s'ils ne devaient jamais plus se revoir.

Le ministère de l'Intérieur avait fourni bien peu d'informations à Charles et celui-ci pensait que sa mission durerait au moins deux mois. Il savait déjà qu'il logerait à l'hôtel Shephard et Audrey promit de lui écrire là-bas.

Après l'avoir serrée une dernière fois dans ses bras et avoir embrassé la petite Molly, qui dormait encore, Charles monta dans la jeep qui était venue le chercher et partit en direction de l'aéroport où l'attendait un avion militaire.

Après son départ, Audrey se recoucha. Mais, incapable de se rendormir, elle pensa à l'ironie de la situation : pendant près de trois mois, Charlotte avait mené Charles en bateau en lui racontant qu'il allait être père or, aujourd'hui que c'était vrai, Audrey n'avait même pas pu lui annoncer la bonne nouvelle... A la pensée des risques qu'il courait maintenant, elle fut soudain submergée par la panique et il lui fallut plusieurs heures pour retrouver un semblant de calme.

Ce soir-là, Audrey était invitée à dîner chez Violet et elle décida

d'emmener Molly car elle craignait qu'en cas de bombardement aérien la gouvernante n'ait pas la présence d'esprit de mettre la petite fille à l'abri.

Elle attendit que sa fille soit en train de jouer avec James et Alexandra pour demander à Violet :

— Comment peux-tu supporter ça ?

Audrey était encore sous le coup du départ précipité de Charles.

Elle s'était fait une telle joie à l'idée de lui annoncer qu'elle était enceinte, et voilà qu'il était parti sans apprendre cette nouvelle qui lui aurait tellement fait plaisir!

— Supporter quoi? demanda Lady Vi en riant. Les bombardements aériens? A mon avis, à la longue, on s'habitue...

— Je ne parlais pas des bombardements, Violet, mais du souci que tu dois te faire au sujet de James. Il y a de quoi devenir folle, non?

— C'est vrai que je pense à lui tout le temps, reconnut Violet, en retrouvant instantanément son sérieux.

Malheureusement, nous n'avons pas le choix, ma pauvre amie...

N'y tenant plus, Audrey avoua, les larmes aux yeux :

— J'attends un bébé, Vi ! Et Charles n'est même pas au courant. Je comptais lui annoncer la nouvelle hier soir, mais je n'ai pas voulu l'inquiéter avec ça avant son départ.

Que va-t-il se passer si jamais...

— Arrête! lui intima Violet en la prenant fermement par les épaules.

Même si elle pensait que c'était une époque bien difficile pour attendre un bébé, surtout lorsqu'on était seule, Violet était heureuse pour Audrey. Et pour Charles peut-être plus encore, car elle savait à quel point il désirait avoir un enfant.

— C'est une excellente nouvelle, ajouta-t-elle aussitôt Mais maintenant, il va falloir que tu prennes soin de toi et que tu manges correctement, en tout cas autant que le permet le rationnement.

— Crois-tu que j'aurais dû le dire à Charles avant son départ ?

— Tu as très bien fait de ne rien lui dire. Il se serait fait un sang d'encre pour toi au lieu de s'occuper uniquement de sa mission... Avec James, je fais exactement la même chose. Dans mes lettres, je lui dis toujours que tout va bien.

Comme ça, quand il conduit son avion, il peut se concentrer sur ce qu'il fait. En ce moment, les hommes ne peuvent pas se permettre d'être distraits par des soucis familiaux.

« Leur vie en dépend », faillit ajouter Violet, mais elle préféra garder cela pour elle, de crainte d'inquiéter son amie. Elle se demanda aussi si elle devait parler à Audrey de certaines rumeurs qui couraient sur le compte de Charlotte, puis elle se dit que le moment semblait mal choisi.

Les deux amies allaient se séparer, après avoir passé la soirée à

discuter tranquillement, et Audrey était déjà debout sur le pas de la porte, portant Molly dans ses bras, quand les sirènes se mirent à hurler. Aussitôt, Violet se précipita à l'étage pour récupérer ses enfants, puis elle réunit les domestiques autour d'elle. Ils coururent alors se réfugier tous ensemble dans un abri proche de la maison.

Pour descendre les marches qui menaient à l'abri, instinctivement, Violet prit le bras d'Audrey pour l'empêcher de tomber. Toutes deux savaient très bien ce que ce geste signifiait : cette nouvelle vie qu'Audrey portait en elle, il fallait maintenant la protéger à tout prix.

Une semaine plus tard, Audrey retourna dîner avec Molly chez Violet. Ce soir-là, Lady Vi semblait inquiète. Dès que les trois enfants furent partis s'amuser, elle expliqua à son amie que la RAF organisait maintenant de raids de nuit au-dessus du territoire allemand. James partait en expédition toutes les nuits ou presque, et elle se rongait les sangs en pensant aux risques qu'il courait.

En quelques mois, Lady Vi avait beaucoup maigri.

Habitée à une vie facile et sans soucis, elle était confrontée depuis le début de la guerre à de dures réalités. Elle ne pouvait rien faire pour James, si ce n'est prier Dieu de le garder en vie, et ce sentiment d'impuissance finissait par la ronger. Audrey essaya de la rassurer :

— Ne t'inquiète pas ! James est certainement un des as de sa division et je suis sûre qu'il va s'en sortir.

C'était en tout cas ce qu'elle souhaitait du fond du cœur.

— Je ne pourrais pas vivre sans lui, Aud ! avoua Violet les larmes aux yeux. (Puis, oubliant pour un temps ses propres soucis :) Et toi, comment te sens-tu ?

— Plutôt bien...

Audrey souffrait de quelques nausées matinales. Mais, elle n'allait pas s'en plaindre, elle était bien trop heureuse d'attendre un bébé ! D'après ses calculs, l'enfant devrait naître en mars. Comme elle n'était enceinte que de deux mois, cela ne se voyait pas encore. Elle avait simplement pris un peu d'estomac.

En revanche, elle avait l'impression d'être perpétuellement fatiguée, sans savoir très bien si c'était dû à sa grossesse ou au manque de sommeil. Chaque nuit ou presque, elle était obligée de se lever pour aller se réfugier dans un abri souterrain. Le quartier était régulièrement bombardé et plusieurs maisons du voisinage avaient déjà été détruites. La tension continue que provoquaient les alertes lui mettait les nerfs à vif et, à cause de son état, elle y était encore plus sensible que les autres.

Au lieu de grossir, elle maigrissait, avait les yeux cernés et était d'une pâleur inquiétante.

— Si Charles te voyait en ce moment, je peux t'assurer qu'il se ferait de la bile ! lui dit Lady Vi.

— J'ai mauvaise mine à ce point-là ?

— Tu sembles exténuée, ma pauvre Audrey. Est-ce qu'au moins tu te reposes l'après-midi ?

— Chaque fois que je le peux.

En réalité, Audrey avait bien du mal à faire la sieste à cause de Molly qui, en grandissant, était devenue une petite fille très active. Pour

l'instant, Audrey ne lui avait pas dit qu'elle était enceinte, elle attendait que sa grossesse se voie pour lui annoncer la nouvelle.

— Est-ce que l'accouchement est aussi douloureux qu'on le dit ? demanda-t-elle soudain.

Violet haussa les épaules avec une feinte désinvolture.

Elle avait beaucoup souffert pour mettre James au monde et il avait fallu lui faire une césarienne au moment de la naissance d'Alexandra. A cause de cela, d'ailleurs, elle ne pouvait plus avoir d'enfants. Mais ses deux enfants lui suffisaient amplement et, pour rien au monde, elle ne serait repassée par là une troisième fois... Ne voulant pas qu'Audrey s'inquiète à l'avance, elle préféra lui répondre :

— Les gens en font tout un plat. Mais, en fait, ce n'est pas aussi terrible qu'on le croit.

Audrey, qui ne pouvait s'empêcher de repenser à l'accouchement de Ling Hwei, ne semblait pas convaincue.

— J'essaie de me raisonner, Violet, et malgré tout, j'ai peur !

— Tu as tort. Tout se passe très vite. Avant même que tu aies le temps de te rendre compte de ce qu'il t'arrive, tu te retrouves avec un beau bébé dans les bras.

Et je peux t'assurer que, même si tu as un peu souffert avant, c'est vite oublié !

Rassurée, Audrey rentra chez elle et se coucha aussitôt.

Malheureusement, elle était à peine endormie que les sirènes se mirent à hurler. Elle dut une fois de plus finir la nuit assise avec Molly dans un coin de l'abri.

Le lendemain, en fin de journée, Violet, qui avait besoin de discuter avec son amie, se rendit chez Audrey. A peine arrivée, elle aborda la question qui la turlupinait depuis plusieurs semaines :

— Je pense que nous devrions envoyer les enfants à la campagne. Qu'en dis-tu ?

— Tu crois que les bombardements vont encore intensifier ? demanda Audrey.

— J'ai du mal à imaginer que cela puisse être pire. Mais s'il arrivait quelque chose aux petits, jamais je ne me le pardonnerais...

Violet pensait aux maisons du voisinage touchées par les bombes, aux blessés et aux morts qu'il fallait chaque jour sortir des décombres.

— Si Charles était là, je crois qu'il nous conseillerait de les emmener ailleurs, reconnut Audrey.

Violet acquiesça en silence. Cela lui fendait le cœur de devoir se séparer de ses enfants. Pourtant, la semaine précédente, elle avait téléphoné à son beau-père pour lui demander son avis et celui-ci lui avait aussitôt proposé de les garder, ainsi que Molly.

— J'aimerais bien rester là-bas avec eux, dit-elle. Mais y a tellement à faire à Londres, je ne vois pas très bien comment je ferais pour

partir...

Chaque jour, Violet rendait d'appréciables services à la Croix-Rouge en conduisant des camions et des jeeps. Et si Audrey n'avait pas été enceinte, elle se serait elle aussi engagée comme volontaire.

— Nous devrions emmener les enfants chez ton beau père cette semaine, Violet.

— Et tu pourrais rester là-bas avec eux.

— Pas cette fois-ci. J'ai pris pas mal de photos derniers temps et j'aimerais finir de les développer.

— Je vais téléphoner à mon beau-père pour l'avertir et nous pourrions y aller samedi, si ça te convient.

— Parfait, répondit Audrey.

— En attendant, tâche de te reposer un peu! lui conseilla Lady Vi avant de la quitter.

Le samedi matin, Audrey rejoignit Violet chez elle. Celle-ci installa ses deux enfants, leur gouvernante et la petite Molly à l'arrière du break Chevrolet que James avait acheté juste avant la guerre, puis elle demanda à un domestique de placer les bagages à l'arrière. Dès qu'Audrey fut assise à l'avant, elle prit le volant.

Quatre heures plus tard, lorsqu'elles arrivèrent chez Lord Hawthorne, Audrey se félicita de la décision qu'elles avaient prise. La campagne était si calme et si paisible qu'on avait peine à croire que la guerre faisait rage à une centaine de kilomètres de là. Il était évident que, dans cette grande demeure entourée d'un parc magnifique, les enfants allaient être mille fois plus heureux qu'à Londres. Le père de James semblait ravi et il invita les deux jeunes femmes à venir les rejoindre dès qu'elles le pourraient.

Sur la route du retour, Audrey dit à Violet qu'elle comptait venir s'installer chez Lord Hawthorne au mois de novembre. À cette époque, sa grossesse serait déjà bien avancée et elle ne pourrait plus se permettre de se lever toutes les nuits pour descendre dans un abri.

— Tu pourrais même y aller avant, lui conseilla Violet.

— Nous verrons...

Quoi qu'il arrive, elles comptaient revenir toutes les deux dans quinze jours pour voir les enfants.

Juste avant Londres, elles s'aperçurent soudain qu'un des pneus du break était à plat. Violet s'arrêta aussitôt sur le bas-côté pour changer de roue. Audrey voulut l'aider, mais elle préféra se débrouiller toute seule, de crainte que son amie ne se fasse mal.

Lorsqu'elles arrivèrent en ville, la nuit était tombée. Au détour d'une rue, elles entendirent soudain les sirènes hurler. Abandonnant la voiture, elles se précipitèrent vers l'abri le plus proche en évitant de justesse une poutrelle en flamme, qui dégringolait d'un bâtiment au milieu du fracas assourdissant des bombes. Elles durent attendre la fin

de l'alerte avant de pouvoir reprendre la voiture et rentrer.

A minuit passé, alors qu'Audrey venait juste de se coucher, il y eut une seconde alerte. Dans l'abri, elle chercha Violet des yeux, mais ne l'aperçut nulle part. Vers quatre heures du matin, elle la découvrit enfin : un foulard sur la tête et vêtue d'un vieux manteau de James qu'elle avait dû enfiler à la hâte avant de sortir, Violet dormait, recroquevillée dans un coin.

A l'aube, elles purent enfin retourner chez elles Audrey, exténuée, dut s'appuyer sur le bras de son amie pour franchir les monceaux de décombres qui obstruaient une partie de la rue.

— Je crois que je me suis fait mal au dos, dit-elle.

Elle souffrait depuis quelques heures d'une douleur en bas du dos qui irradiait maintenant en haut de ses jambes.

— Quand est-ce que tu t'es fait mal ? demanda Violet soudain inquiète.

— Je n'en sais rien... Je suis peut-être simplement fatiguée par la nuit que nous venons de passer.

— Viens boire une tasse de thé à la maison, proposa Violet.

Audrey ne put s'empêcher de sourire : aux yeux de Anglais, rien ne pouvait résister à une bonne tasse de thé !

Et elle accepta aussitôt de partager avec Violet ce remède miracle dont elles avaient bien besoin toutes les deux.

Après avoir fait asseoir son amie dans l'un des fauteuils de la bibliothèque, Lady Vi lui apporta non seulement un tasse de thé bien chaud, mais aussi trois petits pains au lait qu'elle avait mis de côté pour elle.

— Comment va ton dos ? demanda-t-elle en allumant une cigarette.

— Très bien, mentit Audrey.

En réalité, son mal de dos ne s'était nullement atténué et elle ressentait maintenant une autre douleur en bas du ventre, comme si quelque chose la rongait.

— Tu ferais peut-être mieux d'aller chez le docteur, lui conseilla Violet, qui n'était pas dupe. Quand as-tu rendez-vous avec lui ?

— La semaine prochaine. (Ce jour-là, elle entamerait son troisième mois de grossesse.) Tout va bien, ajouta-t-elle. Ne t'inquiète pas pour moi, Vi.

— Tu es sûre ?

— Absolument !

Mais la belle assurance d'Audrey se transforma en panique quand, quelques minutes plus tard, elle se rendit aux toilettes et s'aperçut qu'elle perdait du sang. Elle rejoignit aussitôt Violet dans la bibliothèque et lui demanda :

— Est-ce que c'est normal que je saigne, Vi ? Cela t'es-t-il déjà arrivé quand tu attendais tes enfants ?

— A moi, non. Mais certaines femmes m'en ont parlé...

Ce n'est peut-être pas grand-chose. Pourtant, si j'étais à ta place, j'appellerais le médecin.

Lorsqu'Audrey eut son docteur au bout du fil, celui-ci lui demanda de venir le voir à l'hôpital où il était de garde ce jour-là. Et ce fut Violet qui l'emmena là-bas en voiture.

Quand le médecin eut fini d'examiner Audrey, il lui demanda, l'air inquiet :

— Pas de douleur spéciale ?

— Si, répondit Audrey, qui lui parla aussitôt de la douleur en bas du dos qu'elle avait ressentie pour la première fois dans la nuit.

— Il faut absolument que vous vous reposiez, madame Driscoll. Votre amie va vous ramener chez vous et vous allez vous mettre au lit, en surélevant un peu vos pieds. Je veux que vous restiez couchée! lui ordonna-t-il encore. Sauf en cas de raid aérien, bien sûr...

Au retour de l'hôpital, Violet proposa à son amie de venir loger chez elle et Audrey accepta avec un sourire de gratitude. Dans l'état où elle était, jamais elle n'aurait le courage de se retrouver toute seule ! Violet l'installa dans la chambre d'amis qui était la plus proche de la sienne et, dès qu'Audrey fut couchée, elle s'assit dans un fauteuil près de son lit et se mit à discuter avec elle pour lui tenir compagnie.

Malheureusement, le fait de rester couchée ne suffit pas à arrêter les saignements et, quand vint le soir, Audrey pria le ciel qu'il n'y ait pas encore une alerte qui l'oblige à se lever.

A minuit, lorsqu'elle entendit les sirènes, Violet vint aussitôt la chercher dans sa chambre.

— Je ne veux pas bouger, Violet ! supplia Audrey en pleurant. Je reste ici, rien de grave ne peut m'arriver. Mais si je me lève, les saignements vont encore s'accroître.

— Et si tu ne te lèves pas, tu risques la mort ! rétorqua Violet d'un ton sans appel.

Elle courut dans son vestiaire chercher un manteau de fourrure, obligea Audrey à l'enfiler, lui lança rapidement ses chaussures et l'emmena dans l'abri en veillant sur elle comme l'aurait fait une mère.

Les deux jours suivants, l'état d'Audrey sembla s'améliorer. Les saignements s'étaient arrêtés et, grâce au repos, elle avait repris un peu de couleur.

Mais le troisième jour, alors qu'elle venait de faire une sieste, elle éprouva soudain une douleur terrible dans le ventre, un peu comme si on venait de lui donner un coup de couteau. Elle ne put retenir un gémissement et Violet, qui se reposait dans la pièce à côté, se précipita aussitôt dans sa chambre.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, murmura Audrey d'une voix

plaintive, ses mains crispées agrippant le couvertures.

Puis, comme la douleur revenait, plus forte encore celle fois-ci, elle lança à Violet d'un ton suppliant :

— Appelle le docteur, Vi...

— Est-ce que les saignements ont repris? Demanda celle-ci, sachant que c'était la première question que le médecin lui poserait.

Voyant qu'Audrey souffrait trop pour pouvoir lui répondre, elle s'approcha du lit et écarta les couvertures.

Quand elle vit que les draps étaient tout tachés de sang, elle se précipita au téléphone et appela le médecin.

Celui-ci lui répondit qu'il fallait lui amener Audrey de toute urgence. Violet n'hésita pas une seconde. Elle emmitoufla son amie dans des couvertures et demanda au majordome de la porter jusque dans la voiture. Audrey serrait les dents pour ne pas crier. Elle ne cessait de penser à Ling Hwei. Maintenant, elle comprenait ce que la jeune Chinoise avait dû subir pour mettre Mai Li au monde...

Jamais elle n'aurait imaginé qu'on puisse souffrir autant!

Sans lui laisser aucun répit, la douleur lui déchirait le ventre, un peu comme un horrible train de marchandises écrasant tout sur son passage.

Lorsqu'elle arriva à l'hôpital, Audrey avait plus ou moins perdu connaissance et elle se rendit à peine compte qu'on l'installait sur un brancard et qu'une infirmière se trouvait maintenant à ses côtés.

Quelques minutes plus tard, le médecin rejoignait Violet qui attendait dans le couloir et il lui annonça d'une voix morne :

— Mme Driscoll est en train de faire une l'air fausse couche. Il n'y a plus rien à faire ! L'enfant est perdu

— Est-ce que vous pouvez au moins atténuer ses souffrances ?

— Nous ne pouvons pas faire grand-chose pour elle, Lady Hawthorne ! Mais il n'y en a plus pour longtemps...

« Plus pour longtemps... » Cela dura tout de même plus de cinq heures! Cinq heures pendant lesquelles Audrey souffrit mille morts.

Quand l'infirmière eut emporté le fœtus, Audrey éclata en sanglots. Violet, qui n'avait pas quitté la chambre une seconde, la prit dans ses bras et se mit elle aussi à pleurer à chaudes larmes.

Lady Vi passa les deux jours suivants à l'hôpital au chevet de son amie car un début d'infection s'était déclaré et Audrey avait de la fièvre.

Le troisième jour, la température baissa et le médecin annonça à Lady Hawthorne que son amie était hors de danger. En fin de journée, quand Audrey ouvrit les yeux, elle put pour la première fois adresser quelques mots à Violet.

— Merci, Vi, murmura-t-elle. Je crois que, sans toi, je serais morte...

— Tout va bien, ma chérie, la rassura Violet. Tu as été très

courageuse. J'ai tellement de peine pour toi, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux. Je sais à quel point tu désirais cet enfant.

Audrey n'eut pas la force de répondre et elle se contenta de hocher la tête. Elle se sentait encore très faible. Et il y avait de quoi ! Pendant deux jours, le médecin qui s'occupait d'elle avait craint pour sa vie, et Violet s'était demandé avec horreur comment elle oserait annoncer une pareille nouvelle à Charles, si jamais Audrey mourait.

Maintenant que son amie allait mieux, elle se sentait soulagée et, la voyant si triste, aurait aimé la reconforter.

— Tu auras d'autres enfants, lui dit-elle en lui prenant affectueusement la main. Au moins une demi-douzaine !

Audrey eut un pauvre sourire.

— Quelle terrible expérience, Vi...

Jamais elle n'oublierait les moments qu'elle venait de vivre et l'image de ce bébé qu'elle avait perdu resterait à jamais gravée dans sa mémoire. Comme Charles lui manquait ! Et combien elle aurait aimé qu'il soit là pour pouvoir se blottir dans ses bras...

Audrey resta plusieurs jours à l'hôpital avant que le médecin l'autorise à sortir. Elle était bien trop faible pour pouvoir vivre seule chez elle et elle passa sa convalescence chez Violet. Celle-ci lui installa un lit dans sa propre chambre et s'occupa d'elle avec infiniment de douceur et de tendresse.

Au bout d'un mois, Audrey avait retrouvé assez de force pour se lever et s'habiller. Mais son moral était bien bas et elle avait l'air triste et inquiète. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Charles, qui lui manquait terriblement. Il n'était toujours au courant de rien et lui expédiait régulièrement des lettres où, sur un ton enjoué, il lui parlait de sa vie au Caire.

Lorsque James vint en permission pour un week-end Violet lui raconta ce qui était arrivé à Audrey.

— Tu es vraiment une femme formidable, Vi ! dit-il. Tout fier que Violet se soit occupée de leur amie avec autant de dévouement.

James, qui n'avait pas vu Charles depuis plusieurs mois, ignorait que celui-ci n'était pas au courant de la grossesse d'Audrey.

— Pauvre Charlie ! reprit-il. Il n'a vraiment pas de chance !

Quand je pense à quel point il désirait avoir un enfant.

Rappelle-toi dans quel état il était le jour où il a cru que Charlotte faisait une fausse couche.

— A propos, j'ai entendu dire de drôles de choses au sujet de Mme Parker-Scott... fit Violet.

Elle n'en avait toujours pas parlé à Audrey et désirait avoir l'avis de James avant d'en discuter avec elle.

— Je ne comprends pas que Charlotte refuse de divorcer !

s'écria James. Tout le monde sait maintenant que ce mariage n'est

qu'une vaste comédie... Le fait qu'elle continue à s'accrocher est totalement absurde !

— Pas si absurde que ça, James. J'ai bien l'impression qu'elle s'est mariée avec Charles pour cacher autre chose...

— Que veux-tu dire ?

— D'après ce que j'ai compris, Charlotte serait lesbienne...

— Qui t'a raconté une chose pareille ? demanda James que cette nouvelle semblait plutôt amuser.

— Elizabeth William Strong. Je sais que c'est une vraie commère et je n'aurais pas attaché d'importance à ses racontars s'il ne m'était arrivé une chose assez étonnante...

Rien que d'y repenser, Violet rougit. Puis elle reprit :

— Il y a quelques semaines, alors que je me trouvais au volant de la jeep du général Kildare, j'ai aperçu Charlotte qui marchait dans la rue en compagnie d'un jeune garçon particulièrement attirant. Comme j'étais garée au bord du trottoir et que j'attendais le général, j'ai pu les observer de près et je me suis rendu compte que le jeune garçon en question était une femme..

— Je ne vois toujours pas où est le mal...

— Elles se sont embrassées sous mes yeux, James ! Et pas sur la joue, sur les lèvres ! Un long baiser passionné...

— Tu veux dire... comme ça ? s'écria James en riant, et il se pencha aussitôt vers Violet pour l'embrasser passionnément.

— Je parlais sérieusement, James ! crut bon de préciser Violet quelques secondes plus tard.

— Moi aussi ! Cela fait plus de six semaines que je ne t'ai pas vue. C'est diablement long pour un mari amoureux...

Après avoir fait l'amour avec Violet, il alluma une cigarette et lui dit :

— J'ai réfléchi à ce que tu viens de m'apprendre. Si Charlotte est vraiment lesbienne, tout s'explique... Et Charles va avoir un sacré moyen de pression sur elle.

Comme je dois le voir la semaine prochaine, si tu es d'accord, je vais lui raconter ce que tu m'as dit...

— La semaine prochaine ! s'étonna Violet. Est-ce qu'il revient à Londres ?

— Non. C'est moi qui pars au Caire pour deux semaines.

— Est-ce que ce sera dangereux, James ?

— Pas du tout ! En plus, cela va me changer agréablement. Je commençais à en avoir par-dessus la tête de passer mon temps à larguer des bombes sur les petits gars de Hitler...

— Avant que tu partes, je demanderai à Audrey s'il y a un message pour Charles.

« Que James lui dise simplement que je l'aime et que je pense à lui

tous les jours », répondit Audrey à son amie.

Elle ne s'était toujours pas remise de sa fausse couche et continuait à se sentir très déprimée.

Parfois, lorsqu'elle pensait à ceux qui, à Londres et ailleurs, avaient perdu des êtres chers à cause de la guerre, elle avait presque honte d'éprouver tant de peine à cause de la mort de cet enfant qui n'avait pas vécu. Mais c'était plus fort qu'elle ; pour l'instant, elle ne pouvait rien y faire.

Peu après le départ de James, elle alla voir Molly à la campagne.

Lorsqu'elles furent assises toutes les deux sur la pelouse Molly demanda :

— Est-ce que papa va rentrer bientôt ?

— J'espère, ma chérie... Oncle James est parti au Caire cette semaine et je lui ai demandé de dire à ton père que tu lui envoyais de grosses bises.

Malheureusement, en arrivant au Caire, James ne se contenta pas de dire à Charles que Molly et Audrey pensaient à lui. Il lui annonça aussi qu'Audrey avait fait une fausse couche. En voyant la réaction de son ami, il comprit soudain que Charles ignorait qu'Audrey était enceinte.

— Je suis désolé... s'excusa-t-il aussitôt. Je croyais que tu étais au courant.

— Pourquoi me cacher une chose pareille ! s'écria Charles, qui semblait fou de douleur.

— Elle a dû penser que tu allais te faire du souci.

— Est-ce qu'elle a souffert ?

James hésita pendant quelques secondes avant de répondre. Puis il décida de dire la vérité à son ami.

— D'après ce que m'a dit Violet, cela a été terrible. Mais Audrey a pris le dessus. Elle va parfaitement bien maintenant. Quand je l'ai vue la semaine dernière, elle était encore un peu pâle, mais toujours aussi ravissante. Charles ne semblait pas rassuré pour autant. Quand il insista pour rester au bar du Shepherd, James n'essaya pas de l'en dissuader. Après lui avoir annoncé une aussi triste nouvelle, le moins qu'il pouvait faire pour son ami, c'est de lui tenir compagnie s'il avait décidé de se soûler.

James profita de son séjour au Caire pour raconter à son ami ce que lui avait dit Violet.

En apprenant que Charlotte était lesbienne, Charles pâlit de rage et jura de la mettre en face de ses responsabilités dès qu'il pourrait rentrer à Londres. Elle avait suffisamment abusé de lui comme ça ! Ou elle acceptait le divorce, ou il la menacerait de tout dire à son père. On verrait bien alors si elle avait encore le culot de continuer à s'accrocher...

Les deux amis décidèrent qu'il valait mieux ne pas dire à Audrey que Charles était maintenant au courant de la fausse couche qu'elle venait de faire. Ce dernier attendrait qu'elle juge bon de lui annoncer la nouvelle pour en parler avec elle.

Lorsque James revint à Londres, il rejoignit aussitôt son unité et reprit ses vols de nuit au-dessus du territoire allemand.

Audrey et Violet continuaient à se voir régulièrement et, chaque week-end, elles se rendaient chez Lord Hawthorne pour passer deux jours avec les enfants.

Un dimanche soir, alors qu'elles rentraient à Londres, Audrey sortit une épaisse enveloppe de son sac et elle la remit à Violet.

— Encore des photos? demanda celle-ci, un peu surprise par l'air solennel de son amie.

Audrey secoua la tête.

— Il s'agit de mon testament, répondit-elle. Je voudrais que tu me promettes, si jamais il nous arrive quelque chose à Charles et à moi, que tu t'occuperas de Molly...

Un peu effrayée que son amie ait des pensées aussi morbides, Violet lui lança un regard inquiet.

— Pourquoi veux-tu qu'il t'arrive quelque chose ?

— On ne sait jamais...

Puis, jugeant qu'il était temps d'annoncer à Violet la décision qu'elle avait prise, Audrey lui dit :

— Je me suis fait inscrire au ministère de l'Intérieur comme photographe de presse, juste après...

Elle hésita pendant quelques secondes, puis, incapable de parler de sa fausse couche, elle reprit :

— Ils pensent pouvoir m'utiliser comme photographe et je dois partir demain soir, Vi...

Audrey était désolée d'annoncer à son amie qu'elle la laissait seule à Londres, mais elle était décidée à rejoindre Charlie coûte que coûte.

— J'ai demandé à être affectée en Afrique du Nord et finalement, ils m'envoient au Caire.

— Est-ce que Charles est au courant? demanda Violet avec un regard horrifié.

— Pas encore. Mais ça ne va pas tarder... J'ai demandé à être affectée avec lui. L'officier que j'ai rencontré semblait être au courant du fait que j'ai déjà travaillé avec Charles et il m'a dit que cela ne posait pas de problème.

— Ce type est complètement fou, Audrey ! Il oublie que tu es une femme. Sur place, cela risque d'être diablement dangereux pour toi...

— Pas plus que de rester à Londres à attendre qu'une bombe me tombe sur la tête.

Violet acquiesça avec un sourire triste. Si Audrey n'était plus là, elle n'allait pas tarder à quitter Londres pour rejoindre ses enfants à la campagne.

— Cela me fait tellement de peine pour toi, avoua Audrey, les larmes aux yeux. Mais il faut absolument que j'aille retrouver Charles !

— Tu es vraiment un sacré numéro, Aud !

Ce n'est pas Violet qui allait lui reprocher de vouloir rejoindre Charles.

Audrey ne pouvait pas vivre loin de lui c'était évident.

Quand il n'était plus là, on aurait dit que telle une fleur privée d'air et de lumière, elle s'étiolait.

Le lendemain, en fin d'après-midi, Audrey boucla ses bagages, ferma la porte de sa maison, puis elle passa dire au revoir à Violet. Celle-ci aurait aimé assister à son départ, mais, comme Audrey prenait un avion militaire, c'était impossible.

Lorsque la porte de la carlingue fut bouclée et que le DC-3 prit de la vitesse sur la piste d'envol, Audrey se sentit soudain follement excitée par ce qui l'attendait. Exactement comme le jour où elle était montée pour la première fois dans l'Orient-Express... ou quand elle avait foulé pour la première fois les rues de Shanghai. Elle repartait enfin ! Et cette fois-ci, c'était pour rejoindre l'homme qu'elle aimait.

L'avion atterrit au Caire le lendemain matin à six heures, après s'être arrêté à trois reprises pour faire monter des troupes, prendre du courrier et refaire le plein.

Pendant le voyage, Audrey avait largement eu le temps de repenser à l'attitude du ministère de l'Intérieur à son égard. L'officier qui s'était occupé d'elle à Londres n'avait pas semblé particulièrement surpris par sa demande et en avait déduit qu'il possédait déjà un dossier sur elle, qui avait dû être établi à l'époque où ils avaient fait une enquête approfondie sur Charles. Au début, elle avait pensé que sa nationalité américaine pourrait représenter un obstacle, compte tenu de l'attitude adoptée par les États-Unis. En un an, Franklin Roosevelt n'avait pas levé le petit doigt pour venir en aide à l'Angleterre...

Mais finalement, cela n'avait pas dû peser dans la balance puisque le ministère de l'Intérieur avait accepté de l'envoyer au Caire.

Lorsque l'avion se posa sur la piste, les militaires qui entouraient Audrey se levèrent pour aller chercher leur équipement. L'un d'eux lui demanda :

— Vous savez où vous allez loger ?

Durant tout le voyage, il n'avait pas quitté Audrey des yeux et celle-ci, se rendant compte de l'attention dont elle était l'objet, s'était félicitée d'avoir choisi une tenue plutôt masculine. Elle portait un pantalon en tweed, un pull-over et une veste en cuir qui avait appartenu à Charles.

L'ensemble n'était pas très élégant, mais parfait pour voyager dans un avion militaire.

— Je pense que je vais descendre à l'hôtel Shephcard, répondit Audrey.

— Peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir dit le jeune soldat.

Audrey se contenta de lui sourire amicalement avant de partir, elle avait hésité à acheter une alliance, ne serait-ce que pour décourager les avances des hommes qu'elle allait être amenée à rencontrer. Puis elle s'était dit qu'à trente trois ans elle était maintenant trop âgée et se sentait trop indépendante pour utiliser ces ruses de gamine.

A la descente de l'avion, elle monta dans une jeep qui devait la conduire à l'hôtel. Elle se retrouva coincée à l'arrière du véhicule entre un énorme Australien qui portait une moustache en guidon de vélo et un Sud-Africain à la flamboyante chevelure rousse, qui semblait avoir un goût prononcé pour les plaisanteries corsées.

Audrey prit la chose avec philosophie.

Elle se trouvait maintenant dans un pays en état de guerre, il fallait qu'elle s'adapte rapidement à la situation.

Se retrouver au Caire valait toujours mieux que de descendre chaque nuit dans un abri souterrain en se demandant si, le lendemain matin, on n'allait pas retrouver sa maison détruite par les bombes.

— Qu'est-ce qu'on fiche là, chérie ? attaqua l'Australien aussitôt que la jeep eut quitté l'aéroport.

Le chauffeur de la jeep, qui possédait un accent écossais très prononcé, lui conseilla de laisser tomber. Puis, après avoir jeté un coup d'oeil aux deux appareils photo qu'Audrey portait autour du cou, il lui demanda, l'air goguenard :

— Vous êtes venue retrouver votre petit ami ?

— Entre autres choses... répondit Audrey en souriant.

— A moins que vous n'en cherchiez un autre ? renchérit le rouquin. Si c'est le cas, je me porte volontaire.

— Je suis venue au Caire pour rejoindre un ami qui est correspondant de guerre, crut bon d'expliquer Audrey.

Le conducteur de la jeep zigzaguait pour éviter les enfants et les chameaux qui régulièrement traversaient la route. Ici, comme en Turquie et en Afghanistan, les femmes portaient le voile et leur tenue rappela à Audrey le voyage qu'elle avait fait sept ans plus tôt avec Charles. Mais l'atmosphère du Caire était très différente de tout ce qu'elle avait vu jusqu'ici. A cause de la guerre, la ville semblait littéralement envahie par les Européens, des Anglais en majorité, mais aussi quelques Français, des pays Yougoslaves et des Polonais qui avaient fui leur pays occupé par les Allemands.

Audrey remarqua aussi un certain nombre de soldats australiens et néo-zélandais facilement reconnaissables au justaucorps en cuir qu'il portaient pour se protéger des nuits particulièrement froides du désert.

Replongée soudain dans une symphonie d'odeurs et de bruits si typiquement orientale, Audrey se demanda tout étonnée comment, après son voyage en Chine, elle avait pu vivre à San Francisco, puis à Londres pendant tant d'années. Au fond, il n'y avait que dans cet environnement exotique et lointain qu'elle se sentait vraiment chez elle.

Visions magiques et parfums exotiques, ajoutés à la promesse de ce qu'elle allait découvrir, tout concourait alors à faire son bonheur...

La jeep venait de freiner brutalement devant le bazar pour laisser passer un chameau quand le Sud-Africain se pencha vers Audrey et lui dit :

— Je parie que vous êtes américaine.

— En effet.

— C'est la première fois que vous retrouvez loin de chez vous ? demanda-t-il, un peu condescendant.

Audrey, qui savait très bien qu'il n'y avait pas de ce dans ce pays en guerre pour les néophytes, répondit aussitôt :

— J'ai vécu en Chine pendant un an et j'habite Londres depuis cinq ans.

Son voisin semblait visiblement impressionné.

— Où, en Chine ?

— En Mandchourie. A Harbin. Je m'occupais d'un orphelinat à l'époque de l'occupation japonaise.

Le chauffeur de la jeep émit un sifflement d'admiration

— Cela ne devait pas être facile tous les jours ! Fit remarquer l'Australien.

Puis, désirant tâter le terrain, au cas où Audrey resterait un certain temps au Caire, il demanda :

— Et votre mari, que pense-t-il de tout ça ?

— Rien, répondit Audrey en riant. Pour la bonne raison que je n'en ai pas... En revanche, ajouta-t-elle aussitôt, j'ai une ravissante petite fille chinoise.

— Je parie qu'il s'agit d'une des orphelines dont vous vous êtes occupée en Chine, dit le chauffeur en lui jetant un regard admiratif dans le rétroviseur.

Et comme Audrey lui répondait en hochant la tête, il ajouta :

— Vous êtes une brave fille ! Quel âge a cette petite Chinoise ?

— Six ans, répondit Audrey.

Puis, sans hésiter, elle sortit une photo de Molly de ses bagages et la fit passer aux trois hommes.

Aussitôt, l'atmosphère changea du tout au tout. Ces trois militaires étaient mariés et ils avaient tous des enfants. Ils sortirent à leur tour des photos de leur famille, qu'ils montrèrent fièrement à Audrey. Et quand la jeep s'arrêta en face de l'hôtel Shephard, ils lui serrèrent la main amicalement en lui souhaitant bonne chance.

Audrey se dirigea aussitôt vers le bureau de réception et demanda à l'employé si M. Parker-Scott était là.

Après avoir jeté un coup d'œil au tableau des clés et à son registre, le réceptionniste lui répondit par la négative.

— Est-ce qu'il est simplement sorti ? demanda Audrey.

Où a-t-il quitté l'hôtel ?

— A mon avis, il est sorti pour l'après-midi, Madame, répondit l'employé.

Bien décidée à attendre le retour de Charles, Audrey s'installa avec ses bagages sur la terrasse de l'hôtel.

Après avoir admiré le panorama romantique qu'elle avait sous les yeux et observé avec amusement les allées et venues des hommes en uniforme qui s'agitaient en tous sens à quelques mètres en dessous d'elle, elle s'assit dans un fauteuil et ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, exténuée par son voyage, elle dormait à poings fermés.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le soleil se couchait. Elle jeta autour d'elle

un regard étonné en se demandant où elle se trouvait, puis elle se rendit compte que quelqu'un était penché au-dessus d'elle et la secouait par les épaules. Dans un premier temps, elle eut du mal à reconnaître l'homme debout en face d'elle.

— Je ne savais pas que tu t'étais laissé pousser la barbe, Charles ! s'écria-t-elle en éclatant de rire.

Au lieu de lui répondre, Charles lui lança un regard furieux. Un peu plus tôt, alors qu'il passait au bureau de réception pour y prendre sa clef, l'employé lui avait annoncé qu'une dame l'attendait sur la terrasse. Il avait alors découvert Audrey, qui dormait dans un fauteuil, ses bagages à ses pieds, ses appareils photo toujours suspendus autour du cou, le visage protégé par un vieux chapeau et vêtue d'une manière qu'il avait aussitôt jugée complètement ridicule. La joie qu'il avait éprouvée en la voyant avait été de courte durée et très vite remplacée par une colère folle à l'idée des risques qu'elle courait en venant le rejoindre au Caire.

— Que diable es-tu venue faire ici ? demanda-t-il.

— Tout simplement te voir, répondit Audrey avec un sourire angélique.

D'avance, elle savait quelle serait la réaction de Charles et elle était bien décidée à le faire changer d'avis.

— Tu ne me dis même pas bonjour ?

— Inutile de défaire tes bagages ! prévint Charles. Tu reprends l'avion demain matin à la première heure. Je ne comprends pas qu'on ait pu te laisser venir ici !

— Je suis allée au ministère de l'Intérieur. Je leur ai dit que j'étais photographe indépendante et que j'avais l'habitude de travailler avec toi...

— Et, bien sûr, ces andouilles t'ont crue ! Quelle fichue, bande d'imbéciles !

D'un geste rageur, Charles jeta son chapeau par terre, puis il quitta la terrasse sous le regard amusé des clients.

Nullement impressionnée, Audrey lui laissa le temps de se calmer et quand, quelques minutes plus tard, il vint la rejoindre, elle lui dit pour l'amadouer :

— Même si je ne reste qu'une nuit ici, cela ne nous empêche pas d'aller boire un verre ensemble...

Charles la suivit en ronchonnant à l'intérieur de l'hôtel et Audrey attendit qu'il soit assis à côté d'elle pour lui annoncer :

— Molly t'embrasse très fort.

— Comment va-t-elle ? demanda Charles, un peu radouci.

— Très bien. Elle vit chez le père de Violet avec James et Alexandra, et je crois qu'elle adore la campagne. Lord Hawthorne élève des saint-bernard et elle a déjà adopté un des chiots de l'élevage. Elle m'a

prévenue que le jour où elle rentrerait à Londres elle l'emmènerait avec elle.

— Si c'est le cas, nous aurons intérêt à chercher un autre appartement! fit Charles en souriant pour la première fois.

Il semblait plus détendu, mais restait inquiet. Il ne pensait pas seulement à la sécurité d'Audrey, mais aussi à ce que James lui avait appris lors de son séjour au Caire.

Maintenant qu'elle était là, il lui semblait impossible de garder ça pour lui.

— Il y a quelque chose que tu ne m'as pas dit, avant mon départ... commença-t-il.

Audrey retint sa respiration. Comment Charles pouvait-il être au courant? Puis, soudain, elle comprit : James lui avait tout raconté...

— Je n'ai pas dû juger que c'était important, répondit-elle, en se tournant vers le serveur pour commander un autre verre.

— Oh que si, c'était important ! rétorqua Charles en la prenant par les épaules pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Je ne voulais pas que tu te fasses de souci...

Charles la prit tendrement dans ses bras.

— Comme je m'en veux ! s'écria Audrey en éclatant en sanglots. Je n'arrête pas de me dire que si j'avais fait un peu plus attention, rien de tel ne serait arrivé.

— Ce n'est pas ta faute, ma chérie ! Cela devait arriver, un point c'est tout ! Mais je te promets que nous recommencerons... Et cette fois-là, il faudra me le dire.

Audrey hocha la tête et essuya ses larmes.

— D'après James, cela a été plutôt terrible. Est-ce que tu vas bien, maintenant ?

— Tout à fait bien, Charles. Tu sais, Violet a vraiment été formidable...

— Je m'en veux terriblement de ne pas avoir été là.

— Cela n'aurait rien changé ! Mais c'est vrai que Molly et toi, vous m'avez manqué. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai décidé de venir te rejoindre au Caire.

Charles comprenait parfaitement ce qui avait pu pousser Audrey à venir le retrouver. Au fond, peut-être était-ce elle qui, une fois de plus, avait raison...

Après avoir payé les consommations, il prit les bagages d'Audrey et monta à l'étage avec elle. En arrivant devant la porte de sa chambre, il déposa son fardeau dans le couloir et prit Audrey dans ses bras pour lui faire franchir le seuil.

— Bienvenue à la future Mme Parker-Scott, annonça-t-il en la déposant sur le lit.

— Que veux-tu dire, Charles? demanda Audrey, tout étonnée. Tu as

eu des nouvelles de Charlotte?

— Non. Mais James m'a raconté à son sujet une histoire plutôt croustillante... Il semble que ma chère femme ait oublié de me dire quelque chose d'important au moment où nous nous sommes mariés.

Audrey était de plus en plus intriguée.

— Apparemment, Charlotte a des goûts très particuliers, reprit Charles. D'après ce que j'ai compris, elle préfère les femmes.

— Tu veux dire qu'elle est lesbienne ?

— Exactement ! Et Violet en a la preuve car elle l'a vue embrasser une jeune femme sur la bouche dans les rues de Londres.

— Que vas-tu faire ?

— Si cette sale garce ne m'accorde pas le divorce, je vais la menacer d'annoncer la nouvelle en première page du *Times*... Qu'en penses-tu?

Audrey trouva l'idée très amusante. Mais elle apprécia encore plus que Charles vienne s'allonger près d'elle sur le lit. Et, bientôt tout au plaisir de se retrouver enfin ensemble, ils avaient complètement oublié Charlotte...

Le lendemain matin, au moment du petit déjeuner, Charles fut repris d'inquiétude.

— Mussolini a commencé à envahir l'Égypte, dit-il à Audrey. Si tu restes ici, tu risques de te retrouver un beau jour en plein cœur des hostilités.

— Tu connais les Italiens, mon chéri, rétorqua Audrey en riant. Le temps qu'ils arrivent au Caire, la guerre risque d'être finie...

Et elle n'avait pas tout à fait tort, puisque un mois plus tard, alors qu'elle se trouvait toujours au Caire, aucune menace sérieuse ne semblait devoir venir du côté des troupes italiennes.

Audrey s'était parfaitement intégrée au joyeux groupe des correspondants de guerre qui logeaient à l'hôtel Shephard. Pour l'instant, Charles et elle avaient plutôt la belle vie : ils passaient la majeure partie de leurs journées à boire et à discuter avec les autres correspondants, confortablement installés à la terrasse de l'hôtel. Le seul réel danger qu'ils couraient, c'était d'être pris dans une tempête de sable lorsqu'ils partaient dans le désert.

À l'exception de quelques rares escarmouches avec les Italiens, la situation était si calme que, quand le mois de décembre arriva, Audrey se demanda si elle n'allait pas faire un rapide aller-retour en Angleterre pour passer Noël avec Molly. Elle craignait un peu que si elle quittait le Caire Charlie ne la laisse pas revenir. Finalement, après avoir reçu une lettre où Lady Vi lui disait que les trois enfants étaient en pleine forme et qu'elle allait passer Noël chez son beau-père avec James, Audrey décida de rester.

En décembre 1940, les Anglais se dirent que le moment était venu de bouter les Italiens hors de Libye. Le 21 janvier 1941, les troupes anglaises prenaient Tobrouk et, le 7 février, les Italiens capitulaient.

Les plus folles rumeurs commencèrent alors à courir au Caire. On disait que les Allemands n'appréciaient pas la manière dont les Italiens avaient conduit la campagne de Libye et qu'ils s'apprêtaient à envoyer sur place un général et un bataillon allemands qui allaient prendre les choses en main et rendre aux Anglais la monnaie de leur pièce.

Deux jours après la capitulation des troupes italiennes, Charles fut invité à dîner par Wavell, le général responsable des troupes anglaises stationnées en Égypte.

À minuit, lorsqu'il retrouva Audrey à l'hôtel, celle-ci lui demanda aussitôt :

— Est-ce que Wavell t'a dit quelque chose au sujet de ce fameux général allemand dont tout le monde parle ? Sait-il maintenant de quoi il s'agit ?

— Pas encore, répondit Charles, qui avait bien du mal à soutenir le regard d'Audrey.

— Il doit être drôlement inquiet, fit remarquer Audrey en repensant à la conversation qu'elle avait eue le son même avec les correspondants de guerre.

Charles était certainement le seul à savoir à quel point Wavell était inquiet, mais il ne pouvait pas se permettre de le dire à Audrey. Il se demandait d'ailleurs comment il allait faire pour annoncer à la jeune femme qu'il devait partir quelques jours. Comment Audrey allait-elle réagit quand elle apprendrait qu'il n'avait même pas le droit de lui dire où il allait ?

— Tu ne m'écoutes pas, Charles !

— Mais si je t'écoute ! se défendit celui-ci en rougissant comme un gamin pris en faute. J'étais simplement en train de repenser au repas qu'on nous a servi ce soir. Un excellent dîner, pour une fois... Comme dessert, nous avons même eu droit à tout un assortiment de pâtisseries, égyptiennes.

— N'essaie pas de m'endormir en me racontant des histoires, Charlie ! Depuis que tu es rentré, tu essaies de me cacher quelque chose... Et j'aimerais bien savoir de quoi il s'agit.

— Je suis fatigué, Audrey ! Laisse-moi tranquille avec tes questions. Si je savais quelque chose au sujet des Allemands, je te le dirais...

Lorsqu'un peu plus tard ils se mirent au lit, Charles se coucha dans son coin, tournant le dos à Audrey, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Tu n'as pas l'air très amoureux, ce soir... lui dit Audrey après l'avoir caressé sans obtenir de réaction.

Charles se retourna vers elle et lui demanda, sur un ton ironique :

— Est-ce que quelqu'un t'a déjà dit à quel point tu pouvais être casse-pieds ?

— Comme tu es le seul homme dont j'ai jamais partagé le lit, personne d'autre que toi n'a jamais eu l'occasion de me dire une chose pareille...

— J'aimerais bien pouvoir dormir, Audrey ! se plaignit Charles en pensant à ce qui l'attendait le lendemain.

— Tu pourras dormir lorsque tu m'auras dit ce que tu me caches. Je veux savoir ce qui s'est passé ce soir. Inutile de me mentir ! Rien qu'en te regardant, je sais que tu ne me dis pas la vérité... Tu ferais un bien mauvais espion, mon pauvre Charles !

Cette phrase fit courir un frisson dans le dos de Charles.

— Où vas-tu chercher des choses pareilles ?

— C'est la stricte vérité. Chaque fois que tu me mens, ton nez s'allonge, exactement comme celui de Pinocchio.

La tête posée au creux de l'oreiller, Charles contempla le plafond en

se demandant ce qu'il devait faire. Il savait qu'Audrey ne le laisserait pas en paix tant qu'elle ne serait pas arrivée à ses fins.

— Je dois partir pour quelques jours, annonça-t-il. Ne me demande pas où je vais : je n'ai pas le droit de te le dire.

— C'est bien moi qui avais raison ! s'écria Audrey, triomphante. Tu m'as menti !

— Je n'appelle pas ça un mensonge...

— C'en est un, pourtant ! Et maintenant, tu vas me dire de quoi il s'agit.

— Top secret, Audrey !

— Est-ce que tu vas faire quelque chose de dangereux ?

— Pas du tout ! mentit Charles en priant le ciel pour que son nez ne s'allonge pas. Il s'agit d'une brouille...

— Dans ces conditions, pourquoi ne pas me dire où tu vas ?

— Je dois faire un petit voyage en compagnie du général Wavell, or il m'a fait promettre de ne rien dire à personne Charles semblait ne pas prendre la chose très au sérieux et Audrey se dit que le général avait peut-être une maîtresse.

— Tu devrais avoir honte, Charles ! le menaça-t-elle en riant. Je parie qu'il s'agit d'une escapade amoureuse de notre cher général...

Charles s'en voulut de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Quelque chose comme ça, répondit-il, en prenant l'air gêné, comme si Audrey venait de découvrir le pot aux roses.

Je lui ai donné ma parole d'honneur que je garderai le secret. Entre hommes, tu sais ce que c'est...

Audrey semblait satisfaite et, quand ils eurent fait l'amour, elle se contenta de poser une dernière question à Charles :

— Combien de jours penses-tu être absent ?

— Une semaine maximum. N'oublie pas ce que je t'ai dit, ajouta Charles, pas un mot à qui que ce soit !

Il était fier de lui. Pour une fois, Audrey s'était trompée : quoi qu'elle en dise, il ne ferait pas un si mauvais espion...

Le lendemain matin, ils prirent le petit déjeuner dans leur chambre : croissants chauds, thé pour Charles et café noir pour Audrey.

Celle-ci était en train de boire son café quand son regard fut soudain attiré par quelque chose qui se trouvait tout en haut du sac de voyage que Charles venait de préparer.

— Pourquoi as-tu pris mon passeport ? demanda-t-elle, étonnée.

Habituellement, Audrey laissait toujours son passeport dans l'étui de son appareil photo, au cas où elle serait soumise à un contrôle d'identité. Son passeport américain représentait une sorte de sauf-conduit inestimable. Comme les États-Unis n'avaient toujours pas pris parti dans la guerre, aux yeux des belligérants tous les ressortissants américains étaient neutres.

Au lieu de répondre à la question d'Audrey, Charles feignit l'étonnement le plus total. Puis, voyant qu'elle allait se lever pour récupérer son passeport, il lui dit :

— Sers-moi une seconde tasse de thé.

Sans laisser le temps à Audrey de réagir, il s'approcha de son sac, prit le passeport et traversa la chambre comme s'il voulait le replacer dans l'étui de l'appareil photo.

Tout ce petit manège n'avait pas échappé à Audrey.

— Ce n'est pas mon passeport, n'est-ce pas, Charlie ? fit-elle en reposant sur la table la théière qu'elle tenait encore à la main.

— Non, reconnut Charles en maudissant le jour où il avait eu la faiblesse d'accepter qu'elle vienne vivre avec lui au Caire.

— A qui appartient ce passeport américain ?

Mais Audrey connaissait déjà la réponse. Elle venait soudain de comprendre que Charles travaillait depuis des mois pour les services de renseignements britanniques.

— C'est mon passeport, avoua Charles.

Cet aveu risquait de lui coûter la vie, mais il avait suffisamment confiance en Audrey pour prendre le risque de lui dire maintenant la vérité.

— Jamais je n'aurais pensé... murmura-t-elle. Est-ce que ce passeport est établi à un autre nom que le tien ?

— Pas exactement, répondit Charles. Comme ma mère était américaine, il a été relativement facile de me faire faire un passeport sous cette nationalité.

Puis il expliqua à Audrey que, pour rendre la chose encore plus plausible, les services de renseignement, avaient apposé sur cette fausse pièce d'identité une série de tampons de différents pays, si bien qu'il pouvait passer pour un journaliste américain voyageant à travers

le monde.

Lorsque Charles se servait de cette couverture, il se mettait à parler avec l'accent américain, ce qui lui était relativement facile, compte tenu de ses origines.

— Est-ce que cette fois-ci je peux t'accompagner ?

demanda Audrey lorsqu'elle eut appris tout cela.

— C'est impossible, Audrey.

— Dis-moi au moins où tu vas !

— A Tripoli, répondit Charles, à contrecœur.

Aussitôt, Audrey comprit ce qu'il allait faire là-bas. Il allait se faire passer pour un journaliste américain et essayer d'apprendre qui était le fameux général que Hitler avait décidé d'envoyer au secours des Italiens...

— Il faut que je t'accompagne, Charlie ! Tu as absolu ment besoin d'une photographe.

Instantanément, le visage de Charles se durcit.

— Les photos, c'est moi qui les prendrai, Audrey. Toi, tu restes ici et tu m'attends !

— Si tu ne m'emmènes pas avec toi, je te suivrai quand même...

— Tu as perdu la tête, ou quoi ?

— Pas du tout, Charles ! Si nous partons ensemble jamais personne n'osera te suspecter de quoi que ce soit...

Réfléchis à l'atout que représente pour toi le fait de voyager avec une femme.

— Tu as l'air d'oublier que cette expédition comporte de sacrés risques, Audrey ! Je dois aller à Port-Saïd pour embarquer sur un petit bateau de pêche qui m'emmènera à Tripoli. Pendant la traversée, nous pouvons faire naufrage ou être arraisonnés par les Italiens. Et je peux t'assurer qu'ils ne nous feront pas de cadeaux... Quant aux Allemands, mieux vaut ne pas y penser !

— Ne me laisse pas ici, Charlie, supplia Audrey, les larmes aux yeux. C'est mon destin... Tu n'as pas le droit de m'empêcher de partir avec toi !

— Même si tu risques ta tête ?

— Ça, c'est mon problème ! Lorsque je suis venue te rejoindre ici, j'ai fait un choix. Avant de quitter Londres, je m'étais juré que je te suivrais partout, où que tu ailles... En plus, je vais drôlement faciliter ta mission : personne n'ira imaginer qu'un espion britannique voyage avec une photographe américaine.

— Je n'ai pas besoin que tu me facilites quoi que ce soit !

cria Charles, hors de lui.

— Que tu le veuilles ou non, je te suivrai là-bas ! cria Audrey à son tour. Partir en jeep jusqu'à Tripoli n'est pas quelque chose qui me fait peur...

En voyant son air décidé, Charles comprit qu'Audrey était tout à fait capable de faire une pareille folie.

— D'accord ! dit-il. Tu vas m'accompagner... Mais n'oublie pas une chose : nous risquons tous les deux notre vie. Alors, tâche de faire attention !

— Je serai prudente, promet Audrey avec un regard reconnaissant.

— N'oublie pas non plus que nous partons là-bas pour soutirer un maximum d'informations à l'ennemi...

— Je m'en souviendrai, mon capitaine !

Et elle éclata de rire.

Il leur fallut trois heures pour atteindre Port-Saïd en jeep et, arrivés là, ils embarquèrent aussitôt sur le bateau de pêche qui les attendait.

Charles avait pris la précaution d'enlever toutes les étiquettes de ses vêtements et il avait exigé qu'Audrey choisisse dans sa garde-robe des vêtements qu'elle avait achetés avant son départ de San Francisco. Sa tenue et ses tennis n'étaient plus de première jeunesse, mais ils avaient au moins l'avantage de lui donner une allure typiquement américaine.

Le capitaine du bateau de pêche travaillait depuis un an pour les Anglais. C'était donc un homme en qui ils pouvaient avoir confiance, ne serait-ce qu'à cause de l'argent qu'il gagnait depuis qu'il était au service de l'armée britannique.

Le voyage en bateau dura deux jours, pendant lesquels Audrey résista vaillamment au mal de mer. Elle réussit même à prendre quelques photos lors des escales qu'il firent le long de la côte.

En arrivant dans la rade de Tripoli, lorsque Audrey et Charles aperçurent les navires de guerre allemands et italiens qui mouillaient dans le port et les soldats en uniforme qui s'activaient sur le quai, ils furent instantanément rappelés à la réalité : ils se trouvaient maintenant en pays ennemi. Le fait que Charles soit muni d'un faux passeport pouvait leur valoir la mort immédiate si jamais quelqu'un s'en apercevait...

A peine furent-ils montés sur le quai que leur bateau faisait demi-tour pour regagner Port-Saïd. Sa mission était terminée. Charles et Audrey devaient se débrouiller pour rentrer au Caire par leurs propres moyens.

Après avoir traversé les quais grouillants de monde, Charles, toujours suivi par Audrey, héla un taxi et ils se firent conduire à l'hôtel Minerva où on leur donna aussitôt deux chambres situées au même étage. Ensuite, Charles entraîna Audrey au bar de l'hôtel.

— Qu'est-ce que nous sommes censés faire ? demanda celle-ci à voix basse.

— Simplement ouvrir les oreilles jusqu'à ce que nous obtenions les informations que nous sommes venus chercher. La ville m'a l'air en pleine effervescence et nous ne devrions pas tarder à apprendre quelque chose...

En effet, le lendemain, ils purent discuter avec deux soldats italiens qu'ils rencontrèrent au bar de l'hôtel. Ceux-ci semblaient très excités et ils leur annoncèrent aussitôt que le fameux général allemand que tout le monde attendait était arrivé la veille au soir à Tripoli. Ils ne connaissaient pas son nom mais savaient qu'il logeait dans un hôtel situé à trois cents mètres de là.

— Maintenant qu'il est arrivé, les Anglais vont avoir la frousse ! conclurent-ils en riant.

Quand les deux Italiens eurent quitté le bar, Charles murmura à l'oreille d'Audrey :

— Je t'avais bien dit que nous ne tarderions pas à entendre parler de lui...

Comme les Italiens leur avaient obligeamment indiqué le nom de l'hôtel où le fameux général était descendu, Audrey et Charles s'y rendirent aussitôt.

En arrivant dans le hall de l'hôtel, ils aperçurent un officier SS, en train de discuter avec d'autres militaires, allemands pour la plupart. L'homme leur jeta un regard distrait et ils se dirigèrent aussitôt vers le bar. Là encore, la plupart des consommateurs portaient l'uniforme. L'arrivée d'Audrey ne passa pas inaperçue et certains ne se gênèrent pas pour carrément la déshabiller du regard. Charles ne pouvait pas se permettre de provoquer un esclandre, aussi, faisant celui qui n'avait rien vu, il l'entraîna vers une des tables qui étaient encore libres.

Une heure plus tard, alors qu'ils se demandaient si cela valait encore le coup d'attendre, un homme trapu aux yeux bleus entra soudain dans le bar, suivi par une demi douzaine d'officiers allemands. Le nouveau venu inspecta les lieux d'un coup d'œil rapide, comme s'il passait en revue une armée. Tout dans son maintien dénotait l'homme habitué au commandement.

Son arrivée provoqua un véritable remue-ménage dans le bar : claquements de talons et saluts sans fin, tandis que l'aide de camp qui l'accompagnait lui donnait du « *Mein General* » à tour de bras.

— C'est lui... murmura Audrey à l'adresse de Charles Celui-ci se contenta de hocher la tête.

— Tu le connais ? demanda-t-elle, toujours à voix basse Le visage du général disait quelque chose à Charles, qui était certain de l'avoir déjà vu en photo. Mais il ne se souvenait pas de son nom.

— Nous allons nous renseigner, répondit-il. Je suis sûr que quelqu'un le connaît.

Ils attendirent que le général ait quitté le bar, toujours suivi de son escorte, pour demander autour d'eux qui était cet important personnage.

— Voilà bien les Américains ! leur répondit en riant un jeune officier allemand. Il n'y a que vous pour ignorer le nom du plus grand général des forces allemandes... Il s'agit du général Rommel, naturellement !

Audrey dut se retenir pour ne pas sauter de joie. Ils tenaient maintenant l'information qu'ils étaient venu chercher à Tripoli. Leur mission était terminée.

Ce soir-là, ils décidèrent de dîner à l'hôtel Minerva. Ils devaient quitter Tripoli le lendemain matin et rentrer au Caire. Pourtant,

Audrey n'était pas entièrement satisfaite.

— Pourquoi ne pas essayer d'interviewer Rommel?

proposa-t-elle à Charles au moment où on leur servait le café.

— Tu es complètement folle ! Si jamais il découvre le pot aux roses, nous sommes perdus.

— Pourquoi veux-tu qu'il découvre quoi que ce soit ?

Nous sommes américains tous les deux. Toi, tu es journaliste et moi photographe. En lui proposant une interview nous ne faisons rien d'autre que notre métier.

Cela lui vaudrait au moins le coup d'essayer. Imagine ce que cela représente, si nous réussissons...

Pour l'instant, Charles imaginait souvent ce qui risquait de leur arriver si jamais Rommel découvrait qu'ils étaient.

— Nous ferions mieux de rentrer au Caire, dit-il.

Mais il manquait de conviction. Au fond, Audrey avait peut-être raison. Maintenant qu'ils étaient sur place, ils avaient tout intérêt à obtenir un maximum d'informations.

Et qui, mieux que le général, pourrait leur en donner?

Finalement, ils passèrent le reste de la soirée à élaborer leur plan. Le lendemain matin, ils allaient retourner à l'hôtel où se trouvait Rommel et lui laisser un mot, que Charles composa. Il n'écrivit que le strict nécessaire : qu'ils étaient deux journalistes américains de passage à Tripoli et seraient très honorés si le général Rommel acceptait de leur accorder une interview.

Le lendemain matin, l'homme à qui ils remirent la lettre les pria de revenir à quatre heures et, quand ils se représentèrent à l'hôtel, ils furent reçus cette fois-ci par un jeune aide de camp qui leur demanda s'ils avaient déjà eu l'occasion de rencontrer le général.

— Jamais, répondit Audrey, en gratifiant son interlocuteur de son sourire le plus innocent.

Mais nous travaillons tous deux pour de grands journaux américains et nous sommes sûrs que le public américain serait fasciné s'il pouvait enfin connaître l'homme qui se trouve à la tête de l'Afrikakorps...

Cette tirade, débitée sur le ton qu'aurait adopté une journaliste américaine un peu excentrique, sembla rassurer complètement l'aide de camp.

— Repassez demain à dix heures, *fraulein*. On vous donnera une réponse.

Dès qu'ils se retrouvèrent dehors, Audrey demanda à Charles :

— Tu crois qu'il se doute de quelque chose ?

— Je ne pense pas. En tout cas, tu as été parfaite...

Ils passèrent le reste de l'après-midi à se promener dans les rues de Tripoli, sans vraiment prêter attention à ce qui se passait autour d'eux. Depuis deux jours, ils étaient soumis à une tension continuelle et

Charles se demandait maintenant s'ils ne s'étaient pas montrés trop ambitieux en essayant de rencontrer Rommel. Au fond, ils avaient obtenu le renseignement qu'ils étaient venus chercher à Tripoli et il fallait qu'ils rentrent le plus tôt possible : Wavell les attendait.

— Qu'allons-nous faire ce soir? demanda Charles à Audrey lorsqu'ils se retrouvèrent en face du port.

— Prier, lui répondit Audrey en souriant.

Le lendemain matin à dix heures, lorsqu'ils se présentèrent à l'hôtel, l'aide de camp qui les avait reçus la veille les attendait, debout à côté du bureau de réception.

Sans dire un mot, il remit à Charles une enveloppe qui lui était destinée.

Celui-ci attendit de se retrouver dans le hall de l'hôtel pour décacheter la missive.

— Je crois que c'est dans la poche, Audrey... murmura-t-il après avoir lu la courte note.

Il l'entraîna aussitôt vers le bar de l'hôtel et, après avoir commandé deux bières, lui fit passer le petit mot dactylographié où on lui annonçait que le général Rommel les recevrait le jour même, à treize heures.

Charles avait emporté avec lui son bloc-notes et Audrey, comme d'habitude, portait son appareil photo autour du cou. Il était donc inutile qu'ils rentrent à leur hôtel... Ils passèrent trois heures en ville à discuter des questions que Charles allait poser à Rommel pendant l'interview.

Lorsque l'heure du rendez-vous arriva, Audrey ne se tenait plus d'impatience, on aurait dit une jeune mariée à la veille de son mariage. Elle suivit Charles dans le hall et poussa un soupir de soulagement quand le réceptionniste leur répondit de monter directement au premier étage.

Le général Rommel avait établi son quartier général dans une suite somptueuse et, dès qu'il entra dans la pièce où Audrey et Charles l'attendaient, ceux-ci furent frappés par l'impression de force et de puissance qu'il dégageait. Il semblait très heureux de les rencontrer et leur sourit chaleureusement. Il commença par leur dire qu'il pensait beaucoup de bien de l'actuel président des États-Unis et leur expliqua qu'il connaissait un peu leur pays car il était allé en Amérique avant la guerre.

— Malheureusement, ajouta-t-il avec une pointe d'humour, j'ai trop à faire maintenant pour trouver encore le temps de voyager pour le plaisir...

Pendant qu'il parlait, Audrey n'avait pu s'empêcher de regarder la photo d'une femme qui se trouvait, bien en évidence, sur son bureau.

— Il s'agit de ma femme : Lucy, annonça Rommel.

Rien qu'au ton de sa voix, Audrey comprit qu'il adorait son épouse. Répondant avec amabilité aux questions que Charles lui posait, il parla de l'Allemagne avant la guerre, de son admiration pour les réalisations du Führer et de son attachement à l'armée allemande. Il reconnut être très intéressé par le peu qu'il avait vu de l'Afrique. Il semblait aussi très fier de l'Afrikakorps dont il avait pris le commandement et prédisait à ce bataillon un brillant avenir...

Tout en parlant, il tendit soudain la main vers l'appareil photo d'Audrey. Celle-ci, un peu surprise par son geste, lui tendit son Leica, en se demandant ce qui se passait.

Théoriquement, elle ne courait aucun risque en lui confiant son appareil : celui-ci avait été acheté aux États-Unis et l'étui dans lequel elle le rangeait ne contenait aucun papier compromettant. Charles et elle s'en étaient assurés avant de quitter le Caire.

— Qu'est-ce qui vous tracasse? demanda-t-elle en remarquant qu'il fronçait les sourcils après avoir examiné avec attention son objectif.

— Je possède exactement le même ! annonça fièrement Rommel. Seulement moi, j'utilise un autre objectif. Je vais vous montrer...

Quittant son fauteuil, il traversa la pièce et, après avoir fouillé dans un tiroir, lui montra un appareil photo exactement identique au sien, mais muni d'un objectif légèrement différent.

Il semblait passionné par la photo et, pendant un quart d'heure, discuta avec Audrey des mérites comparés des objectifs que l'on pouvait adapter sur un Leica.

Il accepta aussi avec grand plaisir de poser pour elle tandis que Charles continuait à lui poser des questions.

L'interview avait duré deux heures et, au moment de prendre congé, comme Charles le remerciait de les avoir reçus, il leur annonça en souriant :

— Vous n'allez pas tarder à entendre parler de l'Afrikakorps, mes amis...

— Je n'en doute pas, mon général, répondit Audrey, en le gratifiant de son plus beau sourire.

Et, au fond, en cet instant, elle était sincère : le général Rommel lui semblait plutôt sympathique. Malheureusement, elle ne pouvait oublier qu'il avait mis tous ses talents de militaire au service des hommes responsables de la mort de Karl Rosen.

— Même si cela semble choquant, je dois reconnaître qu'il m'a plu, avoua-t-elle à Charles au moment où ils quittaient l'hôtel.

— A moi aussi, répondit Charles.

Il avait été frappé par le fait que Rommel se montre aussi direct avec eux. Bien sûr, il ne leur avait pas dévoilé ses futurs plans de bataille et ne leur avait rien dit de la manière dont il comptait utiliser l'Afrikakorps. Mais il avait répondu en toute sincérité aux questions

qui lui étaient posées. Grâce à cette interview, on pouvait avancer sans trop se tromper que Rommel adorait sa femme, qu'il était passionné par la photo et surtout qu'il était un extraordinaire militaire. Ce dernier point n'était pas sans inquiéter Charles : les Britanniques allaient avoir affaire à forte partie...

Dès qu'ils eurent regagné leur hôtel, Audrey et Charles préparèrent leurs bagages. Puis, après avoir payé leur note, ils se firent conduire au port en taxi.

Charles pensait en effet qu'il serait trop dangereux pour eux de regagner le Caire par la route et il espérait pouvoir rentrer en Égypte par bateau.

Après avoir discuté pendant des heures avec les capitaines de divers petits bateaux ancrés dans la rade, ils trouvèrent finalement un homme qui accepta de les emmener jusqu'à Alexandrie contre une somme exorbitante.

La nuit tombait lorsqu'ils quittèrent enfin Tripoli.

Charles se demanda, un peu inquiet, si Rommel les avait fait suivre après l'interview. Même si c'était le cas, il y avait de grandes chances qu'il ne trouve rien d'anormal dans le fait que deux journalistes américains décident de se rendre en Égypte. N'avait-il pas dit à Audrey en lui serrant la main

« Quel courage vous avez ! Vous vous retrouvez bien loin de chez vous et dans un pays particulièrement dangereux pour une belle jeune femme comme vous » ? Il lui avait fait ce compliment sans aucune arrière-pensée, simplement comme un combattant toujours prêt à saluer le courage de ceux qu'il rencontre. Il avait d'ailleurs la réputation d'être profondément respecté par ses hommes et de ne jamais hésiter à combattre à leurs côtés. Frappé par ses qualités, Charles regrettait qu'il se trouve dans le camp ennemi.

Ils passèrent trois jours en mer avant d'atteindre Alexandrie et terminèrent leur voyage en jeep. Lorsqu'ils aperçurent enfin la façade de l'hôtel Snepheard, celle-ci leur apparut comme une sorte d'oasis enfin atteinte après une longue traversée du désert.

— Nous avons réussi ! cria Audrey eu sautant au cou de Charles.

— Parle plus bas, lui conseilla Charles, qui restait toujours sur ses gardes.

Mais il suffisait de le regarder pour savoir qu'il était ravi, lui aussi.

Après avoir pris une douche rapide et s'être changés, ils se rendirent aussitôt au Gezira, le club où Wavell jouait au golf chaque après-midi.

Celui-ci fut tout heureux de voir arriver Charles et un peu surpris qu'Audrey l'accompagne. Quand Charles lui eut expliqué qu'elle était partie à Tripoli avec lui, il rougit violemment sous l'effet de la colère et ne sembla nullement s'amadouer quand Audrey lui remit les deux rouleaux de film qu'elle avait apportés.

— Je ne savais pas que vous travailliez en équipe, fit-il sèchement remarquer.

Puis il les invita à le suivre dans un bureau du club.

Dès qu'ils furent enfermés tous les trois à double tour, il commença à faire des reproches à Charles :

— Vous avez drôlement de la chance d'être revenus vivants! Si jamais les Allemands avaient eu le moindre doute à votre sujet, ils n'auraient pas hésité un instant à prendre mademoiselle en otage... Qu'est-ce que vous auriez fait, alors?

Charles hocha la tête d'un air contrit.

— Nous avons obtenu l'information... commença-t-il. Il s'agit du général Rommel.

— Ça, c'est trop fort ! s'écria Wavell en souriant, un peu comme si cette nouvelle lui faisait plaisir. Vous en êtes sûr, au moins ? Est-ce que vous avez pu le voir ?

— Non seulement nous l'avons vu, mais nous l'avons interviewé.

— Vous l'avez quoi ? demanda Wavell, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— L'idée n'est pas de moi, mais de Mlle Driscoll. Nous nous sommes fait passer pour des journalistes américains Rommel a accepté de nous recevoir et de répondre à mes questions.

Le général Wavell contempla d'un air ébahi les deux rouleaux de pellicule qu'il tenait toujours à la main.

— Je présume qu'il s'agit des photos que vous avez prises lors de l'interview...

— Mlle Driscoll a en effet photographié Rommel pendant que je lui posais des questions.

— Vous avez pris des notes, Charles?

— Comme l'aurait fait n'importe quel journaliste, répondit celui-ci en souriant à Audrey.

— Vous avez fait un travail extraordinaire! les félicita Wavell.

Puis il annonça à Charles qu'il voulait les voir tous les deux le lendemain matin dans son bureau à huit heures

— Lors de cette interview, Rommel n'a nullement dévoilé ses batteries, précisa tout de même Charles.

— Aucune importance ! Nous examinerons vos notes ainsi que les photos que Mlle Driscoll a prises. Je vais les faire développer ce soir même.

Avant de les quitter, le général Wavell leur dit qu'ils pouvaient boire un verre au bar du club sur son compte Mais Audrey et Charles préférèrent rentrer directement au Shephard. Après toutes ces émotions, ils éprouvaient le besoin de se retrouver, confortablement installés sur la terrasse de leur hôtel, au milieu des autres correspondant de presse.

Un mois exactement après son arrivée à Tripoli, le général Rommel passa ses troupes en revue. Pour impressionner l'ennemi et en mettre plein la vue à ceux qui assistaient à cette cérémonie militaire, il utilisa une vieille ruse de guerre. Il se débrouilla pour faire passer et repasser les mêmes chars pendant tout le temps que dura la revue, donnant ainsi l'impression qu'il possédait un armement extraordinaire. Comme les chenilles de deux des chars étaient défectueuses, à la longue, les observateurs anglais découvrirent la supercherie. Et ils ne furent pas tellement étonnés : ils savaient qu'ils avaient maintenant en face d'eux un adversaire intelligent et rusé.

Les photos qu'Audrey avait prises de Rommel avaient été très appréciées au Caire. « Dommage que nous ne puissions pas envoyer ces agrandissements à sa femme, avait dit Wavell pour la taquiner. Je suis sûr que Mme Rommel apprécierait votre travail. C'est la première fois que nous possédons d'aussi bonnes photos d'un des membres de l'état-major allemand. »

Audrey avait été très touchée par ce compliment. Elle savait qu'elle avait réussi là un portrait parfaitement ressemblant. Au premier coup d'œil, on voyait clairement qu'on avait affaire à un homme intelligent, réfléchi, habile et perspicace.

D'ailleurs, les conséquences de son arrivée en Afrique ne se firent pas attendre. Douze jours après avoir passé ses troupes en revue, Rommel quittait Tripoli et attaquait El-Agheila. Il obtint sa première victoire sur les Anglais en utilisant ses deux armes favorites : la vitesse et l'effet de surprise. Avant la bataille, il avait aussi pris la précaution d'effectuer lui-même un vol de reconnaissance au-dessus de la zone d'opération. L'affrontement ne dura que quelques heures et, le 10 avril, les troupes britanniques durent se replier sur Tobrouk.

Vue du Caire, la situation semblait bien alarmante.

Audrey et Charles se demandaient avec inquiétude si, un jour ou l'autre, Rommel n'allait pas se retrouver avec ses troupes aux portes de la ville. A sa réputation de général intrépide s'ajoutaient maintenant toutes sortes de légendes qui couraient sur son compte. On disait que, pour se battre, il portait les lunettes de protection d'un officier britannique, un « butin de guerre » qu'il avait ramassé sur le champ de bataille après une de ses victoires. On disait aussi qu'il passait son temps à survoler le territoire dans son avion personnel pour mieux surprendre l'ennemi. Ce diable d'homme semblait être partout à la fois : dans les airs lors de raids de reconnaissance, conduisant un char pendant les assauts, ou encore à pied parmi ses hommes... Il était clair pour tous que l'Afrikakorps était un bataillon d'élite avec

lequel il fallait maintenant compter.

Charles eut l'occasion de se rendre compte à quel point les combats faisaient rage le jour où il fit partie d'une expédition envoyée par Wavell à Tobrouk. En quelques mois, la situation avait complètement changé et les Britanniques se tenaient maintenant sans cesse sur leurs gardes. Ils allaient même jusqu'à retirer le pare-brise de leur jeep lorsqu'ils voyageaient dans le désert, de crainte que la réverbération du soleil sur cette vitre ne permette aux Allemands de les repérer.

En plus, les conditions climatiques n'arrangeaient rien.

La douceur de l'hiver avait fait place à des pluies torrentielles qui rendaient presque impossibles les manœuvres des chars. Puis, la saison sèche arrivant, les pluies avaient été remplacées par des tempêtes de sable absolument imprévisibles, dont la force renversait les camions militaires. Abandonnant leur casque, les soldats s'enveloppaient la tête dans un morceau de tissu, ils souffraient de la soif et étaient dévorés par les insectes.

Le Caire semblait un lieu paradisiaque comparé à cet affreux champ de bataille. Les hommes y mouraient sans espoir de secours, perdus dans le désert, ou d'inanition à l'intérieur de leur char. Dans ces immensités, il était si difficile de s'orienter que six généraux britanniques, pris dans une tempête de sable au début du mois d'avril, s'étaient retrouvés dans le camp ennemi et avaient été faits aussitôt prisonniers !

Rommel et son Afrikakorps ne se trouvaient plus qu'à une centaine de kilomètres d'Alexandrie lorsque Charles rentra enfin au Caire. Au moment où il gravissait les marches qui menaient à l'hôtel Shephard, Audrey, installée sur la terrasse en compagnie des autres correspondants de guerre, l'aperçut soudain. Elle se précipita à sa rencontre et se jeta dans ses bras en pleurant de joie.

— Je vais finir par croire que tu es restée à m'attendre, assise sur cette terrasse, depuis le jour où je suis parti.

— J'étais folle d'inquiétude, Charlie !

— Tu devrais savoir que je suis invincible, ma chérie.

Comme la flotte britannique...

Audrey trouva l'exemple bien mal choisi : les sous-marins allemands venaient en effet de faire payer un lourd tribut à la marine britannique.

— Depuis le jour où tu as quitté le Caire, je n'ai pas cessé de penser à toi, Charles !

— Tu as bien du temps à perdre, ma chérie.

En arrivant devant la porte de leur chambre, Charles ajouta :

— Jusqu'ici, nous nous sommes toujours sortis de situations diablement difficiles... Pourquoi est-ce que cela ne continuerait pas ? En plus, nous avons la chance de pouvoir vivre ensemble. Ce n'est pas

comme cette pauvre Violet, qui voit son mari tous les six mois.

— Je sais bien, Charles ! Mais il n'empêche que je préfère que le seul risque que tu prennes soit de commander un double whisky soda en arrivant tous les jours à cinq heures sur la terrasse du Shepherd.

— Tu devrais avoir honte ! dit-il en la faisant tomber sur le lit.

Ce soir-là, ils ne quittèrent pas leur chambre, même pour dîner. Ils firent l'amour et discutèrent jusqu'à l'aube.

Charles se leva alors pour aller prendre une douche. Quand il revint dans la chambre, Audrey s'était endormie. Il contempla pendant de longues minutes son beau visage angélique, auréolé de cheveux roux, et songea qu'ils avaient bien de la chance tous les deux.

Lorsqu'il s'allongea à nouveau près d'elle, Audrey ouvrit les yeux.

— Quelle merveilleuse façon de se réveiller, mon amour !

dit-elle, d'une voix ensommeillée.

Charles lui embrassa le cou et la poitrine et elle se blottit contre lui, tout heureuse qu'il soit enfin rentré.

En juin 1941, l'armée britannique contre-attaquait, espérant ainsi repousser l'avance allemande.

Malheureusement, Wavell essuya un nouvel échec. Il fut aussitôt remplacé par le général Auchinleck, « Auch » comme l'appelaient avec admiration ses hommes.

Celui-ci nomma le général Cunningham à la tête des troupes, avec pour mission de remettre de l'ordre dans l'armée avant d'attaquer à nouveau Rommel. Mais Cunningham eut beau faire, quatre mois plus tard, il essayait à son tour une cuisante défaite à Fort Maddalena.

Et le 31 novembre, Rommel, profitant de son avantage, assiégeait à nouveau Tobrouk, bien décidé cette fois-ci à prendre la ville.

Quand Charles apprit la nouvelle, il se dit qu'il devait absolument retourner là-bas. Cette bataille était trop importante pour qu'il se contente de la commenter, tranquillement assis à la terrasse de l'hôtel Shepherd.

Depuis quelques mois, l'inaction lui pesait. Audrey et lui avaient la vie belle. Ils sortaient tous les soirs ou presque, dînant dehors ou passant la soirée dans un night-club du Caire.

Lorsqu'Audrey s'aperçut que Charles sortait de l'armoire le sac marin qu'il emportait toujours lorsqu'il partait en campagne, elle lui jeta un regard inquiet.

— Tu pars pour Tobrouk, n'est-ce pas ?

Il se contenta de hocher la tête. Ce jour-là, les Anglais venaient de perdre une centaine d'hommes et « Auch », comprenant ce qui poussait Charles à partir, lui avait promis de l'aider.

— Je ne veux pas que tu partes ! s'écria Audrey, épouvantée.

— Il le faut, Aud ! Je ne suis pas venu au Caire pour me tourner les pouces.

— C'est tellement bête de se faire tuer dans une bataille qui dure depuis des mois... Et puis tu es déjà allé là-bas.

— Tu sais très bien qu'il faut absolument que l'y retourne!

— Je ne suis pas d'accord, Charles! Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une mission d'espionnage que tu serais le seul à pouvoir mener à bien. N'importe quel correspondant de guerre, même débutant, peut se rendre à Tobrouk à ta place...

— Ce n'est pas une raison, Aud ! ' Ne te fais donc pas de souci : tout va très bien se passer et je serai de retour dans quelques jours.

— Et si jamais les Allemands te font prisonnier ?

— A part toi, ma chérie, je ne vois pas très bien qui voudrait de moi... répondit Charles pour la taquiner.

— Je parlais sérieusement, Charles! insista Audrey, les larmes aux yeux.

Mais rien n'y fit et, dès qu'Audrey fut endormie, Charles prit son sac marin et quitta l'hôtel.

Il eut bien du mal à traverser les lignes ennemies et réussit pourtant à atteindre Tobrouk, d'où il commença à envoyer régulièrement des rapports au Caire sur la manière dont la bataille se déroulait.

Il se trouvait sur le théâtre des opérations depuis quatre jours quand, un soir, alors qu'il se tenait à côté d'un blessé et se penchait vers lui pour lui tendre un gobelet d'eau, une explosion soudaine le plaqua au sol. Charles ressentit aussitôt une horrible douleur en bas du dos, puis il perdit connaissance. Un peu plus tard, tout grelottant de fièvre, il eut la vague impression qu'on le transportait sur une civière, chaque cahot réveillant sa douleur. Lorsqu'il ouvrit à nouveau les yeux, il se trouvait sous une tente. Il se demanda s'il avait été recueilli par des Bédouins ou fait prisonnier par les Allemands. Puis il sombra à nouveau dans un état de totale inconscience.

Bien des jours plus tard, son retour à la vie fut marqué par le son d'une voix familière qui murmurait à son oreille :

— Charlie? Charlie... Mon amour adoré...

Finalement, il ouvrit les yeux et aperçut Audrey, assise à côté de lui. Puis il regarda autour de lui et reconnut aussitôt une des salles communes de l'hôpital du Caire où des hommes, couchés comme lui, gémissaient sous l'œil vigilant d'une infirmière.

— Tout va bien, lui dit Audrey. Tu es sain et sauf, Charlie. Il faut seulement que tu te reposes.

Il referma aussitôt les yeux et ce ne fut que quelques jours plus tard qu'il put enfin apprendre ce qu'il lui était arrivé à Tobrouk.

Audrey lui expliqua qu'il avait été atteint par un éclat d'obus au moment où il se penchait vers un blessé pour lui donner à boire.

— Est-ce que je pourrai à nouveau marcher? demanda Charles.

— Bien sûr, mon chéri ! Mais, pour le moment, tu n'as pas le droit de

t'asseoir.

C'étaient les fesses de Charles qui avaient été atteintes par l'éclat d'obus, détail qu'il semblait être le seul à ne pas trouver drôle...

— Au moins, quand je recommencerais à sortir dans le monde, personne n'en saura rien, dit-il pour se consoler.

Audrey lui sourit. Elle savait à quel point il souffrait et imaginait facilement quel martyr avait dû représenter son évacuation à travers les lignes ennemies.

— Comment nous en sortons-nous ? demanda Charles

— Merveilleusement : hier, les Britanniques ont réussi à repousser Rommel. Une fameuse victoire !

Audrey voyait bien que Charles était abruti par la souffrance et les médicaments qu'on lui faisait prendre, mais elle tenait pourtant à lui annoncer une nouvelle qui l'avait réjouie.

— Les Japonais ont bombardé Pearl Harbor, dit-elle. Comme il s'agit d'une des bases américaines les plus importantes à Hawaï, Roosevelt s'est rebiffé et il vient de déclarer la guerre au Japon.

Audrey allait ajouter que, comme elle était née à Hawaï, ces événements la touchaient tout particulièrement, quand elle s'aperçut que Charles s'était à nouveau endormi.

Une semaine plus tard, alors que Charles allait mieux, ils reparlèrent de l'entrée en guerre des États-Unis.

— Alors comme ça, maintenant, tu es dans notre camp ?

lui dit-il pour la taquiner.

— Tu sais bien que je l'ai toujours été, Charles !

— Toi, oui ! Mais pas tes compatriotes... Rappelle-toi le fameux discours que Lindbergh a fait à Des Moines en septembre pour déconseiller aux Américains d'entrer en guerre. Quant à Roosevelt, il a pris son temps. Et je suis sûr que si les Japonais n'avaient pas lancé une bombe à sa porte, nous l'attendrions encore. Ça fait un bout de temps qu'il aurait dû prendre cette décision.

— Maintenant, c'est fait, Charles ! Et espérons que cela va aider les Anglais...

Audrey était heureuse de voir que Charles allait mieux et qu'il recommençait à discuter avec elle. Elle avait réussi à le convaincre qu'il valait mieux qu'il passe sa convalescence en Angleterre et lui avait proposé d'aller rejoindre Lady Vi et les enfants chez Lord Hawthorne. Confortablement installé à la campagne, il reprendrait plus facilement des forces.

Néanmoins, Charles regrettait amèrement de devoir quitter l'Égypte à un moment aussi crucial.

Ce n'est qu'en se retrouvant dans l'avion qui devait l'emmener à Londres qu'il commença vraiment à se détendre. Il se mit à penser au plaisir qu'il allait avoir à retrouver Molly, Lady Vi et peut-être même

James.

Il se tourna vers Audrey en souriant et remarqua pour la première fois à quel point elle était pâle.

— Cela fait combien de temps que tu as aussi mauvaise mine ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

— Moi? Mauvaise mine? s'étonna Audrey en prenant son air le plus innocent.

— Tu es tellement pâle qu'on dirait que tu es malade.

Audrey sourit en se disant que le moment était venu de dire la vérité à Charles. Maintenant qu'ils étaient tous les deux sur le chemin du retour, elle ne courait plus le risque qu'il la renvoie toute seule à Londres.

— Je me sens très bien compte tenu...

— Compte tenu de quoi ?

— ... Compte tenu du fait que je suis maintenant enceinte de trois mois.

— Enceinte ! répéta Charles, complètement interloqué.

Et tu ne m'as rien dit? Tu sais aussi bien que moi que, dans ton état, tu aurais dû rester couchée.

Audrey haussa les épaules. Elle non plus, elle n'avait pas oublié la fausse couche qu'elle avait faite un an plus tôt.

Mais elle était allée voir un médecin au Caire et celui-ci l'avait aussitôt tranquillisée : sa grossesse se passait parfaitement bien. Que Charles le veuille ou non, elle n'allait pas rester six mois couchée...

— Tu es complètement fou, Charles ! dit-elle en riant.

Cette fois-ci, tout va bien se passer.

— Est-ce que tu le sens déjà bouger ? demanda-t-il en lui caressant tendrement le ventre.

Au lieu de lui répondre, Audrey fit remarquer, tout étonnée :

— Comment sais-tu que c'est un garçon ?

— Molly a besoin d'un petit frère, dit Charles en souriant.

Et ils passèrent le reste du voyage la main dans la main.

A leur descente d'avion, ils prirent le train et arrivèrent chez Lord Hawthorne en fin de soirée.

Tout heureuse de les revoir, Lady Vi leur servit des sandwiches et du chocolat chaud. En retrouvant sa chère petite Molly, Audrey ne put s'empêcher d'éclater en sanglots : comme cela faisait du bien de se retrouver enfin en famille !

Dès que Charles fut capable de se déplacer par ses propres moyens, il annonça à Audrey qu'il devait se rendre à Londres.

Celle-ci réagit très mal. Maintenant qu'elle était enceinte, elle ne supportait pas que Charles s'en aille, ne serait-ce que pour une journée. Elle avait tellement peur de perdre ce bébé qu'elle n'avait même pas encore annoncé la nouvelle à Molly.

— Pourquoi irais-tu à Londres ? Que vas-tu faire là-bas ?

— Un simple petit problème à régler...

Il ne voulait pas dire à Audrey qu'il avait décidé de rendre visite à Charlotte. Inutile de lui donner de l'espoir alors que lui-même ne savait pas encore comment les choses allaient se passer.

— Je te confie Audrey, annonça-t-il à Lady Vi avant de partir. Débrouille-toi pour qu'elle ne profite pas de mon absence pour faire encore quelque folie...

Pour le rassurer, Lady Vi menaça Audrey du doigt :

— Si tu bouges, gare à toi !

Charles n'était pas encore remis de ses blessures et son voyage en train jusqu'à Londres fut loin d'être une partie de plaisir. Mais, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il n'aurait pas hésité une minute à marcher sur des charbons ardents pour se rendre où il devait aller.

A quatre heures, lorsque le train arriva à Londres, il reprit vaillamment ses béquilles et se dirigea en clopinant vers la sortie de la gare. Il se fit aussitôt conduire en taxi à l'adresse de la maison d'édition Beardsley. Après avoir gratifié son chauffeur d'un pourboire royal, toujours appuyé sur ses béquilles, il s'engouffra dans l'édifice qui abritait les bureaux de son éditeur.

Comme il voulait prendre Charlotte par surprise, il n'avait pas demandé de rendez-vous. La jeune secrétaire qui l'accueillit à la réception était nouvelle. Il lui annonça qu'il désirait voir Mme Parker-Scott.

— De la part de qui, s'il vous plaît ?

— Ayez l'obligeance de lui dire que son mari désire la voir, répondit Charles.

La jeune femme lui lança un regard surpris. Personne dans la maison ne lui avait dit que Mme Parker-Scott avait un mari et elle en avait déduit que Charlotte était veuve ou divorcée.

Visiblement impressionnée par l'allure de Charles, elle se précipita dans le bureau de Charlotte pour lui annoncer que son mari venait de rentrer de la guerre et qu'il désirait la voir. Cette nouvelle ne dut guère enthousiasmer Charlotte car, quelques secondes plus tard, la secrétaire revenait, toute penaude, dans le bureau de réception.

— Mme Parker-Scott est très occupée, dit-elle, en rougissant de confusion. Elle m'a demandé de vous dire de téléphoner pour prendre rendez-vous.

— Cela ne m'étonne pas, répondit Charles en souriant .

Puis, avant que la secrétaire ait pu l'en empêcher, il clopina jusqu'au bureau de Charlotte et ouvrit la porte.

— Vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! cria la secrétaire en courant derrière lui.

— Tout va bien ! la rassura Charles avant de refermer la porte du bureau.

— Bonjour, Charles, dit Charlotte avec un sourire glacial.

Assise derrière son bureau, parfaitement pomponnée comme d'habitude, elle jeta un regard distrait à ses béquilles avant de lui demander :

— Blessé?

— Pas gravement, répondit Charles en s'asseyant en face d'elle. Malheureusement pour toi, dirais-je...

— Je ne t'ai jamais souhaité que du bien, Charles !

— J'en suis un peu moins sûr que toi... Mais là n'est pas la question. Si je suis ici aujourd'hui, c'est pour discuter avec toi de quelque chose qui me tracasse...

— Si tu veux parler de ce à quoi nous pensons tous les deux, inutile de discuter, Charles. A moins qu'il ne s'agisse de tes livres...

— Mes livres, c'est ton père qui s'en occupe et moi, j'aimerais qu'on reparle de notre divorce

— Économise ta salive! Tu connais ma position, et elle n'a pas changé d'un iota.

— Tu m'étonnes, Charlotte! Tes amies ne voient donc pas d'objection au fait que tu sois mariée? A ta place, cela ne me plairait guère...

— Qu'est-ce que mes amies ont à voir là dedans demanda Charlotte avec un regard soudain soupçonneux

— Je n'en sais rien... Au fond, tu es mieux placée que moi pour en juger. La seule chose qui m'intéresse dans toute cette histoire, c'est que tu aies éprouvé le besoin de cacher ton homosexualité derrière la façade respectable du mariage.

En voyant la réaction de Charlotte, Charles faillit éclater de rire. Blanche comme un linge, elle bondit de son siège comme si elle voulait lui sauter dessus, puis, reprenant instantanément le contrôle d'elle-même, se rassit derrière son bureau.

— Comment oses-tu m'accuser d'une chose pareille?

cria-t-elle, l'air profondément outragée. Tu devrais avoir honte de salir ma réputation alors que tu vis depuis des années avec cette horrible femme.

Charles nota avec satisfaction qu'elle commençait à s'énerver.

— Le fait que tu sois homosexuelle ne me choque pas particulièrement, reprit-il d'une voix calme. En revanche, je m'étonne que tu n'aies jamais eu le courage de me dire la vérité. Il faut reconnaître que la sincérité n'est pas ton fort.

J'ai eu largement l'occasion de m'en apercevoir...

— Sors de mon bureau! hurla Charlotte en lui montrant la porte.

— Je ne quitterai pas ton bureau tant que nous n'aurons pas réglé ce problème.

— Tu n'as aucune preuve... dit Charlotte, qui commençait à flancher.

Charles avait préparé un mensonge, au moins aussi gros que celui qu'elle lui avait fait avaler quelques années plutôt, et il se dit que le moment était venu de lui porter ce dernier coup.

— Tu te trompes, ma chère ! dit-il. Cela fait plus d'un an que je te fais suivre. Il t'est donc facile d'imaginer le nombre de preuves que j'ai pu accumuler contre toi...

Quittant sa chaise, Charlotte fit le tour du bureau et se précipita sur Charles, toutes griffes dehors. Mais celui-ci n'avait rien perdu de ses réflexes et il lui empoigna le bras avant qu'elle ait pu l'atteindre.

— Salaud ! cria-t-elle, en fondant en larmes.

Cela n'émut nullement Charles.

— Toute cette histoire ne me plaît pas plus qu'à toi, Charlotte. Mais je veux obtenir le divorce. Maintenant...

Tout de suite !

— Pourquoi?

— Cela ne te regarde pas. Tu as simplement intérêt à te montrer coopérante. Sinon, je te préviens que je vais aller voir ton père et que je n'hésiterai pas une seconde à lui montrer les preuves que j'ai réunies.

Cette menace fit pâlir Charlotte.

— C'est du chantage !

— Si c'était un mensonge, tu pourrais dire que j'essaie de te faire chanter. Mais tu sais aussi bien que moi que c'est la vérité...

— Tu es vraiment ignoble !

— Il me semble que je me suis montré plutôt accommodant toutes ces dernières années. Mais maintenant, c'est fini!

Reprenant ses béquilles, Charles quitta le fauteuil où il était assis, puis il ajouta en la toisant des pieds à la tête :

— Il me semble que les choses sont claires. Est-ce que je peux t'envoyer mes avocats ?

— Laisse-moi le temps de réfléchir...

Charlotte bluffait et tous deux le savaient.

— Je te donne jusqu'à demain matin. Après, je vais trouver ton père. Et crois-moi que je n'arriverai pas les mains vides !

— Sors de mon bureau! lui intima Charlotte, qui tremblait de rage.

— Avec plaisir, répondit Charles.

Ce soir-là, il coucha dans l'appartement qu'il partageait avec Audrey avant son départ au Caire, un an et demi plus tôt. Après lui avoir téléphoné pour lui annoncer qu'il serait de retour le lendemain soir, il passa une bien mauvaise nuit: réveillé par les sirènes, il dut aller se réfugier dans un abri souterrain et découvrit au petit matin que la plupart des fenêtres de leur maison avaient été soufflées par une explosion.

Lorsqu'il se présenta aux éditions Beardsley, il fut reçu par la même secrétaire que la veille et remarqua, un peu étonné, que la pauvre fille semblait catastrophée.

— J'ai rendez-vous avec Mme Parker-Scott, mentit-il.

— Elle ne peut pas vous recevoir.

— Je m'en doute, répondit Charles en se dirigeant directement vers le bureau où il était entré la veille.

— Que va penser M. Beardsley? gémit la secrétaire. C'est lui qui est dans le bureau !

— C'est encore mon beau-père, rappela Charles en la gratifiant de son plus beau sourire.

Puis, sans prendre la peine de se faire annoncer, il pénétra résolument dans le bureau.

Il fut un peu étonné de voir que Charlotte n'était pas là et encore plus surpris de découvrir Henry Beardsley assis à sa place derrière son bureau, la tête entre les mains.

Lorsque l'éditeur leva les yeux vers lui, Charles y lut un tel désespoir qu'il se dit que Charlotte, se sentant acculée, lui avait avoué toute la vérité.

— Bonjour, dit-il, ne sachant pas très bien quelle contenance adopter.

— Je ne savais pas qu'elle avait rendez-vous avec vous ce matin, dit Beardsley en jetant un coup d'œil à l'agenda posé sur le bureau. Sinon, je vous aurais téléphoné...

— Est-ce que Charlotte est malade ?

— Comment? s'étonna Beardsley. Vous n'êtes pas au courant ? Ma fille a été tuée la nuit dernière pendant une alerte. Elle a voulu courir après son fichu chien, qui venait de s'échapper, et elle s'est retrouvée coincée sous une poutrelle. On l'a emmenée à l'hôpital, ajouta-t-il en se mettant à pleurer. Mais il était trop tard pour faire quoi que ce soit. Elle est morte ce matin...

— Je suis désolé pour vous, dit Charles qui savait à quel point Beardsley aimait sa fille.

— Pourquoi êtes-vous passé la voir ? Je croyais que vous ne vous parliez plus depuis longtemps.

— Cela n'a plus d'importance maintenant...

Charles n'allait pas avouer à ce malheureux père les véritables

raisons de sa visite. Maintenant que Charlotte était morte, il avait un peu honte de l'avoir menacée. Il était si pressé d'obtenir le divorce pour pouvoir épouser Audrey qu'il ne s'était pas conduit correctement. Comme son attitude de la veille lui semblait laide ! Même s'il n'avait jamais été amoureux de Charlotte, il devait reconnaître qu'il l'avait bien aimée, fut un temps...

— Je suis vraiment désolé, dit-il à nouveau. S'il y a quelque chose que je peux faire...

Beardsley hocha la tête d'un air triste.

— Je n'ai jamais compris ce qui s'était passé entre vous.

Au début, je vous en ai voulu d'avoir abandonné Charlotte.

Mais elle m'a dit que ce qui était arrivé n'était nullement de votre faute... C'était très chic de sa part, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Charles, qui ne savait plus où se mettre. Je vais vous laisser, monsieur. Mais avant de partir, je donnerai à votre secrétaire un numéro de téléphone où vous pourrez me joindre en cas de besoin.

Après avoir pris congé du vieil homme et laissé à la secrétaire le numéro de téléphone de Lord Hawthorne, il se fit conduire en taxi à la gare et reprit le train. Tout le temps que dura le trajet, il pensa à Charlotte, à leur mariage, au tour qu'elle lui avait joué pour se faire épouser, et il fut un peu étonné de découvrir qu'après l'avoir haïe pendant tant d'années, il n'éprouvait plus aucun ressentiment à son égard.

— C'est toi, Charles ? demanda Lady Vi, au moment où il entra dans l'immense demeure seigneuriale de Lord Hawthorne.

Violet, qui avait passé l'après-midi à décorer le sapin de Noël avec les trois enfants, tenait encore une boule à la main.

— Tu as l'air bien fatigué, dit-elle. Veux-tu que je le prépare une tasse de thé ?

— Avec plaisir, Violet... Comment va Audrey ?

— Parfaitement bien. En la menaçant de tout te dire si elle ne m'obéissait pas, j'ai même réussi à lui faire faire la sieste.

Lorsque Charles entra dans la cuisine à la suite de Violet, Audrey, qui se trouvait là, remarqua aussitôt qu'il avait les traits tirés.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit Charles. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Tu as l'air complètement éreinté.

— Je le suis, reconnut Charles. Il faut dire aussi que ces fichues béquilles ne me facilitent pas la vie.

Il savait qu'il en avait encore pour plusieurs mois avant de pouvoir marcher sans béquilles. Son nerf sciatique avait été atteint par un éclat d'obus et les médecins l'avaient prévenu qu'il faudrait du temps avant qu'il soit complètement guéri. Aux yeux d'Audrey, cette longue convalescence avait au moins un avantage : Charles n'était pas prêt de

repartir et elle espérait le garder près d'elle jusqu'à l'accouchement.

— Pourquoi ne pas me dire ce qui te tracasse, reprit-elle lorsqu'ils se retrouvèrent tous les deux seuls dans la cuisine.

— Dans ton genre, tu es encore pire que Mata-Hari ! se plaignit Charles en souriant.

Puis il lui annonça :

— Charlotte a été tuée cette nuit.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis allée la voir hier.

— Pourquoi faire ? demanda Audrey, un peu surprise.

— Je m'étais dit que le moment était venu de lui parler de ce que James et Lady Vi m'avaient appris. Comme je voulais en finir le plus rapidement possible avec toute cette histoire, je lui ai un peu forcé la main en lui disant que je l'avais fait suivre depuis un an et que j'avais des preuves concernant son homosexualité.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle était furieuse, bien sûr ! Et elle m'a répondu qu'avant de me donner une réponse elle voulait réfléchir. Je savais qu'elle bluffait et qu'elle allait m'accorder le divorce.

Quand je suis revenu la voir, ce matin, je suis tombé sur son père et c'est lui qui m'a annoncé qu'elle était morte... Ce pauvre Beardsley était complètement bouleversé. Et je me suis fait l'effet d'être un parfait salaud !

— Si Charlotte est morte, ce n'est pas ta faute, Charles !

dit Audrey en lui prenant tendrement la main.

— Tu as certainement raison... J'étais allé à Londres pour lui demander de m'accorder le divorce. Cela peut sembler horrible à dire mais, maintenant qu'elle est morte, cela simplifie encore les choses...

Puis il plongea ses yeux dans ceux d'Audrey.

— Veux-tu m'épouser ?

— Est-ce que c'est bien correct compte tenu des circonstances ?

— Tu plaisantes, Aud ! Il serait ridicule de ma part de porter le deuil d'une femme avec laquelle j'ai vécu si peu de temps et qui n'a pas hésité une seconde à gâcher ma vie.

— Alors, c'est oui ! répondit Audrey en lui souriant.

— A quand le mariage ?

— Maintenant... demain.. la semaine prochaine... Après avoir attendu si longtemps, nous ne sommes plus à un jour près !

Finalement, Charles et Audrey attendirent pour se marier que James vienne en permission et la cérémonie eut lieu juste après Noël. James et Lady Vi furent leurs témoins et Molly leur demoiselle d'honneur. Pour l'occasion, Audrey portait une magnifique robe en cachemire blanc que lui avait prêtée Violet. Un peu trop grande pour elle, cette tenue cachait parfaitement son ventre rebondi.

Le soir du mariage, lorsque tous les invités furent partis, Charles et Audrey, après avoir fait l'amour, restèrent longtemps allongés côte à côte, incapables de s'endormir.

— Je tiens absolument à ce que tu restes chez Lord Hawthorne jusqu'à la naissance du bébé, annonça Charles.

— Et toi, Charles?

— Moi, ce n'est pas pareil... Un jour ou l'autre, ils vont me renvoyer au Caire, ou ailleurs.

— Est-ce qu'ils ne peuvent pas encore attendre quelques mois ?

— Ne te fais pas de souci, chérie. D'une manière ou d'une autre, je me débrouillerai toujours pour être là le jour de l'accouchement.

« Enfin, j'espère... », faillit-il ajouter. Mais il préféra ne rien dire, pour ne pas inquiéter Audrey et lui demanda :

— Cet enfant, comment allons nous l'appeler

— Que dirais-tu d'Édouard, comme mon grand-père ?

— Ce prénom me plaît bien. Et on pourrait ajouter Antony, en souvenir de mon grand-père. Édouard Antony Parker-Scott...

— Édouard Antony Charles, précisa Audrey en riant.

Puis elle se blottit dans ses bras : au fond, ce n'était pas si désagréable que cela d'être enfin mariée avec lui...

Audrey et Charles passèrent tout l'hiver chez Lord Hawthorne. Chaque semaine, Charles se présentait à la visite médicale dans un hôpital militaire tout proche et les médecins, qui l'examinaient régulièrement, étaient satisfaits de l'évolution de ses blessures. Quant à Audrey, cela faisait des années qu'elle ne s'était pas sentie en aussi bonne forme et son médecin l'avait assurée que le bébé ne risquait rien.

Quand le printemps arriva, elle avait tellement grossi qu'elle n'avait plus rien à se mettre et Charles l'emmena à Londres pour qu'elle s'achète des vêtements. Ils en profitèrent pour ramener des gâteries aux enfants.

Maintenant qu'elle était au courant de la grossesse d'Audrey, Molly attendait l'été avec impatience.

— Comment ma petite sœur va-t-elle venir ? demanda-t-elle un jour à sa mère. Est-ce que ce sont les fées qui vont l'apporter dans le jardin ?

— Ce n'est pas exactement ainsi que les choses se passent, répondit Audrey en riant. Le jour où le bébé va arriver, papa et moi, nous irons à l'hôpital. Et il se peut très bien que j'accouche d'un garçon.

Charles était persuadé qu'il allait avoir un fils, alors que Molly, de son côté, parlait toujours de sa petite sœur.

— On verra bien ! dit-elle, nullement convaincue.

Puis, après avoir réfléchi pendant quelques secondes, elle demanda encore :

— Quand le bébé sera là, est-ce que papa repartira à la guerre ?

— Oui, ma chérie. Comme oncle James.

— Toi aussi, il faudra que tu t'en ailles ?

— Non, Molly. Je resterai ici, avec toi et le bébé.

Cette nouvelle sembla la rassurer. Elle avait bien supporté l'absence d'Audrey lorsque celle-ci était partie au Caire, mais elle préférait quand même, et de loin, que ses parents soient là. James et Alexandra étaient exactement dans le même cas : ils souffraient que leur père vienne si rarement les voir. Charles faisait pourtant tout ce qu'il pouvait pour les distraire.

Il avait même commencé à apprendre à conduire au jeune James. Il n'empêche que les deux enfants n'étaient jamais aussi heureux que lorsque leur père était là.

À Pâques, Lady Vi profita que James était venu passer le week-end avec eux pour organiser un grand jeu autour de la maison. Elle dissimula dans le jardin des œufs sur lesquels elle avait écrit des messages amusants et cacha des petits cadeaux et des bonbons dans des endroits où les enfants ne manqueraient pas de les trouver.

A cette occasion, Charles fit remarquer en riant qu'il aurait fallu cacher Audrey, car son ventre à lui seul battait par la taille tous les œufs de Pâques.

Audrey était maintenant enceinte de plus de six mois et elle était la première à reconnaître qu'elle était énorme.

Pour la taquiner, Charles lui demandait régulièrement :

— Tu es sûre de ne pas attendre des jumeaux ?

— Ne parle pas de malheur ! lui répondait-elle en riant.

Quant à James, il ne perdait pas une occasion de rappeler à ses amis que le fait qu'Audrey soit enceinte pendant leur lune de miel lui semblait « absolument choquant ». En réalité, il n'en pensait pas un mot et était ravi qu'ils aient enfin pu se marier.

Peu après Pâques, Audrey reçut une lettre de San Francisco.

Annabelle lui annonçait que son second mari venait d'être tué lors d'un combat dans le Pacifique. Audrey s'apprêtait à lui envoyer une lettre de condoléances lorsque, quinze jours plus tard, elle reçut une seconde missive.

Annabelle écrivait qu'elle venait de se remarier à San Diego avec un officier de la marine américaine... Audrey faillit s'arracher les cheveux : son écervelée de sœur ne changerait donc jamais ! Comme son troisième mari n'allait pas tarder à reprendre la mer, Annabelle comptait retourner vivre avec ses deux enfants dans la maison de California Street.

Bien qu'Audrey n'ait plus aucun lien avec sa sœur, l'attitude de celle-ci l'attristait profondément.

— Comme c'est étrange, dit-elle un jour à Charles. Dire qu'Annabelle et moi, nous sommes nées dans la même famille ! Nous sommes tellement différentes...

Ils étaient assis tous les deux à l'ombre d'un arbre immense, à quelques mètres de la demeure de Lord Hawthorne.

Ce jour-là, Violet et son père étaient partis en ville pour faire les courses et la gouvernante était sortie se promener avec les trois enfants. Aussi, lorsque le téléphone sonna, Charles se précipita à l'intérieur de la maison.

— Allô, oui... dit-il. Non, c'est Charles Parker-Scott à l'appareil. Puis-je prendre un message pour elle ?

Il se tut pendant quelques secondes et écouta son interlocuteur.

— Aucune erreur possible ? demanda-t-il finalement d'une voix sans timbre.

Puis, lorsqu'on eut répondu à sa question, il ajouta :

— Quand vous en saurez un peu plus, rappelez-moi.

J'attends votre coup de fil.

Audrey l'avait suivi à l'intérieur de la maison et, voyant que Charles avait les larmes aux yeux, elle comprit aussitôt qu'il s'agissait de

James.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle lorsqu'il eut raccroché.

Si Audrey n'avait pas assisté à la conversation téléphonique, il aurait bien essayé de lui mentir. Mais maintenant, il était trop tard.

— L'avion de James a été touché en plein vol au retour d'un raid au-dessus de Cologne. Ils ne savent pas encore s'il a été tué dans l'accident ou si les Allemands l'ont fait prisonnier. Pour l'instant, tous les avions de l'escadrille ne sont pas encore rentrés et ils ont promis de me rappeler lorsqu'ils en sauront un peu plus...

— Y a-t-il encore une chance que l'avion de James puisse rentrer à bon port? demanda Audrey, pleine d'espoir.

— Non, Aud! Les autres aviateurs ont vu son avion descendre en flèche.

— Mon Dieu... murmura-t-elle en s'asseyant sur une chaise.

— Garde ton calme ! lui conseilla Charles.

Puis il alla lui chercher un verre d'eau qu'il lui fit boire d'une main tremblante.

Le second appel téléphonique eut lieu deux heures plus tard, au moment où Lady Vi rentrait dans la maison. Elle allait se précipiter vers le téléphone, comme elle le faisait toujours, mais Charles la devança.

— Parker-Scott à l'appareil, annonça-t-il, sur un ton très militaire.

Audrey détourna la tête pour que Violet ne voit pas ses larmes. Ils étaient tellement heureux tous les quatre depuis quelques mois! Comme elle aurait aimé qu'une chose pareille n'arrive pas...

Dès que Charles eut raccroché, il regarda Lady Vi dans les yeux et lui proposa d'une voix calme :

— Allons-nous asseoir quelque part.

— Dis-moi tout de suite ce qui est arrivé, Charles !
supplia Violet.

Au lieu de lui répondre, Charles la guida d'une main ferme vers la cuisine et il attendit qu'elle soit assise en face de lui pour lui expliquer :

— Je vais te dire le peu que je sais, Vi. Après un raid sur Cologne, l'avion de James a été touché. Il se trouvait alors en France, au-dessus de la zone d'occupation. A l'heure actuelle, personne ne peut dire s'il a été tué ou non. Ceux qui ont vu son avion tomber et qui le connaissent pensent qu'il était tout à fait capable de s'en sortir. S'il a réussi à atterrir, peut-être a-t-il été fait prisonnier...

Malheureusement, pour l'instant, personne n'en sait rien.

Violet tremblait violemment, mais elle avait les yeux secs.

— Je vois, dit-elle. Quand est-ce arrivé?

— Très tôt ce matin.

— Et ils ne savent toujours rien ?

— Non, Violet! Et nous risquons d'attendre des semaines, peut-être même des mois, avant d'apprendre ce qui s'est passé. Il ne nous reste plus qu'à prier... En espérant que James est toujours en vie.

Pour Lady Vi, le plus dur fut certainement d'annoncer la nouvelle à ses enfants. Comme elle ne voulait pas leur mentir, elle leur expliqua que leur père avait eu un accident en conduisant son avion et que personne ne savait s'il était mort ou vivant. Le jeune James réagit en grand garçon : retenant ses larmes devant sa sœur, il alla rejoindre Charles dehors et se jeta en pleurant dans ses bras. Quant à Alexandra, elle passa le reste de la soirée, assise sur les genoux de sa mère, à demander si son papa était au ciel ou s'il allait revenir un jour.

Lorsque les enfants furent couchés, Violet, Audrey et Charles se retrouvèrent au salon et ils reparlèrent de James en contemplant tristement le feu qui brûlait dans la cheminée.

— Vous allez penser que je suis complètement folle, mais je ne peux pas m'empêcher de croire que James va rentrer un jour ou l'autre à la maison... avoua Violet.

Maintenant que ses enfants ne pouvaient plus la voir, elle pleurait sans retenue.

— Peut-être que les Français de la France libre vont l'aider, ajouta-t-elle, une lueur d'espoir dans les yeux. James parle tellement bien français !

Puis, prenant congé de ses amis, elle alla rejoindre Lord Hawthorne qui s'était réfugié dans la bibliothèque.

L'annonce de la disparition de James modifia sensiblement l'ambiance qui régnait dans la maison.

Charles, qui allait beaucoup mieux, ne tenait plus en place et il n'avait plus qu'une hâte : retourner sur le théâtre des opérations, pour être au moins utile à quelque chose. Lady Vi était extrêmement tendue. Dans ses rares moments de calme, elle disait à Audrey qu'elle avait l'impression que James était encore vivant et qu'elle ne croirait à sa disparition que le jour où on lui annoncerait qu'il était mort. Quant à James et Alexandra, ils souffraient terriblement de l'absence de leur père. Peut-être plus encore que si on leur avait dit qu'il ne reviendrait jamais.

Pour Audrey, les derniers mois de sa grossesse furent un véritable supplice. Elle avait énormément grossi et se déplaçait avec difficulté. En plus, à la fin du mois de juin, l'Angleterre connut une terrible vague de chaleur.

Incapable de dormir, Audrey passait une grande partie de la nuit étendue sur le dos à attendre vainement le sommeil tandis que le bébé bougeait dans son ventre en donnant force coups de pied.

Elle devait accoucher début juillet, mais quinze jours après la date prévue, elle attendait toujours. Le médecin lui avait dit de ne pas s'inquiéter de ce retard, que cela arrivait assez fréquemment. Il lui avait aussi conseillé de prendre de l'exercice et de beaucoup dormir — deux conseils qu'elle avait bien du mal à suivre.

Audrey avait déjà dix-sept jours de retard quand, un après-midi, Violet et Charles l'emmenèrent faire une longue promenade dans les collines avoisinantes. Ils marchaient tous les trois depuis une bonne heure quand Audrey, qui en avait par-dessus la tête de leurs plaisanteries au sujet de son tour de taille, s'écria soudain :

— Je vous préviens que je ne ferai pas un pas de plus aujourd'hui ! Si vous voulez que je rentre à la maison, vous allez être obligés de me porter ou d'aller chercher le break.

Elle s'assit sur un rocher et leur lança un regard de défi.

— Pour te ramener à la maison, ce n'est pas le break qu'il nous faudrait, mais au moins un quinze tonnes ! fit remarquer Charles en riant.

La plaisanterie ne fit pas rire Audrey. Depuis le matin, elle ne se sentait pas bien et, dès qu'ils eurent regagné la maison, elle dit à Violet :

— Je crois que j'ai attrapé la grippe...

— Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— Au réveil, je me suis sentie barbouillée et j'ai mal dans le dos.

— Vraiment ? demanda Violet, qui avait peine à dissimuler sa satisfaction.

Quelques minutes plus tard, elle prenait Charles à part pour lui annoncer que le bébé n'allait pas tarder à arriver.

— Tu veux dire qu'Audrey va accoucher d'un moment à l'autre ? demanda-t-il, soudain paniqué.

— J'ai reconnu les signes avant-coureurs et je peux t'assurer qu'il n'y en a plus pour longtemps.

Ce soir-là, au lieu d'aller se coucher, Audrey s'enferma dans la nursery en disant qu'il lui fallait mettre de l'ordre dans les affaires du bébé. Charles, un peu étonné, la laissa faire et il se mit au lit. Il était près d'une heure du matin quand Audrey le rejoignit enfin; il dormait à poings fermés.

Elle s'allongea à côté de lui et essaya de s'endormir. Mais elle avait l'impression que tout son corps lui faisait mal et son dos continuait à la faire souffrir.

Elle se dit qu'un bain chaud lui ferait peut-être du bien et, sans faire de bruit, se rendit dans la salle de bains. A peine était-elle allongée dans la baignoire qu'elle ressentit une première contraction. La douleur était terrible et ne ressemblait nullement à ce qu'elle s'attendait à éprouver.

Dans tous les livres qu'elle avait lus, en effet, on disait toujours qu'au début de l'accouchement, les douleurs étaient légères.

Au moment où elle sortait de la baignoire, elle fut reprise par une seconde contraction qui la fit vaciller et elle faillit retomber dans l'eau. Elle attendit d'avoir retrouvé sa respiration pour enjamber le rebord de la baignoire, s'enveloppa dans une serviette et se précipita dans la chambre pour prévenir Charles.

Il était quatre heures du matin et elle dut le secouer à plusieurs reprises avant qu'il ouvre les yeux.

— Je crois que ça y est ! dit-elle.

Elle semblait terrifiée.

— Calme-toi ! lui conseilla Charles. Je vais d'abord m'habiller, puis je t'aiderai à passer une robe.

Mais, au moment où il se levait, Audrey fut reprise par les douleurs et elle fut obligée de se mordre les lèvres pour ne pas hurler.

— Quand est-ce que ça a commencé ? demanda Charles, effrayé de voir à quel point elle souffrait.

— Il y a une demi-heure, à peu près, répondit Audrey en haletant. Mais c'est... terrible... Charlie.

— Je vais téléphoner au médecin.

— Ne me laisse pas seule ! supplia Audrey.

— J'en ai pour une minute, promit Charles.

Il sortit de la chambre, frappa à la porte de Violet, lui expliqua en

quelques mots ce qu'il se passait et se précipita au téléphone. Réveillé par son coup de fil, le médecin répondit d'une voix ensommeillée qu'il fallait emmener Audrey à l'hôpital et qu'il les rejoindrait là-bas.

Lorsque Charles revint dans la chambre, Audrey était allongée sur le lit, jambes écartées, et elle agrippait la main de Violet en gémissant.

— Il faut l'emmener à l'hôpital, annonça Charles à Lady Vi en s'habillant rapidement. Je sors pour faire démarrer la voiture.

Mais Audrey hocha frénétiquement la tête en signe de dénégation.

— Je ne peux pas partir, Charlie ! expliqua-t-elle dès que ses souffrances lui laissèrent quelque répit.

— Je crois qu'il est trop tard, intervint Lady Vi à son tour.

Tu ferais mieux de rappeler le médecin et de lui demander s'il peut venir jusqu'ici.

Charles était terrifié à l'idée qu'Audrey accouche sans bénéficier des services spécialisés de l'hôpital.

Qu'allaient-ils faire si jamais elle avait le moindre problème ?

Pourtant, en voyant le regard éloquent que lui lançait Violet, il dut s'incliner. Audrey n'était plus en état d'être transportée : l'accouchement était trop avancé.

Par bonheur, le médecin n'était pas encore parti de chez lui et il promit de venir chez Lord Hawthorne le plus vite possible.

Un quart d'heure plus tard, il entra dans la chambre où se trouvait Audrey. Le visage couvert de sueur, le corps secoué de tremblements incoercibles, pleurant et criant à la fois, elle semblait avoir perdu tout contrôle d'elle-même.

Le médecin s'approcha du lit, regarda Audrey dans les yeux et lui dit d'une voix sévère :

— Écoutez-moi, Audrey ! Votre enfant ne va pas tarder à arriver. Mais si vous voulez l'aider à venir au monde, il faut que vous respiriez profondément.

Comme elle sentait venir une nouvelle contraction, Audrey ouvrit la bouche pour crier.

— C'est le moment de respirer ! ordonna le médecin.

Audrey obéit aussitôt.

— Et maintenant, haletez ! lui conseilla-t-il. Exactement comme un chien qui vient de courir...

Charles observait la scène, fasciné. Audrey suivait les ordres du médecin à la lettre et, chaque fois qu'elle réussissait à respirer correctement, elle semblait toute fière, comme si elle venait de réussir un exploit.

Le médecin lui demanda de fermer les yeux, puis il posa sa main à la hauteur de son estomac et quand il sentit qu'elle allait avoir une nouvelle contraction, il lui ordonna à nouveau de respirer profondément. Lorsqu'il fut certain qu'Audrey avait retrouvé son

contrôle, il lui annonça d'une voix radoucie :

— Maintenant, Audrey, je vais vous examiner.

Dès qu'il eut terminé son examen, il se tourna vers Charles et murmura :

— Il n'y en a plus pour longtemps.

En effet, quelques minutes plus tard, la tête du bébé apparaissait.

— Oh... mon Dieu! s'écria Charles, les larmes aux yeux.

Comme il est beau !

D'un geste, le médecin aida l'enfant à sortir entièrement et posa aussitôt le petit garçon qui venait de naître sur l'estomac d'Audrey.

— Vive les méthodes modernes ! dit-il tout fier. Vous vous en êtes très bien sortie, madame Parker-Scott.

Une heure plus tard, Audrey, lavée et coiffée par Lady Vi, reposait dans son lit tout propre et son fils dormait, tout contre sa poitrine. Charles était assis à côté d'elle et il n'avait d'yeux que pour ce bébé qu'il avait tant désiré.

L'enfant avait hérité des cheveux roux d'Audrey, mais, pour le reste, il ressemblait plutôt à Charles et possédait d'immenses yeux noirs.

Lady Vi, pensant qu'Audrey et Charles avaient maintenant besoin de se retrouver seuls, quitta la chambre sur la pointe des pieds. Elle descendit dans la cuisine et poussa la porte qui donnait dehors. Il était six heures du matin, le soleil venait de se lever et une belle journée de juillet s'annonçait. Violet avait presque honte de se sentir aussi heureuse de cette naissance, alors que James n'était pas là pour partager avec elle la joie liée à cet heureux événement.

Au moment où elle allait rentrer dans la cuisine, elle aperçut soudain au détour de l'allée une vieille guimbarde toute cabossée qui s'avavançait vers la maison.

Lorsque la voiture se gara devant le perron, Violet crut que son cœur allait éclater. Cela ne pouvait pas être lui... En voyant l'homme qui sortait du véhicule, elle poussa un cri.

Charles, qui l'avait entendue crier, se précipita aussitôt hors de la chambre en se demandant ce qui arrivait. En voyant que la porte de la cuisine était ouverte, il sortit. Il vit Violet courir dans l'allée et, à un mètre d'elle, James qui contemplait sa femme, les yeux éperdus d'amour. Lorsqu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, Charles ne put retenir ses larmes. James était vivant !

Il courut rejoindre Audrey et entra comme un fou dans la chambre.

— James... haleta Charles, les larmes aux yeux. James est rentré !

— Dieu soit loué ! s'écria Audrey.

Un peu plus tard, James les rejoignit dans la chambre et, en pleurant et en riant tout à la fois, il leur raconta ce qu'il lui était arrivé.

Recueilli par des résistants français après son atterrissage forcé, il lui avait fallu trois mois pour réussir à quitter la France. Il avait perdu un

bras dans l'accident, mais peu lui importait. Il avait frôlé la mort de trop près pour s'en inquiéter.

Lorsqu'à huit heures les enfants se réveillèrent, ils eurent droit à la plus belle surprise de leur vie : pendant la nuit, alors qu'ils dormaient profondément, le bébé d'Audrey était arrivé et James était revenu !

Folle de joie, Molly dansait littéralement sur place et quand elle demanda à sa mère comment s'appelait son petit frère, celle-ci répondit, en jetant un regard complice à Charles :

— James Édouard Antony Charles Parker-Scott !

Un mois après la naissance de James Édouard, Charles se présenta au ministère de l'Intérieur. Ses blessures étaient cicatrisées et, même s'il lui arrivait encore de souffrir de temps à autre, il était suffisamment en forme pour reprendre du service.

En rentrant de Londres, il expliqua à Audrey ce que les Britanniques attendaient de lui. Cette fois-ci, il partait à Casablanca, toujours en tant que correspondant de guerre.

Mais, en réalité, il allait faire partie d'une opération de vaste envergure, organisée par les Anglais et les Américains. Ces derniers étaient en train de préparer le débarquement des forces alliées en Afrique du Nord, qui devait avoir lieu à l'automne. Charles était envoyé sur place pour réunir un maximum d'informations avant le débarquement.

Théoriquement, Casablanca dépendait du gouvernement de Vichy. En réalité, la situation sur place était beaucoup plus complexe. En ville, la présence allemande se faisait sentir, mais d'une manière assez inorganisée. Il y avait aussi un certain nombre de Français de la France libre, des Anglais et des Américains. D'après ce que Charles avait compris, Casablanca constituait une sorte de petit paradis pour les informateurs de toute sorte, les voleurs et les revendeurs de drogue. Dans un endroit pareil, tout pouvait arriver : le meilleur comme le pire. Mais les Britanniques possédaient un atout majeur : toutes les forces allemandes étant concentrées en Égypte et en Libye, les Allemands n'avaient guère le temps de se préoccuper de ce qui pouvait se passer à Casablanca, à Oran ou Alger.

En tout cas, cette mission enthousiasmait Charles et, lorsqu'il quitta la maison de Lord Hawthorne, Audrey ne put s'empêcher de l'envier. Comme elle aurait aimé pouvoir partir avec lui en Afrique du Nord !

Naturellement, pour l'instant, il n'en était pas question.

Il fallait qu'elle s'occupe du bébé. En plus, Violet avait été si chic avec elle qu'il était normal qu'elle lui rende service à son tour. C'est elle qui gardait les quatre enfants lorsque Violet et James faisaient de longues promenades en amoureux. Après ce qu'ils venaient de vivre, ils éprouvaient le besoin de se retrouver seuls pour savourer les instants de bonheur que leur offrait à nouveau la vie.

Chaque jour ou presque, Audrey recevait des nouvelles de Charles qu'elle s'empressait de communiquer aux Hawthorne. À côté de la vie parfaitement organisée qu'ils avaient connue pendant leur séjour au Caire, l'ambiance qui régnait à Casablanca semblait bien confuse. Charles parlait dans ses lettres d'intrigues incessantes, de décadence et de désordre. La ville était crasseuse et la chambre où il logeait aurait

donné la chair de poule à Audrey. A l'en croire, les représentants du gouvernement de Vichy passaient plus de temps à boire en compagnie de prostituées que dans leurs bureaux. On avait l'impression qu'ils se fichaient pas mal de ce qui pouvait se tramer à longueur de journée dans la ville.

Et tout le monde s'en donnait à cœur joie. Italiens, Allemands, Britanniques et Américains déambulaient dans les rues de la ville, achetant au su et au vu de tous ce qu'ils étaient venus chercher ici. Les photos que Charles joignait parfois à ses lettres donnaient une idée exacte de l'ambiance de ces temps troublés : on y voyait de jeunes gamins en train de vendre des cigarettes au coin d'une rue ou des prostituées arpentant le trottoir sous l'œil concupiscent des soldats.

Bien sûr, Charles ne pouvait pas parler de sa mission dans ses lettres. Audrey savait seulement que, sous prétexte d'écrire des articles, il se déplaçait beaucoup, à Oran, à Rabat ou à Alger.

Aussi ne fut-elle pas tellement étonnée lorsqu'elle apprit que, le 8 novembre 1942, Anglais et Américains avaient débarqué à Casablanca, Oran et Alger sous la conduite du général Eisenhower. Après quelques brèves escarmouches entre Britanniques et soldats défendant le gouvernement de Vichy, la ville venait de tomber aux mains des forces alliées.

En janvier 1943, Churchill, Roosevelt, le général Giraud et le général de Gaulle arrivaient à Casablanca pour y tenir une conférence. Eisenhower restait commandant en chef des forces alliées. Peu après, Tripoli tombait aux mains des Anglais. Aussitôt, Charles fut envoyé là-bas.

En avril, Charles écrivit à Audrey pour lui annoncer que Rommel venait de rentrer en Allemagne, vaincu et malade.

Cela lui rappela la fameuse interview qu'ils avaient faite ensemble et, une fois de plus, Audrey pensa avec nostalgie à l'époque où elle vivait au Caire avec Charles. Elle se sentait tellement seule depuis qu'il était parti... Les Hawthorne étaient sur le point de rentrer à Londres. James, qui faisait toujours partie de l'armée britannique, venait en effet d'être nommé à un poste dans les bureaux. Violet s'était juré de ne plus l'abandonner maintenant qu'il était rentré et elle partait vivre à Londres avec lui. Leurs deux enfants restaient chez lord Hawthorne à la campagne avec Molly et le jeune Édouard — comme tout le monde l'appelait maintenant, son premier prénom ayant été rapidement abandonné car, avec trois James dans la maison, personne ne s'y retrouvait plus.

Charles avait promis à Audrey de rentrer pour fêter le premier anniversaire d'Édouard. Mais, quelques jours avant son arrivée, Audrey reçut un télégramme. « Désolé, écrivait Charles. Impossible vous rejoindre. Tâcherai venir le plus tôt possible. Monte bien la

garde! Je t'adore. Charlie. »

Mais Audrey en avait par-dessus la tête de « monter la garde », comme disait Charles. Par moments, elle se sentait complètement inutile. Elle avait cessé d'allaiter le jeune Édouard quelques mois plus tôt et le bébé s'était parfaitement adapté à la gouvernante qui s'occupait des enfants. James et Alexandra, en grandissant, étaient devenus indépendants. Quant à Molly, elle était très occupée par ses études et ses nombreux amis.

C'est ce qu'Audrey expliqua aux Hawthorne lorsqu'elle alla leur rendre visite pour quelques jours à Londres.

— J'ai l'impression que tu as une idée derrière la tête, insinua James en souriant malicieusement.

— Pas vraiment... répondit Audrey.

En réalité, cela faisait maintenant un an et demi qu'elle était rentrée d'Afrique du Nord et cela la démangeait de retourner là-bas, même si elle avait du mal à l'admettre. En outre, elle avait tellement envie de revoir Charlie.

Le lendemain, après avoir bien réfléchi, Audrey se rendit au ministère de l'Intérieur. Elle n'eut aucun mal à convaincre l'officier qui la reçut. Tout le monde était au courant des services qu'elle avait déjà rendus et les Britanniques étaient prêts à la réutiliser sur-le-champ en Afrique du Nord.

D'ailleurs, quelques jours plus tard, alors qu'elle se trouvait encore chez les Hawthorne, elle reçut un coup de fil du ministère. Elle faillit bondir de joie : ça y est, elle repartait !

Et, le soir même, elle prit le train pour rentrer à la campagne. Pendant le trajet, elle se demanda, un peu inquiète, si elle n'allait pas regretter sa décision. Le bébé avait encore besoin d'elle, et Molly aussi... Pourtant, elle avait tellement envie d'aller retrouver Charles! Et elle savait que les enfants seraient heureux chez Lord Hawthorne et qu'elle pourrait revenir les voir chaque fois qu'elle voudrait.

Ce soir-là, elle attendit que Molly soit couchée pour lui annoncer la nouvelle.

— Je dois repartir, Molly, dit-elle en lui caressant tendrement les cheveux. Mais je ne pense pas que je serai absente très longtemps...

— Est-ce que papa a encore été blessé ? demanda Molly avec un regard inquiet.

— Non, ma chérie, papa va très bien. Mais il se sent seul, c'est pour ça que je veux aller le rejoindre. Si je pouvais faire les deux, j'aimerais bien rester ici aussi !

Elle savait ce qui la poussait à partir. Elle avait hérité de la bougeotte de son père. Et peut-être qu'un jour Édouard, lui aussi, serait comme elle...

— Tu m'écriras ? demanda Molly qui semblait prendre la chose

plutôt bien.

— Bien sûr ! répondit Audrey, les larmes aux yeux.

Lorsque les enfants furent endormis, elle rejoignit Lord Hawthorne dans la bibliothèque et accepta avec plaisir le verre de porto qu'il lui offrait.

— Dans la vie, il faut toujours aller où le cœur vous appelle, lui dit-il.

Par certains côtés, Lord Hawthorne lui faisait penser à son grand-père.

— Mais parfois, il est bien difficile de choisir ! objecta tristement Audrey.

J'aimerais pouvoir rester ici avec les enfants et, en même temps, je meurs d'envie d'aller retrouver Charles...

— Pourquoi vous inquiéter ? demanda Lord Hawthorne.

Vous savez très bien qu'en votre absence je m'occuperai d'eux.

— Je sais ! Si vous n'étiez pas là, jamais je n'aurais osé les laisser seuls.

Quelques jours plus tard, quand vint le moment du départ et qu'Audrey, après avoir serré son fils une dernière fois dans ses bras, le tendit à Lord Hawthorne, elle crut qu'elle allait flancher et rester là. Elle embrassa encore une fois Molly et s'engouffra dans la voiture qui devait l'emmener à la gare. Elle avait insisté pour que les enfants ne l'accompagnent pas jusqu'au train, car elle savait que la séparation aurait été alors au-dessus de ses forces.

Au moment où la voiture s'engageait dans l'allée qui menait vers la sortie de la propriété, elle se retourna une dernière fois. Par la vitre arrière, elle aperçut Molly en train de courir sur la pelouse, ses longs cheveux noirs flottant dans le vent. A quelques mètres derrière elle, le petit Édouard, qui vacillait encore sur ses jambes, était en train de faire ses premiers pas en hurlant à pleins poumons.

Audrey comprit qu'il était inutile de se faire du souci : même sans elle, les enfants seraient parfaitement heureux.

Le lendemain, Violet emmena Audrey en voiture jusqu'à la base de la RAF où elle devait prendre l'avion. Elle se gara devant la grille d'entrée et sortit de la voiture pour lui dire au revoir.

— Sois prudente, Aud ! lui conseilla-t-elle en la serrant dans ses bras.

— Tu vas terriblement me manquer, Violet !

Les événements de ces dernières années les avaient tellement rapprochées qu'Audrey avait un peu l'impression de trahir son amie en quittant l'Angleterre. Pourtant, il fallait qu'elle parte pour rejoindre l'homme qu'elle aimait, il n'y avait rien à faire !

— Tu es une fille extraordinaire et je t'admire beaucoup, Aud !

— Pourquoi? demanda Audrey, soudain embarrassée.

— Parce que tu as le courage de rejoindre Charles ! Je suis sûre que c'était la seule chose à faire et que les enfants seront parfaitement heureux en ton absence.

— Merci, souffla Audrey, avec un regard reconnaissant.

C'était exactement les mots qu'elle avait besoin d'entendre et, après avoir embrassé une dernière fois Violet, elle quitta son amie et pénétra dans la base.

Lorsque l'avion décolla en fin de soirée, cela lui rappela son départ pour Le Caire. Cette fois-ci encore, Charles n'était pas au courant et elle se demandait comment il allait réagir. N'allait-il pas lui reprocher d'avoir abandonné leur fils pour venir le retrouver ?

Après un vol long et difficile, quand l'avion atterrit sur la piste, le cœur d'Audrey battait la chamade. Cela faisait un an qu'elle n'avait pas vu Charles et elle ne se tenait plus d'impatience.

Dès que la jeep qui devait l'emmener à son hôtel pénétra dans les rues de Casablanca, Audrey sortit instinctivement son appareil photo et, profitant de chaque arrêt, commença à mitrailler ce qu'elle voyait autour d'elle. Avec ses mosquées et ses bazars, son air d'abandon désordonné, la ville lui rappelait Istanbul et soudain, elle se rendit compte à quel point elle était heureuse. Elle avait l'impression de se retrouver enfin chez elle après une longue absence.

Au moment où la jeep s'arrêtait en face de l'hôtel, on aurait dit une autre femme. Elle se dirigea aussitôt vers le bureau de réception et demanda à l'employé si M. Parker-Scott était là.

— Oui, mademoiselle, il est là, lui répondit l'employé en français. Dans le bar.

Audrey sourit. Dans le bar... l'endroit où se traitaient toutes les affaires.

En entrant, son cœur se mit soudain à battre plus fort.

Cela lui rappelait le jour où elle avait rejoint Charles à Venise... leur

séjour à Istanbul, à Shanghai puis à Pékin... le jour où ils avaient dû se quitter à Harbin... le jour où Charles était venu la rejoindre à San Francisco... celui où il était entré sur la terrasse à Antibes... le jour, enfin, où ils s'étaient retrouvés au Caire. Poussés par l'amour, ils avaient fait le tour du monde.

— Tu m'offres un verre, chéri? demanda Audrey en chatouillant le cou de Charles, qui lui tournait le dos, assis face au comptoir.

Il se retourna, l'air furieux. Puis il ouvrit de grands yeux en reconnaissant Audrey.

— Que fais-tu ici ?

Il semblait complètement éberlué, mais plutôt content.

Audrey lui avait terriblement manqué et il n'avait pas osé lui demander de venir le rejoindre à cause du bébé. Mais maintenant qu'elle était là, il n'avait plus qu'une envie : la serrer dans ses bras.

— Comme tu ne peux pas rentrer à la maison, je me suis dit qu'il fallait quand même que je vienne voir ce que tu devenais, répondit Audrey en lui lançant un regard malicieux.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Tout le monde va bien et les enfants t'embrassent très fort.

Charles se retourna vers le serveur et commanda une bouteille de champagne.

Dès qu'Audrey fut assise à côté de lui, il lui prit les lèvres et l'embrassa avec passion. Puis, levant son verre avec un large sourire, il dit :

— A la santé de la vagabonde qui, une fois de plus, n'a pas hésité à venir me retrouver et qui, espérons-le, me retrouvera toujours...

A son tour, Audrey leva sa coupe de champagne.

— Et à notre amour, Charlie !

Document Outline

- 4
- 7
 - 8
 - 9
- 10
 - 19
 - 22
- 23
- 26
- 27
- 28
- 29
- 30
- 32
- 33
- 34
- 36
- 38
- 39
- 40
- 42
- ♦ Que dirais-tu d'♦douard, comme mon grand-p♦re ?
- 44